De neuf heures à minuit

Léon Gozlan

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

RUE DO BOULOI

MDCCCLII

Dans sa marche rapide, et ron pourrait ajoiiter circuculaire, car tout ce qui a eii revient, le temps a presque cbang^ la physionomie entiere de nos moeurs. Sous Louis XIII les procureurs allaient plaider au Chatelet, meme riiiver, htroisheuresdu matin; pendant ler^gne de Louis XIV on dinait a midi ; sous Louis XV on soupait 2i rheure oiidepuis longtemps on dort aujourd'hui. Quelles revolutions n'ont pas ^prouv^es nos costumes depuis la cotte de mailles jusqu'au paletot de ces dernitres ann^es? Comparez la langue que parlait Montaigne avec celle de Pascal; essayez d appliquer a la lecture de Ronsard Tattention facile et presque involontaire qui suffit h la lecture des poesies mcdernes. Et nos lois?

et nos coutumes? etnos goAts? Partout generations d'hommes et d'id^es, de sentiments et de formes, qui meurentk cdte d'autres generations d'id^eset d'hommes, qui germent pour s'epanouir au soleil et mourir k leur tour, line seule habitude a resiste, et resistera au milieu

de ces ecroulements successifs *de la vie sociale : c'est celle de faire succeder anx nombreuses fatigues, aux mille douleurs, aux deceptions infinies dela journee, le bon repos de la veiliee ; de la veiliee auprfes du feu, rhiver ; Fete, sous le platane ou Tacacia plantes devant la porte.

On veille dans nos riantes contrees du Midi, oil vivre e'est parler, causer, discuter, raconter sans cesse ; on veille dans nos provinces du Nord, oii la parole, plus lente, plus recueillie, cache aussi des sentiments plus fermes et plus profonds.

C'estde neufheures a minuit que la veiliee, depuis longtemps commencee dejk, ouvre aux causeurs la lice des beaux recits, des vieilles legendes rouiliees, des anecdotes merveilleuses, des contes familiers, et qu'on ecoute la lecture des romans : les romans, histoire de la vie. Et pendant ces trois ou quatre heures, celui qui parle ou qui lit et ceux qui ecoutent oublient, dans cette douce intimite, tous les deuils du passe et toutes les

tristesses du lepdemain. Heureux ceux qui oublient ! non moins heureux ceux qui font oublier, qui peuvent faire du present une belle fieur Isolde dont on n'apergoit pas les racines difformes qui plongent dans la boue.

Nous voudrions £tre de ces conteurs-la, un de ces enchanteurs qui font oublier les heures mauvaises ou maudites — et il y en a tant dans la vie I — k ceux qui viennent, h la fin du jour, se reposer sous Tarbre patemel ou aucoin du foyer domestique apr^s la lassitude du travail.

Le lecteur attribuera a ce desir bien ambitieux, mais bien doux, le litre que nous donnons a cette nouvelle reimpression de nos contes et de nos nouvelles.

La Marguerite des Marguerites » Tadorable soeur de FrauQois I**, elle qui s y connaissait mieux que qui que ce soit au monde, disait un jour a Clement Marot : c< Mon gentil poete, s&vez-vous bien ce que je d^sire- « rais le plus faire au monde s'il m'etait donn^ un jour c< d*y revenir? — L'amour, dit naivement Cle-

ment Marot* « — Non I 6crire des contes. — Et puis? demanda en-

« core plus naivement Marot, — Et puis en enten-

« dre raconter, dit la Marguerite des Marguerites. »

LEON GOZLAN

SUZON LA CUISINlfiRE.

La neige couvraitla campagnc qui s'etend dc Lieursaint a Melun ; chaque arbre offrait un brillant ranieau de crislal, auquel le soleil couchant venait attacher des milliers de petits lampions rouges, bleus, Verts et violets. Le froid etait vif et cassant. Pas un oiseau ne rayait Tespace. A des distances perdues, des lignes de fumee montaient lentement dans Tair en forme de tire-bouchons , et accusaient quelque reste de vie sur la terre muette et glacee. Quel charme n'a pas ce sommeil de la nature! Comme Thomme, que ne viennent plus distraire le feuillage des arbres, le bruit des ruisseaux, Teclat des prairies, le chant des oiseaux, la conversation des ^tres crees, aime a rentrer en • lui et se sent s^rieusement heureux en goutant ces deux puissantes jouissances du coeur et de Tesprit : se souvenir et imaginer, regretter et esperer encore ! J'ai tou jours con-

sider^ Thiver comme un oncle qui vous fait la morale, mais dont on doit heriter.

Au milieu de ces grands carres bien niveles et polis, oii Napoleon aurait r^ve quelque plan de bataille, on distinguait, aux

larges lames de lumi^re horizontale partie du disque solaire, des touffes d'arbres, des toits de plomb, un grand developperaent de murs et de grilles de fer. En approchant, le vieux chateau de Ghandeleur se montrait, derri^re sa porte rouillee et a Textremite de ses triples allees de tilleuls et de marronniers, dans toute sa magnificence architecturale. II etait sombre comme la saison, et en parfaite harmonie avec le ciel gris qui lui servait de fond et de votlte. Decembre, s'il eut ete seigneur de Tendroit, n'aurait pas choisi de plus convenable demeure. Pas de lumi^re aux deux etages dont il se couronnait sous sa toiture d'ardoise diagonale. Les deux girouettes, plantees dans le coeur de deux bouquets de plomb, gemissaient comme deux orfraies aveugles.

Le chateau de Ghandeleur etait pourtant habite par un des plus braves et des plus joyeux gardes du corps du temps de la Restauration. G 'etait la qu apres les plus hardies ^quip^s le commandant Mauduit de la Yallonniere etait venu cuver ses amours, ses duels, ses intrigues, nous n'ajouterons pas et ses dettes, car il avait toujours ete trop riche pour en faire, malgre ses effrayantes prodigalites. On ne lui avait connu qu'un seul defaut, dont il s'etait sans doute corrig6 en quittant la cour, le monde et les plaisirs : c'etait c^lui de montrer une excessive vivacite dans ses col^res jalouses, de mettre un peu trop sa cravache au service de sa main, et sa main au service de ses disputes interieures avec ses mattresses. Ghacune d'elles pouvait dire, en indiquant une oreille dechiree, ie front coupe d'une ligne bleue ou le cou estompe d'une marque nebuieuse :

« J'ai servi sous le commandant Mauduit de la Yallonniere ; j'ai et^ aimee de lui. » II n'etait pas moins aime, en effet, de

toutes ces charmantes femmes, ses victimes. Comme elles le regrettaient en parlant de lui ! II est vrai qu'il representait le pas^^ pour elks, et le pass^ est un si beau jeune homme ! Le comniandant, c'etait les bals de Saint-Cloud, de Saint-Germain et du Pecq ; les promenades enchantees de Tivoli, a travers ces petites allees de myrtes ou il faisait si sombre; les loges mysterieuses a Feydeau, les soupers chez Baleine, les folies de carnaval pendant les premieres annees du mariage de la duchesse de Berry, qui aimait tant qu'on s'amus^t autour d'elle ; enfin, le commandant Mauduit leur rappelait vingt-cinq ans, la jeunesse, Tamour, le bonheur. Tout avait disparu ou ^tait sur le point de disparaitre, excepte le commandant, retire dans son beau et severe chateau de-Chandeleur, au bout du monde ou aux portes de Paris, selon qu'il le voulait ; mais tout fait croire qu'il preferait 6tre au bout du monde, car il allait a peine deux fois par an a Paris, et encore etait-ce pour des affaires indispensables, pour donner une signature a son notaire ou se presenter chez son avou^.

On ne s'expliquait pas enti^rement, par Teffet seul d'une bouderie legitimiste, cette sequestration absolue apres une vie aussi accidentee que la sienne. Pen a peu, presque tons les partisans de la branche ainee avaient fait leur soumission : ceux-ci ouvertement, ceux-la a la suite de tons les delais hypocrites a Tusage des consciences etroites. Le commandant de la Yallonni^re demeurait done evidemment loin de Paris a cause d'un motif tout a fait Stranger a Topinion qu'il professait en politique. Quel est done ce motif? se demandaient ses nombreux amis, ses anciens compagnons de f^tes , et toutes ces femmes char-

mantes dans le souvenir desquelles il n'avait pas ete remplace depuis bientot huit ans. Encore s'il etait marie, nous cotnpren-

drions; si mSme il vivait dans son chateau avec la demiere representante de quelque passion ; mais nous connaissons, se disaient ses amis et ses amies, toutes les passions sabrees par le conmiandant. Lui, grand Dieu ! s^enfermer entre quatre murs pendant huit ans avec une femme! Mais la supposition serait encore absurde en lui accordant huit femmes, et en admettant qu'il n'aurait eu qu une seule annee a demeurer avec elles. II n etait pas aussi facile qu on se I'imaginera peut-^tre d'arriver a un complet eclaircissement par le fait tres-naturel et tr^simple d une visite a son chateau de Chandeleurt Gomme il n'invitait personne , personne ne croyait convenable de se rendre importun dans le but de satisfaire une curiosite qu'il aurait devinee. On regreltait done beaucoup Tenigmatique commandant Mauduit de la Vallonniere en attendant qu'on Toubliat.

Au moment ou le soleil s'eteignait dans une mer de neige, une petite voiture s'arr^tait a la grille du chateau, qui s'ouvrit quelques minutes apres. Le bruit des roues brisant los milliere d'aiguilles glacees amoncelees dans la grande avenue se fit entendre dans la solitude, et se perdit bientdt au milieu de Fimmense silence repandu sur la campagne. La nuit d'ailleurs attachait deja ses longs fils d araignee aux branches noires du pare.

— Qui dois-je annoncer? demanda un domestique au voyageur descendu de voitiu^e.

— M. de Morieux, repondit celui-ci avec une visible hesitation. Oui, M. de Morieux.

Puis, se tournant vers son domestique, le voyageur lui dit:

— Attendons. Peut-6tre repartiras-tu tout seul; pent-

6tre nous en irons-nous ensemble. Cela depend d une circonstance... Donne-moi toujours mon manteau, pour que je n'aie pas Tair de m'implanter ici.

M. de Morieux achevait a peine sa phrase qu'il entendit une voix qui venait du fond de plusieurs pieces et qui chantait, sur Fair de chasse si connu sous le nom de la Saint-Hubert :

Vive I TiTd I'ami Morieux t Ah! dois-je en croire Mes deux Yeuxl Vive ! Yi?e I'ami Morieux !

— Je resle, dit aussitol M. de Morieux a son domeslique. Pars.

— Quand faudra-t-il venir chercher monsieur?

— Jamais, dit le commandant en prenant son ami entre scs bras et en Tembrassant a plusieurs reprises.

— Je t'ecrirai.

— On t'ecrira, dit le commandant.

— Oui, monsieur le commandant.

— A propos, il me semble, reprit le commandant, qu'il fait bien froid pour t'en aller a Paris a cette heure et sans avoir rien pris. Rentre ton cheval, et va ensuite te chauffer, souper et te coucher. Tu ne t'en iras que demain... Qa t'arrange-t-il, Morieux? C'est que, si cela ne t'arrangeait pas, cela me serait parfaitement egal.

Les deux amis regagnerentune vaste pi^ce placee du cnte du pare, et se laiss^rent tomber tous les deux dans d'immenses fauteuils de campagne, devant un feu en train de consumer une demi-voie de bois.

Dans le premier moment, ils ne trouv^rent rien a se dire, tant ils eprouvaient une joie vive et cordialement

vraie a 6tre ensemble apres huit ans de separation. Le cceur a des Eclairs, mais pas de logique. lis ne savaientpar ou commencer le long poeme de Tabsence. Enfin, apr^ s'^tre jetes une troisi^me fois dans les bras Tun de Tautre, M. de Morieux dit au commandant Hauduit :

— Tu es heureux, toi?

— Ne le serais-tu pas, mon ami?

— Ne parlons pas encore de moi. Tu es heureux, n'estce pas?

— Mais oui, tr6s-heureux.

— Tu as renonce au monde?

— Comme un c^nobite.

— Un cenobite retire dans un bon chateau.

— Excellent.

— L'ete, tu p6ches?

— Oui, je p^che... qui Taurait dit?

— En automne, tu chasses ?

— Beaucoup.

— Ton pare est giboyeux?

— Extraordinairement.

— L'hiver, tu te recueilles aupres de ton feu, 6u bien tu visites tes voisins. De braves gens, sans doute?

— Oui, mon ami.

— Ah! voila le bonheur ! tu Tas pris au gile.

— Je le crois.

— Et tu Fas trouve, parce que tu es devenu sage.

— Pas plus qu'un autre, mon cher de Morieux.

— Je te demande pardon, plus sage mille fois qu'un autre, que tons tes amis, que moi surtout ; tu as compris que Paris ne vaut rien a une certaine epoque de la vie et quand on y a vecu comme nous. Y vivre garcon, c'est 6tre chaque jour, ehaque heure, martyr de son impuissance a suivre les autres, de plus jeunes qui viennent vous rem-

placer; yvivre marie?... monami, je tesavais brave, aimable, spirituel, mais je ne te croyais pas du genie. Tu as du genie...

— Morieux, chez les anciens, Thospitalite se donnait pour rien; est-il d'usage maintenant, chez nous, de la payer d'avance par des compliments comme celui que tu m'adresses, ma parole d'honneur, je ne sais pourquoi ?

— Tu as du genie, commandant, repeta de Morieux en s'agitant comme un homme tres-afflig^ de ne pas en avoir.

— Voyons, mon bon ami, dit le commandant en passant amicalement son bras autour du cou deM.de Morieux, qu'entends-tu par ces paroles, ou je vois moins, avec raison, rintention de me

faire une flatterie que celle de te plaindre indirectement du sort. Si ce que je vais te dire te fache, tant pis, mais je le dirai toujours. Je t'ai connu banquier.

— Oui, mon ami.

— Tr^s-riche.

— Je suis plus riche que jamais.

— Alors, qu'ai-je done que tu n'aies pas, qui te fasse envie, que je puisse te donner? Es-tu jaloux de mes chevaux gris? mais tu en as aussi; de ce coup de sabre que j'ai rapporte de la guerre d'Espagne, ou de ces deux dents qui memanquent?

- Mon ami, s'ecria de Morieux, tu n'es pas marie, vol la ton bonheur; tu ne t'es pas marie, voila ton genie.

— C'est done cela ?

— C'est cela, mon ami. Et n'est-ce pas assez?

De Morieux laissa tomber sa tfite sur sa poi trine, et il garda cette attitude pensive jusqu'a ce que le commandant lui dit :

— Si je ne me trompe, tu as pourtant epouse une personae que tu aimais beaucoup.

— Mais pourquoi Tai-je aimee? s'ecria de Morieux comme un homme qui peut enfin parler, s'alleger d un lourd et long silence , pourquoi Tai-je epousee? Est-ce pour sa dot?

— Je crois qu'elle n'en avail pas...

— Pas le sou, mon ami. Est-ce pour son heritage? mais elle n'a rien a esperer.

— Madame de Morieux, interrompit le commandant Mauduit, qui ne voulait pas se faire d'avance Tapprobateur de toutes les recriminations du mari centre la fcmme, est une fort belle et fort aimable personne...

— Je ne dis pas non ; mais tu sais mieux que personne, mon ami, que ce n'est ni toi, ni moi, ni pos amis qui pouvions nous marier pour Tunique plaisir de ravir une jolie femme au monde et aux salons. Nous n'avons jamais fait la guerre a si haut prix.

— Sansdoute...

— D'ailleurs quelle gloire raisonnable y avait-il a enlever madame de Morieux, demoiselle, au rang plus que modeste ou elle est nee?... Tu sais qu'elle est la fille d'un de mes fermiers.

— Qu'importe, si tu Taimais?

— Mais il importe beaucoup.

— Mais non!...

— Mais si!...

— Comment?

— Tout mon malheur vient de la.

— Ton malheur?

— Un malheur qui m'a fait quitter ce matin m^mema maison comme un fou, comme un desespere, comme un homme decide a s'exiler, a se noyer peut-Otre, si a la douleur que jVprouve avait du se joindre par hasard rolh? dVtre mal rcgu chez toi !...

— Est-ce que c'etait possible? Mais dis-moi... C'est-adire dis-moi, si tu le juges convenable, car tu ne me dois aucune confidence. . .

— Au contraire. Tes conseils...

— Je n'ai pas grande experience en menage, mon pauvre ami.

— Heureusement pour toi! Le coeur de Tami me suffira.

— Alors, puisque tu le veux, repliqua le commandant en croisant les jambes, je t'ecoute. Mais a propos, se reprit-il vivement en les decroisant et en se levant, il faut souper ou diner, et, pour diner ou souper, il est n^cessaire que je donne mes ordres. Permets.

Le commandant sonna ; un domestique vint.

— Mistral, monsieur dine avec moi.

— Ah ! monsieur dine avec vous.

— Oui... Qu y a-t-il ici?

— Mademoiselle Suzon a ordonne avant de partir...

— II ne s'agit pas de mademoiselle Suzon, mais de nous faire a diner. Au surplus, ajouta le commandant, voici le menu; on I'executera a la lettre.

— Oui, monsieur, a la lettre.

— Des petits pat^s...

— Des petits pat^s, dites-vous?

— Des petits plites, insista s^chement le commandant. Une truite saumonee.

Mistral regarda son maitre avec etonnement.

— Une truite saumonee, repeta celui-ci en ajoutant : un coq de bruy^re.

— Un coq !

— Ce quMl y a de plus coq! Entends-tu?

De Morieux restait meditatif ; il n'entendait pas un mot de ce que disait le commandant a son domestique.

— Mais, monsieur le commandant, le bouilli d'hier?

— Tu le mangeras, repondit Mauduit en pincant si vivement Toreille de Mistral, que celui-ci devint rouge comme une grappe de groseille de Tarri^rifr-saison.

— Un faisan truffe.

— Un faisan ! Mais, monsieur le commandant...

— Deux faisans.

— Et truffes?

— Bourres de truffes comme un mortier. Untends-tu?

— J'entends, monsieur le commandant. Mais mademoiselle Suzon avait dit pourtant qu'on arrangerait ce restant de veau/..

En appuyant le pied du fauteuil sur I'orteil de Mistral, le commandant apprit a son maitre Jacques a menager ses commentaires, et a ne m^ler, en ce moment, aucun nom propre a la conversation.

— Apr^s, nous aurons une entree de champignons.

— Oui, monsieur le commandant.

— Une salade de homards.

— Mai3, monsieur le commandant, il faudra aller chercher toutes ces choses-la a Paris.

— Eh bien! dit le commandant, qui, pas a pas, avait pousse Mistral pr^ de la croisde du salon et assez loin de la cheminee pour que de Morieui n'ent^dit presque rien ; on ira a Paris, on ira k Paris.

— C'est bien loin ; il est tard.

^ On prendra des chevaux a la poste.

— Des chevaux de poste pour un homard.

— Pour mon plaisir.

L'oreille gauche de Mistral subit le pincement douloureux de Toreille droite.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore, monsieur le commandant?

— Je veux les plus beaux fruits de Ghevet ; quelques ananas. . .

— Mademoiselle Suzon avait dit que les noix qui sont dans le grenier, et qui commencent a moisir, seraient mangees...

— Te tairas-tu ?

«— Je me tais, monsieur le commandant.

— Pour vins, nous aurons du volney, du chambertin, du chateau-margaux, du champagne et du vin du Rbin.

Mistral, qui etait Marseillais, comme son nom Tindique, fit un signe de croix.

— Et des liqueurs a Tavenant.

— A I'avenant! murmura Mistral, qui crut qu'i Cavenant etait le nom d'une liqueur tr^s-ch^re et tres-rare.

— Va-t'en maintenant.

Bouleverse, Mistral se retirait ; le commandant le rappela.

— Nous souperons a onze heured*

— A onze heures!

— Oui, monsieur Mistral.

— Vous ne voiis coucherez done pas a neuf heures?

— Apparemment, admirable et stupide Marseillais, digne de representer au c6te droit de ta Chambre, pres des marchands de sucre, ton honorable departement.

La t^te basse, la stupefaction ecrite sur tons led traits, Mistral sortit du salon pour aller remplir les ordres du commandant, ordres qui effrayaient son imagination, troublaient ses habitudes,

a ce point qu'il se retouma pour s'assurer que c'etait bien son maitre de tons les jours qui les lui avait donnes.

— Nous souperons a onze heures, Morieux, dit le commandant a son £^mi en reprenant sa place aupres de lui.

— Quand tu voudras.

— Maintenant, je t'ecoute. Allume d'abord ce cigare. Et de Morieux continua ainsi le r^cit de ses tribulations

conjugalcs :

— Tu comprends done, commandant, que je n'ai epouse Lucette ni pour sa beaute, quoiqu'elle soit r^elle, ni pour sa fortune, ni pour ses esperances, ni pour rien de ce qui fait aujourd'hui qu'on se marie a Paris quand on a mon nom et ma position sociale. J'etais fatigu^, harasse du monde. . .

"^ Comme moi, murmtira tout has le commandant.

— Fatigue de la vie de restaurant...

— Comme moi.

— Fatigue, accable des soirees au club, a TOpera, dans les cercles...

— Comme moi.

— Lasse du jeu, des intrigues des autres et des miennes.

— Comme moi, toujours comme moi.

— Accable, ennuye des succes m^mes que j^obtenais de mes quelques avantages d'homme riche, d'homme lance, et peut'Stre

aussi d'homme assez agreable, puisqu'il faut tout dire dans cette confession...

— Toujours comme moi.

— Mais toi, s'ecria de Morieux, toi, tu ne t'es pas marie, et moi... Enfin, je poursuis. J'avais trente-huit ans ; continuer la vie que nous menions depuis douze ou quinze ans me paraissait aussi impossible quMl nous aurait paru impossible d'y renoncer lorsque nous etions en train d'en jouir. D'ailleurs nos amis se detachaient Tun apres Tautre de ce faisceau que nous formions et que nous pensions si follement devoir toujours se tenir debout et fleuri comme un mai de village. Constantin occupait son consulat en Amerique, de Rostainger ne quittait plus ses terres de la Bourgogne, Yillefeuillc se mourait du foie; Champloux,

Texcentrique Champloux, avait ete oblige, depuis la mort de son oncle, de se mettrc a la tete de sa manufacture de Choisi-le-Roi ; toi-m^me, lu prelndais deja a Texil oii tu as fini par te confiner : qu'allais-je devenir? et puis... et puis...

— Et puis, il faut bien le dire, interrompit le commandant, et puis tuavais trente-huit ans ; et, quand a comme nous tenu longtemps la campagne, vieilli au service, trenteliuit ans vous font trouver Toreiller agreable et le coin du feu fort doux ; je sais qu'il y a des exceptions.

— ' C'est parce que je n'etais pas une de ces exceptions, c'est parce que je ne voulais pas en dtre une, car on est un peu ce qu'on veut, que je ne me sentais pas le courage de vivre en gargon : toi, tu as eu cet admirable courage...

— Ne parlous pas de moi.

— Monsieur, vint dire tout bas Mistral a Toreille du commandant, mademoiselle Suzon a emporte la clef de Tarmoire ou est le Sucre.

— Je crois que celle-ci ouvre cette armoire. Tiens, serst'en et sors.

— II fallait bien...

— Va-t'enI

— Oui, monsieur.

— Ne te gene pas, commandant ; un maitre de maison n'a pas de permission a demander.

— Non, ce n'est rien : une femme de confiance que j'ai ici pour diriger le chateau est allee pour quatre jours a Melun, et les domestiques ne savent rien faire quand elle n'esl plus la. Mais continue.

— La fille d un de mes fermiers, Lucette Vernon, etait ^enue quelquefois chez moi pour me payer les rentes de son pere. Sa naivete, sa graces villageoise, son charmant naturel, sa modestie, m'avaient frappe. Lorsque je vins a

m'occuper serieusement de menage, je dus, tu le supposes, passer en revue non pas les femmes que j'aimais le plus, car nous en etions arrives a ne pas aimer beaucoup, tu le sais, commandant.

— Ce n'est que trop vrai,

— Eh bien ! je te dirai, pour abreger ce reoit, que jc n'en vis pas, parmi celles qui pourraient peutr^tre m'ai^ mer, de plus convenablement placee que Lucette Vernon. EUe m'aimerait pour moi, j'avais ^te tr^s-utile a son pere pendant trois mauvaises annees de recolte; j'avais fait avoir asa m^re un debit de poudre rural; c'est grace a moi que son frere avait ete libere du service militaire ; enfin, en Tepousant, je lui reconnaissais deux cent mille francs, et lui donnais pour faire son trousseau vingt mille francs comptant.

— Paysanne, epous^ungentilhomme riche, qui fait de la banque pour se distraire, qui possMe, car tu as ceia au moins, trente mille Uvres de rente, c'est faire un assez beau rdve. Mais ce que je ne comprends pas, mon cher de Morieux, poursuivit le commandant, c'est que tu aies fait sans amour, sans violent amour de ton cote, un pareil mariage.

— Mon cher, Tamour serait venu, j en suis sftr, sans ma mauvaise etoile.

— Ah ! ii y a une etoile ? Et ou la places-tu? Voyons cetle etoile.

— Ce qui me tit faire ce mariage est la mtoe cause, mon ami, qui rend si cher a Thomme qui a longteuips voyage le coin du foyer; la cause qui porte naturellement rhomme qui a fait exces du vin a boire de Teau ; la cause qui veut que toi-m6me, car je te oiterai toujours comme exemple, sois venu ici te releguer au milieu de deux ou trois fordts, k six lieues de Paris, et au fond d'un vieux

cMteau k machecoulis. Les femmes du monde m'avaient blase ; une femme de la campagne, pensai-je, me soufflera une seconde vie, changera mes horizons, comme disent les poetes, et d'autres sensations me rendront le coeur meilleur et Tesprit plus content. Enfin j'avais arr^te d'epouser une femme simple. Qui mieux choisir que Lucette? Pour que ma transformation itt complete, je me promis de me faire simple comme «lle dans la vie nouvelle que j'allais lui devoir. Ceux qui le trouveraient mauvais detourneraient la t^te. Je resolus, en Tepousant, de voir ses parents, de me lier le plus intimement possible avec son p^re, le fermier, avec son oncle, qui a une scierie de planches sur FEtampes, avec ses cousins, des meuniers, des marchands de ble, des marchands de fourrages. Tu souris...

— Un peu... Je vois venir...

— Tu ne vois rien venir, je te Tassure. Erifin j'epousai Lucette Vernon.

— Te voila en plein fourrage, comme tu le desirais.

— Comme je le desirais. La lune de miel...

— Monsieur, vint dire une seconde fois Mistral au commandant, mademoiselle iSuzon a aussi emportd la clef de Tarmoire oil Ton met Thuile et les epiceries.

Apr^ avoir jete a Mistral un regard qui Fetlt fendu sHl ei^t ete de marbre, le commandant lui dit, toujours sans 6tre entendu de M. de Morieux :

— Qu on aille acheter de Thuile au village, et delivremoi de toi.

Mistral se retira tr^s-peu rassur^.

— Tu disais done que la lune de miel... reprit le commandant, cherchant k deguiser le plus possible la contrariete sous-marine que venait de lui causer Mistral.

— Que la lune de miel fut du meilleur miel. du miel de Narbonne. Mon bonheur le plus doux, le plus vrai, le

plus grand, je te I'avoue, fut de voir ma femme ne prendre aucun plaisir au luxe, a la splendeur dont elle se trouva tout a coup environnee et comme submergee. II me sembla qu'elle regarda en pitie, qu'elle foula pour ainsi dire aux pieds, pour me servir de Texpression consacree, les pompes du monde et ses magnificences. Allons, me disje, elle a fait la moitie du chemin qui doit nous mener tous deux a une felicite parfaite. Elle est d'une admirable simplicite. II me reste a faire maintenant Tautre moitie du chemin, et je vais la faire. Tandis que ma femme est en train de dedaigner les seductions d une societe que j'ai dft lui montrer pour que la curiosite ne lui donnat pas plus tard le desir de la connaitre, desir toujours dangereux quand il a ete maladroitement comprime, je vais, moi, de mon cote, completer notre double education. Et je me rapprochai, ainsi que je me Tetais promis, de ses parents et de sa famille, bonnes gens, gens de la campagne. Je laissai ma femme a Paris, et j'allai resider avec quelque regularite au milieu de mes fermiers, m'associant a leur negoce, me familiarisant avec leurs habitudes, me levant de bonne heure, me couchant comme eux apres la veillee, m'initiant enfin aux hommes et aux choses de cette autre societe dont je voulais faire la mienne. L'apprentissage fut rude, mais j*esperais qu'il me recompenserait plus tard de ma patience, de mon devouement, au bout duquel je voyais une existence calme, saine,

heureuse, pour ma femme et pour moi. Cela valait bien quelques annees de courage, quelques efforts de resignation.

— Quel kge avait ta femme quand tu Tas epousee? demanda le commandant.

— Seize ans.

— En sorte que, lorsqu'elle a eu dix-huit ans, tu en as compte quarante? dirait Mistral ou M. de la Palice.

LES PETITS MACHIAVELS. n

— Mais oui.

— Ah! mon ami!

— Tu crois deviner, commandant?

— Je te devine. Couvre-toi.

— Tu ne devines pas du tout.

— Ainsi, tu n'es pas?...

— Non...

— Je ne suis que marie.

— Que marie?

— Ne trouves-tu pas que c'est asscz?

— Alors, je ne devine pas.

— Ecoute, commandant.

— Si je t'ecoute !

Mistral entra pour la troisieme fois au salon. La moustache pommelee du commandant se h^rissa. II se leva, et alia vers la porte pour emp^eher son epouvantable Marseillais de s'approcher de la chemin^e.

— Qu'y a-t-il encore?

— II y a...

— Parleras-tu, bouche du Rh6ne?

— n y a, monsieur, qu'il n'y a plus de bois pour faire le diner, plus de braise, plus de charbon.

— Qu'est-ce que c'est qu une pareille plaisanterie?

— Monsieur sait bien... •

— Qu'est-ce que je sais?

— Que mademoiselle Suzon ne laisse jamais les combustibles a notre disposition.

— EUe aurait aussi emporte les clefs du bdcher?

— Oui, monsieur.

— C'est trop fort!

— Oui, monsieur, c'est trop fort.

— Qui te demande ton avis?

— Je croyais...

— Comment faire?

— On ne vend pas de bois ici...

— Enfonce la serrure du J)ucher.

— Oui, monsieur.

— Ecoute pourtant, Mistral, ajouta avec hesitation le commandant Mauduit.

— Je vous ecoute, monsieur.

— Tache qu'on ne voie pas trop que la serrure a ete forc^e.

— C'est bien difficile, monsieur le commandant.

— Faites comme vous Tentendrez. Demain, on fera venir un serrurier.

— De cette mani^re, dit Mistral, mademoiselle Suzon ne s'apercevra pas du gSchis.

— Imbecile! qui est-ce qui te parte de mademoiselle Suzon ? Qu'a-t-elle a voir en ceci ?

— Rien, monsieur, rien...

— Est-on alle a Paris chercher les comestibles que j'ai indiques pour le souper?

— Vos gens sont a Paris en ce moment. Nous les attendons dans une heure.

— C'est bien. Tenez pr^ts les feux de la cuisine, puisque vous avez maintenant du bois et du charboii.

Mistral s'estima heureux d'etre quitle a si bon marche de sa troisi^me apparition.

— Je me trompais, poursuivit de Morieux, quand je comptais recevoir ici-bas la recompense de ma peine, de celle que je prenais pour devenir fermier, marchand de bestiaux, de fourrages et de grains, comme mon noble beau-p^re et les excellents parents de ma femme. II y avait a peu pres trois ans que je menais cette vie pastorale, rurale et frugale, loin de Paris, oA je ne venais gu6re que tons les quinze jours pour passer une semaine avec Lucette,

lorsqu'une fois la fantaisie me prit d aller la voir sans lui annoncer ma bonne visite.

— Ah ! diable ! dit le commandant.

— II etait environ neuf heures du soir. J'entre chez moi en gu^tres de cuir, en paletot de cuir laine, en chapeau rond, en gants de peau de lapin. Bieu me pardonne ! et avec une barbe de qiiatre jours. Et crotte! II avait plu depuis midi, et j'avais fait une partie de la route a cheval. Figure-toi dans quel etat j'etais. Au bout du compte, j'etais comme un fermier que j'etais. Je traverse le corridor de mon hdtel, et que vois-je? des pots de fleurs pos^s sur chaque marche de Tescalier, des bougies partout. Me serais-je trompe de maison? Mais non, je reconnais mes domestiques. Us sont en livree neuve. Eux, c'est autre chose, ils me reconnaissent a peine. <(Ah 9a ! leur dis-je, qui ftte-t-on ici, s'il vous plaits bonnes gens? — Qui? mais tout le monde. Vous donnez une grande soiree. — Je donne une grande soiree ? — Oui, monsieur, les voitures vont venir dans une heure. Hier, vous avez aussi donne un grand souper. D'ailleurs, toutes les semaines il y a pareille fgte chez vous. — Toutes les semaines ! — Oui, monsieur.

— Et depuis combien de temps? — Depuis deux ans environ. » Je croyais rdver. La phrase est tr^s-banale, mon cher commandant, mais je n'en sais pas de plus vraie pour peindre ma situation d'esprit en ce moment. « C'est parfait, dis'je aux domestiques ; conduisez-moi vers madame.

— Impossible en ce moment, madame se fait coiffer. — Mais non, dit un autre valet du haut de Tescalier, le coiffeur est parti depuis un quart d'heure. — En ce cas, conduisez-moi vers madame. — Ah ! non, dit le second valet, celui qui venait de parler : madame est en train de repeter son fameux pas avec son maitre de danse ; et elle ne veut pas qu'on la derange quand elle etudie ; elle repute un

pas fort difficile qu'elle doit danser ce soir. — Ah ! madame apprend a danser. — Oh ! monsieur, madame danse a ravir, vous la verrez ce soir. » Comme traque entre les appartements de ma femme, ou je ne pouvais pas entrer, et les personnes qui arrivaient, je courus dans la cuisine pour me cacher et attendre que ma femme voulAt me recevoir.

— Quelle revolution ! mon pauvre Morieux.

— Foudroyante, mon bon ami. Enfin je suis'introduit aupr^s de ma femme, qui s'exeuse de son mieux en me disant qu'elle ne savait pas que je dusse venir, que sans cela*.. que, d'ailleurs, je-suis le bienvenu. « Faites comme chez vous », me dit-elle en souriant, a moi plante devant elle, dans le costume que je t'ai decril. J'avais Fair d'un fermier de la Beauce ou du Gatinais venant a une heure indue lui payer son fermage. Je pus pourtant lui dire : « Est-ce bien vous? — Comment! si c'est moi? Je suis moi comme vous 6tes vous. — Mais vous voila une femme du monde? — Pas

tout a fait. » Je t'assure, cher commandant, qu'elle etait modeste dans sa reponse. Ma femme etait eblouissante de beaute, de jeunesse, de distinction, belle autant que j'^tais affreux. Les roles etaient changes. « Mais, madame, je vous ai epousee pour votre simplicite ! m'ecriai-je. — ft moi, mon ami, me repondit-elle, pour votre bon ton, pour votre excellent gotlt, pour votre esprit, pour vos mani^res, que je me suis efforcee d'imiter, je n'ose pas dire acquerir. » Et, ayant dit cela, elle me tendit une charmante main divinement gantee, ou il me fallut un effort surhumain pour laisser tomber la mienne gantee de peau de lapin. Elle reprit doucement, et d'une voix agitee par le plaisir qui Tappelait, Tattirait dans ses salons : « Je ne vous ai pas contrarie lorsque vous avez voulu devenir gros fermier; pourquoi trouveriez-vous

mauvais, mon bon ami, que je sois passee grande dame? Ou est le mal? » Commandant, qu'aurais-tu lait k ma place?

— Le coup est trop extraordinaire pour qu'on n'en soit pas etourdi. Je ne sais ce que j'aurais fait. Et toi, enfin, quel parti pri&-tu?

— Je me resignai, non pas a me montrer a la soiree de ma femme, mais a rester cette nuit-la chez moi. Je me placai derriere une porte en glace a travers les rideaux de laquelle je voyais tout sans 6tre vu ; ce leger obstacle ne m'emp^chait pas non plus d'entendre. La soiree fut extrdmement brillante. Je ne te la decrirai pas; nous avons assez vu de soirees ; mais ma femme surpassa tout ce que dans notre temps nous avons connu en amabilite, coquetterie du monde, intarissables agrements d'esprit, eclat, facilite de maintien; elle chanta a ravir, dansa a ravir..: ma femme, qui avait appris a chanter et a danser!... et cela sans cesser de

faire les honneurs de sa maison avec la dignite et Texperience d'une douairi^re ! Comment avait-elle appris tout cela?

— Parbleu ! pendant tes absences, pendant que tu t'exeryais a devenir fermier.

— En trois ans, men ami; mais en trois ans!

— Au besoin, mon cher Morieux, elle Teut appris en trois mois, en trois jours! les femmes!

— Mais la mienne, mon ami ! Tu comprends, commandant, que le lendemain je cherchai a savoir si la revolution morale etait aussi profonde que j'avais lieu de le craindre. Je ne me convainquis que trop de la justesse de mes craintes. Ma femme etait une autre femme, comme moi j'etais devenu un autre homme. Je lui demandai si elle comptait continuer le genre d'existence dont elle m'avait offert la veille un si brillant echantillon. Sa reponse

fut nette. « Depuis que j'ai I'honneiir de porter votre nom, me dit-elle, je ne m^ne pas une autre existence; c'est la v6tre, c'est celle de tous vos amis, de leurs femmes, avec lesquelles vous m'avez mise en rapport pour les imiter, je presume. Quant aux talents d'agrement que j'ai acquis, je n ai souhaite de les avoir que pour vous faire honneur. Les posseder m'a paru Taccomplissement d un devoir com- H[iande par Tobscurite de ma naissance ; c'est une esp^ce de dot que j'ai voulu vous apporter aprfe le mariage. — C'est tres-bien, madame, rdpohdis-je, continuez done a vivre de la m6me mani^re, puisque vous vous justifiez si bien ; mais permettez-moi de ne pas changer non plus la mienne. — Puisqu'elle vous plait... — Oui, elleme plait, » repliquai-je avec humeur. Et depuis lors, mon ami, devant ma femme, aux yeux de laquelle je n'ai pas voulu jouer le role d un homme qui s'est im-

pose la tache de changer de caractere, de mcBurs, de costume, sans autre profit que de lui paraitre souverainement b^te, devant mes amis qui m'auraient trouve encore plus ridicule, devant le monde, oe monde que tu connais aussi bien que moi et qui ne pardonne pas, il m'a fallu persister dans le travestissement que j'avais pris pour me placer au niveau de ma femme, c'est-a-dire conserver mon caractere et mes habitudes de fermier. Depuis cinq ans, je joue cette comedie ; mais le r51e m'ecrase, il me rend tantot stiipide, tantot furieux. Mon caractere s'est aigri, celui de ma femme n'est pas devenu meilleur ; elle s'est cree un monde, une societe a part. Dans ce monde, je suis forcement lourd, deplace, triste, malheureux, pr6t a chaque instant a revenir, f<it-ce au prix de ma honte, a mon ancien genre de vie, pour montrcr a ma femme que je puis encore lui donnerdeslefons d'eldgance, de bon ton, ou bien a la renvoyer, comme je Ten ai menac^e I'autre jour, a sa charrue, a sa ferme, k son troupeau. C'est mal, tr^-mal, je

le sais, commandant; mais, si tu etais dans ma peau« tu saurais ce que j'ai endure pour en venir la.

— Je ne dis pas...

La figure du commandant se rembrunissait depuis quelques minutes.

— Et tu ne sais pas tout !

-T Quoi done encore ?

— Ce matin, elle m'a demande dialler au bal de la cour.

— Ehbien?

— Est-ce que je puis aller a la cour, moi ? a un bal des Tuileries ! Apr^ huit ans du metier que je fais, moi endossant rhabit a la fran^aise, chaussant Tescarpin vemi, etalant le bas de soie... Ah ! comme on rirait... Et je ne veux pasqu'on rie! « Puisque vousrefusez de m'aocompagner, ma dit alors ma femme, je me presenterai toute seule, comme une veuve ou comme un phenom^ne... » Et elle s'est mise a rire, mais a rire d'une mani^re si impertinente, si mortiiiante pour moi, que... j'ai leve la main sur elle ; sur-le-champ elle a demande la separation. « Vous Taurez tout de suite, madame, lui ai-je repondu, car je pars, je m eloigne de Paris aujourd'hui m^me. Votre pere, que je verrai, vous dira le sort que je compte vous assurer. » Et je lai quittee ce matin ; et voila pourquoi je suis ici en ce moment. Oui, voila pourquoi... Pouvais-je vivre plus longtemps ainsi? dis, mon ami. Ai-je bien fait ?

Les deux amis se regard^rent ensuite en silence.

De Morieux paraissait accable sous le poids du passe qu'il venait de soulever, afin que son ami le commandant s'en rendit un compte exact et jugeat impartialement sa conduite. II avait mis a jour le fond de sa conscience; il attendait une opinion. De Morieux etait a peu pr^ de Tage du commandant; mais, quoiqu'il eiiX ete a trente ans

beaucoup mieux que lui, plus joli et plus elegamment tourne aux yeux des femmes, aujourd'hui, a quarante-six aos, il paraissait infiniment plus fatigue. Son etoffe, sll est pennb de risquer cette image, etait plus passee de mode parce qu'elle avait ete trop a la mode. Le riche banquier, ce beau de la Restauration, avait

maintenant les yeux, qu'il avait auparavant d'un bleu fier, clairs comme des perles trop longtemps exposees aux feux des soirees ; perles encore, maisconsiderablement diminueesde valeur. Ses cheveux grisonnaient beaucoup autour de son front, pur cependant de toute forte ride ; son nez, qu'on trouvait autrefois charmant de fmesse et de pente, busquait avec trop de sailUe, et ses dents, belles encore, bleuissaient legerement sous leur superbe email un peu entame par la lime du dentiste. Sa figure avait grossi, et, comme la majeste ne pouvait entrer dans les lignes etroites de son contour, elle devenait d'annee en annee plus ample que noble. De Morieux n'avait pas engraisse de facon a disparaitre, a s'envaser dans un facheux embonpoint ; il etait pourtant loin de ressembler au delicieux cavalier de 1854, et surlout de 1828. D une taille moyenne, il ne s'etait ni aplati, ni voiite : il avail subi des alterations, pas de defgradations. Sans la negligence des demieres annees, il aurait lutte avec des chances avantageuses contre T^ge; mais il avait mis tellement en oubli les soins si imperieux du costume, lui si elegant jadis, que llumann, son tailleur, ot le roi dans Tart d'habiller, Humann, qui ne dedaignait pas de le consulter sur les modes, sur les coupes d'un hal)it ou le dessin nouveau d une redingote, aurait rougi et Taurait maintenant renie. Ruine, mais ruine d'un palais, de Morieux attestait encore Thomme de gout par la fmesse de ses pieds, la delicatesse de ses mains cbarmantes, et surlout par un ton exquis dans les manieres.

Quant au commandant Mauduit, il etait d'une constitution trop nerveuse pour n'avoir pas repousse avec plus de succes que son ami Fassaut de ces quarante mille hommes qu'on appelle

quarante ans. II les portait sans doute, mais en Hercule. Ses cheveux gris ne donnaient que plus de valeur aux noirs; ses yeux s'etaient enfonces, mais ils flamboyaient toujours. Son nez, un pen large a la base, ne deparait pas son visage male, tres-inegalement barbu ; il avait conserve les grosses moustaches, la barbe et la moitie de ses formidables favoris de garde du corps. Cette barbe, qui plaisait tant autrefois aux femmes delicates que reunissait le spirituel docteur Alibert dans son coquet entresol des Tuileries, avait a present des reflets nombreux, rouges,' dores et blancs, qui ne deplaisaient pas; c'etait une for^t d'automne. Et ces deux ou trois dents brisees, qui le deiSguraient a vingt-cinq ans, lui seyaient a quarante-six ans, autant que ce valeureux coup de sabre qui lui descendait du front jusqu'aux levres, en touchant au nez. Son begayement, tres-leger du reste, et cause en partie par la lacune de ses dents et la fetite martiale de ses levres, donnait une pointe d'originalite a sa conversation. Beaucoup plus grand que de Morieux, car il avait pr^s de cinq pieds huit pouces, il portait la poitrine arrondie et en avant comme un major prussien. II avait garde du service militaire et tout royal d'officier des gardes du corps des mouvements brusques, mais nobles. II tenait bien ses bras, rcgardait avec flerte, et pourtant sans la moindre impertinenc€, autour de lui. C'etait rhomrae fort, Thomme pret a tout, excepte au mal. On sentait que sous Loiiis XIV, Henri IV, Francois P', et peut-etre Philippe-Auguste, il y avait eu des Mauduit de la Vallonniere tailtes ainsi, forts de cette force, beaux de cette beaute un pen inquietante pour une societe bourgcoise comme la notre, mais neees-

saire quand il faut faire rouler des Allemands dans un fosse ou couper en deux des Anglais.

— Hon opinion, dit-il a son ami, mon opinion, tp veux la connaitre? tu vas lasavoir... D'abord buvonsun verre de cette absinthe Suisse que je te recommande. Le commandant, sans quitter son fauteuil, ouvrit une petite armoire placee pr^s de la cheminee et en tira un plateau charge d'un carafon d' absinthe et de plusieurs verres. II epancha la liqueur vivifiante et aromatisee; quand lui et de Horieux en eurent bu, lui par habitude, de Morieux pour s'etourdir, il dit avec un ton de conviction fort extraordinaire chezunhomme quin'apas connu les douceurs du mar iage :

— Non-seulement je t'approuve d'avoir quitte ta femme, avec laquelle tu ne pouvais plus raisonnablement rester, mais, vois-tu, je t'avoue aussi qu'il faut avoir une patience archichretienne pour ne Tavoir pas fait plus tot. Mais les hommes, toi, moi, tons les autres, nous avons plus de peur de ce qui est faible que de ce qui est fort. Nous mangerions un geant et nous tremblons comme de veri tables canards devant cette feuille de papier de sole qu'on appelle femme. Kaisonnements, conseils, rien n'y fait. Yous avez beau vous armer de toutes pieces, elles soufflent et vous tombez. €\'st b^tel c'est stupide I parole d'honneurl A quoi cela nous sert d'avoir la barbe au menton, des nerfs, des poignets de fer, de la tfite, pour venir fondre k quarante-six ans comme un tas de neige devant une femme? Si je t'approuve? repeta le commandant en serrant contre lui son ami de Morieux touche de cet assentiment; je te benirais, si j(3 savais comment on benit.

— Et encore tu n'es pas marie, mon cher ami, reprit de Morieux; que ne dirais-tu pas si tu Tetais !...

— Je devine assez comment les choses se passent dans ce regiment-la.

— Haintenant que tu m^as pleinement approuve, dismoi ce que je dois faire.

— D'abord ne rien changer a ta determination. To femme, sans cela, te ferait avaler ses vieux gants. Que faire, dis-tu ? Tu es riche, il faut voyager.

' — Voyager? mais on revient.

— Eh bien ?

— C'est comme si I'on n'etait pas parti.

— Sans doute.

— Vis en gar^on, alors.

— C'est plus sage.

— Oui, vis en garden.

— Comme toi, n'estH5e pas?

— Comme moi... ou comme d autres.

— Non, comme toi. Mais c'est le ciel, ce chateau. Qu on est bien ici ! quel repos d'esprit ! quel calme. Pas de maitresse qui te mine et pas de femme qui te tyrannise ; mais tu es un demi-dieu, commandant.

— J'ai bien mes ennuis aussi, Morieux.

— Les ennuis qui r^sultent de la satiate, d'un trop grand contentement.

— Pas du tout.

— Allons done ! Je devine tes ennuis ; des fermiers qui ne te payent pas, n'est-ce pas? des domestiques qui quelquefois font mal leur service. Piqdres de mouches que cela.

— J'ai d'autres mouches...

Mistral parut de nouveau, mais, d^s qu'il le vit entrer, le commandant, qui redoutait ses apart^, se dirigea vers lui.

— Qu'y a-t-il encore?

— Qa marche.

— Nous souperons bientdt ?

— Oui, commandant. Mais...

' — Mais quoi ?

— J'ai fait apporter de Yilleneuve-Saint-Georges du beau poisson.

— Ensuite?...

— Mais les p^cheurs sont la, et je ne puis pas les renvoj^er sans les payer. II me faut douze francs.

— II te faut douze francs?

Le commandant fouilla dans toutes ses poches, dans celles du gilet et dans celles du pantalon; il ne parvint a r^unir que six sous.

— Mademoiselle Suzon, demanda-t-il a Mistral, n'a done rien laisse pour la depense du chateau?

— Non, monsieur, puisqu'elle a compte sur ce qui restait au garde-manger.

— Eh bien ! donne ces douze francs aux p^cheurs.

— J'attends que yous me les donniez d'abord.

— Dis-leur de repasser.

— Mais, monsieur le commandant, ils viennent de Villeneuve-Saint-Georges.

— Attends un instant.

Et le commandant Mauduit se mit alors a se promener a grands pas dans le salon, preoccupe, horriblement contrarie, m^chant ses moustaches; enfin il dit a Mistral :

— Crois-tu que ces p^cheurs auraient a me rendre sur un billet de mille francs?

— Mille francs ! ou diable les prendraient-ils?

— J'en suis tres-fache pour eux, dit le commandant encore plus fache que ceux qu'il supposait devoir T^tre ; mais je n'ai que des billets de banque de mille francs dans mon secretaire. S 'ils n'ont pas la monnaie de mille francs, qu'ils reviennent demain au chateau.

— Mais...

— AUons, laisse-moi.

Le Marseillais, qui avait des raisons en foule pour tanner son bon maitre, ainsi qu'on le verra plus tard, s'en alia, et il fallut bien qu'il fit accepter aux p^cheurs de Villeneuve-Saint-Georges

de revenir le lendemain au chliteau de Chandeleur chercher leur argent. La preoccupation du commandant Mauduit pendant tons ces dialogues a voix basse avec Mistral avait ete horriblement penible ; il tenait par-dessus tout a ce que pas un mot n'arrivat jusqu'aux oreilles beaucoup trop disitraites pour cela de son ami et de son bote.

Quelques minutes apres, Mistral reparaissait au salon, mais cette fois pour ouvrir les deux battants de la porte, et porter, avec Taide d'un valet, jusqu'aupres de la cheminee, la table toute servie.

— Enfin nous souperons! s'ecria joyeusement le commandant.

Morieux, la t^te appuyee a Tangle de la cheminee, paraissait indifferent a ce que lui disait son ami, quand tout a coup un violent coup de sonnette relentit a la grille du chateau.

A ce bruit, Mauduit resta interdit.

— A dix heures et demie, murmura-t-il, qui done viendrait?

La sonnette fut agitee plus fort, beaucoup plus fort, et Ton eut dit des gens qui prenaient plaisir a faire beaucoup de bruit pour eveiller oil pour exciter les valets du chateau.

— Biable ! s'ecria le commandant dont Tetonnement, m^le d'inquietude, n'echappa pas a de Morieux.

— II serait original, mais il ne serait pourtant pas tout a fait impossible, dit celui-ci, que Sara eHx mis son projet a execution. J'en ai peur.

— Qu'est-ce que tu dis done de Sara?

— Je dis ce que j'ai oublie de te dire. Je m'aper^ois qu'il est temps. Get apr^midi, en traversant les boulevards, ma voiture s'est crois^e avec celle de Sara.

— Mais quelle Sara?

La cloche carillonna de plus belle, tandis que les domestiques couraient ouvrir.

— Sara ! ton ancienne maitresse Sara !...

— Apr^s? Et quel projet avait-elle?

— Elle m'a dit : « Ou vas-tu? » J'ai repondu : « Chez Mauduit. — A son chateau? — Oui.— II regoit done? — Je n'en sais rien. — Eh bien! dis-lui que j'irai aussi ce soir. »

— Voila une ebouriffante surprise I s'ecria le commandant, dont Fexclamation fut au m^me instant couverte par le bruit de deux coups de pistolet tires dans la grande avenue.

— C'est elle ! il n'y a plus a en douler, dit le commandant. Je reconnais la sa mani^re de s'annoncer.

La porte du salon s'ouvrit avec fracas. Sara, deux de ses amies et un vieux jeune homme rSipe, entr^rent en m^me temps.

— Quel r^ve ! s'ecria Mauduit, qui ne se defendit pas d'un mouvement de joie en voyant une femme, jeune encore, qui lui rappelait ses demieres belles annees, ses vendanges d'automne, ainsi qu'il les appelait.

— Sara !

— Commandant, laisse-moi t'embrasser neuf fois, et permets-moi de te presenter deux jeunes personnes auxquelles j'apprends k aimer : Paillette et Tabellion, et monsieur, qui est mon fou de cour, que tu connais deja, comma chauve et carliste. Apr^s le dessert, nous verrons si nous avons plus ou moins vieilli. A table! a table! puisqu'il y a table.

LES PETITS MACfflAVELS. 51

Le c!ri de Sara fut un ordre. On ajouta des couverts aux couverts, malgr^ les observations de Mistral, qui marmottait toujours aux oreilles de son maitre : Monsieur, je n'ai pas la clef, et a qui son maitre repondait toujours : Enfence, enfonce la porte!

Le domestique marseillais langait lyriquement les yeux au ciel comme pour dire : Comment tout cela finira-t-il ?

Lorsqu'on fut a table, Sara, semblable aux grands acteurs lorsqu'ils jouent, remplit, comme on dit la sc^ne. Sara avait alors trente-quatre ans, quoiqu'elle pretendit, avec un aplomb admirable, n'avoir que vingt-cinq ans. Elle prenait de remI)onpoint,mais Tembonpoint ragoAtant des belles femmes de Rubens. Blanche, le teint clair et rose, le nez au vent, les dents eblouissahtes, les cheveux d'un chatain magnifique, le sein r^solu, les bras un pen forts, la taille fine, le regard instruit de toutes les choses charihantes qu'on lui avait apprises; elle plaisait, elle amusait, elle allait aux sens comme iorsqu'elle etait enfant elle allait au sein de sa nourrice, sans penser ni a bien ni k mal. Elle avait aime des gens de lettres, des gens de qualite, des gens riches, mais surtout des gens d'esprit. Elle adorait Tesprit; elle en avait beaucoup, ce qui lui faisait comprendre bien des faiblesses. Aussi menait-elle presque toujours avec elle son homme

d'esprit.. une esp^ce de Diogene qui couchait sur son canape quand il ^tait trop ivre pour rentrer chez lui, ou plut^t chez les autres, et deux jeunes filles qu'elle elevait a ses c6tes pour perpetuer ses traditions. Ce fut I'homme d'esprit, ou plutot le fou de Sara, qui ouvrit la conversation avec quelque regularite apres le silence du potage. II fut pousse par Sara, qui dit :

— Commandant, sais-tu que le jeune Prosper a perdu son oncle?

— Helas! murmura Prosper, oui, j'avais un oncle ; et,

au sujet de sa mort qui m'afflige d'autant moins que je ne suis pas son heritier, je vous adresserai cette question, a laquelle je vous prie de repondre.

~ Quelle est celte question ?

— Vous savez qu'a la cour, quand il meurt quelqu'un, Tetiquette veut qu'on distingue soigneusement les actions qui sont de deuil de celles qui ne le sont pas. Je vous demande si le madere est de deuil.

— Le madere est de deuil, repondit gravement Sara.

— Alors j'en bois. Et le bourgogne vieux est-il aussi de deuil?

— II est parfaiten\enl de deuil.

— Merci.

Et Prosper jeta dans le plomb qu'il appelait son estomac plusieurs verres de madere et d autres vins.

•— Commandant, dit ensuite Sara, ton diner est fort bon, et Ton dirait, ma parole, que c'est encore ta fameuse cuisiniere du

faubourg du Roule qui Ta fait. Voila un cordon bleu !

— Qu'est-elle devenue ? demanda de Morieux.

— Je n'en sais trop rien, balbutia le commandant.

— Comment ! tu n'as pas plus de reconnaissance ?

— Sans doute, elle est encore en place.

— Et tu ne Tas pas gardee!...

— Non... Quittant Paris...

— Ingrat !

— Je ne dis pas. . . mais. . . venant habiter la campagne. . .

— Comment s'appelait-elle deja?...

— Suzon...

— C'est cela ! Suzon nous a-t-elle fait manger de bons diners, grand Dieu ! Mais etait-elle maussade, grognon !

— Un monstre de caraclere ! ajouta de Morieux.

— Oh ! oui, un veritable monstre 1 repeta Sara.

Le commandant, pour n'avoir pas a repondre. versa deux ou trois fois a boire a Prosper.

— Un instant! dit celui-ci, un instant! le champagne est-il de deuil?

— Le champagne est de deuil, affirma Sara, qui abandonna, pour jeter ce cri, le propos sur la cuisini^re. Commandant,. continua-t-elle, viens m'emhrasser. Je ne plaisante pas.

Mauduit se leva pour aller embrasser Sara; mais, en quittant sa place, il rencontra les yeux noirs de Mistral, et il hesita. De son c6x6. Mistral comprit Tembarras qu'il causait a son maitre, et il eut peur de sa propre importance. II chercha a se cacher, mais il fut si gauche en mettant devant son visage Tassiette qu'il tenait a la main, qu'il faillit se faire assommer par le commandant, qui lui dit quand il fut pr^s de lui :

— Gredin, occupe-toi done de ton service!

Mistral repliqua tout has en tremblant :

— Oui, monsieur.

EnOn le commandant s'assit pr^ de Sara.

— Voyons, mon bel ours che'ri, lui dit-elle en passant les doigts dans ses cheveux gris et dans le collier de sa barbe, avons-nous beaucoup vieilli?... Baisse la tfite, metsla sur mes genoux; c'est de la pure amitie, ce que je fais la. N'est-ce pas, Morieux, ajouta-t-elle en tendant amicalement la main a Tex-banquier, dont le front commenyait a se detendre. Mes pauvres et bons amis, ajouta-t-elle en partageant ses affectueux regards entre de Morieux et Mauduit, je suis heureuse, oh ! bien heureuse de me trouver au milieu de vous deux; je me sens rajeunir, il me semble que je cours a cheval a Saint-Germain, dans les belles allees couvertes d'herbes ; et comme je criais : Ohe ! ohe ! commandant ! houp ! houp ! et le jour, vous en souvcnez-

vous, ou le due de... me regardait avec de grands yeux d'^tonnement, parce que je me trouvai mSlee par hasard aux officiers des chasses du roi et avec de belles dames ; vous souvenez-vous

que j'allai vers lui en lui disant : — Monsieur le due, ne cherchez pas tant; je suis une... Avez-vous ri ? avez-vous ri ? AlFons, riez un peu comme ce jour-la. Vous me paraissez tristes tons les deux. Approchetoi davantage, Morieux ! dis-moi, qu'as-tu ? Sont-ils bien encore tons les deux ! Ma parole d'honneur, les cheveux gris vous vont ir^s-bien. Puis, se toumant vers ses deux eleves, Paillette et Tabellion, elle leur dit d'un ton solennel, et vraiment elle 6tait charmante en ce moment, avec son champagne, sa gravity et ses souvenirs : Enfants, vous serez aimees, vous serez battues, vous serez trompees,vous tromperez aussi ; mais n'esperez pas Stre aimees, battues ni trompdes par des hommes comme ceux-ci. Le moule de cette generation est brise ! A leur sante, mes fill^s ! Prosper, ton oncle est mort ; buvons a la sant^ de celui qui te reste.

— Sara, tu ne sais me dire que des choses desagreables aujourd'hui.

— Voila pourtant le seul homme, continua Sara en monirant Prosper, dont je n'ai rien pu faire en 1830, et c'est en quoi il est admirable. J'ai fait, a la suite de cette Revolution, des prefets, des directeurs de spectacle, des deputes, des juges, que n'ai-je pas fait? Je n'ai rien pu faire de lui. Commandant, qui sait quand nous nous reverrons maintenant? Voila huit ans que nousne nous etions vus : accordemoi une faveur.

— Quoi done?

Les yeux de Mistral rencontr^rent une seconde fois ceux du commandant.

— Un caprice. Accorde-moi un caprice.

Morieux voulut se reculer de quelques pas.

— Voyons, dit Sara, reste done a ta place, imbecile. Ne crois-tu pas...

— Est-ce que le caprice est de deuil? demanda Prosper.

— Tais-toi, autre imbecile I Commandant, quand je t'ai aime, reprit Sara, tu portais Thabit de garde du corps.

— Mais je crois que oui.

— J'en suis sure, moi ! Que je voudrais te voir encore une fois sous cet uniforme !

— Mais...

— L'as-tu conserve?

— Mais... oui...

— Va t'habiller en garde du corps, ou je mets le feu a ton chateau.

— Oui!

— Oui ! oui !

— Vive Charles X 1 cria Prosper.

Et Mauduit ne trouva aucun moyen de ne pas ceder au caprice de Sara.

On voit qu'il comraengait a faire chaud dans le grand salon du commandant.

— Vous savez, messieurs et mesderaoiselles, reprit Sara quand le commandant ne fut plus la, que nous allons passer une foule de jours ici.

— Et moi qui n'ai pas apporte du linge blanc ! sVcria Prosper.

— Admirable ! cria Sara. Viens ici pour que je ne t'eiiibrasse pas. Mesdemoiselles, couronnez monsieur. Ton inot n»stera. Or, je vous le repete, nous ne nous en allons pas.

— C'est convenu.

— Convenu !

— Yoyez-vous, mesdemoiselles, dit ensuite Sara a Paillette et a Tabellion, il faut toujours aimer de maniere a

pouvoir trouver un chateau ou passer la nuit, et pour cela...

— Que faut-il faire pour cela? demand^rent a la fois Paillette et Tabellion.

— II faut aimer des gens qui out des chateaux, interrorapit Prosper.

— Ge n'est pas la precisement, reclama Sara, ce que j'ai voulu dire.

— Qu'as-tu done voulu dire?

Le commandant ne tarda pas a reparaitre au salon ; mais, trompant Tespoir de Sara et des autres convives, il n'avait pas endosse son ancien uniforme de garde du corps.

— Commandant! cria Sara d'un ton severe, qu'est-ce que cela signiiie?

— Ma foi, je ne vous le cacherai pas, j'ai tant grossi, dil le commandant, que Tuniforrae me va maintenant au milieu du dos, ce qui me donne tout a fait Fair d'un garde national de la banlieuc.

Prenant le commandant sous le bras, Sara lui dit :

— Je le savais, et mon caprice cachait un symbole, une lecon, une haute moralite.

— Comment ! et que signifie ?. . .

— ^.Cela signifie, repliqua Sara a haute voix, que, lorsqu on a quarante ans, on ne doit pas plus essaycr de mettrc les habits qu'on portait a vingt-cinq qu'on ne doit aimer des jeunes filles de dix-huit ans.

— Des filles de dix-huit ans !

— Oui, je vous apprends a tous qu'il y a ici une jeune lille de cet age ou a pen pr^ avec laquelle le commandant vit retire.

— Moi?

— Toi ! Je me suis dit en rentrant ; ca sent la chair frai-

che ! Bast ! est-ce que tu nous feras croire que tu te oonduis ici en ermite avec cette table servie comme celle d'un Richelieu, avec ces vins qui vous rotissent le coeur, avec ces liqueurs...

Mistral ne put s'emp^cber de rire; mais sa licence, heureusement pour lui, ne fut pas remarquee du commandant.

—Quelle est done cette jeune fiUe, cette tendre beaute, monsieur Togre ?

— En verite...

— Ta verite!... La voici, ta verite, reprit Sara : ces rubans roses, cette ceinture assez turlurette, ce bonnet, est-ce loi qui les portes?

Le commandant Hauduit, confondu, baissa la t^te.

— Admirez son aimable pudeur, continua Sara. Nous tenons enfin ton secret ; il est joli ! mais nous n'en dirons rien, vous n'en direz rien, ils u'en diront rien... Maintenant que nous t'avons dit ton secret, voici le n6tre : nous resterons ici huit jours plus ou moins ; 5a te va-t-il ?

Le eoup de sabre qu'avait recu autrefois le commandant lui avait cause une sensation moins forte que ce projet de Sara de demeurer huit jours au chateau.

— Et pendant ces huit jours nous saurons a quoi nous en tenir sur la demoiselle aux jolis rubans roses.

— Restez... mais restez, je vous en prie, dit le comman^ dant avec mille grimaces ; vous ne sauriez rien imaginer de plus agreable pour moi.

*- Commandant, dit Sara, nous n'attendions pas moinsf de ta courtoisie, mais Tairain a sonne deux fois depuis minuit; aliens nous reposer dans les bras de Horphee.

— Vos chambres sont prates, repondit le commandant avec autant de grice qu'il eut la force d'en apporter a sa politesse.

— Quant a moi, je veux la tienne, commandant.

— Et monsieur, ou done couchera-t-il? demanda Mistral avec une anxiete comique.

— Chez qui il lui plaira, mon ami.

— Le feu est decidement dans les entrailles du chateau, murmura Mistral en recevant cette reponse ambigue.

Tout le mondese levait pour partir, excepte Prosper, qui dormait comme un ours du pdle, et qu'on ne jugea ni a propos ni possible d'eveiller, lorsque la sonnette de la grande grille, celle que Sara avail si brutalement secou^e en arrivant au chliteau, tinta, mais d'une tout autre mani^re.

Le commandant Mauduit et Mistral echang^rent encore un regard, mais cette fois celui du domestique marseillais ne s'abaissa pas.

Reste avec son maitre en arri^re de tous les convives qui regagnaient en causant, en chantant, leurs chambres, il lui dit : a II n'y a que mademoiselle Suzon qui Sonne ainsi. »

Tandis que Sara et les siens, parmi lesquels se trouvait de Horieux fort content de sa soiree, disparaissaient dans les hauteurs et les circonvolutions de Tescalier, une femme, d'un pas sec, vif et precipite, franchissait, les yeux fixes sur les croisees illuminees du chateau, la distance qui s'etendait entre la grille et le corps m^me du batiment.

Le commandant Mauduit s'arr6ta comme petrifi^, un flambeau a la main, a la place qu'il occupait quand la fatale sonnette avait retenti.

Qu'a Taide de la memoire historique on prenne la peine de se souvenir de Charles-Quint entrant dans sa bonnne ville de Gand apr^ en avoir rudement chatie les bourgeois, au nombre desquels il tenait pourtant a honneur d'etre compte; a d^faut, qu'on se souvienne de Louis XIV se montrant, la cravache a la main, a son parlement, et Ton

arrivera peut-^tre a composer la physionomie imperieuse et contenue de Suzon lorsqu'elle penetra dans Fatmosphto du salon encore chaude des liqueurs et des vins. De- \iner qu on sortait de diner, qu'on quittait k peine la table, qu'on avait prodigieusement bu et mange, tout cela n'etait pas tr^difficile pour I'odorat exerce d'une cuisini^re comme Suzon ; mais dire ce qu'etle dit en posant le pied au salon surpasse de beaucoup la port^e d'une intelligence m6me tr^s-subtile. Suzon s'dcria : Ce diner n'a pas ete fait ici ! il vient de che% Chevet!

Le commandant repondit vaguement, et en chercbant a placer quelque part son flambeau : — Oui, eh bien ! oui.

Sans y faire attention, Suzon jeta son manteau de gros tartan sur le fauteuil au fond duquel dormait Prosper, rhomme d'esprit, le fou de Sara. Heureusement elle alia s'asseoir sur un autre siege.

La grosse Suzon s'approcha ensuite du feu, et posa ses jambes enveloppees dans de gros bas de laine bleue sur la barre en cuivre du garde-cendre, tournant le dos a la table, n est impossible de dire au juste a quelle gymnastique se livrait le commandant Mauduit pendant ces premieres minutes d'une entrevue si peu prevue. II n'attendait Suzon que dans quatre jours, et Suzon etait la. II allait, venait, toumait, regardait la table, eteignait une bougie,

ecoutait avec effroi si personne ne descendait, faisait semblant d'aller vers la cheminee ; enfin il n'avait aucun sentiment exact de ses nombreux mouvements. Suzon ne disait mot; elle s'^tait repliee sur elle-m6me, chauffant a la fois son nez, ses mains, ses genoux et ses pieds ; etrange raccourci, mais il etait au moins aussi etrange de voir la grosse Suzon se chauffer, elle plus dure au froid que les pierres. Ce double silence fut bientot rompu par le commandant, qui naturellement ouvrit le dialogue par une sot-

tise, ainsi qu'en pareil cas cela arrive a tous les hommes, toujours trop presses de s'innocenter devant les femmes, les premieres joneuses d'echecs qui soient au monde.

— Je ne t'attendais pas, dit-il, avant quatre jours.

— Jem'en aperjois assez, repondit bri^vement Suzon sans modifier d un pli son attitude ramassee.

— U est vrai que... oui... toi, Suzon, n'etant pas ici... moi... toi a Melun... moi oblige de recevoir quelques amis... Ilfautbien, apres tout, qu'on regoive les gens... alors, dans ma position... j'ai ete forc^...

— Et c'est bien tombe ; juste, reprit Suzon, qui se contraignait avec la puissante energie d'un Louis XI, le jour ou je vais k Helun. C'est venu comme mars en car6me, les roses en avril et le poisson dans la nasse.

— On dirait, continua le commandant, qui n'etait dupe qu'a demi du calme de Suzon, un veritable fait expr6s. J'ai ete excessivement contrarie, Suzon... tr^s-contrarie.

— Je comprends cela, monsieur; vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Tu comprends... car rien ici ne va bien sans toi... mais« en conscience, pouvais-je dire k mes amis : allezvous-enl Non.

— Ces pauvres dames, dit hypocritement Suzon, n'auraient su ou aller en effet. C'est si tiroide, le sexe de Paris : il y a peut-^tre ici quelques-unes des dames avec lesquelles vous avez fraye dans votre temps?

— Oui, il y a aussi quelques dames au chateau; mais...

— Mais vous ne m'aviez pas dit qu'elles devaient venir?

— C'est que je n'en savais absolument rien. Je n'^tais pas prevenu... je te Tassure, ajouta le commandant Mauduit en eteignant autour de lui, avec un z^le de valet bien appris, le plus de bougies qu'il pouvait, comme pour flatter Teconomie de Tavare et sordide Suzon, terrible a Tendroit

de la d^pense. Aussi, reprit-il, juge de mon etonnement, de mon embarras... 4eur faire a diner... tai n'etant pas la !

— Oh ! oui, et 9a ne vit pas de pen, de Fair du temps, ces jolis oiseaux qui s'abattent apr^s 6tre venus de si loin.

— Ge n'est pas que ces messieurs aient rien exig^.

— Mais notre cuisine de tons les jours aurait paru trop simple a ces dames... Vous leur avez donne, ajouta Suzon avec son infaillible perspicacity, des faisans, ca leur etait du, des truffes, diable! vingt-cinq ' francs la livre, cette annee ; du brochet, rien que 9a ! des champignons, et puis du bordeaux, du champagne : vous avez saigne la cave aux quatre veines.

— Je leur ai donne un peu de toutes ces cboses, avec mesure, avec discretion, cependant...

— De ces bonnes cboses ! appuya Suzon.

— Sans cela ils m'auraient traite de ladre, d'ours...

— Naturellement, monsieur, vous avez voulu leur faire voir qu'ici Ton jetait tout par les crois^es, et comme le chateau a trois cent vingt-deux croisees...

— Tu te trompes. Ces gens-la sont d'ailleurs habitues a vivre de cette mani^re; ils ne sont pas venus chez moi uniquement pour boire, rire, manger, faire bombance, ce sont des gens tr^s-bien.

Comme le commandant achevait sa phrase, il entendit la voix de Sara qui chantait :

Dormez, habitabts de Paris, Dormez, habitants de Paris,

Que tout bruit meure,

Gar Yoici I'heure

Du convre-feu I

Hauduit regarda Suzon avec terreur.

Suzon eut Tair de n'avoir rien entendu, et, avec Tac-

compagnement de la voix de Sara ^veillant tous les echos du vieux manoir, elle continua du m6me calme :

- Puis, monsieur le commandant, vous ^tes bien le maitre chez vous.

— Le maitre ! le maitre... Je n'use pas deja tant de ce pouvoir.

— Personne ne vous en emp^che. A propos, comment avez-vous done fait pour vous procurer du linge, de Targenterie, du bois, du vin? j'avais emporte les clefs.

— J'ai bien ete oblige, rdpondit le commandant, qui se disait interieurement : « AUons, elle n'aura pas entendu chanter Sara » ; j'ai bien etd oblige...

— D'envoyer chercher ailleurs ce qui vous manquait ici, n'est-ce pas?

— Pas precisement, Suzon.

— Oh ! non, dit Mistral, qui depuis quelques minutes se rejouissait, se delectait, s'epanouissait, debout pr^s de la porte, du martyre de son maitre; oh! non, car monsieur le commandant...

— Que fais-tu la ?

— J'attendais, monsieur le commandant, pour savoir s'il fallait aller bassiner le lit de ces dames et de ces demoiselles.

— Brigand ! murmura 1« commandant. Tout le monde est couche, dort... c'est inutile.

On entendit une seconde fois Sara, qui criait de loute la force de ses poumons : « Ohe Morieux! olie commandant! ohe Prosper! ohe les autres!

Dormez-vous, bel Alcindor?

— Vous voyez, monsieur, dit Mistral, qu'on ne dort pjis. Suzon feignait toujours de ne rien entendre.

— Va-ten ! s'^cria d une voix de tonnerre le commandant, heureux de trouver ainsi un derivatif a Toppression qui Taccablait.

— Un instant! dit Suzon. Mistral, va me chercher le reste de bouilli et de veau froid dont ces dames auraient faitfi. J'ai la fringale... Ge froid...

— Oui, mademoiselle Suzon.

Mistral, avant de sortir, s'arr^ta pour dcouter et designer malieieusement du doigt le haut de Tescalier, d'oii tombait la voix de Sara, qui chantait main tenant a tuet6te :

J'ons deax tilles a marier, Landerirette 1

Elle faisait allusion aux deux jeunes el^ves qu'elle avait conduites avec elle.

Tou jours m^me surdite de Suzon.

^- Pourquoi, reprit le commandant, qui aurait voulu, comme Othello, etouffer Sara sous son oreiller, ne mangerais-tu pas un morceau de ce p&te de venaison?

— C'est trop fin pour mon bee, repondit Suzon.

— Allons done !

— Je craindrais pour mes dents. C'est bon pour ces belles et jeunes dames qui ont soup^ ici.

— Oh! belles! §a depend, dit le commandant, qui, croyant avoir deja apprivoise la mauvaise humeur de Suzon, prenait un accent plus degage.

— Tant mieux pour elles, si elles sont belles et jeunes !

— Oh ! jeunes !

— Quand elles seraient jeunes ! Est-ce que je les envie 1 11 ne me manquerait plus quega... Chacun a son age, on le salt, comrae chacun a sa place dans ce monde. Je suis votre

belles choses, puisque vous dites, et je le souhaite, ajouta Suzon, qu'on ne les a pas brisees.

— Je suivrai ton conseil, repondit le commandant heureux de montrer sa condescendance. Mistral va venir, et il lavera ces porcelaines et ces cristaux.

— Mistral I ah ! bien oui ! il est si adroit deja I

— Ou Nanon.

— Nanon est couchee.

— Et qui lui a permis de se coucher ?

— Moi, monsieur, quand je suis rentree. Je lui ai dit, ainsi qu'aux autres domestiques, d'aller se reposer. II etait deux heures : dans une maison ou il est d'usage d'aller au lit a neuf heures !... D'aiUeurs, je ne savais pas qu'il y eflt f^te et gala au chateau. Si vous voulez, pourtant, on les eveillera tons...

«-Du tout! du tout! Nous attendrons jusqua demain pour ranger ces porcelaines... Cependant, si tu as peur qu'il arrive quelque accident... je vais les placer provisoirement dans cette armoire...

— Sans qu'elles soient lavfe? Y songez-vous ? En verite, on dirait que ces objets-la sont a moi, tant vous apportez de negligence !

— Mais que faire?

— Ce n'est que lorsque je suis ici que vous dtes embarrasse.

— Est-ce que ces maudites porcelaines vont rallumer le briilot ? pensa le commandant, dont le sang bouillonnait.

— Voyons, que je repare le desordre de ces belles dames, dit Suzon en quittant sa place aupres du feu pour aller laver les porcelaines et les cristaux... C'est mon devoir. Ah ! si j'etais votre femme, ou tant seulement votre maitresse, je pourrais bien ne pas me prater d'aussi bonne grace...

— Sacrebleu ! s'ecria le commandant emporte par sa vi-

vacite, sacrebleu! je n'aime pas qu'on fasse payer si cher ses services. Ote-toi de la. Je m'en priverai. Et, passant trop brusquement devant Suzon, il la fit trebucher et tornber sur le canape.

Et toujourssoumis (etrange chose !) dans ses plus violents emportements, le commandant emplit d'eau un vaste bol, et il y plongea successivement avec une admirable bonne volonte, quoiqu'il rugit de colore, les tasses, les soucoupes de porcelaine et les verres a liqueur. Apres avoir barbote dans cette mare, il se mit en devoir d'essuyer tous ces objets Tun apres Tautre avec une serviette.

Suzon, qui voyait tout du coin de Toeil, gardait, sur le canape, Tattitude que lui avait donnee le commandant en Ty poussant.

Gelui-ci achevait sa besogne de marmiton lorsque Mistral entra, portant le bouilli et le veau froid, destines au souper de Suzon.

— Tiens ! monsieur qui lave la vaisselle 1 II ne put retenir ce cri.

Suzon sourit imperceptiblement.

Le commandant Mauduit resta petrifie, une tasse de por" celaine d'une main, sa serviette de Tautre. II n'avait plus pense au retour de Mistral.

Mistral etait splendide.

SUzoil, c etait Omphale faisant filer Hercule, et encore Omphale n'etait pas cuisini^re.

L'adroite cuisini^re fit signe a Mistral de remporter les mets qu'il tenait, et elle lui ordonna en m^me temps d'aller se coucher.

Mistral se retira.

— Ainsi il n'y a plus qu'elle et moi eveilles au chateau en ce moment. Mon supplice de la soiree est fini... pensait le commandant Mauduit, en presence de Suzon... Mais de-

main, mais apr^-demain?... Que deviendrai-je avec Horieux, Sara, sa compagnie et Suzon?

La position du commandant vis-a-vis de sa cuisiniere, est celle de beaucoup de vieux gardens ; elle ne se presente pas ici avec la physionomie risquee du paradoxe. Son histoire est Thistoire secrete de la plupart de ces hommes qui, apr^s avoir abuse d'une liberie exclusive en matiere de jouissances, disparaissent tout a coup de la scene, comma s'ils avaient fui par le trou du souffleur. Us s'abiment. On les cherche, on ne les trouve plus. Ni amis, ni maitresses, ni connaissances, ne peuvent dire ou ils sont alles.

Souvent ils passent pour morts. Beaucoup finissent comme le commandant.

Le commandant avait depuis tr^s-longtemps Suzon a son service, depuis 1830, epoque ou il lui avait fallu quitter la carriere militaire, qui ne permet guere, on le sait, les douceurs du chez soi. Profondement affecte d'une revolution funeste a ses inter^ts autant qu'a ses sympathies, il s'etait retire au bout du faubourg du Roule, pr^s de la barri^re, dans une de ses proprietes, et la il se consolait avec quelques amis, ses intimes compagnons de plaisir pendant les belles annees de la Restauration, cette demi-regence.

On vantait alors beaucoup sa table, etsa table n'empnintait son merite qu'au talent tr^profond et tr^-varie de Suzon, cordon bleu s'il en fut. Suzon etait en effet du petit nombre de ces femmes rares par Tintelligence, qui, sans le secours des Classiques de la table^ du Cuisinier parisien et du livre de H. Gar^me, arrivent a une perfection ideale dans Tart de la gastronomie. Suzon avait environ trente ans quand elle passa au service du commandant. Suzon etait replete, grosse et grasse, haute en couleur, mais vive cependant, ou plutot rapide comme une boule, car elle roulait. L 'intelligence s'ecrit toujours quelque part; la

sienne se montrait dans ses yeux petits, mais noirs et saillants comme deux clous de gifofle. Elle avait les levres fortes, un pen negresses, signe de sensualite, explication de sa science. Son nez etait rond, de mSme que ses joues et son menton. La blancheur normande, car Suzon ^tait de Vire, faisait que cet ensemble massif et engorge ne repoussait pas alors autant qu'on se Timaginerait ; d'ailleurs Suzon n'affectait la pretention de plaire k personne. Mais cette demidretleur de jeunesse ne devait pas la pater

longtemps : le feu des fourneaux, si mortel a la porcelaine et aux cuisinieres, fit fSler sa peau, la boucana, la rougit et la maroquina en beaucoup d'endroits. Le jeune elephant devenait de jour en jour hippopotame au service ardent et difficile du commandant Mauduit. Puis les vapeurs succulentes Tengraisserent encore, et elle prit graduellement Tembonpoint des bouchdres sans avoir leur fraicheur saignante. Suzon etait tres-estimee du commandant, qui reconnaissait en elle, outre son admirable habilete de cuisiniere, un grand esprit d'ordre. U semblait en verite que ses depenses diminuassent a mesure qu'il augmentait ses invitations, tant Suzon apportait de regularite dans ses marches avec les foumisseurs de la maison. 11 n'eut pas renvoye Suzon pour tout au monde, lui eut-elle demande six cents francs de plus sur ses gages. Appris a recx)nomie par cette judicieuse femme, il prit gout a Tordre, et chaque soir il aimait a compter avec elle ou a d^battre le menu du lendemain. C'etait une heure utilement employee sur un temps qu'il ne savait plus ou passer quand il ne recevait pas chez lui. On ne se figure pas Tepouvantable coup de massue que la Revolution de juillet porta a la vie privee d'une foule de personnes ; on ne'tient compte qu6^ des troubles de la vie publique; c'est la vie privee qui saigne longtemps apres une revolution. On tue la premiere; mais la secx)nde, qui n est que blessee^

languit et souffre sans fin. Le commandant, nous Tavons deja dit, etait bien fatigue aussi des bals, des f^tes, des diners du dernier r^gne; il s'estimait tr6s-heureux deja, a cette epoque, de pouvoir se retirer chez lui, de regarder a loisir ses tableaux, de faire reparer ses meubles, de lire quelque bon ouvrage, de sou per

pres de son feu, et enfin, s'il faut le dire, de dormir dans son lit. La deesse de cette paix domestique, paix monotone, mais douce, mais saine, mais durable, pouvait, a quelque titre, se concevoir sous les traits familiers de Suzon. Suzon prenait un soin minutieux de son maitre. Gomme elle chauffait a point son bain! comme elle repassait artistement son linge fin ! comme elle veillait avec soin a ce que ses bottes fussent bien vemies ! comme elle prevoyait de loin un rhume, une indigestion, devinait le matin une mauvaise nuit passee ! Puis Suzon, ne Tomettons pas, avait les bras tr6s-blancs, d'une forme irreprochable, et une main potel^e ; il faut bien enfin qu'on ait quelque chose dans ce monde. Le commandant remarquait les bras de Suzon, tons les matins, lorsqu'elle lui portait au lit une tasse de lait chaud et la Quotidienne,

II fit une maladie, et Suzon ie soigna ; la convalescence fut beaucoup plus longue que la maladie, et Suzon devint son unique compagnie. C'est a cette epoque qu'il cessa entidrement de recevoir et d'aller dans le monde. II fit ou ne fit pas un voyage en Vendee ; mais la Vendee, dont on s'occupait beaucoup alors politiquement, fut le pretexte de la disparition du commandant. On la crut momentanee ; on la rattacha plus tard a une visite en Ecosse a la cour dechue. Aucune de ces suppositions n'etait vraie : le commandant, ce qu'on fmit par savoir, s'etait retire a Lieursaint, dans son beau chateau de Ghandeleur^

Ce qu on ignora, c'est la vie qu'il y menait. On croyait qu'il vivait en campagnard, frequentant ses riches voisins

de chateau. Hauduit n'avait m^me pas cette distraction banale ; la raison en est que Suzon avait un tr^grand inte* rSt a ce qu'il se detachat completement de ce monde toujours si habile a res-

saisir ses refractaires, et ou, a coup sCir, on n'aurait pas manque de le faire rougir d'elle; elle voulait conserver, maintenir Tautorite qu'elle avait prise sur lui. Cette autorite etait bien connue des autres domestiques du chateau, qui en riaient dans les coins, mais qui sV conformaient sous peine de renvoi imm^iat. Mistral seul, rhypocrite Marseillais, la reconnaissait, Taimait, ou faisait semblant de Taimer, et malheur a celui qui la meprisait devant lui ! Mistral formait la police secrete de Suzon ; to\ft le monde le soupconnait, et le commandant ne Tignorait pas. Mais toucher a Mistral, c'etait offenser, blesser, irriter Suzon ; on le craignait done beaucoup, et Mauduit lui-m^me n'osait le maltraiter.

Ainsi un beau,un tnerveilleux de la Restauration, s'etait courbe, aplati sous les sabots d'une cuisini^re ! Nous avons . explique, autant que la physiologic humaine le permet, ce singulier mystere dont toutes les parties pourtant ne s'expliquent pas. Le goiit bizarre, sauvage, de beaucoup d'hommes, surtout deshommes biases, echappe a Tanalyse en se mettant sous Taile vaste et sombre de Thomme luimtoe, ce grand mystere. Ce n'est qu'un mystdre de plus. Oh ! r^me de Thomme ! Le commandant Mauduit avait surtout cette folic d'amour, cette frenesie, le croirait-on? on ne le croira pas ; non quand Suzon etait, tant bien que > mal, paree, enrubannee et a peu pr^s convenable, mais quand elle etait exposee au feu des foumeaux, les manches retroussees jusqu'au-dessus des coudes, la jupe relevee par un coin, le fichu en desordre et la joue briilante du charbon qui ilambait dans la rdtissoire ; voiU comment il aimait aveuglement, brutalement, Suzon !

Suzon, en acquerant du pouvoir, avail fini, ainsi que cela arrive toujours, par prendre gout au despotisme ; elle Texer^ait maintenant sans pitie, a Tegard surtout de celui qui le lui avail concede, le souffrait el n'avait plus en lui la force de le detruire. Comme on Ta vu dans les scenes precedentes, elle gardail les clefs du vin, du bois, de la vaisselle, de Targenlerie, des porcelaines el m6me de Targenl. Le commandanl lui demandait vingl sous pour acheler du labac quand sa provision elait consomniee. Qu'on imagine le coup que dut recevoir au coeur Suzon quand, par un accident nalurel, elle revint au chateau de Chandeleur, qu'elle apercul de loin tout illumine el ou elle n'etail allendue que dans quatre jours ; ce qu'elle eproyva lorsqu'en entrant au salon elle vit une immense table en desordre, un parquet jonche de bouchons, de serviettes, lorsqu'elle respira a pl,ein nez cet air charge de muse, de vetiver, de fumee de cigares, de parfum de champagne, el qu'elle vit le commandanl encore pourpre.et anime du festin. Suzon se dil : « Tout cela en quelques heures d'absence ! Et si j'etais restee absente quatre jours? Je ne m'absenterai plus ! »

Le commandant, croyant enfin tout son monde endormi et voulant pour son repos personnel, ce qui lui importait beaticoup, consolider sa paix avec Suzon, dont il connaissail les sourdes bouderies, les rancunes elouffees, les reminiscences traitresses, se rapprocha sinueusemenl du canape ou elle elait a demi renversee, el il lui dil avec bonte:

— N'iras-tu pas le coucher aussi? tu dois 6lre fatiguee. Revenir ainsi, au milieu de la nuit, par le froid...

— Est-ce que je vous g^ne ?

— Ah ! quelle idee !

— C'est une idee comme une autre. Si vous 6tes attendu la-haut, allez toujours; moi, je resterai ici.

— Attendu ? et par qui ?

— Est-ce que je le sais, moi?

— Je ne te comprends pas...

— Tant pis.

— Hais non, je ne te comprends pas du tout, repeta \(^ commandahi en s'accoudant sur le coussin qui supportait la tSte de Suzon.

— C'est bien. N'en parlons plus.

— On parle, au contraire, on s'explique...

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Tes mains sont bien froides.

§uzon, qui s'etait laisse prendre un instant la main par le commandant, vint a jeter par hasard les yeux vers le tambour de la porte, et, dans la demi-obscurite, elle apercut plusieurs t^tes attentives et curieuses. Elle retira brusquement la main qu'elle avait presque abandonnee au commandant.

— Laissez-mpi, monsieur.

— Tu es done encore fachee?

— Je ne suis ni fachee ni bien aise ; mais laissezmoi.

— Fais-moi une petite place pr6s de toi, lui dit le commandant, et je te dirai tout.

Suzon distinguait parfaitement les personnes qui Tespionnaient, et qui n'etaient pas moins que Morieux, Sara et ses deux eleves, Paillette et Tabellion.

— Qu'avez-vous encore a me dire ?

— Que je suis fort content de ton retour.

— Vraiment?

— En doutes-tu ?

— Non, mais je veux que vous alliez vous coucher. Vous m'emp^chez de respirer...

— Faisons la paix, Suzon, faisons la paix !

— Puisque vous ne voulez pas quitter cette place, je la quitte; la!

Suzon se leva.

Le commandant chercha a la retenir.

— Reste done la !

— Je vous dis...

Et Suzon se degagea brusquement et courut a Tautre bout du salon.

— Grosse m^chante !

— Comme cela vous prend ! . . .

Le groupe de la porte n'echappait pas aux regards obliques de Suzon, quelque mouvement qu'elle fit.

— Si tu ne viens pas, je vais te cbercher, Suzon.

— Gardez-vous-en !

— Tu vas voir.

— Venez-y done!...

Le commandant se leva a son tour pour aller vers Suzon; mais celle-ci mit aussit6t toute la longueur de la table entre elle et lui.

Hauduit, qui n'etait pas habitue a tant d'espiegleries, se piqua au jeu, tourna avec vivacite autour de la table, mais Suzon conservait toujours ses avantages en maintenant les distances.

— Estrce que cela ne finira pas ?

— Dame! finissez d'abord vous-m6me.

— Tr^ve ! je ne te poursuivrai plus...

— Qui me Tassure ?

— Comme tu es en defiance, ce soir. Ah ga!... d'ou vient?...

— Je veux r^tre toujours.

— Toujours ! ♦

— Comme je vous le dis...

— Suzon !

— Est-ce ainsi, monsieur, que vous pretendez tenir votre parole ?

— Je n^ai pas donne de parole. Mais enfin que veux-tu?

— Je ne veux pas ce que vous voulez. Voila, monsieur. Quelles etranges pensees se formaient dans la t^te de ceux

qui, dans Tombre du tambour, etaient temoins silencieux de cette sc^ne entre le commandant et sa cuisinidre ! Sara se pressait les cdtes pour retenir le rire qui lui echappait ; ses jolies eldves portaient la main a leur bouche afin de ne pas eclater. Morieux etait confondu. « Voila done la cause de sa retraite ! » se disait-il.

Prosper dormait toujours sous Tepais manteau de Suzon.

— Ah ! tu ne veux pas ce que je veux ?

— Non, monsieur.

Ce nan, monsieur, sortit avec Tenergie d'un boulet de la bouche de Suzon.

— Haisalors...

— Mais alors je m'en irai d'ici.

— T'en aller ?

— Oui. En route, j'ai rencontre cette nuit le roessager de Melun ; il m'a remis une lettre de ma m^re, celle que

' j attendais ; par cette lettre, ma m^re exige que je retoume prte d'elle. Elle est vieille, me dit-elle ; elle a besoin de moi.

Ceci fiit un nouveau et plus terrible choc pour le commandant.

— Et voila pourquoi, reprit tranquillement Suzon, je suis revenue aussitdt au chateau. Je vais faire mes paquets et je pars.

— C'est done serieux ?

— Trfe-sdrieux.

A Tinstant mSme le commandant decouvrit Tavenir sinistre qui Tattendait si Suzon, a laquelle il s'^tait habitue

depuis tant d'annees, comme il s'etait habitue a Telasticite de son fauteuil nankin, a sa chanceli^re, a son tirebottes, venait tout a coup a lui manquer. Qui la remplacerait ? Elle seule avait le secret de ses go^ts, de ses manias; elle seule menait, dirigeait, gouvernait sa maison, qu^il lui faiidrait quitter si elle la quittait. Et ou aller? Encore a Paris t Un affreux serrement de coeur Tetreignit a cette idee? mille autres douleurs qu'il n'eut pas le temps de deduire, mais qu'il sentait, le rendirent soudainement sombre et veritablement triste a pleurer.

— N'es-tu pas bien ici? demanda-t-il avec int^rSt a Suzon.

— Je ne dis pas, monsieur, que je croie...

— Desires-tu de Taugmentation dans tes gages 1

— Ah! monsieur...

— Quel motif alors?

— Je vous Tai dit, le motif : ma m^re est vieille, elle est malade, elle m'appelle a Melun.

Le commandant reflechit.

— Si tu la faisais venir ici!

— Ma m^re ! au chateau?

— Pourquoi pa^? ou est Timpossibilite?

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Vous vous rappelez cette longue lettre qu'elle me fit ecrire, il y a deux ans, par le cur^ de Saint-Aspais, et ou elle me reprochait ma conduite ?

Suzon baissa ensuite les yeux.

Sara pin^a jusqu'au sang Paillette, qui fut obligee de courir dans Tescalier pour rire a son aise ; elle etouffait.

— Ta conduite ! ta conduite ! reprit le commandant.

— Dame ! monsieur, ma m6re, aprds tout, avait raison.

— Qu'en sait-elle ?

— Et ma conscience?...

LES PETITS MACHIAVELS. m

— Tu deviens devote, a present!

— Monsieur, j'ai toujours suivi ma religion... Ainsi je partirai demain matin sans faute pour Helun.

Le commandant, qui n'y tenait plus et a bout de raisoanement, prit, moitie avec autorite, moitie avec tendresse, la main de Suzon, que cette fois elle n'essaya pas de retirer, et il lui dit :

. — Suzon ! Suzon ! tout pent encore s'arranger.

— Je ne vois pas trop comment.

— Si ! tout pent s arranger.

— Je le voudrais... mais...

— feoute!

— Venus! 6 Amathonte! 6 Cypris! o Eucharis! murmura Sara a Toreille de Morieux.

Le commandant s'etait penche vers Suzon, et il lui par* iait bas.

— Ehbien!murmuraSara... Jeunesfilles, ajouta-t-elle, allez me chercher mes voiles, mes ecrans, mes eventails ! allez me chercher ma pudeur!

Le commandant Mauduit disait a demi-voix a Suzon :

— Je veux que cela soit !

— Mais vos amis?

— Je n'ai plus d amis.

— Mais le monde?

— Je m'en moque pas mal !

— Alors cela se fera du moins sans bruit, sans eclat?

— Sans bruit, sans eclat.

Suzon devait de plus en plus la voix, afin que pas un mot de cette conversation ne restSit a mi-chemin de la porte. Elle reprit :

— Qa se ferait la nuit, dans la chapelle, par un simple pr^tre.

— Comme tu Tentendras, Suzon.

— Et bientot?

— Quand tu voudras. . . dans trois mois...

— Dans un mois.

— Dans un mois, soit! Et tu ne me quittesplus?

— Plus.

Suzon baissa une seconde fois les yeux ; le commandant la serra contre lui; mais dans ce mouvement, fait sans doute a faux, ils tomb^rent tous les deux dans le fauteuil oil dormait Prosper, qui, ^veille, on Teftt ete a moins, par ce double poids assez lourd, se redressa et jeta la surprise et Tepouvante dans Tame de Suzon.

Le cri de terreur de la cuisiniere permit k Sara et a ses eleves d'en pousser plusieurs autres des plus ironiques et des plus bouffons, qui furent mis sur le compte de I'^cho. Biles regagnerent Tescalier apr^s en avoir assez vu et assez entendu pour edifier tout Paris a leur retour.

Prosper, en revenant un peu a lui et en cherchant encore, ivre, pale et cbancelant, a regagner sa ehambre, eut un mot d'un comique rare. 11 se tourna vers Suzon, et, comme sHl se fiit agi de Tapitoyer sur un malade en voie de convalescence, et qui est encore dans Timpossibilite de se tenir sur ses jambes, il lui dit :

— Je suis encore si faible!

Quand cette importante convention eut ^te passee entre le commandant et Suzon, et que celle-ci fut sur le point de se reti-

rer, heureuse et fi^re comme la veuve de Scarron la nuit ou Louis XIV lui dit : a Vous serez ma femme, » elle fut une demi^re fois arr^tee par le commandant.

— Suzon, maintenant j'attends de toi une faveur.

— C'est?...

— De former les yeux sur tout ce qui pourrait te deplaire pendant le sejour de ces personnes, de ces dames,

dont la visite est venue me surprendre. II en est panni elles qui ne sont pas d'une regularite exemplaire.

— Je ne dirai rien du tout, soyez tranqaille.

— Fais un effort sur toi-mdme, et sois pour elles, je t'en prie, ee que tu ^tais autrefois quand nous habitions le faubourg du Roule.

— Ah ! oui, votre cuisini^re? Qu'a cela ne tienne, monsieur, je serai cuisinidre pour elles pendant tout le temps qu'elles demeur^ont a Chandeleur. Elles gouteront encore.a mes sauces; je ferai mtoie comprendre a vos autres domestiques comment, par exception, vous voulez que je sois traitee. ^

— Merci, Suzon. G'est la ce que je desire.

— Je devine pourquoi vous souhaitez qu'il en soit ainsi. . .

— Oui, tu devines sans doute.

— II ne faut pas qu'on soupgonne ce que vous avez Tintention de faire pour moi.

— Non... a quoi bon?... pourquoi les en instruire?... Tu n'y tiens pas?...

— C'est juste, monsieur le commandant, repliqua Suzon, qui y tenait par-dessus toutes choses.

— Cela s'ebruiterait tout de suite. Et Paris... Paris est une portiere*

— Eh bien! ne craignez pas; on ne se doutera de rien, repeta Suzon, qui avait deja fait savoir a toutes les personnes arrivees au chlkteau, comme on vient de le voir, qu elle seraitdans un mois la femme du commandant Mauduit, et s'appellerait Thiver prochain madame Mauduit de la Vallonni^rc; Elle se disposa a se retirer en disant au commandant :

— Quoique je doive ^tre encore domain et quelques jours encore votre cuisini^re, je ne me 16verai demain qu'a onze heures.

— On n a rien a vous refuser, dit MauduU.

— II me faut in repos ; je ae veux pas vous faire peur.

— Tu es toujours bien comme tu es.

— Ah ! nou. . . commandant ! . . . non 1 . . . rien maintenant avant la ceremonie.

Suzon lanca au commandant un de ces regards qui allument comme un paquet de fagots le cceur des vieux gar- Qons.

Elle alia enfin se coucher ; Hauduit resta seul.

Ses reflexions pendaut une heure furent nombreuses ; elles furent graves; maisil ne fallait plus penser a reculer. Du reste, le commandant n'en avait pas l^intention. Derriere lui un pas3e mort, devant lui, un avenir vide ; le present etait severe, mais du moins etait-il possible. II arrangerait sa fortune : ses neveux ne perdraient pas tout ; et, quant au scandale d'un pareil mariage, il le conjurerait en grande partie par un moyen souvent employe avec succes : le silence. On le supposerait peut-6tre; personne n en aurait une preuve certaine. Bt d'ailleurs qui n'a pas sa plaie secrete sous le manteau? Apres tout, dit le commandant en buvant de suite plusieurs verres de kirsch, je casserai la t^te a celui qui le trouverait mauvais. Telle fut la peroraison du long monologue debits par le commandant avant de prendre un flambeau pour aller gouter quelques heures d un sommeil assez bien gagne, Dieu merci.

Au moment de sortir du salon, il fut distrait tout a coup par un grand bruit de clefs qu'on toumait dans les serrures aux divers etages du chateau. On fermait plusieurs portes a double tour, et Ton retirait les clefs. Le commandant ne tarda pas a se rendre compte de ce mouvement general des serrures. II se rappela que, lorsque Suzon voulait communlquer un ordre du jour a la domesticite du chateau, elle employait ce moyen, celui d'enfermer chaque domestique

dans sa chambre pour venir ensuite le lendemain matin lui signifier la part qu'il aurait a prendre a la mesure generale. Le commandant savait la mesure que Suzon projetait d'executer. Suzon devait pr^venir chaque domestique de ne pas exagerer devant les etrangers presents au ch&teau les ^gards et la soumis-

sion qu'elle exigeait d'eux en temps ordinaires. II ne s'arr^ta pas davantage a cet incident ; il sortit du salon. Comme il avait cede sa cbambre a Sara, il se resigna a passer la nuit dans Tune des petites chambres des combles, appel^es vulgairement chambres d'amis, attendu que d'ordinaire on n'y loge jamais personne.

II montait done brise, assez soucieux, les marches du vieil escalier du chateau, quand, en passant devant la cbambre de Sara et devant celle de Morieux, il vit, ce que Tusage veut d'ailleurs partout, que Sara avait depose a la porte ses brodequins et ceux de ses deux el^ves, et Morieux ses bottes.

— J'avais oublie, s'ecria le commandant..., j'avais oublie, repeta-t-il en voyant ces trois paires de brodequins et cettepairede bottes, que... qu'ellesseraientla,et qu'il fallait qu'un domestique vint demain matin les cirer. Epouvantable contrariety! murmura-t-il en se frappant la t^te avec le poing... Suzon ne se l^vera qu'a onze heures, elle me Ta dit, et elle a enferme tons les domestiques dans leur chambre. Voila qui vient a merveille! Que va dire Sara, que va dire Morieux, que vont-ils tons dire quand ils ne verront pas leurs chaussures cirees? lis diront, parbleu I j'en dirais autant a leur place, que mon chateau est un bouge, que mes domestiques sent des Mohicans, que mes valets sent des valets d'ecurie... Mais il est impossible que cela se passe ainsi. Que faire, pourtant? AUer maintenant ordonner a Suzon de se lever a sept heures, quand elle compte dormir jusqu'a onze heures, pour lui dire de cirer

la chaussure de ces gens-la?... a celle qui doit ^tre... un jour... bientdt... Comme elleme recevrait! Elle auraitraison... Et les

autres domestiques sont sous clef, et ces clefs, Suzon les a... Aller Teveiller pour les lui demandef, elle croirait que c'est pour un tout autre motif... et elle ne m'ouvrirait pas... Terrible embarras... 11 faut pourtant en sortir ; mais comment?. . . N'importe comment ! . . .

Et le commandant redescendit Tescalier, prit ceiui qui menait aux cuisines, et, foulant tout prejuge humain, il saisit de ses mains tremblantes de colore et de depit la boite a cirage et la bouteille au v^rnis, puis il remonta rapidement.

11 posa son flambeau sur une marcbe de letage place audessous de celui ou se trouvaient la chambre de Sara et celle de Morieux, s'assit au bord d'une autre marche, et, le front en sueur, quoiqu'il fit un froid horrible dans Tescalier, Toreille aux aguets, il prit d*abord les brodequins de Sara, e se mit en devoir de les brosser avec la brosse seche. Horrible besogne! 11 fallut lentreprendre; il fallut quUl la recommengat pour les brodequins de mademoiselle Paillette, pour les brodequins de mademoiselle Tabellion et pour les bottes de Morieux 1 Gomme il ne s'etait jamais livre a ce poetique exercice, il s'y prenait fort mal, etendait la poussiere au lieu de Tenlever, la respirait, s'en remplissait la bouche, la gorge et les yeux. 11 toussait, il rageait, il eternuait. Enfin, il s'agita de tant de famous, qu'il eveilla Tattention de ses botes, qui, trop emus par les fumees du souper, n avaient pas encore ferme Toeil, excepte, biett entendu. Prosper, qui avait dormi trois ou quatre heures. Tons, par un instinct discret, ouvrirent a t^tons et mysterieusement la porte de leur chambre pour voir d'ou venait cette sourde rumeur; Un instant apres, ils etaient silencieusement reunis dans les tenebres de 1 etage superieur a celui ou Mauduit ci-

rait, avec une ardeur heroique, bottes et brodequins. lis s'invit^rent par des gestes a la plus rigoureuse eirconspection; le spectacle etait en verite trop curieux, tropinoui, trop extraordinaire. lis en jouirent avec un sentiment d'indicible stupefaction. Un ancien commandant des gardes du corps, un brave officier de Tarmee d'Espagne, un favori de I'ancienne cour, un homme a bonnes fortunes, un homme aimable, spirituel, elegant, riche, noble, decrottait la chaussure de ses botes, de peur, il ne fallut pas k ceux-ci grand effort de divination pour s'en convaincre, de peur de faire faire un pareil service par sa cuisini^re I La pitie se confondait avec llironie dans leur esprit bouleverse, attriste par tant de petitesse et d'humilite ! Morieux surtout eut lieu de faire des reflexions tr^s-serieuses en comparant sa situation a celle de son ami le commandant. II mettait sa destinee en parallSle avec celle de Hauduit^ et il en tirait une conclusion fort pen prevue.

La compassion inspireepar Tabaissement prbfond deMauduit s'dvanouit completement lorsqu'on le vit, apr^s avoir vemi les chaussures de Sara et de ses el^ves, verni les bottes de Morieux, se prendre corps a corps avec les hideuses bottes de Prosper, qu'il avait oubliees. 11 les avait oubliees, ou, pour mieux dire, il ne les avait pas vues, ear Prosper occupait un cabinet dansun angle tournant de Tescalier. Enfin, il les decouvrit ! II recula de terreur; il les repoussa avec effroi ; la boue de trois routes communales voilait la semelle, Tempeigne et la tige de ces effrayantes bottes !

— Pourtant. . . murmura avec amertume le commandant.

Ge pourtant disait toute la necessite du sacrifice qu'il sV gissait pour lui d'accomplir. II fourra son bras dans Tevasement des

tiges, s'arma d'une lame rouillee, et trancha courageusement dans le vif de la glaise. Elle tombait par quartier. Quelles ecuries d'Augias ! Enfin il arriva au cuir,

qu'il inonda de drage. II ne fallait pas songer au vernis.

En chemise, un bonnet de coton sur la t^te, Prosper se livrait entre Sara et ses deux demoiselles a des contorsions de fakir indien. Le spectacle du commandant aux prises avec ses bottes lui suscita des mots, des plaisanteries, des pasquinades incroyables.

Enfin cette tri^te et burlesque comedie, dont la representation se donne d'ailleurs tons les jours chez presque tous les vieux garcons, eut une fin. D^ qu'ils la previrent, les temoins, ou plutot les spectateurs, se retir^rent sans bruit dans leurs chambres.

Sara eut pourtant assez de temps pour dire :

— Eh bien ! si j'etais Suzon, la cuisini^re de Ifauduit, j'irais encore plus Iwn. Vous voyez cette boue, je la lui ferais manger.

Prosper ne se permit que cette reflexion :

— Quand il lui etait si facile de m'en donner une paire neuve!

Le lendemain, les h6tesdu chateau de Chandeleur, descendus fort tard, mais pourtant avant Theure du dejeuner, trouv^rent, dans le salon ou ils avaient soupe la veille, le commandant Mauduitqui les attendait.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'ecria celui-ci ; tous en manteau de voyage!

— Nous partons, commandant, repondit Sara.

— Vous partez ! Vous m'aviez pourtant promis de rester huit jours ici...

— G'etait seulement, reprit Sara, pour eprouver ta generosite. L'hospitalite n'a rien laisse a desirer.

— Vousplaisantez...

— Nous dirons a Paris que ton chateau nous a offert tout ce que nous avions le droit d'attendre de la noble galanterie de son possesseur.

LES PETITS MAGHIAVELS. 65

— Je ne puis encore croire... essaya de repliquer le commandaat, qui se sentait soulage d'un grand poids par ce depart.

— En restant plus lengtemps, nous n'emporterions pas un souvenir plus doux de ton coeur... Nous...

— Commandant! s'ecria Sara, slnterrompant. tout a coup pour embrasser Mauduit, qui ne devinait pas la cause de cette brusque accolade pleine de tendresse et de bonne sensibilite, car Sara laissa tomber des larmes sur les gros favoris du commandant. — Commandant! commandant !... criait-elle.

— Eh ! ma bonne Sara, qu'as-tu?

— J'ai... j'ai... Ah I sacrebleu ! si j'avais eu le bonhour d'etre une honn^te fille...

— Qu'aurais-tu fait ?. . . v

— Rien... Adieu ! adieu ! commandant!...

Mauduit etait emu... il etait bien pres de deviner... II dit a Morieux :

— Tu me quittes, toi aussi? et ou vas-tu ?

~ Ou je vais ? repondit Morieux.

— Oui...

■— Rejoindre ma femme.

— Ta femme! Mais...

— J'ai reflechi, Mauduit.

— Ah!

— Oui. La nuit porte conseil.

Et Morieux serra affectueusement la main au commandant.

— Quant a moi, commandant, je vous dois une reconnaissance vive, profonde, eternelle, dit Prosper a son tour en gagnant la porte de la cour d'honneur, tandis que Morieux, Sara et ses deux eleves montaient en voiture.

— A moi ?

— A vous. . . commandant.

— A propos de quoi?...

— A prbpos de... bottes.

Suzon est aujourd'hui madame Mauduit de la Yallonni^re.

COMME IL NY EN A PAS DEUX DANS L UNIVERS

Un de mes amis qui est prodigieusement riche, quoiqu'il ne soit pas homme de lettres, prodigieusement spirituel, quoiqull soit un pen homme de lettres, et prodigieusement amateur de voyages, quoiqu'il n'ait jamais ecrit ses impressions de voyages, me dit un jour :

— Savez-vous ce que j'ai vu de plus curieux, de plus bizarre, je ne dis pas de plus beau, depuis quinze ans que je prom^ne mon tres-ennuye personnage du tropique du cancer au tropique du capricorne?

— II y a tant de choses curieuses, bizafres...

— Non, essayez de deviner.

— Les pyramides d'figypte?

— Allons done ! pourquoi pas Texposition de Industrie francaise?

— Les cataractes de Niagara ?

— Du tout. Aujourd'hui le Ch&teau-d'Eau du boulevard du Temple est moins rococo que les cataractes.

— Je renonce a deviner.

— D'abord, suivez-moi en HoUande, me dit mon sphinx.

— En Hollande !

— Mais oui, et, si vous aimez mieux , je vous dirai : Suivez->-moi en Chine ; car la Hollande, e'est la Chine des Europeens. Si jamais les Chinois perdent la Chine, e'est a Amsterdam qu'ils iront la chercher et qu'ils la trouveront. M^me patience, mSme fantaisie froide, m^me calcul grave et pueril, m^me symelrie, m^me proprete chez les Hollandais que chez les peuples du fleuve Jaune.

— II y a Ken quelque analogic...

— Analogic ! similitude parfaite. Au reste, je ne veux pas vous convaincre, reprit mon ami, le baron de Ville..., mais vous amuser un instant, si c'est possible. Par un temps de tragedie, amuser est encore rare. Le typhus et la tragedie r^gnent; amusons-nous.

J'allais quitter Amsterdam, deja assez emerveille de la vue de tant de magnifiques Necrlandaises qui semblent ^tre descendues des tableaux de Rubens^ de tant de ponts jetes sur de grands et de petits canaux, de tant de hangars pleins de poivre de Java, lorsque le flegmatique maitre de rh6tel ou je logeais me dit :

— Quoi! vous partez, et vous n'avez pas vu Broek?

— Que dites-vous?

— Je vous dis que vous n'avez pas vu Broek.

L'h6telier avail repris sa pipe et son flegme. II etait en

Chine causant avec son analogue.

— Qu'est-ce que Broek?

II ne repondit pas.

— Pourquoi m'inquieterais-je de n'avoir pas vu Broek? Pas de reponse ; de la fumde bleue.

— Est-ce un personnage, un poisson, un monument?

— C'est un village.

COMME IL N*Y E« PAS DEUX

— J'ai eu du mal a vous le faire dire. Quoi ! vous voulez qu'apres avoir vu Maestricht, Rotterdam, Amsterdam et la Haye, j'aille voir un village?

— Broek! Broek! grommelait en machant le tuyau de sa pipe moQ imperturbable Hollandais.

— Que trouverai-je de curieux a Broek?

— Vous trouverez Broek.

— El puis?

— Broek.

— Mais...

' Mon interlocuteur dormait.

Que faire? Partir sans avoir vu Broek, me dis-je en songeant a Timportance qu'avait mise a sa question mon d table d'hdtelier, c'est peut-^tre manquer une occasion de voir une singularite que je ne rencontrerai plus nuUe part, m^me en Angleterre. Allons, partons pour Broek.

J'appelai Beziers, mon domestique, cclui qui, depuis dix ans, m'a accompagne partout, dans les mines du Hartz et au sommet du pic Teneriffe ; celui qui, pour unique fruit de ses voyages^ a acquis cette belle experience, reduite par lui en sentence : « On ne mange nulle part aussi bien et a aussi bon marche que chez Riehefeu, au Palais- Royal. j»

— Voila, monsieur, me repondit Beziers.

— Nous partons pour Broek, mon cher Beziers.

— Va pour Broek. Ou est done ce pays?

— Ma foi ! je n'en sais rien, lui'repondi&-je.

— Partons, monsieur, nous demanderons ensuite. Quand nous fClmes sur une des places principales d'Am-

sterdam, devant T^glise Saint-Nicolas, je crois, je m'informai aupr^s d un brasseur qui passait de quel cdte se trouvait Broek.

II me fit deux gestps : Fun qui signifiait : vous prendroz

a droite; Tautre qui voulait dire : vous prendrez a gauche. Ensuite il daigna ajouter :

— Vous vous embarquerez, et vous vous feVez conduire a Beukslo.

II continua sou chemiu.

— C'est done un voyage sur mer, monsieur, que nous aliens entreprendre? me demanda Beziers.

J'allaislui repondre lorsque le brasseur, revenant sur ses pas, me dit en allemand :

— Est-ce que monsieur compte mener son domestique a Broek? .

— Sans doute; cette question !...Pourquoine m'aecompagnerait-il pas?

— Pour rien.

— Mais enfin?

— Non... pour rien, me dit le brasseur en nous regardant tons les deux, Beziers et moi, avee un sourire railleur peu ordinaire sur le visage d'un IloUandais et en nous quittant aussitdt.

— Mais dites done...

— Laisse cet homme, Beziers. Nous verrons bien plus tard si sa remarque avait un sens.

— A la grace de Dieu ! murmura Beziers. Descendons maintenant, lui dis-je, vers le port, et embarquons-nous pour Beukslo, dont je n ai pas plus entendu parler dans ma vie que de Broek.

— Monsieur, me disait mon domestique en marchant, j'ai vu les Patagons, les Groenlandais, les Tartares, les Chinois et les Cochinchinois; mais je n'ai rien vu de si original quele peuple hoUandais. Ces gens-la ne pensent qu'a moiti^, et ils ne parlent qu'au tiers.

Arrives au port, nous nous jetSmes dans une barque, et je n'eus besoin que de dire au patron :

COMME IL NT EN A PAS DEUX

— Beukslo ! pour qu'il lacMt Tamarre et g^gn^t le large.

— Beukslo existe, pensai-je : c'est deja un fait acquis. Peut-^tre Broek existe aussi. Cela devient probable.

— Mais pourquoi, j'y reviens, me dit Beziers, ce miserable brasseur a-t-il demande si vous m'emmeniez avec vous a Broek? ou est la raison qui s'y oppose?

— Est-ce que tu penses encore a cela ?

— G'est €[ue je connais les Hollandais, monsieur ; ils ne lachent pas une parole sans la lester auparavant.

— Ma foi ! laisse-moi tranquille, Beziers. Je ne sais pas pourquoi itous nous inquieteriohs de la reflexion d'un tonneau de bi^re.

Le patron, qui ne pouvait nous entendre, nous conduisait rapidement sur une rive ou nous abordames vingt minutes environ aprfe avoir quitte Amsterdam. En le payant, je lui demandai de quel cote il fallait prendre pour aller a Broek.

— Vous remonterez ce canal, me repondit-il, celui qui joint le Texel au Zuiderzee, et, dans une demi-heure, vous serez a Broek.

— Merci, mon brave homme.

— Ah ! vous allez a Broek? ajouta-t-il avec un air de grande veneration. .

— Nous aliens a Broek.

— Pour y demeurer?

A tout basard, je repondis d'abord :

-Oui.

— Qui I s'ecria-t-il en sautant hors de sa barque ; oui ! Et il nous fit des reverences auxquelles je ne savais

quelle signification raisonnable donner.

— Mais alors, monseigneur!... mais alors, Altesse!..« ?ous auriez dii m'en prevenir...

— Pourquoi vous en prevenir t

— Ah ! parce que tout le monde ne va pas ainsi a Broek.

— Et qui emp^che?...

— Vous le savez bien, monseigneur.

— Certainement je le sais bien, me haitai-je de dire, de peur de passer pour ignorer ce qu'un batelier neerlandais n'ignorait pas.

Cependant ce mystere m'inlriguait, et, afm d'en decouvrir, si c'etait possible, une faible parlie, je repris en riant :

— Je plaisantais ; je ne. vais pas habiter Broek, je vais seulement le visiter. Ce soir, je serai de retour a Amsterdam.

— Ce n'est que pour le visiter ! dit dedaigneusement le patron en laissant tomber sa rame et sa veneration dans I'eau ; alors, bon voyage!

Du pied il poussa sa barque loin du quai, et, comme un homme fache d'avoir depense du respect pour si peu :

— A propos, me cria-t-il a quelque dix brasses du rivage, est-ce que monsieur emmene avec lui son domestique a Broek?

— Oui, je Temmene, si vous le trouvez bon.

— Emmenez, monsieur, emmenez ; suivez le canal : Broek n'est pas loin.

II alia d'un c6te, nous d'un autre.

— Vous conviendrez, monsieur, que ces gens-la ne se sont pas donne le mot pour savoir de vous si vous aviez ou non le projet de me conduire a Broek.

— Je commence a croire qu'on enveut a ta vie, repondis-je en riant a mon domestique.

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais franchement je suis tourmente de connaitre le motif de cette infemale curiosite de leur part.

COMME IL N'Y EN A PAS DEUX

— Bezjers, as-tu tenu des propos centre la religion reformee?

— Je ne me moque pas mal de leur religion reformee ou deformee !

— As-tu parle politique dans quelque etablissement publie?

— Est-ce qu'on parle de quoi que ce soit avec un Hol^ landais?

— As-tu?...

Mais nous nous trouvames tout a coup, apres avoir suivi assez longtemps un embranchement du canal, a Textremite

de Tare d'un bassin assez vaste dont Taspect nous surpril. Beziers lui-meme se tut pour admirer.

Nous n'etions reellement plus en Hollande, en Europe, mais a Nankin ou a Pekin, devant la ville la plus chinoise de la Chine. De la surface de ce lac tranquille, vert commc une emeraude, mon regard monta avec admiration sur les bords d'une cite fantastique, blanche, rose, jaune d or, bleu de ciel, jonquille, gris tendre, et etagee sur des contre-forts de gazon peignes commela chevelure d'une bayadere. Chaque maison percait Tazur du ciel de ses toits en pointe, courbes en sabot, com me le sont les toits des pagodes. C'etaient de veritables pagodes : les unes en porecLaine blanche vernie ou bleue laitee, les autres en brique, les autres en marbre pur, les autres en bois dore, avec des clochettes d'or, d'argent, ou faites de pierres transparentes; et a travers ces groupes de palais atfriens, qu'on ne voit qu'autour des tasses du Japon ou sur les lames des paravents de laque, se detachaient des arbres comme on n'en voit nulle part, vegetation des reves, ou tels peut-CHre que ceux que Hoffmann dessinait a moitie endormi sur les tables des estaminets de Bamberg. C'etaient des arbres tout cl"une venue, fr^les, fluels, excessivement touffus a leur ex-

tr^mite taillee en tulipe, ou bien jaunes et comme charg<^ de myriades de papillons. Leurs fleurs se balancaient vers le centre k la maniere des oiseaux? indolents des tropiques. J'en voyais qui ne portaient que des boutons blancs et n'avaient pas une feuille, une seule feuille. Plus loin se massaient des montagnes de roses,

de veritables montagnes de soixante pieds, et derri^re ces nlontagnes s'elevaient des nuages de lierre et de ch^vrefeuille. Les parfums de ce paradis nous enveloppaient a la distance ou nous ^tions arr^tes, muets d'admiration. Qa et la des reflets d'or passaient comme des eclairs entre toutes ces choses magnifiques de splendeur et de silence. Le soleil ne savait comment ajouter quelque valeur a tant d'eclat el d^harraonie. Joignez a ce tableau, dont aucun peintre n'a tente d'imiter Toriginalite, la richesse et la suavite, sa reflexion dans Teau moiree du lac. Quelle admirable coittre-epreuve ! On eut dit la Chine venant visiter mysterieusement TEurope et sortant pen h pen de son vaisseau liquide pour em^rveiUer un instant deux pauvres voyageurs constemes de surprise.

— Je commence a comprendre pourquoi, me dit Beziers quand il put parler, on s'etonnait de me voir avec vous; nous sommes venus dans le paradis de la Hollande, et, comme je suis Provencal...

— Tais-toi done, imbecile.

— Ma parole d'honneur ! s'ecria Beziers, nous sommeii ici dans le paradis de la Hollande. Voyez s'il y a un seul 6tre vivant.

— Tu es fou. Si c'etait le paradis, il y aurait quelqu*un.

— Croyez-vous, monsieur?

— Avancons, dis-je a Beziers, et assurons-nous si cet endroit, sice jardin de fees, est habite.

Nous tendimes alors a nous rapprocher de la ville asiatique en suivant Tare de cercle qu'elle decrit d'une fa9on

COMBIE IL N'Y EN A PAS DEUX. T

si nette et si franche au bord du lac. Au bout de dix minutes de marche sur un terrain beaucoup mieux entretenu que les plus belles allees du pare de Saint-Cloud, nous Mmes arr^tes par une grille en fer dord d'un travail exquis qui courait, nous nous en apergiimes ^alors, tout autour de ce prodigieux village en se soumettant aux caprices de sa bizarre conformation exterieure. A la mati^re pr^s, nous avions devant nous la barri^re incommensurable de la Chine. Du point ou nous nous trouvames, nous aper^iimes d'autres beautes, d'autres merveilles, que nous n'avions pu voir du fond de la perspective. Au centre de la ville se place une promenade d'acacias et de tulipiers a Textremite de laquelle s'eleve une eglise qui la ferme comme un m^daillon gothique. Gontre Thabitude de Toptique, qui donna plus de prix aux objets a mesure qu'on s'en eloigne, les maisons japonaises, les chaumi^res indiennes, les fabriques de porcelaine dessinees en zigzags pyramidaux, ne perdirent aucun de leurs enchantements, vues de plus pr^s. La reality, si c'etait une r^alite, ne depouilla pas le rdve. Au contraire, mille nouveaux prodiges, ravis a la mythologie chinoise, vinrent fasciner nos regards. Nous nous enfoncions dans le coeur du rSve ; nous pumes distinguer les ponts faits d'ecaille de tortue avec leur rampe en ambre jaune, les cascades tombant dans des bols de porphyre. les labyrinthes de myrtes s'epanouissant autour d'une fl^che brodee a jour, et ou fretillait h chaque ouverture un oiseau rare, au bee noir et aux plumes de pourpre, huppe d'or.

Qu'on juge si mon envie etait grande de me rapprocher de cet £lysee, tranquille comme TEden et amusant comme un paradoxe. Mais comment y penetrer? nulle entree; toujours k nos

cdtes la grille et son obstacle. Dans Tespoir qu'elle se romprait quelque part, nous la longeames en nous eloignant des rives du lac. Ma prevision fut justifiee.

iSous arnvames enfm devant une porte, fermee a la v^rite, mais ornee k Tun de ses cotes d'un cordon en velours dont jc fis aussitdt usage. Je sonnai ; un homme parut.

— Un homroe enfin ! s'ecria Beziers.

Ce gardien, ce concierge, car je ne sais quel nom lui donner quand je me rappelle son costume, se dirigea lenlement vers nous apr^s ^tre sort! de son pavilion de bambous vernis. II etait habille de velours grenat d'une richesse^tonnante pour un homme charge de la fonction qu'il remplissait. Ses pantoufles etaient egalement en velours, mais d'une autre nuance, et il portait des gants violet clair. Entre sa veste et son gilet, on apercevait le luxe de sa chemise en toile de Frise. Ces riches parties de son costume paraissaient neuves, achetees de la veille ; pas d'usure, pas de pli, pas d'ombre.

-- Que veulent ces messieurs?

— Voir Broek.

— Qui 6tes-vous ?

— Je suis le baron de Ville... et voila mon domestique.

— Les domestiques n'entrent pas a Broek.

— Comment I et si je veux y passer quelques jours ?

— Personne ne passe quelques jours ici.

— Pourquoi?

— Farce qu'il n y a pas d'hotel et qu'on n'est re^u nulle part.

— Mais enfin... Mon pauvre Beziers, dis-je a mon domestique, tu resteras a la porte du paradis.

— Qui, et les questions du brasseur et du patron de barque ne m'etonnent plus. Mais comme il vous regarde, ce portier du paradis! QuVt-il pour tant vous examiner?

— Votre habit...

— Est noir, comme vous voyez, dis-je au concierge, dont

GOMME IL NT EN A PAS DEUX

rinspectioa presque impertinente intriguait Beziers et faisait bouillonner sa mauvaise humeur proven^ale.

— Voire cravate?...

— Blanche, monsieur.

— Presque blanche, reprit froidement le concierge. Et puis votre gilet?

— De soie verte.

— Un peu use, ddja porte.

— Monsieur...

— Vos bottes?

— Vernies, sacrebleu ! vernios. Je n'en porte pas d'autres.

— £poussetez-les avec votre mouchoir.

— A la fin!...

— fipoussetez-les, vous dis-je, ou vous n'entrerez pas dans Broek.

— Je n'entrerai pas!

— Non, monsieur, si vos bottes ne sont pas plus claires.

— On me refuserait !...

— Vous ne seriez pas le premier a qui la porte de Broek aurait ete interdite a cause de quelque negligence dans le costume. Pour ce motif, elle a ete refusee autrefois au due de Holstein, au prince royal de Sudde, au due de Toscane, et Napoleon, le grand empereur, n'a pu y pdn^trer qu'en passant des pantoufles sur ses bottes victorieuses.

Je me tus. Du moment ou Napol^n avait consenti h mettre des pantoufles pour fouler le sol ou s'el^ve le village de Broek, j'aurais eu une insolente mauvaise grace a refuser d'^pousseter mes bottes vernies. Je me soumis.

— Puisque vous consentez, voila un mouchoir de batiste, me dit le concierge en m'offrant en effet un carr^ de toile

d'une finesse exquise.

— Un mouchoir de batiste pour epousseter... et present**

par un concierge ! Beziers, attendsr-moi. Je vous suis, dis-je au concierge.

— Monsieur, me dit Beziers, suivez mon conseil ; ne

vous risquez pas. Ceci est trop beau pour ne pas cacher un

piege. 11 vous arrivera malheur ; je ne vous reverrai plus.

Nous sommes au pays des sorciers ; retoumons a Amsterdam.

Vous devinez que les craintes et les prieres du bon Beziers ne m'arr^t^rent gu^re. Je lui donnai deux excellents cigares, et le laissai pour suivre mon guide.

Quelques minutes apr^s avoir quitte la grille, nous marchions sur la chaussee qui m^ne aux premieres maisons de Broek. Cette chauss^ n'est ni de sable donx et raffermi par le cylindre, ni de gres, mais de briques de diverses couleurs pacfaitement unies et propres, luisantes et cirees comme une salle de chateau. On assure qui ni chevaux ni anes n'ont le privilege de souiller ce pave royal, constamment entretenu. Si par hasard il y tombe une plume d oiseau, une feuille de peuplier, quelque flocon detache du manteau soyeux d'un angora, vite les preposes a la proprete publique renlevent,et lemiroir reprend sa limpidity.

— Mais par qui done est habite Broek? demandai-je a mon guide ; je n'ai pas encore vu un seul visage humain. Est-il habite par des anges, par des demons?

— Par des millionnaires, me repondit-il,

— Comment dites-vous?

— Par des millionnaires.

— Des millionnaires I

— Oui, monsieur ; pour devenir proprietaire a Broek, il faut avoir des millions. Le plus pauvre habitant de Broek n a pas

moins de deux millions de revenu. Vous n'Stes done jamais venu a Broek?

— Jamais.

COMME IL NY EN A PAS DEUX, Id

— Alors vous n'y connaissez personne.

— Personne.

— En ce cas, je vous engage a n'e pas aller plus loin, car vous ne serez re^u nuUe part; vons vous en irez sans avoir vu I'interieur des maisons de Broek.

— J'aurais dii me munir de quelques lettres de recommandation.

— Oh! monsieur, ici les lettres de recQmmadation ne servent de rien. En auriez-vous du Grand-Hogol et du grand Lama, pas une porte ne vous serait ouverte. Vous savez que Tempereur Joseph II partit de Broek sans avoir pu p^etrer dans une seule habitation.

— Lempereur n avait done pas de lettres de recommandation? ou plutot il en avait... Je ne sais plus ce que je dis, dans la surprise ou me jette cet etrange pays. Que faut-il done dtre pour aborder les terribles habitants de Broek ?

— Us ne sent pas terribles, monsieur ; ils sont doux comme leur gazon, mais ils ont tons fait leur fortune par le commerce, la banque, Tescompte, et ils ne comprennent que Targent, les millions, les dollars, les florins ; ils n'ai^ ment a voir que leurs semblables, des banquiers, et encore fautril qu'ils soient riches, immensement, prodigieusement riches.

— Mais alors je suis chez moi ici.

— Comment cela, monsieur?

— Je suis assez riche, trois millions de revenu.

— • Pourquoi ne me Tavoir pas dit tout de suite? Mais 6tes-vous banquier?

— Fils, petit-fils, neveu de banquier.

Mon gui^e s'ext^sialt. Je n'etais plus un etranger pour la ville, pour lui ; je n'etais plus un paria pour cette Asie.

— Je suis, ajoutai-je pour donner plus de crMit a ma

confidence, le neveu du ceWbre banquier Coutt, ieau-p^re de sir Francis Burdett.

— Vous fttes!...

— Son neveu.

— Mais je suis banquier, moi aussi, me dit mon guide. Je eras un instant qu'il allait me dire qu'il ^tait aussi le

neveu de M. Goutt ; je fremis pour mon mensonge.

— Ah ! vous ^tes banquier? Enchant^ !...

— Oui, monsieur, mais raine ; mes confreres m'ont accueilli par consideration; jugez : je n'ai que cent mille francs de rente.

— C*est bien de leur part.

— J'ai aceepte les fonctions de concierge. Tenez, dans cette maison (nous etions dans la grander rue de Broek) est loge un

homme qui poss^de quatre-vingts millions gagnes dans les poivres et les ecailles de tortue. II est revenu de Java, il y a cinq ans, avec une maladie de foie qui Temportera. Du reste, on ne se porte pas tr^bien a Broek, quoique Tair y soit pur, et Ton n'y devient pas tr^s-vieux. Les habitants ne prennent pas assez de distraction, de plaisir. . .

— Je comprends, ils font des economies.

— Puisque vous avez la faculte de vous introduire chez nos confreres de Broek, me dit mon guide, nous pouvons poursuivre notre chemin jusqu'a ce qu'il vous plaise de m'apprendre ou il vous sera agreable de vous faire annoncer.

•— Introduise;-moi dans la maison oili vous supposez que je rencontrerai le meilleur accueil, et, si c'est possible, ou je verrai les moeurs et les ameublements les plus curieux.

— Les moeurs «ont a peu pr^ les mfimes partout. Silence, tranquillite, repos; la pri^re le matin, le calcul le soir.

GOMME IL m EN A PAS DEUX. 81

— Gommenl, le caleul ?

— Tout le monde calcule a Broek : maitres, valets, enfants. On examine a froid les moyens par lesquels on s>st enrichi, ou Ton pent s'enrichir.

' — Mais la musique?

— Pas de musique a Broek.

— Mais la danse ?

— On n'y danse jamais.

— Mais la soci^te?

— Les habitants ne se voient jamais entre oux. J^osen^tis mSme dire qa'ils ne s'aiment pas beaucoup.

— Mais qui aiment-ils ?

— Ce qu'on doit aimer : Targent, les plantes, les chats angoras et les oiseaux.

Et, en effet, derri^re cha([ue croisee treillag^e de baguettes d'or, j^apercevais un chat angora, blanc, gris ou noir, mais aussi ennuye que je supposais son maltre. Ces chats avaient Tembonpoint des moutons. C'etaient des chats millionnaires, tons attaques du foie. lis etaient r^flechis; ils avaient Tair de mediter sur le cours de la rente. Je leur donnai des nouvelles de la sante de M. Rothschild, et je passai.

Au bout d'une demi-heure de marche, je pus me rendre compte de Tensemble architectural du village de Broek. Chaque maison est ornee d'une rampe en fer dore qui court parall^lement a la rue, et le passage que laisse cette rampe entre elle et les maisons est une mosaique form^e de pierres d'un choix admirable. La lave, le basalte vert, le granit rose, le marbre paonaxzo^ offrent, dans leur rapprochement ing(^nieux, des soleils, des ^toiles, des fleurs et des arabesques a Tinfmi. Malheur a celui qui oserait eracher sur ces mosaiques ! La profanation, du reste, est sans exemple. Quand on est fatigue de fouler ce pave opulent.

gS UN VILLAGE

on s'assied sur des bancs de palissandre artistement ciseles.

— Les gens du pays viennentrils quelquefois y respirer le frais?

— Rarement. Le matin, ceux qui ont veca a Borneo descendent y fumer leur pipe et prendre le the.

— lis fument done sans cracher?

— Us ont des crachoirs en filigrane^ pleins de sable rose. Vous remarquerez, me dit encore mon guide avant d*entrer dans une maison a la porte de laquelle nous ^tions arr^tes, que la plupart des habitants se sont plu a transporter ici la vie, les moeurs et le goClt des colonies hoUandaises dans les Indes. Broek est tout simplement un quartier de Java.

— Moins les esclaves?

-* lis ont aussi leurs esclaves indiens qui les ont suivis pour leur preparer le th^ et leur appr^ter le riz au piment. On les baptise, et ils restent jaunes. U est temps d'entrer. Attendez-moi, je vaisvous annoncer.comme le neveu de H. Coutt.

— Allez.

Pendant que mon guide menageait mon introduction, je saisis un autre detail materiel de cette bizarre organisation sociale. Les tuiles ont T^tamage ^blouissant d'un miroir, et les entre-croisees, les dessus de portes^ sont charges de peintures a Thuile absolument comme jadis Tinterieur de nos chateaux en France. On dirait nos chliteaux qui ont ouvert au vent leurs quatre faces, et sont devenus coulisses.

— Je vous demande pardon, poursuivit mon ami le baron de Ville..., de porter si souvent votre imagination sur des objets de comparaison, mais je vous parle d^un pays auquel vous ne comprendriez rien si je nVvais recours a ces images.

COMME IL N'Y EN A PAS DEUX. S

Des gens comme ceux qui habitent de tels bijoux ne doivent pas, vous le supposez aisemcnt, souffrir des locataires sous le meme toil. Cbaque habitant vit seul ; chaque monture n'a qu'un diamatat. Toute maison a deux portes : une tres-imposante par ou Ton n'entre jamais, Fautre petite par oil Ton passe, puisqu'il faut passer, quelque original qu'on soit. La grande porte a pourtant trois destinations solennelles : on Touvre pour le jour du bapteme, du manage et de Tenterrement. Ces deux portes symboliques se retrouvent, du reste, dans presque toute la Hollande, et j'en aime assez I'usage. L'homme a besoin d'etre rappele a la gravite et a la tri^tesse. II est vrai que les HoUandais sont deja si graves !

II parait que ma reception souffrait quelque difficulte, puisque mon guide tardait tant a venir me chercher. Je ne ius pas fache de ce retard. A chaque instant je decouvrais ttne nouvelle surprise. La plus charmante de toutes. fut celle-ei : a un moment donne toutes les croisees inferieures s'ouvrirent, et je pus voir alors, sous des draperies bleues et de mousseline, toutes les jeunes et belles filles immortalisees par le pinceau de Rubens, roses, blanches et calmes creatures, travaillant a des broderies ou dessinant sur des cartons places d6vant elles. Des oiseatix Voltigeaient sur leur t^te, et pr6s d'elles des aras aux plumes <jui trainalent comme des dalmatiques, pages' dont les habits etaient des ailes, les eveillaient de loin en loin par leurs cris sauvages et familiers. Un prince aurait pu choisir une femme, un poete une muse, un peintre un modele, parmi toutes ces iilles reines par la beautd, surtout par la richesse. La sont veritablement ces opulentes heriti^res dont parlent si souvent les romanciers etles faiseurs d'operas-comiques. Mais, filles, petites-filles, arriere-pe-

tites-filles de banquiers, elles epouseront des banquiers. Yoili trois ou quatre si^cles

qu'ell^ se marient ainsi. Ge sont des multiplications qui s allient a des additions.

Enfin, mon guide vient m'annoncer qu'on daignerait recevoir le neveu du cel^bre M. Goutt.

Je fus admis.

Avant d'etre present^, on me pria de fourrer mes pieds dans des pantoufles en cachemire blanc d'une finesse rare. Je jne soumis a Tusage, et je fus alors introduit dans un salon ou le maitre de la maison m'attendait. Je crus voir le grand khan de Tartarie. line robe de ckambre en soie grise, semee de dragons d'or et de monstres qui jetaient des flammes par les narines, enveloppait son corps d'un embonpoint asiatique. Ses beaux cheveux blancs sortaient de dessous un bonnet quadrangulaire et ressemblant assez a Tetage d'une pagode. Je Taurais mieux observe si mon attention n'eut ete tout entiere attachee aux meubles et aux ornements du salon ou il me recevait. Ici Teclat, la richesse, la proprete, passaient tout ce que Timagination enfante dans ses plus grands efforts. Peut-etre est^ce trop beau pour Thomme, et ses sens sont-ils faits pour moins de delicatesse. Gette exageration touehe d'un cote a la fatigue, et de Tautre au ridicule. N'est-il pas ridicule, en effet, d'enfermer les pattes des chiens et des chats dans des e§peces de mitaines, de peur qu'ils ne sQuillent en passant la mousse des lapis ou la vapeur de 1 ebene ? Et quels tableaux ! et quels paysages! Les Teniers, les Youvermans, les Mieris, les Hobbema, les Bergliem, ont travaille pour ces chaumieres,,et, depuislejour ou, sortis de leur atelier, ces chefs-

d'oeuvre sont venus la, ils n'ont plus ete decroches,. immobilite qui les rend, si c'est possible, plus beaux et plus sacres.

— Voulez-vous voir mes fleurs? me demanda mon hole.

- — J'allais vous demander eette faveur.

COMME IL NY £1S A PAS DEUX

-r Veuez, passons au jardip.

Des que j'eus mis le pied dans ce jardin, jc retombai dans le reve qui m avail surpris en voyant de loin Broek et ses pagodes.

Tous les arbres etaient dores depuis le pied jusqu a la plus haute branche ; les feuilles ne Tetaient pas, et elles empnintaient un indicible effet du voisinage de cet or. Je n'approuvai pas cette maniere de costumer les arbres en chambellan, mais je n'etais pas la pour faire une theorie du guut; les reflexions viendraient plus tard. Heureusement les fleurs n'etaient pas dorees, et je ne les trouvai que plus belles, quoiqu'il me fut impossible de vous dire Ic nom d'une seule. Je ne sais ni le chinois, ni le tartare, ni le telinga, ni le pacrit, ni le phalou. Gontentez-vous de savoir que quelques-unes ont coute dix mille francs. Que je n'oublie pas de vous dire une autre circonstance qui me frappa en penetrant dans ce jardin, aupr^ duquel ceux du Tasse sont des champs de navets : un instant il me sembla bizarrement peuple. Mon impression n'etait pas eompletcment fausse. Le jardin etait plein de lions, de tigres, de pantheres, de rhinoceros faits en bois ou en terre, mais peints avec des couleurs comme ces animaux n'en ont jamais eu sur la terre. La panthere etait aurore boreale, le tigre

azure, avec des etoiles sur le dos; le lion etait vert glace. J'ai vu un renard fait avec des branches de corail, et un moulin dont le sommet etait une immense eponge. Est-ce que ces gens-la nesont pas fous? Non, ils sont trop riches. Si jamais nos epiciers francais egalent en richesses ces nababs hollandais, ils anront aussi des pantheres aurore boreale et des chaumieres pain d'epice.

Je n'ai pas besoin de vous dire que mon bote paraissait s'ennuyer horriblement au milieu de ses chinoiseries ruineuses. Son mal me gagnait; j'aurais voulu un pen de

bruit autour de moi ; le silence ^tendu sur sa maison me navrait.

Nous passames a la laiterie, ou je vis des vacbes dont les cornes et les sabots etaient dores, et dont la queue s'attacbait au plafond avec un ruban rose. Pauvres b^tes !

Si je ne vous rapporte pas tres au long ma conversation avec mon h6te, c'est que mon bote ne causait pas beaucoup. II savait que j'etais tres-riche, cela lui suffisait apparemment.

— Combien etes-vous d'babitants a Broek? lui demandai-je avant de prendre conge de lui.

— Cinq cents.

— A pen pres cent families?

— Oui, me repondit-il; et a nous tous, ajouta-t-il, nous sommes plusricbes que tons les souverains des quatre parties du monde.

— fites-vous heureux?

— Hum 1 bum ! fit-il.

— Je comprends : vous avez aussi vos peines.

— Tenez, je serai parfaitement heureux quand j'aurai recu de Sumatra une fleur que je desire depuis quatorze ans.

— Et quelle est cette fleurt

— Le krubul.

— Qu'est-ce que le krubul, je Vous prie*?

— C'est une rose qui a neuf pieds de circonference. Le calice de cette fleur gigantedque peut contenir douze pintes de biere, et son poids est de quinze livres environ.

— Une rose de quinze livres I — Son parfum est-il du moins en proportion de sa grandeur?

— Ses feuilles ont le goOit de la viande, et elle repand Une odeur de cadavre si forte, que les moucbes s'y tromt)ent et viennent y deposer leurs larves.

COMME IL NT EN A PAS DEUX. g7

— Quoi, monsieur!... Je m'arr^tai par respect pour mon h6te. Adieu, lui dis-je, je vous remercie de voire charmante hospitalite.

Hon hdte ne me repondit pas, il r^vait a son krubul.

Voila done le bonheur decet homnie quarante ou cinquante fois millionnaire : I'espoir de posseder, apres quator£e ans d'attente, uno rose de quinze livres qui infacte! Je counts a toutes jambes vers Tendroit ou j'avais laisse Beziers, qui fut ravi de me revoir.

— Eh bien, monsieur?

— Beziers, ce soir a souper, du foie a la po^le, du fromage de gruyere et du vin a dix sous la bouteille, entends-tu?

— Mais...

— Pas de mais ; j'ai failli devenir millionnaire. On se rejouirait a moins.

ou

LE CABINET NOIR

La diligence de Bourges etait arr^t^ depuis trois minutes seulement sur la grande place de Sainl-Fareol-dansles-Bois, et, selon Tusage immemorial, devant la boutique de M. Leveneur. G'etait le relais de sept heures, et, comme on etait encore dans Tautomne, la nuit commencait a peine a brunir les objets environnants. Quoique la station de la diligence de Bourges ne filit pas un spectacle nouveau pour les habitants, ils n'en etaient pas moins venus flSner autour des voyageurs, qui les regardaient avec une parfaite indifference. Ce qui attirait plus particuli^rement leur attention, c'etaient les caisses, caissons, paniers, ballots, que le conducteur, monte sur le haut de Timperiale, faisait passer a une jeune fille placde au pied de Techelle.

— En recoit-il ! en regoit-il ! murmurait-on avec un ton d'envie autour de la voiture. Leveneur finira par fttre le plus riche du d^partement^ si cela continue.

Le conducteur cria une dixi^me ou douzidnie fois :

— Dn ballot de toile ecrue pour M. Leveneur !

La jeune fille lendit, roidit ses petits bras, et, apres avoir ehancele un instant sous le poids du lourd ballot de toile. elle le deposa a terre sur les marches de la boutique.

— Bon ! il va maintenant se lancer dans les toiles, avaient dit tout bas les curieux amasses pres de la diligence.

— Un sac d'argent pour M. Leveneur ! cria une derniere fois le conducteur, en disant a la jeune personne qui recevait le paquet : Pour le coup, c'est trop pesani pour vous, la belle enfant; trois mille francs... appelez votre pere.

— Me voici ! me voici ! repondit M. Leveneur, qui, apres avoir ecarte assez brutalement du eoude celle dont les forces n'avaient pas paru suffisantes au conducteur, avait pose un pied sur Techelle, Tautre sur le moyeu de la roue, et, de ee double point d'appui, s'etait elance presque au niveau de rimperiale.

— C'est pour si peu que tu m'as derange, Lanisetle?

— Dame ! Tenfant ne m'a pas semble assez forte...

— Elle le deviendra, dit M. Leveneur en faisant faire avec la main gauche deux tours en Tair au sac de trois mille francs, et en saisissant avec la droite la main du conducteur comme pour I'attirer sur son epaule et le descendre avec lui.

— Inutile ! criait en se debattant le conducteur Lanisette ; on sait que, malgre vos soixante ans, vous ^tes encore solide, pere Leveneur.

— Soixante ans ! cinquante-huit, s'il vous plait.

— Vous pourriez tout aussi bien dire trente^ avec votre vigueur.

— Ce sera pour une autre fois, dit M. Leveneur en lachant Lanisette. Ya done lui chercher un verre de vin pour

qu'il fasse rafraichir ses chevaux, ordonna-t^il ensuite a la jeune fille, qui attendait toujoiirs la chute de quelque nouveau colis; n'entends-tu pas, Nanette?

— Oui, mon p^re, j'y cours.

— Gomme il la traite ! se disaient las gens de Saint-Fa^ reol.

— line si gentille creature !

— Qui aura au moins cent mille francs de dot.

— Dites done cent mille ecus.

— Yous croyez?

— Sans doute. On ne compte plus avec Leveneur. 11 marcbe dans Tor.

— Trouves-tu qu'elle vient bien? demanda Leveneur a Lanisette, qui n'attendait plus que son verre de vin pour partir.

— II faudrait 6tre difficile pour ne pas le trouver.

— Mais, conducteur, nous aliens done passer la nuit ici? ^ Conducteur, partirons-nous?

— Conducteur, ne partirons-nous pas?

— Un pen de patience, mes bourgeois, nous aliens fendre Tair.

— Eh bien! reprit Leveneur en donnant un grand coup de poing dans la poitrine de Lanisette, je la garde pour quelqu'un que tu connais...

— Moi? dit Lanisette, sans penetrer la pensee de M. Leveneur.

— Toi-m6me, Lanisette. Mais la voici ; silence !

— Mademoiselle, dit Lanisette en prenant le verre de vitf des mains de Manette, mademoiselle. . . je sais quelque chose que je ne sais pas entierement... mais si je ne sais pas en-^ tierement...

— Conducteur du diable ! nous-en irons-nous d'ici?

— Conducteur, vous 6tes une...

— Mes honorables bourgeois, de quoi vous plaignesvous? Nous partons. . . mais nous partons. . .

Enim, Lanisette allongeait son fouet; Manette etait deja descendue, et M. Leveneur rentrait Techelle dans la boutique.

La voiture s'etait mise en marche lorsque Lanisette appela :

— Mademoiselle Manette! mademoiselle Manette! Manette acceurut. AumSme instant, le conducteur ldn<;a

sur la place, au milieu de la poussi^re, tons les sacs de cuir on etaient renfermees les lettres pour Saint^Fareol et les communes voisines.

— Je n'avais oublie que les sacs aux lettres, dit-il. Rien que ca !

— Je ne les avals pas oublies, moi, pensa M. Leveneur, qui avait observe tons les mouvements de Lanisette, pr^t a le rappeler s'il avait toume Tangle de la place sans se souvenir de deposer

les sacs de la correspondance. Quelques minutes apres, on n'entendit plus que le roulemenl lointain de la diligence de Bourges : les oisifs regagnaient le cafe, et H. Leveneur faisait monter dans sa chambre, par Manette, tons les sacs aux lettres.

La tr^s-petite commune de Saint-Fareol-dans-les-Bois n'est pas plus dans les bois qu'une foule d'autres localites qui se parent de cette qualification pittoresque. Sans doute elle re^ut cette designation au temps ou la France etait boisee partout, temps barbare auquel il faut pourtant s'efforcer de revenir, du moins en ce qui touche la plantation dusol, si Ton veut avoir des pluies au lieu d'orages, et des rtoltes au lieu de devastations.

En cessant d'etre couverte d'un manteau de verdure, la commune de Saint-Fareol n'a pas enti^rement perdu sa physionomie agreste. Elle s'61^ve sur une coUine ravinee

qu'entourent, au dela des demises lignes circulaires de sa ' base, des vignes comme on salt les faire venir dans les pays contraires a leur developpement, c'^t-a-dire fort vivaces, fort belles, et tr^productives. II est reconnu que les soins et la volonte remplacent presque toujours avec avantagc rfaeureuse influence du soleil. Les contrees meridionales, avec leur magnifique soleil, donnent des vins mediocres ; mais ne quittons pas Saint-Fareol-dans-les-Bois. Son eglise, du quatorzi^me si6cle, est bStie si au bord du mamelon principal, qu'elle semble toujours pr^s de rouler, au moindre orage, dans les champs d'asperges dont la plaine est semee. Le$ asperges de Saint-Fareol sont en haute reputation aux environs. Des deux c6tes de cette bonne grand'm^re d'eglise se rangent les plus vieiltes maisons de la commune, si Ton pent donner ce nom a des tas de plltres crevass^, si parfaitement desunis, que 1' on apergoit non-^ulement les ais et les mortaises

pourries, mais le jour filtrant de toutes parts a travers ces materiaux delabres. Rien n est charmant comme d^e voir paraitre aux croisees branlantes de ces antres de jolies t^tes de villageoises, coiff^s d un madras raye. Le dimanche, il y a de delicieux tableaux a saisir. Tout est en mouvement sur la ligne de ces maisons et de ces croisees. G'est la collerette qui finit de secher, c est le fer a repasser qu'on approche d une joue rose pour s'assurer qu'il ne roussira pas le linge, c'est une longue chevelure blonde prise entre les dents du peigne, c'est la croix d or admir^ cent fois. On se hate, on s'impatiente, car le dernier coup de la messe a sonne.

La grande place de Saint-Far^ol n'est pas plus grande que Saint-Fareol n'est dans les bois ; on Tappelle grande sans doute parce qu'il n'y en a pas d'autre a lui comparer. Elle est pav^e ; mais le cailloutage est si dur, si blessant. qu'on pr^f^rerait marcher dans les terres labourees. Du

reste, la grande plaee a ses ^tablissemente de rigueur a offrfr aux etrangers : la mairie avec un cadran solaire, le eaf6 et ses deux banquettes, le cabinet de lecture, on Ton vend aussi in tabac, et le marchand de vins dont Tenseigne, sans qu on sache pourquoi, presente Timage cbaudement pnluminee d'un sapeur dela garde nationale. G'est sur eette place que se trouve aussi le bureau de poste de M. Leveneur, lequel, cumulant, seton Tusage de beaucoup de directeurs de postes, tient IMpicerie en gros et en detail, la poudre de chasse, les artifices pour les f^tes, et tous les instruments de pdche.

A partir de ce plateau., assez vivant Tete, et a Tepoque* de la chasse particuli^rement, le village descend avec rapidite vers la plaine, qui de ce c6te est d'une richesse remarquable. Les demi^res maisons de ces rues inclinees tou> ch^t d^ja aux murs des magnifiques parc^ dont la campagne est couVerte. Beaucoup de familles anglaises qui ont leurs enfants aux colleges d'Orleans et de Tours habitent ces propriety seigneuriales, appartenant aujourd'hui, en grande partie, a des maitres de forges de la Sologne. Geuxei vivent avec douze cents francs, et se font des revenus de quinze a vingt mille francs.

A une demi-heure de marche environ, on trouve la Prairie, vaste et beau terrain place entre la commune de Saint-Fareol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors- (les-Bois. C'est une immense prairie, en effet, dont les habitants des deux communes voisines ont fait, sans le vouloir, une charmante promenade. lis ont trace, a frais communs, un canal autour de cette plaine de verdure, et plante quatre rangees d'arbres sur les deux berges, ce qui a forme des allees tr^s-fraiches, et decouvrant a leur extr^mite le village de Saint-Michel. Gomme Tagrement est rarement le motif qui entratne les communes a se mettre en d^pense,

on se demandera celui qn'ont eu Saint-Fareol et Saint* Michel pour se donner nne si delieieuse promenade : ce motif, le voici. Saint-Fareol n'est pas riche, mais il est la-* borieux; Saint-Michel est a Faise, mais il doit sa position h Tactivite de Saint-Fareol. L'industrie de Saint-Michel est dans la fabrication des toiles peintes et des chiles; elle reclame nne multitude de bras, et Saint-Fareol les foumit. Afin que le chemin fUt plus court aux ouvriers, il fallait le rendre meilleur. L ancien chemin n'etait plus pra-

tieable. On Tagrandit, on prit sur la prairie, et Ton proflta d'une petite riviere, la Serpente, qui passe pr^s de l^, pour alimenter un canal. L'endroit recut de ces ameliorations une physionomie nouvelle. Chaque fabrique, chaque manufacture se dessina, sur les cdt^sdu. chemin, des earres de ga- Kon, des jardins anglais, de petits parterres, riante preface de la maison de travail, dont Taspect est toujourssi severe. Entin, la Prairie devint une delieieuse promenade, le rendez-vous des habitants des deux communes, Tendroit ou les amants se voient pour la premiere fois, celui ou les gens de la fabrique et les gens de la campagne se rencontrent le dimanche pour danser, qUoique ces derniers n'aiment gu^re les moeurs de la population ouvri^re. La Prairie a une place forcee, on le voit, dans le souvenir de toutes les choses un peu memorables. On s'est vu tel jour a la Prairie, on se rencontra a telle heure du soir sur la Prairie. II ne faut pas cependant qu'une jeune fille y soit vue trop tard. Un proverbe de Tendroit dit mdme : <(Trop tot h la Prairie^ trhi* tard se marie. »

Ancien garde-chasse du prince, M. Leveneur, dont nous venons d'indiquer la demeure, est une autorite dans le pays; mais, comme toute autorite, il est plus considdre qu'aime, et encore cette consideration ne resi$te-t-^lle pas toujours a Tanalyse. De quel prince M. Leveneur a-t-il ete

le garde-chasse? Ici commence deja rambiguite. 11 avait ete employe chez M. de Meursanne, qui etait loin d'etre prince ; simplement comte, mais reste excessivement riche, parce qnUl avait eu le courage de ne pas emigrer, il avait repris, sous la Restauration, Tancien train de vie de sa maison, eonnue parses goCkts pour la chasse. Les ecuries du prince de Conde pouvaient seules

6tre compares a celles deM.de Meursanne. 11 avait quarante chevaux, de beaux chenils foumis par TAngleterre, eniin les plus riches equipages de chasse qu'il y edtt en France, toujours, bien entendu, apr^s ceux du prince de Conde. Mais, quelque liberte qu'il laissat a ses gens de le voler, et les employes de sa maison ne s'en faisaient pas feute, il etait difficile de cbmprendre comment il aurait ete la seule cause de la fortune qu'on attribuaita M. Leveneur. Que son ancien garde-chasse eCit ben^iicie sur Tachat et la revente des chevaux, la coupe des hois, les foins et autres trafics, c'est incontestable; mais ces gains n'expliquaient pas la position qu'il s'etait creee depuis la mort de son protecteur. M. de Meursanne no lui avait laisse, en mourant, qu'une pension de quinzc cents francs. Aiosi, cette pension et les profits de son bureau de poste, qu'il devait a Tinfluence du neveu du comte, auraient du composer, plus quelques economies, la masse de ses biens reels.

Or, se demandait-on dans le village de Saint-Fareol et au loin, comment Leveneur ach^te-t-il toujours, depuis dix ans, des quartiers de terre, des vignes par-ci, des carrieres d'ardoises par-la, des moulins, des bois? Ou prend-il tout cet argent? II prSte a gros interets. Leveneur pr^tait sans doute ; et qui ne prdte pas dans les campagnes? Mais, edt-il pr^te encore davantage, il n'aurait jamais pu, avec les interets les plus usuraires, faire les acquisitions dont il s'arrondissait sans cesse. D'ann^e en annee, sa reputation

dUioiniue ridie s'etant considerablement accrue, on Tappeiait souvent M. Leveneur le ricfae devant les etrangers, auxquels on le citait comme dans d'autres pays on cite un monument. « Ce monsieur qui passe, vous disait-on, c'est M. Leveneur ie riche ; ee

monsieur qui rentre chez lui en cabriolet, c'est M. Leveneur ; ce monsieur qui fume sur sa porte, c'est le riche M. Leveneur. » .

11 aimait beaucoup, en effet, se placer devant sa porte et y fumer des heures entieres comme pour repondre a i'admiration de ses concitoyens. Malgre ses cinquante-huit ans, il avait conserve sa haute taillc, ses jambes de chasseur toujours serrees dans des gu^tres de cuir, et sa tSte carree ombragee par de gros favoris gris-bionds. Comme si la natare n'avait rien voulu faire sans raison, elle lui avait donne un nez large et inquiet comme celui des bassets d'Ecosse, ot des yeux verts toujours en arret. Ses epaules rondes et arquees, ainsi que les ont les hommes forts, se terminaient par des maThs velues qui auraient etouffe un sanglier. L'-habitude de vivre au soleil et au grand air pendant qu'il remplissait les fouctions de garde-chasse aupres deM.de Meursanne avait tanne la peau de son visage et jete des rousseurs sur ses joues. C'est aussi a cette existence en pleine campagne, laborieuse, active, toute de soumission au maitre, toute de commandement sur les animaux, qu'il devait un caractere par moment docile et humble, parfois violent et terrible comme un coup de fusil. De son troisieme mariage a\ec la filled'un fermier du comte de Meursanne, il n'avait qu'une enfant, charmante et malheureuse creature qui entrait alors dans sa dix-huitieme annee. Issue d'uue source vivace, Manette opposait aux fatigues dont on I'acrablait un temperament pur, une constitution de race : labu^ du travail n'avait pas encore eu d'action sur Temail de s«^s contours ; ses formes rondes et fines avaient conser\ e eu

elle les charmes de Tenfance, et laissaieni enti^voir unc mcrveilleuse jeunesse. Sous un simple bonnet a la paysanne, dont les c6tes s'appliquaient avec leurs mille petits plis sur ses cheveux

noirs, et veaaient partager la conque delicate do ses oreilles, descendait grave, reflechi, mais correctement beau, un visage frais, adorable. Le front, par sa blancheur suave, donnaitunevaleur extraordinaire a Teclatdes veux, a la longueur soyeuse des cils, ces conducteurs electriques et mysterieux de toutes les etincelles parties de 1-ame, du coeur et de Tesprit- Noirs ot voiles, les yeux de Nanette disaient et cachaient a la fois rinnocenceet Tardeur de ses sentiments. Sa bouclie etait riantef elle allait vers le desir, lemotion, tons les appels exterieurs, ainsi que la saillie un peu relevee de scm nez, en cela d'un ensemble miraeuleux avec le dessin des levres et Tavancement delicatement chamu du menton. En harmonic avec cc delicieux visage, le cou de Manette, Tare de ses epaules, le dessin de ses bras, de sa poitrine jetee en avant comme un bouquet, offraient le caractere d'une fiUe de la campagne que le hasard de la beaute et les soins d'une education choisie ont clevee au-dessus de son rang sans la confondre avec li\s personnes de la ville. Si Manette, pour etre comprise, avait besoin d'etre comparee, on dirait qu'elle ressemblait, mais a une foule de nuances pres cependant, a ces ravissantes demoiselles de^compagnie qu'on voit a Vienne et a Berlin, a ces types divins que Van Ostade, Skalken et Mieris ont immortalises dans leurs tableaux sous le nom de la belle Fileusef de la belle Chocolatiere, etc.

Manette, la demoiselle de comptoir, le commis du bureau, le garconde peine de la boutique, le souffre-douleur de la maison, avait ete elevee dans la meilleure institution d'Orleans. Non que son pere, orgueilleux a la maniere de certains panenus, eut voulu, en lui donnant cette brillante

education, faire pompeuse montre de sa fille. Tout au contraire, 1 education de Manette avaiit ete une obligation pour lui, une violei^ce^ exercee sur ses projets,^ camme il va Stre dit; et aussi la pauvre enfant he savait souvent comment s'y prendre pour cacher la blancheur de son intelligence ou pour ne pas la salirau contact de tant d'epiceries et de comestibles.

Manette devait sufiire a tous les travaux de la maison, de la boutique et du bureau. Elle etait partout : il lui fallait repondre aux gens qui venaient acheter, a ceux qui accouraient pour reclamer des lettres ou en affranchir, a sa mere, qui la gourmandait sur sa lenteur a terminer le menage. Elle ne posait pas a terre. On la voyait tantot la balance, tantot le timbre, tantot le balai a la main, ou au bas de Tecbelle pour recevoir les paquets de la diligence. Ici on la sonnait, la on Tappelait, la on la grondait. Et malheur a Manette si elle se trompait en rendant la monnaie a Tacheteur, ou sur quelque menu detail de ses nombreuses fonctions ! M. Leveneur s'emportait et finissait par dire avec un gros juron : — C est un gair^on qu'il m'aurait fallu, et non une femmelette comme ca !

On ne devine pas quel surcroit de travail et de peine M. Leveneur aurait pu imposer a un garcon de' Tage de sa fille. Levee avec le jour, Manette ne rentrait pas dans sa chambre avant minuit, m^me Thiveir, quand toute la population de Saint-Fareol dormait deja de ce sommeil jiarticulier aux habitants des villes au-dessous de trois mille ames. Depuis neuf heures jiisqu'a minuit, elle restait dans Tarri^e-boutique occupee a filer, et il ne fallait pas qu'il lui arrivat de lever les yeux au plafond pour savoir ce qui pouvait faire veiller si tard son p^re et sa m^re, ni de s'en-

dormir sur son rouet. Trahie alors par son silence mtoe, elle appelait Tattention de son p^re, qtii ouvrait douce^

meiit le judas de la piece superieure et lui jetait uu verre d'eau glacee sur la tete en lui disant : — Voila de Teau pour faire aller le moulin. Soudain la pauvre enfant, reveillee en sursaut, effrayee de la voix de son pdre, se frotlait les yeux, agitait le pied, tirait le chanvre et reprenait sa taehe.

A minuit, elle regagnait sa chambre plaeee au second et dernier etage de la maison, et son unique distraction etait de rester pendant quelques minutes accoudde sur la croisee taillee en oeil-de-boeuf, pour voir la campagne, pour respirer Tair de la nuit, Quand le temps etait clair, Manette apercevait, a travers le rideau mobile des peupUers plantes sous ses fenStres et trois fois hauts comme la maison, la promenade de la Prairie. Si le temps etait sombre, elle voyait rougir a travers le brquillard les milliers de croisees des manufactures qui bordent cette promenade. Un vague instinct, un de ces mouvemehts prophetiques comme il en court dans le sang de la j^unesse, toujours sur le trepied, semblait confier a Manette qu'elle n'attachait pas, qu'elle ne concentrait pas sans motif son attention sur ce point isole dans la campagne. Elle y revenait malgre elle. Ces aspirations secretes, mysterieuses comme Tame d'ou elles emanent, avaient-elles trouve leur explication? Mais une fois, par une belle soiree de printemps, Manette, qui ne se mettait ordinairement a cette croisee cherie qu'apr^s s'^tre a demi deshabillee, y courut aussit6t entree et parcourut avidement du regard la ligne lumineuse des manufactures pour en distinguer une. Sa recberche paraissait pleine de desir et d'inquietude. Elle avait cache sa lampe, de peur d'etre vue. Naive crainte ! Qui done, a une lieue de Saint- Fareol-dans-

leS"Bois, aurait songe a s'assurer que c'etait Manette, la fille de M. Leveneur, qui avait les yeux fix^s sur les usines de Saint-Michel ? D'ailleurs, comment deviner

dang quelle pensee elle se livrait a cette timide perquisition ?

— La voila ! s'ecria Manette dans une explosion de joie : — les deux ormes, la toiture en fleche, un corps de logis et deux pavilions! — C'est la qu'il est.

Madame Leveneur n'etait pas une mauvaise mere ; elle souffrait quelquefois des dnrs traitements exerc^s par son mari sur leur enfant; mais deux causes rempSeha lent de faire prevaloir ses bons sentiments. Fille de fermier, elevee elle-mfime tres-rudement, elle ne voyait pas toujours un sujet de peine dans les obligations accablantes et serviles de Manette. Ensuite elle craignait son mari au dela de toute expression. Elle Tavait epouse par convenance, car on se marie ainsi, mSme dans la campagne. II avait convenu a son pere qu'elle devint la troisi^me femme d'un garde-chasse de M. de Meursanne, d un homme qui, avec son habit vert a boutons d'or portant des tStes de loup, pouvait passer pour une espece de colonel parmi les gardeschampdtres, qui avait la haute main sur les foins, et le droit ou la liberte de chasser le gibier dans les pares, bois et terres du chliteau. Madame Leveneur craignait beaucoup son mari, disons-nous ; cette crainte allait parfois jusqu a la terreur. Elle avait peur des emportements d un homme que rien ne retenait, ni le respect, ni Tusage, ni Teducation, ni Tombre d'un sentiment religieux, quand la colere s'emparait une fois de lui. Toute la violence du chasseur lui montait au cceur, au visage, au ceneau ; il ne se connaissait plus. II frappait, il renversait, il aurait m^me tue. Un jour que son cheval avait deux fois refuse d'entrer dans un chemin qu'il

n'avait pas Thabitude de prendre, Leveneur lui enfonga son couteau de chasse dans le ventre et Tabattit mort a ses pieds. Ce cheval lui coOtait quinze cents francs.

On comprend qu'un caract^re pareil fiit peu inaBtiable» surtout pour une femme chez laquelle la crainte etait a ce point passee en habitude qu'elle avait coutume de dire : Avant que Leveneur ne me tue, je voudrais bien voir ou faire telle chose. Peut-^tre s exagerait-elle le danger de sa position : elle avait sur son mari un motif secret d'autorite bien reel et excessivement puissant au moyen duquel nonseulement elle le tenait en sa dependance, mais avec lequel, pour peu qu'elle Vett voulu, elle aurait reconquis son autorite de femme etde m^re et eiltfait son bonheur inte'rieur et celui de sa fille. Neanmoins, la peur etait plus forte chez elle que le desir de s'assurer cet immense avantage. Ce secret imposait a madame Leveneur de tr^s-grandes precautions pour que sa fille ne le deconvrit pas; mais Manette avait dej4 sinon des soup^ns, du moins des inquietudes ; et ce sent ces inquietudes vagues qui la faisaient souvent regarder au plafond de Tarriere-boutique en filant son lin dans les longues soirees d'hiver.

Tons les mauvais precedes dont on accablait Manette ne Tempdchaient ni d'etre fort jolie ni fort souhaitee en secret par les jeunes gens de SaintFareol. lis savaient qu'au bout de cet enfer il y avait pour elle une riche dot et un heritage d'une valeur incalculable; mais les desirs s'arr^taient tremblants a la porte de Topulent epicier, Nul ne se sentait assez brave pour aller demander a M. Leveneur la main de Manette sans avoir quelque cent mille francs a lui montrer en portefeuille ou a Thorizon sous la forme de vastes prairies ou de bois d'un grand prix. Quisait jus-

qu'a quel point un homme corame Tancien garde-chasse pouvait pousser la brutalite du refus? — Elle ne se mariera pas dans la commune, ajoutaient les ambitieux pour adoucir en eux Tamertume d'une impossibilite radicale a aspirer a la fille de M. Leveneur, car personne ici n'a meme vingt

mille francs h faire reluire aux yeux de ce richard. 11 ira la marier a Tours ou a Orleans, a moins qu'il n'aille lui chercher un mari jusqu'a Paris. Quant a ceux qui comptaient sur le seul agrement de kur personne pour plaire a Manette, et de la arriver a surprendre le consentement de sa famille, ils auraient pu tout aus^ bien rSver une alliance avec une princesse du sang. Manette ne se montrait nulla part, ni aux bals ni aux fStes de village ; elle ne sortait pas, allait rarement h la messe, car sa presence etait toujours necessaire a la boutique. Chercher a lui parler lorsqu'elle y etait, c'eftt ete vouloir entrer en conversation avec un general au moment oi^ il ordonne le feu sur toute la ligne. Une fois la boutique ouverte, la pauvre enfant n'avait plus alors ni coeur, ni ^me, ni jeunesse; elle avait des ailes pour courir d'une place a Tautre, des yeux pour lire les etiquettes, des mains pour rendre la monnaie ; mais a celui qui lui aurait dit : — Vous 6tes jolie, elle aurait repondu : — Pour combien en voulez-vous?

D'aillenrs, si Manette eiit fait mine d'aimer quelqu'un, elle efit couru ces trois risques : ou d'etre enfermee dans un convent, ou d'etre tuee sur la place, ou bien, et c'etait la plus aimable chance a courir, elle aurait entendu son p^re lui jurer que, tant qu'il vivrait, elle ne serait la femme de personne. Elle savait cela, parce que sa m^re le lui avait k peu pr^s dit, et parce qu'elle le lisait chaque jour eUemdme dans le caract^re de son p^re. Mais ce

qu'elle n'avait pas pu deviner, c'est que celui-ci commencait vaguement k la destiner au condu(;teur de la diligence de Bourges, a Tadorable Lanizette.

Pour se rendre compte d'un pareil choix chez M. Leveneur, choix que son caract^re seul n'expliquerait pas, il est necessaire de reculer de quelques annees en arridre, de retnonter a Tdpoque oik il ^tait employ^ chez le eomte de

Heursanne. A I'exemple de tous les grands amateurs de chasse, le comte n'avait de goClt que pour la societe des gens devoues k cet exercice, qui savaient parler avec lui chiens, meutes, cbevaux, et en parler toujours. II n'etait pas difficile sur la qualite de ses interlocuteurs. Tant qu'il vecut, la familiarite se maintint au chateau; mais, du jour ou il mourut a la suite d'une memorable chasse de trentesix heures, dont dix-huit en plein soleil d'aoiit, les choses chang^rent totalement. Le neveu du comte, son heritier universe!, pen amateur de chasse, mais economiste, philanthrope, partisan du perfectionnement moral des classes inferieures de la societe, voulut s'enquerir de la valeur des serviteurs du chateau avant de les conser\er pr^s de lui a titre onereux. L'examen fut fatal a Leveneur, qui ne savait rien hors du vocabulaire de la venerie. II lui fut m6me impossible de cacher qu'il ne savait ni lire ni ecrire. Sa disgrace fut arrfit^e. Cependant, comme il avait ete au service du comte pendant de longues annees, le neveu ne le remercia qu'apr^s avoir fait placer sa fille Manette dans le meilleur pensionnat d'Orleans, et obtenu pour sa femme le bureau de poste de Saint-Fareol-dans-les-Bois. L'indemnite, quoique belle, n'amortit pas le choc terrible que Leveneur avait re^u. Une honte intolerable aggravait la douleur de sa chute. On le renvoyait parce qu'il ne savait pas lire ; on conservait

la plupart des autres employes parce qu'ils possedaient cette science, qu'il etait trop 5ge pour acquerir. De la vint et s'implanta profondement en lui la haine, Thorrenr de tout ce qui ressemblait a de Tinstruction ; le mepris le moins deguise pdur tout ce qui n'etait pas qualite physique, force corporelle et brutale. Cependant, pour ne pas perdre les derni^res faveurs du neveu de son protecteur, il consentit k mettre sa fille en pension ; mais il se promit, dans son Ime ulceree, d'effacer en elle

autant qu'il le pourrait, de lui faire regretter a chaque instant les connaissances qu'elle rapporterait a sa sortie. U se rejouissait d'avance en pensant qu'il aurait la facilite d'avilir dans sa fille, chez lui, cette instruction, ce savoir, cette odieuse science dont il etait prive et a cause de laquelie il avait perdu la moitie, la plus belle moitie des avantages qu'il esperait retirer de sa position au chateau de Meursanne.

Geci justifie sa sympathie pour le conducteur de la diligence de Bourges et sa froideur pour sa fille Manette, qu'il projetait de lui donner en mariage.

Chaque jour s'augmentait pourtant Tenvie de la jeunesse de Saint-Fareol, en voyant d'un cote la fortune de M. Leveneur grandir et s'etendre, de Tautre la beaute de sa fille Manette se developper dans la m^me proportion. Pas de conversation qui ne les ramen^t invariablement Tun et Tautre ; c'etait un intarissable sujet, mais un sujet dont le dernier mot etait toujours le doute et le decouragement. L'idee devint fixe apr^s avoir ete contagieuse. Elle fut si invittciblement scellee au cerveau des jeunes gens, qu'aucun d'eux n'osa plus se marier, de peur de laisser echapper

Toccasion d'epouser Manette, veritable pomme d'or des He&perides gardee par un dragon. Yainement les meres, les tantes, ces intermediaires naturels, essayerent-elles d'approcher de M. Leveneur. II profita de leurs faux pretextes d'introduction pour leur vend re plus cherses marchandises.

L'irritation etait a son comble quand un premier clerc de notaire, nomme Janton, temoin silencieux de tons les assauts tentes sans succ^s centre la forteresse de M. Leveneur, se dit comme ce philosophe grec : -^ C'est de ce coteci que chacun attend que le soleil se l^ve; tournons-nous de lautre cote pour le voir paraitre. Sa pensee etait celle-ci : — II y a pen a esperer d 'avoir la fille par la fille; encore

moins de Tavoir par son pere : ayons-la par sa mere. Atlaquons madameLeveneur, — C'etait hardi, mais c'etait neuf. Janton avail ete charge autrefois par le p^re de ma^dame Leveneur de regulariser quelques affaires contentieuses de la famille. On s'adressa natiirellement a lui, a la mort du vieillard, pour ecarter les difficultes qui gSnaient Toperation des partages. II terniina tout, et il fdt fs\6 de ses peines. Jusqu'ici, on ne devine pas comment Janton entrerait par une voie judiciaire chez Leveneur. Un clerc de notaire ne se decourage pas pour si peu ; surtout un clerc de quarante ans, ronge d'ambition, ayant vu trois generations de notaires faire fortune dans Fetude ou lui etait reste aux maigres appointements de quinze cents francs. Aussi avait-il des bouffees de tristesse et de desespoir, comme les vieilles filles seules en eprouvent quand le mari ne doit plus resolument se presenter.

— J'ai mon affaire! s'ecria-t-il un soir d'hiver en secouant la neige de sa vieille redingote d'alpaga, qu'll jeta ensuite avec dedain sur une chaise, lui si soigneux! commo s'il n'etait plus destine a Tendosser. Justement, c'est demain dimanche, pensa-t-il ; les Leveneur ont moiiis d'occupation, madame Leveneur pourra me recevoir. ficrivonslui que nous avons a Tentretenir d'une affaire qui Tinteresse au plus haut degre.

Son billet ecrit, Janton, qui n'aVait pas de domestique, le porta lui-mdme a la boutique de madame Leveneur, ayant soin, quoiqu'il fiit deja tard, de n'^tre pas apergn de quelque habitant. Dieu sait jusqu'ou seraient allees les interpretations, les inductions! Un vieux clerc a la prudence monacale d'une soeur touriere.

Manette fermait la boutique quand Janton lui tendit le billet.

— C'est vous, monsieur Janton? Vous m'avez fait peur.

— Ah ! ce n^etait certes pas mon intention, belle enfant.

— Vous desireriez?

— Que vous eussiez Textrtoe complaisance de prendre ce billet.

— Et pourquoi? reprit Manette etonnee.

— Pour le remettre de ma part a madame votre m^re.

— Je n'y manquerai pas, dit Manette en souhaitant le bonsoir au clerc et en se courbant pour entrer dans le panneau ferme par la demi-cloture de la porte, qu'elle ferma enti^rement des qu'elle fut passee.

— Le premier pas est fait, dit Jaiiton, quL rampa le long des murs pour regagner son etage glace. — - C'est la sommation sans frais, ajouta-t-il. — Bient6t, la contrainte par corps !

II rit du joli mot qui lui etait ecbappe dans Tivresse de son premier bonheur.

Quand il fut dans son lit, il vit passer comme dans nn r^ve de vertes prairies, des bois touffus, des champs de ble, qui ondulaient, et qui etaient a lui ; ensuite sa jeune femme Manette, vdtue en nouvelle mariee; il se vit passer lui-m6me, en grand costume, tenant dans la main droite la main de la belle Manette, et dans la main gauche son contrat de manage, orne de faveurs bleues et roses. Dans le fond du tableau, il lisait sur une banderole ces mots, ecrits en traits de feu : Opportune Janlon, notaire royal.

Manette remit le billet de Janton a sa m6re, qui, apr^ Tavoir lu, dit :

— Ah ! cet excellent M. Janton ! Y a-t-il longtemps que nous n'en avons entendu parler! Qu^a-t-il done a me dire?

Si Janton eClt entendu ces mots mielleux sortir de la bouche de madame Leveneur, il n'aurait plus doute de son bonheur futur. Quelle suave esperance ou plutot quelle ra-

vissante certitttde eikt rejoui son ame! Mais n'etait-il pas deja heureux? II r§vait.

Madame Leveoeur se livrait a qnelques coajectures pour deviner ce qn'avait de si important a lui communiquer M. Janton, et Manette preparait son rouet, quand M. Leveneur cria par le judas :

— Monteras-tu; madamo Leveneur?

— J'y vais.

— Allons, vite I

— Mais]e monte !

— Tout de suite !

— Quel homme! quand cela fmira-t-il? murmura madame Levenetir en soupirant et en regagnant Tescalier tortueux qui conduisaitdeTarriere-boutiqueau premier etage.

Pendant qu'elle gravissait les marches obscures de Tescalier, M. Leveneur, dont la figure etait restee cx)llee au judas, dit a Manette :

— Et toi, tu n'oublieras pas que demain nous avons Lanisette a dimer, entends-tu?

— Demaini

— Pourquoi non?

— Je ne dis pas...

— Voici le metiu : trois livres de boeuf bouilli, une oie a la broche, des haricots sautes, une friture, des beignets de potntees et une salade. Arrange-toi ; il faut que Lanisette soit content. Tu monteras de la cave huit bouteilles de vin.

— Huit bouteilles 1

— Oui, mademoiselle; qu'avez-vous a dire?

— Rien, mon pere.

— Je croyais... II n'est que dix hcures, travaillez, ne perdez pas votre temps. Si vous avez froid, marchez.

Le judas fut ferme. Manette resta seule dans Tarri^reboutique, et fila jusqu'a minuit, non sans jeter souvent les

yeiix sur la peudulc, et sans Ics porter quelqucfois sur le plafond pour chercher a penetrer, etrange et perpetuelie enigme, la cause des longues veillees de son pere et de sa mere.

Apres avoir entendu sonner minuit, elle arrangea la meche de sa lampe, et monta, glacee par le froid, a sa petite chambrette. Une fois sa porte verrouillee, elle courut a la croisee, et son regard, sans se poser sur la campagne, eouverte d'un tapis de neige, alia droit a la petite fenetre de la maison, dont la vue lui avait fait pousser un cri de joie le jour qu'elle la decouvrit, la-bas, la-bas, au bout de la Prairie. Une luniiere y brillait.

— II veille encore, dit Manette : il m'attendait !, . Tout a coup, Manette ne sentit plus le froid.

La fille de M. Leveneur cacha alors la lumiere de la lampe derriere un grand carton a chapeau.

Ail in^nie instant, la lumiere de la croisee eloignee disparut aussi.

— 11 salt que je suis ici, dit Manette, qui se hata d'ouvrir un tiroir et d'y prendre plusieurs morceaux de bougie. Elle en.alluma d'abord deux, qu'elle pla^a sur le manteau de la croisee, derriere la vitre de Tceil-de-boeuf, et elle attendit.

Deux petites clartes, qui scintillerent au fond de la perspective, repondirent a ce signal.

Pendant tout le temps que brulerent ces quatre petites flammes, separees par la distance d'une lieue et une piaine glacee^ Manette ne ccssa de regarder avec un long attendrissement la maison isolee ; et cette contemplation fit tomber pen a pen le voile de tristesse dont son visage etait rouvert. Une douce langueur remplaca cette empreinte de souffrance. Ses l^vres s'entr'ouvrirent, ses yeux se fermerent a demi, et sa t^tc tomba, melancolique el rfiveuse, sur

sa main. Je soufTre ici, mais on m'aime la-bas, semblaitelle dire, et je suis presque heureuse de ma souffrance, car la compensation est bien douce a mon coBur. Elle laissait voir sans rt)ugir, — personne n^etant la pour Tobserver, ni celui qu'elle aimait, ni ceux qui lui auraient fait nn crime d'aimerv — elle laissait voir Tentier abandon de son Sme, Tardeur naive de sa jeune passion, son amour enfin. Le silence de la nutt, la blancheur sereine de la campagne, jusqu'au froid, jusqu'a cettemort universelle de la nature, contribuaient a exalter en elle cette premiere liberte de la jeune fiUe qui aime peut-4tre plus que son Dien qu'on lui a impose, plus que sa mere qu'elle n'a pas choisie, cet etro qu'elle a devine, trouv^, accepte seule dans Tunivers, et dont elle fait un dieu pair sa volonte et son droit.

Les deux petites bougies allumees par Manette s'eteignirent ; quelques secondes apres, Tobscurite se fit a la croisoe lointaine.

Nanette n*en alluina plus qu'une seule, qu'elle placa u I'endroit ou venaient de s'eteindre les deux autres. Le memo signal fut repete.

— Suis-je heureuse ! 6 mon Dieu ! s'ecria Manette. La correspondance etablie entre elle et la personne qui repondait si exac-

temeht a ses signaux n'etait que le moyen ingenieux, primitif, auquel nous devons peut-^tre le teldgraphe : la transmission d*une pensee a travers Tespace par le jeu des lumi^res; langage limite, mais prompt, cree par un prisonnier ou par un amant; celui-la voulait dire : Sauvez^moi ! celui-ci : Aimez-moi !

U etait convenu, entre Manette et son fidele correspondant, que deux lumieres signifiaient : Je suis id! et vous, eles-votis Ihbasf-^fy suiSy repondaient deuxclartes. Une seule apr^s deux autres, quand celles-ci etaient consumees, signifiaient : Je vous aime toujours. — Je vous aime tou-

jours, etait la reponse que faisait la flamme isolee qui paraissait a I'autre bout de rhorizori.

Apr^s avoir, depuis quelques minutes, allume et place trois bougies, Manette poussa un cri de surprise.

— Qu'ai-je fait? dit-elle en se hatant d'en ajouteriine quatri^me ; j'avais oublie que je ne devais employer le nombre trois que pour annoncer quelque grand danger ! Je I'aurai effraye; que va-t-il supposer, s'il n'a pas devine mon err^ur. a la precipitation que j'ai mise a ajouter une quatrieme flamme aux trois autres? Mais il Taura devinee sans doute, et ce dernier signal Taura rassure.

Le dernier signal employe par Manette avait pour sens ceci : Je suis heureuse.

— II m'a repondu, dit Manette en mettant son petit bonnet de nuit en percale; il est heureux aussi.

Elle eteignit les quatre bougies, et tomba a genoux pour faire sa pri^re.

Dieu doit 6tre indulgent pour les amoureux, car ils sont fort distraits, et Manette aimait beaucoup. Voici comment elle avait connu, sans que sa m^re ni son p^re, lui si clairvoyant, eussent le moindre doute, celui qu'elle aimait depuis six mois.

Semblable au grand Frederic, qui, s'il eut ete roi de France, disait-il, n'aurait pas voulu qu'il fftt tire en Europe un seul coup de fusil sans sa permission, M. Leveneur ne Voulait pas qu'il se fit une grande affaire sans en avoir sa part. Or^ a cette epoque, on faisait beaucoup d'affaires en Prance ; onmettait tout en actions. Lespetites localites imiterent les grandes, qui, pour leur malheur, imit^rent Paris.

Parmi les etablissements qui s'imaginerent tripler leur valeur en ayant recours a ce mode de gestion, il faut cotnpter la principale manufacture de chiles de Saint-Michel-hors-l^-6ois. Sa constante prosperite ne lui parut

MANETTE. Hi

plus au niveau du si^le. Qu'esl-ce qu'une industrie, se disait'On alors, cpii n'enrichit pas en cinq ans? Est-ee qu'on a le loisir d'attendre? Les operations industrielies veulent Stre Gonduites k la vapeur ; il faut y introduire Tactivite des chemins de fer. On n'introduisit que la banqueroute; mais nous n'^rivons pas Thistoire de ces temps-la.

D^ que LeveneuF, un des premiers prevenus, eut vent de TafTaire, il songea k s'edifler sur la valeur de la manu« facture. Avant d'eehanger du bon argent centre des actions, il etait pru-

dent d'agir ainsi. II poussa la reserve jusqu'a ne pas aller directement a la fabrique de chales dans Tintention formelle, avouee, d*en connaitre Timportance. II prit un detour. Un dimanche, il dit a sa femme et a sa flUe de fermerlaboutiqueetdes'hahiller. Les deux femmes ob^irent.

— Nous aliens a la Prairie. — A la Prairie! s'ecri^rentelles; et pourquoi faire? — Pour nous promener, apparemment.

La m^re et la fiUe se regard^rent comme pour se demander reciproquement ce qu'il fallait croire. Ce ne fut pas non plus un leger etonnement pour les gens du pays de voir Tancien garde-chasse, assez connu pour son peu de complaisance eonjugale, promener sa fille et sa femme.

— Voudrait-il enfin, disaient les uns, marier Manette, qu'il vient Tetaler ainsi en plein dimanche a la Prairie?

On se figure si les coups de chapeau plurent de tautes parts autour des Leveneur. Leur presence fut un veritable ^venement. Pour echapper a une curiosite gSnante, Leveneur proposa dialler visiter au bout de la Prairie la manufacture de chiles de H. Commandeur. Par la, ils donneraient a la foule le temps de les oublier, et ils verraient un etablissement qui meritait d'etre connu.

lis quitt^rent une des grandes allies pour suivre la berge, beaucoup moins couverte de promeneurs, et tout emaillde

de belles marguerites de mai. Hanette en choisit une, qu'elle placa a sa ceinture. lis arriv^rent bientdt k la fabrique, oi^ . ils furent parfaitement re^us par les contre-maitres, qui offrirent de leur montrer du commencement a la fin les transformations par

lesquelles passe la laine av$nt de devenir ces beaux chiles, objets de tant d'envie.

II faudrait n'avoir pas Tombre d'intelligence pour rester froid^devant les admirables metiers qui servent a ourdir ces trames sur lesquelles des mains miraculeuses jettent a rinfini des couleurs et des formes. Les deux femmes louaient beaucoup, Hanette d'une facon aussi banale qu'elle le pouvait, de peur, en ne mesurant pas ses expressions, de paraitre trop savante, trop grande dame a son pere. Qiiant a M. Leveneur, il faisait toujours suivre ses compliments de ces mots : — Et combien fabrique-t-on de chales par an ? quel est le prix de revient? quelle est la moyenne du benefice sur un chale?

Et cela 6tait dit du ton le plus eloigne de toute apparence d'affaires. II n'avait pas Fair d'ecouter m^me les reponses.

Tout avait ete visite, vu, admire : les visiteurs s'en allaient; H. et madame Leveneur etaient deja sur Tescalier lorsque Manette, en appuyant le doigt sur un bouton de porte qu elle touma, s'ecria :

— Nous avons oubli^ de visiter cette pi^ce... Oh! pardon! s'^cria-t-elle en rougissant et en reculant vers I'escalier; je pensais... je croyais...

Uu jeune homme qui travaillait dans cette pi^ s'etait lev^, et engageait beaucoup Hanette a entrer, puisque son intention ^tait de connaitre dans tous ses details la fabrication des chiles.

H. et madame Leveneur revinrent sur leurs pas.

— Hais, monsieur, dit Hanette, nous vousderangeons. . vous travailliez...

MANfiTTE. lis

— Je travaille toujouFs, repUqua le jeune artiste, qui tenait d'une main un godet de couleur, et de Tautre un pinceau. Apres tout, j'ai tort de vous retenir, et e'est moi qui vous dois des excuses, ajouta-t-il^ car vous avez vu ce que presentent de plus curieux les procedes de fabrication. Je ne suis pas m^me un ouvrier ici.

— Ah! mon Dieu! que c'est beau! s'ecria tout a coup Nanette.

— Qu'as-tu? lui dit sa mere.

— Regardez, mais c'est admirable !

— Ah ! mademoiselle, dit Engelbert, le jeune artiste alsacien, dont Nanette exaltait tant Touvrage; vous me k)uez beaucoup trop. Vous voyez, ajouta-t-il en rougissant et en rejet^nt ses longs cheveux blonds derri^re loreille, la tache que je remplis ici. Je suis le dessinateur de la manufacture...

Nanette repetait toujours :

— Oh 1 que c'est beau ! mon Dieu !

Ce qu'elle admirait ainsi avec tant d'effusion etait une aquarelle representant un riche bouquet destine a occuper le centre d'un chale que la manufacture avait requ. Tordre de fabriquer pour la soeur ninee du roi de Naples.

Engelbert avait eu soin, pour composer ce magnifique bouquet, de faire un choix parmi les fleurs les plus aristocratiques, laissant au milieu de toutes la place d'une autre fleur plus belle ejicore, plus royale. En attendant qu'il TeClt trouvee, Tartiste, presse dans son oeuvre, avait acfaeve de peindre les autres fleurs

; mais il arriva qu'il termina son ouvrage sans rencontrer sous sa main ni dans son imagination la fleur dont il avait besoin pour le couronner dignement. II dtait dans Tanxiete de sa recherche lorsque Nanette entra dans son cabinet.

— Pourquoi done, lui demanda naivementcelle-ci, frap-

pee du vide kisse au milieu du bouquet, n'avez-vous rien fait pour cacher ce blanc? Est-ce avec intention?

— Vous mettez le doigt suf la douleur, repondit soucieusement Tartiste. J'esperais toiijours placer a cet endroit une fleur superieure en beaute a touted celles que vous voyez la; le bouquet est fini, et je n'ai pas decouvert ce que je cherchais, ce que je cherche encore, cette fleur superieure.

— Et pourquoi en mettre une superieure? reprit Manette, qui ne savait pas qu'en ce moment elle laissait echapper le trait de genie que Tartiste, epuise par sa propre creation, n'avait pas pu produire,

— Quoi ! vous croyez, mademoiselle, balbutia Engelbert, qu'une fleur simple au milieu de ces fleurs somptueuses...

— Maisoui, monsieur,... et, plus elle. sera simple, plus, je crois, cela sera beau... Tenez, dit Manette en detachant de sa ceinture la marguerite qu'elle avait cueillie a la Prairie, essay ez.

Par un faasard merveilleux, la marguerite tomba juste au co-Bur du royal bouquet, et si pittoresquement, qu'Engelbert, etonne de Teffet, s'ecria :

— Laissez! laissez, mademoiselle, mon oeuvre.est finie! Voila done ce qu'il fallait !

Deux coups de crayon, quelques teintes, ici legeres, la fortes, reproduisirent la marguerite, et elle fit admirablement au milieu du bouquet, qui, par ce contraste^ devint a rinstant m6me un chef-d'oeuvre.

— Vous 6tes done un grand artiste, mademoiselle? demanda Engelbert k Manette en remarquant, pour la premiere fois, la belle coupe de visage qu'il avait sous les yeux. Manette baissa les siens. Get eloge si vrai, le son de voix de celui qui le faisait, cette ame qui venait de toucher son

hme par le lien electrique des arts, Temurent, la troublerent; elle resta muette pendant quelques minutes.

Dans leur trouble mutuel, les deux jeunes gens avaient pose Tun et Tautre une main sur Faquarelle, qu'ils regardaient, et dans laquelle ils semblaient se voir comme dans une glace invisible a tous les autres. En contcmplant, celleci ToBuvre du jeune artiste, celui-la la pensee k laquelle il devait de Tavoir achevee, ils ne savaient pas combien ils s'occupaient d'eux-m^mes sous le voile de cette reflexion prolong^.

— Voyons, il se fait tard, dit M. Leveneur en prenant sa fille par le bras, et nous emp^hons monsieur de travailler.

— Vous avez raison, mon pere, repondit Manette, qui salua Engelbert avec un de ces sourires bons et beureux, ou Dieu, qui les envoie, pourrait seul lire Taurore d'une nouvelle existence.

Engelbert, dont le devoir eut ete d'accompagner les visiteurs jusqu'a la porte, ne s'eloigna pas de la table, et ne detacha pas sa

main de dessus Taquarelle. G'est que sous sa main il y avait la marguerite laissee par Manette.

Les d^partements de Test nous donnent ces nouvelles generations d'hommes formees de la nature allemande et francaise; hommes serieux et bons, laborieux etchoisis, moitie fer, moitie or, faits de ce qui dure et de ce qui a du prix, infatigables soldats, intelligents commis, robustes ouvriers, artistes ingenieux. Engelbert, le dessinateur de la manufacture de chales de Saint-Hichelhors-les-Bois, etait de Strasbourg. II allait avoir vingt et un ans. Un honn^te marchand de toiles de Schlestadt, parent de M. Commandeur, le lui avait adresse comme un dessinateur plein de goftt et d'avenir, tres-capable de diriger la partie artistique de sa manufacture de chales. De faibles appointements lui suffiraient pendant les premieres annees. Le protectour

n'avangait rien de trop eo parlant ainsi d'Engelbert, quoique celui-ci eilt pourtant son caract^re, car quel enfant de TAlsacen'a pas le sien? Engelbert, premier prix de Tecole de peinture de Strasbourg, croyait parfois au-dessous de lui de dessiner des palmes et des arabesques pour romement des chales. I) avait, lui aussi, r6ve Rome, la grande peinture, les emotions de Texposition, les recompenses; mais sa mere, dont il etait lesoutien, lui avaitdit, la rude Allemande : Travaille pour toi et pour moi ; avant d'etre un fils cel^bre, commence par 6tre bon fils. Engelbert avait obei, et il etait venu se placer dans la manufacture de chales aux appointements de c[uinze cents francs, somme dont il faisait passer les deux tiers h sa m^re.

Son avenir d'ouvrier etait beau ; il pouvait parvenir a gagner jusqu'a trois mille francs par an ; mais qui eiit ose dire qu'il se contenterait toujours de vivreentre les quatre murs d'unefa-

brique? Deuxfois deja il avait ete sur le point de la quitter pour aller a Paris ; la du moins, sans cesser d'etre ouvri^r, il se serait rapproche des ateliers des maitres ; mais chaque fois qu'il avait manifesto son intention, H. Commandeur, le chef de la manufacture, avait augmente ses appointements ; en sorte que cette bonte, cet attachement pour lui, avaientfmi par le rendre tres-circonspect en m^me temps que fort triste. II restait, mais il souffrait. , Des que Manette fut partie, Hanette de la beaute de laquelle il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, il lui resta comme un eblouissement moral. II n'avait jamais pense qu a la gloire, il se leva un autre soleil dans son coeur. II desirait biep encore la c^lebrite, mais il sentait qu'ilne la voulaitplus pour luiseul. Le desir fut aussi grand, mais il pritune autre direction ; il ne traversait que Tesprit, il passa par lecoBur. Enfin Tartiste secompletait, il aimait.

Le soir venu, Engelbert se dit : Quand la reverrai-je?

Jamais, se repondit-il. II sortit ; la nuit etait belle ; une nuit (lemai. Tout en repetant : Jamais! Engelbert allait vers SaiBt-Fareol-dans-le&*Bois. Tantdt il suivait une allee, tantot une autre, tant6t il c6toyait la berge et foulait le gazon encore fin, mais odorant. 11 n'avait pas eu Tintention dn s eloigner de la fabrique : comment nes'arr6ta-t-il quelorsqu'il fut a Saint-Fareol?

II etait tard lorsquMl se trouva sur la grande place ; les boutiques ^ient fermees. En passant devant celle de M. Leveneur, il remarqua sur Tun des cdtes une petite porte restee entr'ouverte. Une lumi^re brillait au fond du^e pi^ce divisee par une barriere de bois. II s'appro-r eha, et il vit alors que c'etait le bureau de poste. Quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut dans la personne placee derri^re cette barriere, et assise pr^s d'une table

sur laquelie elle fai^it le triage des lettres, mademoiselle Leveneur! Entrer, s'approcher de la barriere ets'informer s'il n y aurait point pour lui une lettre de sa mere, fut moins Facte de la volonte d'Engelbert que Timpulsion machinale de son 6tre. Manette retint un cri d'etonnement en le voyant. Houvement etrange et dopt elle non plus n'aurait pu se rendre compte, Manette, au lieu d'elever la m^ che de la lampe, ainsi qu'elle avait Thabitude de le faire toutes les fois qu'on venait la nuit r^clamer quelque lettre aupr^ d'elle, la baissa, et Engelbert et elle demeurSrent dans une demi-obscurite.

—> Monsieur demandait?...

— S'il ^tait arrive une lettre a mon adresse.

Et aussitdt, etalant devant elle deux ou trois cents lettres, Manette eut Fair, pour cacber son trouble, de chercher activement.

^ Mais, dit-elle en relevant ensuite la t^te, je ne connais pas le nom de monsieur.. .

lis n'avaient pensd m Tun pi Tautre k cette leg^re difficulty.

— Je m'appelle Jean-Paul Engelbert; Tadresse doit encore porter : dessinateur pour .chales a la manufacture de M. Commandeur, a Saint-Michel-hors-les-Bois.

— Oh ! ceci je le savais, reprit Manette.

— Pardon, je eraignais que vous n'eussiez oubli^...

— Depuis quelque^ heures settlement !... Voici une lettra pour vous.

Le hasard avait voulu qu'Engelbert, qui n'attendait pas de lettre de sa mere, en recAt une ce jour-la.

— Mais, reprit Nanette, je ne puis vous la remettre ; je serais en contravention. II nous est defendu de nous dessaisir d'aucune lettre avant Theure de la distribution, et elle n'aura lieu que demain a huit heures. Ah ! il est bien facheux que vous ayez fait une si longue course pour rien.

— Oh ! pas pour rien, dit Engelbert ; car je ne venais pas pour chercher une lettre de ma m^re.

Reflexion naive qui fut suivie de cette question non moins naive de Manette :

— Et qu'6tes-vous venu faire a Saint-Fareol ? Apr^s sa question Manette resta elle-mdme interdite.

— J'etais venu... dit avecembarras Engelbert, ne sachant pas si j'avais le droit de la garder... vous rapporter cette reine-marguerite oubliee par vous...

Quel ^clat de rire, a pareille reponse, n'aurait pas pousse une jeune Parisienne... qui n'aurait pas aime. Manette restait dans le silence.

— Je ne la garderais que tout autant... reprit Engelbert, que...

Cependant la finesse de la femme, celle qui ne fut vain> cue que par celle du serpent, conseilla a Manette ce subit

changement de propos, et cela le plus naturellement du monde.

— Si pourtant vous tenez beaudoup, monsieur, a avoir ce soir m^me la lettre de madame votre m^re, je prendrai sur moi de vous la donner, malgre la defense.

— Je n'ai aucun droit a tant de bonte!...

— La voila, dit Nanette en tendant la lettre a Engelbert qui y porta soudainement ses l^vres.

— Coinme4l aime sa mere ! pensa Hanette, qui ne reflechit pas que la lettre venait de passer par ses mains.

Ge jour fut le premier dans Thistoire des amours de la fille de M. Leveneur et du dessinateur Jean-Paul Engelbert ; entrevue facile qui promettait beaucoup d'autres t^tea-tSte, et qui pourtant ne se renouvela plus pour eux. Manetta recut une reprimande terrible de son p6re pour avoir remis une lettre avant la distribution, et elle tomba du reste, comme auparavant, dans la captivite domestique la plus etroite. Deux courtes entrevues, un soir a Teglise, au milieu de la foule ; trois autres, plus rapides encore, dans ce cabinet de la poste ou ils s'etaient vus une premiere fois, compoflaient la somme des accidents memorables de l6urs amours; maischaque matin, depuissixmois, ils se voyaient a leurs croisees, si eloignees pourtant Tune de Tautre, et, la nuit, a Taide de ces petites clartes telegraphiques, ils se disaient qu'ils s'aimaient.

Hanette etait arrivee a cette periode du coeur lorsque M. Leveneur lui avait dii de songer a bien traitor le lendemain H. Lanisette.

On n'a peut-^tre pas oublie que M. Janton, le clerc de notaire, avait aussi choisi ce jour-la pour parler k madame Leveneur

d'une affaire qui Tinteressait beaucoup.

A dix heures, Janton franchissait le seuil de la boutique du riche garde-cfaasse, et, sur une invitation de Hanette,

passait dans le fond, ou Tattendaient M. et madame Leveneur.

Le clerc de notaire aurait desire n'avoir affaire qu'a inadame Leveneur, mais la division des pouvoirs etait ici tout k fait impossible. D'ailleurs, madame Leveneur n'etait pas m^me un pouvoir; elle qui, si elle Teut voulu... Mais le moment n'est pas venu de dire toute la force qu'elle avait dans la main.

Janton, qui etait tout en noir des pieds a la tSte, excepte * les ni^ains recouvertes de gants jaune-blanc, executa son entree solennelle dails Tarriere-boutique en posant les pieds dans une jatte de lait destinee a faire unc cTeme pour le grand diner du jour. Quand il fut remis de ce petit contrc-temps, il dit a Madame Leveneur, sans pourtant negliger d'interesser Tancien garde-cliasse a son discours :

— Vous vous souvenez, madame, que feu votre respectable pere, par un caprice de vieillard, n avait jamais consenti a ^tre rembourse d'une rente de trente francs que ses aieux, qui la lui avaient leguee, avaient touchee pendant cent soixante-trois ans?

— Oui, la rente Larguier pour un mauvais terrain pres du village de Chaussevert.

— C'est cela mtoe. Plus raisonnable que Tbonorable defunt, reprit Janton, vous avez consenti, vous et les coheritiers, a 6tre rembourses decette rente et a laisser aux Larguier leur capital libre de toute servitude.

— Une fi^re rente que nous aurions touchee la pour notre part! interrompil Leveneur : six francs par an. Une belle dot pour Manette!

— Mademoiselle Manette, reprit Janton profitant de Touverture de la parenth^se pour y entrer, a pour dot sa beaute, ses qualites personnelles et lestime dont jouissent ses parents.

— Tiens, pensa Leveneur, est-ce que lui aussi en voudrait?... Je m aper^ois maintenant qu'il est tout en noir, qu'il a des gants blancs. Ce n'est pas naturel. Mais, repritil a haute voix, voyons ce que nous avons a demdler avec cette afTaire enterree dans la tombe de mon respectable beau-p^re depuis dix-sept ans.

— Voici. Je vous ai toujours cache, car ii n'y avait aucune necessite de vous Tapprendre, que les Larguier mV vaient vendu les Ghaussevert pour quatre cents francs.

— II les a eus pour deux cents francs,' pensa Leveneur, et il ne s'est pas moins enfonee.

— L'affaire n'elait pasmauvaise; elle est m^me devenue bonne...

Madame Leveneur ecoutait de toutes ses oreilles. Leveneur se disait : Ou veut-il en venir? Puis, s'aJressant a Janton :

— Tres-bieUi Vous ^tes done aujourd'hui possesscur des Ghaussevert... un bien de quatre cents francs environ?...

— De cent mille francs, dit Janton en frappant sur la table et en se donnant du courage par la douleur m^uie qu'il eprouva; oui, de cent mille francs!

— II y a done une mine d'or que vous avez decouverte?

— Autant dire.

— Racontez-nous cela.

-» Ce ne sera pas bien long. Je vous le dis en secret, on a découvert une mine d'asphalte aux Ghaussevert, et vous savez qu'en ce moment on ne fait plus rien sans asphalte a Paris.

— En effet, dit Leveneur... mais c'est la un bonheur qui ne touche que vous.

— Et nousen sommes charmes, mon garcon, dit madame Leveneur, qui avait toujours eu beaucoup d'attachement pour Janton, parce que Janton avait dresse son con-

trat de mariage et connaissait toutes les affaires de sa fa mille; cela va vous donner Toccasion de faire un bon mariage.

— Je voudrais bien... mais je ne Fesp^re gu^re...

— Pourquoi cela, mon ami?

— Je nesuis plus tr^s-jeune, et les demoiselles d'aujourd'hui...

— Quelle idee!...

— Je Tai sonde, pensa Leveneur... ou je me tromperais bien, ou...

Leveneur ne se trompait pas souvent.

II dit a haute voix .

— Qu'allez-vous faire de ce tresor? Le vendre? Texploiter? Veniez-vous me proposer de Tacheter?...

— Je venais vous demander de le partager avec moi, car je ne m'en crois pas loyalement le seul maitre. Quand vous avez consenti a vous d^pouiller de tout droit 5ur ce terrain, vous ne saviez pas ce qu'il contenait ; ne pas vous tenir compte de ce qu'il renferme, ce serait un acte d'improbite...

— Voila qui est agir en veritable honn^te homme ! s'ecria madame Leveneur, presque les larmes aux yeux.

— U n'y a pas plus d'asphalte dans son terrain que dans ma cave, dit a part lui Leveneur.

— Oui, c'est d'un honnete homme, n'en dit-il pas molns au clerc de notaire, ce que Vous faites la, monsieur Janton ; et je n'accepte que pour exploiter plus largement une affaire qui fera votre fortune { cela vous inspirera peut-^tre du gout pour le commerce.

— Mais je Tai toujours aime, le commerce !

— Vraiment!

— J'en suis fou.

— Je ne vous croyais qu'un homme de plume.

— Jesuis derc par force^Maissi, par un mariage, je dis un mariage comme autre chose, je pouvais ecouter, suivre, servir mes goilits, je sei'ais trop heureux de vendre, de debiter, de clouer et de declouer du matin au soir, dialler de la caVe a la boutique, et de Ja boutique au grenier, un tablier devant moi...

— Je vous prends au mot! s'ecria Leveneur.

— U iDe donner$it sa fille ! pensa Janton.

Leveneur decrocha un tablier, mit un bonnet de coton au maltre clerc, et lui dit : Vous voil^ sous les armes, confrere !

La bonne madame Leveneur souriait ; elle aussi croyait dem^ler dans la pensee de son mari quelque vague intention en favour de Janton.

— Puisque vous aimez si fort le commerce, reprit Leveneur, vous devez vous sentir heureux sous ce costume.

— Tres-bien, dit Janton, qui tremblait pourtant d'etre vu par Nanette dans cet accoutrement ridicule...

— Manette! s'toia Leveneur; Manette!

— Me voici, mon pere.

Manette accourut... elle recula a Taspect de Janton v6tu en garcon epicier.

— Quesignifie?...

— Monsieur, repondit Leveneur a sa fille, adore le commerce, et, pour eprouver s'il ditvrai, nous aliens, lui et moi, t'aider a mettre dans des sacs d'une livre, pour les pratiques du detail, les deux gros sacs...

— Quoil celui de farine et celui de noir de fumee?

— Ce sera charmant! s'ecria Leveneur.

— Leveneur, dis'ait tout has madame Leveneur a son mari, laissez done tranquille ce brave homme.

— Ce sera charmant, repeta Leveneur. A Touvrage I

— A Touvrage ! repeta le maitre clerc, qui se dit : Pour

entrer dans la famille, pour epouser Manette, que ne ferais^ jepas?

— Ghoisissez, monsieur Janton, dit ensi|ite Leveneur a sa viclime. Voici un sac de noir de fumee et un sac de farine; lequeldes deux preferez-vous vider daiis ces petits sacs de papier ?

— Mon Dieu ! je n'ai pas de preference.

— Vous ^tes deja en noir, prenez le noir. Les perils accidents se verront moins ; d'aifleurs, nous avons des brosses et dusavon...

— Mais, mon p^re... dit Manette.

— Songez a votre diner; allez embrocher votre oie. Manette se tut.

— Pauvre enfant ! pensa Janton. Pourquoi son p6re n'ostil pas aussi aimable avec elle qu'avecles etrangers?

— Faites comme moi, dit Leveneur a Janton, prenez una de ces cuillers en fer et plongez-la dans votre sac.

Janton imita Leveneur ; mais, plongeanttrop fort la cuiller dans le sac, le noir s'eleva comme un nuage et couvrit sa chemise.

— Tr^s-bien! dit Leveneur... Maintenant versez dans le petit sac de papier et tassez jusqu'^ ce qu'il soit plein.

Janton s'en versa la moirie sur le pantalon.

Le sac pesait cent livres, c'est-a-dire que, pour le vider, il fallait quatre ou cinq cents operations comme celle quMI venait de faire.

A la dixieme, le maitre clerc n'etaitplus reconnaissable. Le noir de fumee lavait defigure ; il en avait au front, sur le voile des paupi^res, dans le nez, sous les livres.

— Courage ! disait Timpitoyable Leveneur, courage ! c'est le baptSme du commerce. Ah ! dame I vous voulez 6tre negociant... M. Laffitte a ainsi commence.

Madame Leveneur s'^tait retire au fond de la boutique

pour ne pas voir plus longlemps cette cruelle plaisanterie.

Manette ne savait que repondre a ceux qui lui demandaient tout bas, en entrant dans la boutique : Est-ce que ce n'est pas la H. Janton? Est-ce que M. Janton se serait place chez vous comme gar^on epicier? Oh ! comme votre gar^on de boutique ressemble a M. Janton !

Le maitre clerc commencait a trouver repreuvecommerciale un peu longue. Quoique Fair fCkt loin d'etre chaud, il suait comme en pleinete ; mais il suait noir. Le mallieu> reux n'avait plus figure humaine. Une pensee, ou pUitot une sensation, lui faisait prendre son sort en patience : c'etait la suave vapeur du diner, Todeur de Toie rutie... II se disait : Le pere Leveneur va me retenir a diner, et 11 sera tout a fait nuit quand je sortirai d'ici.

EneO'et, Theure du diner approchait, puisqueLanisette, en veste et en pantalon de velours violet tendre, entra dans la boutique.

— Tiens! le vilain n^gre! dit-il en appuyant sa large main sur le bonnet de coton du maitre clerc; combien Pavez-vous achete?

11 n'altendit pas la reponse de Janton, et alia se mettre a table.

Cinq beures sonnaient.

I«e sac de noir de fumee etait a peu pres vide.

— 11 faut aimer le commerce, vint lui dire Leveneur; mais il ne faut pas se tuer pour lui. En voila assez pour la premiere fois. C'est Fheure de votre diner, et je craindrais. . . (11 offrait en m^me temps une brosse a sa victime.) G'est aussi Fbeure a laquelle, le dimanche, nous fermons la boutique... Ce n'est pas que je veuille vousrenvoyer...

— Jecomprends, se dit Janton, il nem'invite pas a diner.

— Si vous voulez venir domain pour achever de transvaser votre noir de fumee, je vous mettrai le sac de cote.

Aujourd'hui, je ne vous retiens pas davantage ; cbarbonnier est mahre chez lui.

Et M. Leveneur avak insensiblement pousse Janton jusqu'a la porte. La, eomme pour lui donner le coup de grace, il lui dit :

— Tout bien calcule, Taffaire dont vous m'avez parle ne me sourit pas ; je vous engage a y renoneer. Ainsi, n'en parlons plus.

Infortune Janton ! A jeun, souille, chasse, il fut oblige de traverser la place, quoiqu'il ne fit pas encore nuit. Geux qui le virent passer ne surent ce que cela voulait dire. Get homme tout noir paraissait encore plus noir sur la couche de neige tombee de la veille.

— Encore un qui sait lire et ecrire ! se dit, avec Tironie d un tigre et atrocement heureux, Leveneur, en voyant le deplorable

Janton, mystifie, bafoue, ridiculis^, se fairs petit pour rentrer chez lui.

On se mettait a table dans Tarridre-boutique de M. Leveneur.

Lanisette s'etait assis a cdte de Manette, et tons deux faisaient vis-a-vis a M. et a madame Leveneur. On remarquait d6]k une intention dans cette disposition particuli^re des places. Aupres de toute autre personne que Hanette, si elegamment belle, le conducteur aurait pu avoir son prix. G'^tait un garcon de vingt-deux ans, rond et enlumine, blond et jovial, portant la t6te sur Tepaule, par Thabitude de veiller sans cesse sur les roues de la voiture et les longes deTattelage, ayant de jolies dents, les yeux bleus, vifs, quoique tr^s-petits, mais g^tant ces quelques avantages naturels par certaines manies. Par exemple, pour donner de la finesse a ce qu'il disait, il clignait toujours un ceil, montrait le bout de la langue, qu'il pincait entre ses dents, et se frottait vivement les mains Tune contre Tautre. Du

reste, il cbannait toutes les filles d'auberge par sa mani^re de poser son bonnet sur Toreille, et par les graeieusetes qu'il leur faisait. Personne ne sifflait comma lui la romance au moyen d'une carte qu'il placait par le tranchant sur ses-l^vres harmonieuses.

On devine aisement les propos qu'ecbangerent le jeune eonductenr et son bdte jusqu'a ce que le vin les eiit un peu echauffes. Ce ne fut pas plus insignifiant, toutefois, que ee qui se dit, au debut d'un repas, a la table des gens de qualite.

Mais, quand ils eurent passe des treilles de Bordeaux a celles de Voln«y, de celles de Volney aux clos de Medoc, et des clos de Medoca ceux de Chambertin, tout ense versant par intervalle de

petits verres de madere et de porto, car la cave de I'ancien garde-cbasse etait ricbement meublee, rintimite s'augmenta, ou prit du moins un autre caract^re entre Thdte et le convive.

— Tu dois savoir bien des cboses, dit Leveneur a Lanisette, toi qui passes ta vie sur la grande route, qui vois tant de gens, qui entends tant de propos?

— Ma foi ! k vous dire yrai, monsieur Leveneur, la cbose dont j'entends le plus parler depuis trois ou quatre ans, c'est vous.

— Moi?

— Comme je vous le dis. On ne s'entretient, dans les auberges, que de vos proprietes, que de vos grands biens, de vos acquisitions, que de votrc fortune enfin, qui passe, dit-on, un million.

— Les imbeciles ! dit Leveneur, qui ne parut pas gouter infinimen^cette nouvelle phase de la conversation.

— Ah ! ils en disent bien d'autres !

— Vraiment ! et quoi done?

L'air discret de Lanisette ne plut pas a madame Leveneur.

— S'il fallait vous repeter.. .

— Repdte, mon gargon.

Ne pas insister eti ^te maladroit de la part de Leveneur.

— A yotre sante, monsieur, madame et mademoiselle, dit Lanisette apres s'^tre verse un plein verre de vin de ch^teau-neuf-du-pape, comme s'il eti voulu s'encourager a parler, ce qui n'etait pas du tout dans son intention, car il avait le vin fort pen prudent

et tr^s-expansif. Quand il eut vide son verre et cheque sa langue contre le palais, il reprit ainsi :

— On dit qu'il n'est pas possible que vous ayez gagne eet argent comme tout le monde.

— Je Tai vole, n'est-ce pas? dit brusquement Leveneur.

— II y en a qui le disent.

Manette pMit.

Un faux eclat de rire partit des l^vres de son p^re.

— Mais pas tons, p^re Leveneur, osent dire cela*

— Et que disent les autres?

— Vous voulez le savoir?

— Voila pour que tu le discs, repondit Leveneur en versant un plein verre de frontignan au terrible causeur.

— Us disent que vous 6tes un assassin.

— Mon pdre !

— Silence, mademoiselle !

Madame Leveneur devin); blanche comme la nappe.

— Oui, ils disent que vous avez empoisonne le comte de Meursanne pour vous emparer de son argent.

— Quelle histoire ! dit Leveneur en faisant dix mouve-

ments a la fois pour n avoir pas Tair d'etre attentif a ce qu'il entendait ; se coupant du pain, se versant a boire, cherchant le

sel, le poivre, regardant sous la table comme sMI eut laisse tomber quelque chose. Get homme terrible,

qui eiit tue un homme pour un oui oii pour un non, s'efforcail de parailre calme au moment ou on I'accusail devant sa famille d'etre un assassin.

— Ge n'est pas tout, poursuivit TimplacaMe Lanisette.

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— D'autres disent...

— Je suis curieux de savoir ce qu'ils disont...

— Que vous 6tes sorcier.

— J'aime mieux cela.

Cette fois, Feclat de rire de Leveneur fut un peu moins ^

faux.

— Sorcier! s'ecria Manette. Qu'ont-ils done, pour accuser mon pere de tant de manieres?

— Oui, mademoiselle, comme je bois a la chere votre, ils pretendent qull n'est pas nature! que, des qu'il y a une bonne affaire a traiter a cinquante lieues de Saint-Fareol, votre pere en soit pr^venu le premier, et se presente avant les autres ; qu'il n'est pas ordinaire que, lorsque le ble va augmenter sur les marches, votre pere achete deux mois d avance tous les grains, comme s'il tisait dans la pens^e des fermiers.

Madame Leveneur etait visiblement mal a Taise; elle regardah son mari pour lui emprunter une contenance. Leveneur ne lais-

sait plus rien paraitre sur son visage. — Decidement, ils ne saventrien, et ils ne sauront jamais rien, pensait-il.

— lis disent encore que, d^s qu'il y a un bon placement d'argent k faire, M. Leveneur le sait le premier ; qu'ainsi tout derni^rement il a fait une rente viagere de six mille francs a une personne qui n'avait que quarante ans, et pour un bien de quatrevingt mille livres seulement, et lorsque nulle autre n'osait donner mille ecus. Eh bien ! au bout de six mois, cette personne s'est tuee... Qui avait

ISO MANETTE.

dit cela a M. Leveneur? ou avait-il lu que cette personne avart le projet de se tuer?

A ces mots : ou avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer, Leveneur perdit de nouveau son sangfroid ; il fut encore un instant trouble, et, sans necessite, il dit a sa fille :

— Ya chercher du vin de Champagne.

— Mais il y en a deux bouteilles sur cette table, fit observer Manette, a qui le trouble de ses parents n'echappait pas.

— Je te dis d'aller a la cave chercher du vin de Champagne ; il sera plus frais.

Cet ordre fut accompagne d'un regard effrayant. Manette obeit.

— A ce compte, je serais ou un voleur, ou un assassin, ou un sorcier, replictua avec calme Leveneur, qui eut le bon sens de ne pas chercher a repousser cette triple supposition par une refutation en r^gle.

D'ailleurs, le pauvre Lanisette ne tenait pas le moins du monde k epouser las opinions dont il se constituait Techo.

Aussi rien ne fut plus facile a Leveneur que de lui retirer ce terrible sujet de conversation.

— Voyons, Lanisette, lui dit-il, n'oublie pas que je t'ai place a table aupr^ de ma fille.

— Je ne Tai pas oublie.

— Tu pourrais 6tre plus attentif.

— Elle mange a peine, et elle ne veut jamais boire.

— Cause avec elle comme si tu devais 6tre un jour mon gendre.

— Vous me dites cela un pen tard, p6re Leveneur, j'ai en ce moment la t^te comme un muids apr^ les vendanges; il me semble que je descends la c6te sans avoir mis le sabot.

— La voici!... k ton poste.

— J'espere, mademoiselle, dit.Lanisette, force d'etre aimable a briile-pourpoint, que voila du champagne qui ne sera pas naturel dans un instant.

— Pourquoi cela? demanda M^nettti.

— Parce qu'il sera m^le a Lanisette.

— Bravo! dit le p^re Leveneur, c'est comme qui dirait une farce, un calembour.

— Je n*en sais fichtre rien, repliqua le oonducteur; mais, a propos de farce, dit-il en regardant Manette de cet ceil qu'il cli-

gnait si amoureusement, je vais vous en dire une de mon ancien patron, M. Jorry, le maitre de poste de Prevallon. Ah ! elle est bonne, celle-la !

— Mon Dieu ! qu'il se fait tard ! pensait Manette ; il n'y aura plus de lumi^re a la croisee.

— M. Jorry done... Oii en etais-je deja, pere Leveneur? votre petit blanc est perfide. Ah ! m'y voici : H. Jorry avait comme vous, monsieur Leveneur, un beau rosier de fille a marier ; on supposait qu'elle aurait une fiere dot avec ca^ et des esperances en vignes,«en maisons, href, le tremblement ; car le p^re Jorry est, comme le p^re Leveneur, cousu d'or et de proprietes... Ah! pardon, p^re Leveneur, je ne me croyais pas chez vous.

— Va toujours, mon garden*

— A votre bonne sante, monsieur, madame et mademoiselle.

Manette se leva, et alia demander tout has a sa mere la permission de se retirer ; il allait ^tre minuit.

Leveneur, ayant devine le motif pour lequel sa fille avait quitte sa place, lui fit un geste imperatif, et elle alia se rasseoir. Elle pensa tristement qu elle ne verrait pas la ch^re petite lumi^re de Saint-Michel-hors-les-Bois.

Lanisette poursuivit :

— Mais voila que le pere Jorry repondit un jour a un avocat qui lui demandait sa fille : « Je veux bien vous la donner, mais je vous previens qu elle n'aura pour dot que cc que m'a rapporte depuis vingt ans un troisieme cheval toutes les fois que je n'en ai fourni que deux aux voyageurs. — C'est-a-dire que vous ne lui

donnez rien du tout pour dot? » repliqua I'avocat, mystifie par cette reponse. II lira sa reverence, et ne parla pkis d'epouser la fiHe a Jorry.

Apres Tavocat se presenta un medecin. 11 croyait aussi' cntortiller le maitre de poste. ((Ma fille vous plait, prenez>la ; mais sachez, lui dit-il comme a Favoeat, qu'elle n'a pour dot que ee que m'a rapporte depuis vingt ans le troisieme cheval toutes les fois que j'en ai fourni deux aux voyageurs. — Vieux bouffon ! » s'ecria le medecin, qui u'epousa pas plus que Favoeat la fille de mon ancien patron.

Mais un malin eut son tour, un conducteur comme moi, qui ditau p^re Jorry : « Pere Jorry, donnez-moi votre fille, ct je ne vous demande que ce que vous a rapporte depuis vingt ans le troisieme chevaUtoutes les fois que vous en avez loue deux, ou le quatrieme, quand vous n'en avez loue que trois, ou le cinquieme, quand vous n'en avez loue que quatre. — Prends-la, lui dit le p^re Jorry en Tembrassant ; epouse ma fille, c'est toi qui la merites, puisque tu as compris celui qui veut ^tre ton beau-pere : tu es du metier... »

— Qu'en dites-vous, mademoiselle?

— Je dis, monsieur Lanisette, que Thistoire est fort jolie, mais que je ne la comprends pas plus que Tavocat et le medecin.

— Et voila ce que c est, dit M. Leveneur de ce ton de moquerie qui lui etait familier, d'etre aussi savante qu un medecin et qu'un avocat; d'avoir appris le dessin^ la mu-

sique, la danse, et quoi encore? pour ne pas savoir que les maitres de poste font payer aux voyageurs, par un usage qui n'a

jamais change, un cheval en plus de ceux qu'ils leur foumissent; cheval fahuleusement supplementaire, que personne n'a jamais vu, et qui est pourtant le plus clair et le plus beau de leurs henefices. Mais Lanisette aura le temps de vous apprendre cela quand vous serez... Suffit, dit M. Leveneur; et se tournant vers le conducteur : Mon bon Lanisette, ii faut Texcuser, on lui a appris le latin. Vous pouvez vous retirer. Nous avons, votre mere et moi, a causer longuement de vous avec M. Lanisette.

Manette, retenant deux grosses larmes dans ses yeux, se leva, et alia embrasser son pere et sa mere.

— Et Lanisette? dit M. licveneur en lui designant la joue eearlate du conducteur.

— Jamais, mon pere.

— Jamais!

Et, d'un mouvement plein de noblesse, Manette prit un des flambeaux poses sur la table, et se i^etira avec une telle dignite, que Leveneur, clone sur sa chaise, ne fit entendre un ricanement de colere que lorsque sa fille franchissait deja les premieres marches de Tescalier.

Madame Leveneur tremblait comme une personne nerveuse a Tapproche de Torage. Lanisette, qui avait recu la commotion de cette noble sortie, finit par dire ; « C'est une jeunesse delicate, faut des menagemeuts, p^re Leveneur. » Un trentieme verre de vin le consola de Tabsence du baiser.

Comme pour se venger d'un acte de rebellion que dans son ame il attribuait a sa femme, Leveneur dit aussitot que Manette ne fut plus presente :

— Madame Leveneur a jete les yeux sur toi, mon garcon, pour etre le mari de notre fille Manette.

— Va pour Manette, dit Lanisette, qui etait trop niais pour s'elonner d'etre si heureux.

Alors commenca entre les troispersonnages restes a table un entretien qui se prolongea jusqu a deux heures apres minuit, et dont la conclusion fut que Manette ^pouserait Lanisette dans un mois.

— Allons ! dit Manette en entrant tout emue dans sa chambre, il est trop tard. Elle attendit encore quelques instants; mais, ne voyant pas de lumi^re repondre a celle de son appartement, elle r^ta : II est trop tard ! Son visage etait pale, fremissant, bouleverse. Elle s'assit, se leva dix fois dans la mSme minute. Oh ! s'ecria-t-elle enfin, que j'aurais desire lui apprendre combien je souffre! Me marier h un cocher, a un homme qui boit, qui joue, a ce... Hon Dieu ! c'est peut-Stre un honn^te jeune homme, mais je ne Taime pas, je ne Taime pas ! plutot la mort. A qui dire mes peines? murmurait encore Manette, le cou tendu vers la croisee dans Tespoir de voir s'enflammer un point de rhorizon. Ma bonne mere ne voudrait pas me marier malgr^ moi, je le sais, mais elle n'ose pas avoir Tombre d'une volonte devant mon p^re... Eh bien ! j'aurai de la force toute seule. Je dirai a mon p^re : Non! non! non! tuez-moi, et il me tuera : je me laisserai faire.

Apr^ ces paroles, coupees de pietinements nerveux, de hoquets etouffants, et melees d'abondantes larmes qui ruisselaient en perles d'argent sur sa jolie toilette, Manette, vaincue par la douleur, allait s'agenouiller pour dire sa pri^re lorsqu'elle enten-

dit frapper deuxpetits coups au carreau de sa croisee.— G'est le vent, pensa-t-elle, qui pousse les branches des peupliers contre la maison. — Mais ce soir il n'y a pas de vent, se dit-elle presque aussitot. Les deux coups se repet^rent. Elle 30 leva cette fois, alia hardiment a la croisee; elle souffrait trop poursongera la peur. EUeou-

vre. A la clarte des etoiles, elle distingue le visage d'Engelbert.

— Yous !.., Mais I'etonnement 6ta la parole a Hanette. Monte sur un arbre, le dessinateur de la fabrique de

Saint-Michel-hors-les-Bois s'etait avance jusqu'au bord de la croisee a la faveur d'une longue et solide branche sur laquelle il s'assit.

— Herci! lui dit Manette en lui tendant la main; merci d'etre venu.

— Mais qu'avez-vous? vous 6tes emue...

— Oui, jelesuis... Hais comment avez vous su que j'etais mal, que je souffrais? Oh ! oui, je souffre beaucoup...

— Hier vous avez allume trois bougies; il etait convenu cntre nous que c'etait un signe de douleur...

— Mais je Tai retire aussit6t, ce signe...

— N'importe! cela m'a cause un pressentiment... Ensuite... mais parlez-moi de vous.

— Ce pressentiment ne vous a pas trompe. On veut me marier... Vous le voyez, je suis deja paree...

— Vous marier ! ce n*est pas possible.

— Non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! murmura Manette avec une volubilite febrile.

Pendant quelques minutes, les deux jeunes gens resterent plonges dans une consternation muette : Manette les yeux leves vers le ciel, qui etait d'une rigidite effrayante ce soir-la par le froid qui regnait ; Engelbert le front penche sur sa poitrine. Gette sc^ne de douleur et d'amour a une croisee et sur un arbre blanc de givre offrait le caract6re mystique et r^veur des peintures de Cornelius et d'Overbeck. Ni Tun ni Tautre des deux amants n'avait songe a cette crise si fatale et pourtant si naturelle ; mais a quoi avaient-ils songe? s'^taient-ils dit seulement qu'ils se marieraient? Leur esperance s'envolait avant m^me

qu'ils eussent pense a se faire une esperance, de m6ine qu'un oiseau sort d une cage qu'il a trouvee ouverte et ou personne n'a songe a renfermer. Rompant le premier le silence :

— Qu'allons-nous devenir? dit Engelbert.

— Conseillez-moi, repondit Manette, car jen'ai pas ma t6te en ce moment.

— Si vous refusiez de vous marier...

— Ne vous ai-je pas dit ce qu'est mon p^re? son caractere despotique, violent? Oui, je puis refuser ; oui, je puis parvenir, a force d'energie dans la volonte, a ne pas me marier avec Thomme qu'il m'impose; mais Texistence, je le sens, ne serait plus possible dans la maison apres une telle victoire. Ma m^re et moi nous mourrions sous les mauvais traitements. Je ne voudrais pas faire mourir ma m^re.

— Pauvre amie !

— Mais vous ne me conseillez pas !

— Non, je ne vous conseille pas, repeta Engelbert avec un regard plein d une sombre desolation, et qui voulait dire : Si je vous conseillais, oseriez-vous faire ce que je vous dirais? Non ! \e n'aurais gagne que de dt^couvrir toute Tetendue de votre faiblesse cachee sous votre exaltation.

— Ainsi vous voulez que je sois a cet homme?

Le jeune artiste poussa un soupir, qui, en passant par toutes les voies douloureuses de son ame, prit le caractere d'un rugissement. Deux larmes longues et glacees s'etaient figees au coin de ses paupieres, et son front s'etait convert de la blanche decoloration des Christ d'Albert Durer.

— Manette! Manette! dit-il, nous etions si heureux hier...

Adorable illusion ! adorables regrets ! Leur bonheur d'hier (itait de se reveler Tun a Tautre par le rayonnement de

deux lueurs incertaines ; mais le coeur fait litiere de tous les passes.

— Chat! interrompitManette. Entendez-vous cette voix rauque et avinee?... C'est celle de Thomme que je dois epouser.

— Vous ne lepouserez pas! dit Engelbert avec cette fermete allemande qui est de granit.

— N'est-ce pas, mon ami?

— Jamais!

Une seconde fois, Manette tendit sa petite main a Engelbert, qui la pressa longtemps eontre ses levres.

— Vous ^tes bien decidde? demanda-t-il ensuite.

— A tout, m6me a la mort.

— Pas encore, reprit en souriant le jeune homme.

— II faut d'abord voussuivre, allez-vous me dire? Quelle est la distance de cette branche a terre?

— Trente pieds environ.

— Aidez-moi, dit Manette en posant un genou r^solu sur le bord de la croisee.

— Que voulez-vous faire?

— Descendre. Et nous fuirons, nous irons ensuite ou vous voudrez... Nous marcherons, nous irons loin, bien loin, bien loin...

Charmante imagination ! Le courage, la resolution, prenaient dans cette kme jeune et froissee les couleurs d'un conte de fee.

— Restez I ou vous conduirais-je?

— Ou vQUs voudrez, vous dis-je.

— Mais on me poursuit, on me cherche. Faut-il que je vous expose?...

— On vous cherche!... Mais qui?

— La gendarmerie... la police...

— Vousra'epouvantez!... Qu'avez vous done fait?

— Prevoyant que je serais appel^ cette annee a satisfaire k la loi du recrutement, j'avais envoye Tan passe deux mille francs a

ma mere pour qu'elle mit a la masse et m*eiit un remplacant.

— Oui, disait Manette... Je vous ecoute...

— Ge sacrifice accompli, et il etait grand, car je fus oblige de recourir a la generosite des maitres de la manufacture pour qu'ils m'avancassent cette somme, je me croyais tranquille; j'avais delie ma vie du service militaire, toujours si funeste a la carriere d'un artiste.

— Ensuite?... interrompit Manette, impatiente comme la douleur...

— Un an s'etait ecoule depuis cet envoi des deux mille francs lorsqu'il y a deux jours une lettre de ma vieille m^re, qui n'babite plus Strasbourg, mais un village pr^s de Colmar, vient m'apprendre qu'elle les a seulement recus de la veille.

— Les deux mille francs ! s'ecria Manette avec autant de surprise que d'effroi.

— Les deux mille francs. II etait trop tard, ajoute ma m^re ; le tirage avail eu lieu le mois dernier, et par consequent je suis refractaire, et Ton me poursuit:

— Oh ! men Dieu I s'ecria Manette en joignant les d6ux mains, comment cette lettre a-t-elle ete detoumee en route?

— Cette somme, me dit enfin ma m^re n'en est pas moins arrivee a propos ; elle s'en est servie pour payer les frais d'une longue maladie de mon fr^re. Comprenez-vous, vous expliquez-vous par quelle fatalite ces deux mille francs ne sont pas arrives toutde suite a leur destination?

— II y a la-dessous, dit Manette, un myst^re... mais c'est incroyable...

— C'est incroyable, comme vous dites, mais pourtant cela est. Toutes les circonstances sont presentes a mon es-

prit. J'avais enferme deux billets de banque de mille francs dans unelettre...

— Et qu'avez-vous fait ensuite de cette lettre? demanda Manette, qui connaissait tous les accidents administratifs d une lettre depuis le moment ou on la jette dans la boite jusqu'a celui oA elle arrive.

— Je Tai mise a la poste de Saint-Fareol, ici, chez vous, dans la botte.

— Et elle n'est pas parvenue?

— Elle est parvenue, mais au bout d'un an.

— Au bout d'un an !...

— Quand cet argent si difficilement obtenu ne pouvait plus 6tre d'aucune utility pour moi. Eniin, voila Thorrible position ou je suis. N ayant pas repondu a Fappel de ma classe, je suis considere aujourd'bui comme refractaire, et la gendarmerie a ordre de m'arr^er partout ou elle me trouvera. Maintenant, jusqu'a ce que j'aie regularise ma position, c'est-a~dire que j aie rejoint mon corps, je suis oblige de vivre cache.

— Oh ! mon Dieu ! dit Manette, tous les malheurs a la fois! Et ou irez-vous?

^ — Un fermier des environs m'a recu chez lui ; j y resterai jusqu'a ce que je me decide a rejoindre mon corps et a prendre le fusil pour huit ans...

— Huit ans !

— Pas moins.

— J'attendrai, dit heroiquement Manette.

— Ou?

— Je ne sais. La-bas peut-6tre, ott sont ces pierres si blanches.

Manette designait le cimeti^re du village qui blanehissait dans la glaciale atmosphere. Alors seulement ils s'aper- (urent que le froid etait d une rigueur epouvantable. La

terre craquait, et tout autour d'eux avait l*engourdissement bieuatre de la mort,

— Comment nous voir pendant les quelques jours que j'ai encore a passer ici?

— Ne venez plus, repartit Nanette ; entendez-vous?

— Je vous ecrirai.

— Oui, ecrivez-moi... Mais on saura que je regois des lettres... On voudra connaitre... Si Ton venaita decouvrir... je serais perdue, mon p^reme broierait, m'aneantirait sous ses pieds... Attendez... ecrivons-nous sous des noms supposes... Quels noms? A mademoiselle Clarisse Trelard, a Semeuil ; c'est un petit village pr^s d'ici. Toutes les lettres passent une derni^re fois par mes

mains; quand je lirai cette adresse, fort indifferente pour mon pdre, je garderai la lettre qui la portera. Mais pour vous repondre?

— J'y pensais. Vous ecrirez a M. J^rdme Dervieux, a la manufacture de chales de M. Gommandeur, a Saint-Michelhors-les-Bois. Le concierge, un vieux brave homme de mon pays, recevra mes lettres, je vais le prevenir, el il me les portera lui-mSme oil je suis cache. Ainsi nous ne eesserons pas de nous dire nos pensees, nos sentiments...

— Nos douleurs, ajouta Manette. Mais il sefait tard, ditelle, je serais en peine pour vous... adieu, ami...

— Adieu...

— Quand m'ecrirez-vous? demanda Manette.

— Demain.

— Oh! oui, demain.

Manette allait fermer la croisee, ellc se retint pour dire encore :

— Mais si vous ^tes decouvert, si vous 6tes pris, que ferez-vous? . .

— Je me tuerai.

— Bien sfir? demanda avec une familiarite, une vulgarite sublime, Tadorable Manette.

— Je vous le jure.

— C'est-tres bien, reprit-elle; encore une fois adieu. Manette ferma sans bruit la croisee ; Engelbert descendit

(le Tarbre.

Ni Tun ni Tautre n'avaient pense que la branche de peuplier toucbait a la croisee, que la croisee etait ouverte, H quails auraient pu tout aussi bien causer dans la chambre qu'en plein air.

Le soir du lendemain, madame Leveneur, apres le souper, resta pres de sa fille dans Tarriere-boutique, et lui dit, avec les menagements dont elle crut devoir user, les projets de la famille sur elle : dans un mois elle epouserait Lanisette.

— Ce n'est pas vous qui voulez cela, dit Manette, qui ne savait pas que son malheur fiit si prochain.

— Mais tu te trompes, repondit la timide madame Leveneur, jesuis sur ce point d'accord avec ton pere...

Manette, qui ne voulait pas donner un dementi a sa mere, se contenta de sourire.

Dupe un instant de cette apparente resignation, madame Leveneur se plut alors a faire passer devant les yeux de Manette les bijoux et les toilettes qu'on lui donnerait pour son mariage.

— Tu auras une paire de boucles d'oreilles en perles fines. Ca sera beau.

— Oh ! oui, tres-beau! repetait machinalement Manette en pensant qu'il y avait deja une lettre d'Engelbert dans le panier, raais qu'elle ne pouvait la retirer que le lendemain.

— Tu auras un collier avec six gros brillants.

— Encore !

— Mais ce n'est pas tout, cWre enfant. Tu verras les douze belles robes que je t'ai commandees.

— Deja couimandees !

— Ce n'est pas trop tot si Ton veut te marier dans un mois.

— Oh ! oui ; j'avais oublie que mon manage se fera dans un mois.

— Tu auras' encore....

Mais, voyant que sa fiUe, au lieu de se rejouir a Tannonce de toutes ces belles choses, prenait de plus en plus un visage triste, madame Leveneur s'arr^ta tout court au milieu desa brillante enumeration, et elle regarda iixement Manette. En un clin d'oeil, la m6me emotion de peine se peignit sur leurs visages, et elles se lev^rjBnt en m^me temps pour se precipiter dans les bras Tune de Tautre. Elles s'embrass^rent ; elles pleur^rent, et leurs pleurs en disaient eloquemment la cause. La peur leur faisait porter a chaque instant les yeux au plafond ou elles redoutaient d'entendre tonner, par le judas, la voix de M. Leveneur. Dans cet epancbement la timide m^re trouva, pour ainsi dire, le pardon de sa faiblesse; ses larmes disaient combien elle etait loin d'approuver le mariage desa fiUe avec le conducteur de diligence ; mais c'esttout ce qu'elle osa manifester, et encore sa volonte ne fut presque pour rien dans cet aveu tacite. Elle s'accusa sans prendre I'engagement de reparer sa faute maternelle ; elle aurait volontiers dit a Manette de la consoler. Aussi celle-ci, qui la cx)nnaissait bien, ne profita pas de cette expansion pour la prior de fle-

chir son p6re et de changer ses projets. Elle la plaignit et ne Vaima pas moins.

— Montez, dit-elle ensuitea sa m^fe, montez vita; je craindrais, si vous restiez plus longtemps ici, que mon p^re

nc vous fit encore quelque scene. Je Ven tends marcher a grands passur notre t^te... il s'impatiente... «

— Tu as raison, voici Theure de. notre travail... de notre... de notre...

Madame Leveneur, malgre ses efforts, ne parvint jamais a remplacer par un autre mol colui dont elle venait de se servir pour exprimer la besogne (pi Vile allait, comme de coutume, fairea Tetage superieur avec son mari. Elle s'essuya soigneusement les yeux et monta.

Nanette entendit verrouiller les deux portes, celle du haut et celle du bas de Tescalier tortueux qui conduisait a la chambre ou s'enfermaient si mysterieusement chaque soir son pere et sa mere.

Le silence habituel regna bientot autour de la boutique et dans la boutique. Manette se mit a tourner melancoliquement son rouet. Son ame ne suivait certes pas le chanvre qui allait s'amincissant autour de la roue ; elle etait avec celui qu'elle avait vu si desespere la veille, et qui avait jure de se donner la mort plutot que de perdre huit ans de sa vie dans la dure servitude de la vie militaire. Dansun pays si favorise en gendarmes, en mouehards de toutes livrees, il fallait craindre que le refractaire ne fut bientot decouvert au fond de Tasile ou il se cachait. Cette pensee bru-

lait le sang de la jeune fille : un instant, vers onze heures, son imagination s'alluma tellement a ces suppositions, qu'elle crut entendre des coups de fusil dans la campagne. C'est sur lui qu'on a tire, pensa-t-elle ; on aura voulu Tarreler; il aura fait resistance... Oh ! mon Dieul s'ecria Manette en sentant se briser dans sa main le fil qu'elle tenait... est-ce un presage? sa vie aurait-elle ete tranchde comme ce fil? Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle crut a la mort d'Engelbert. Ah I que n'ai-je, dit-elle, la leltre qu'il a dii m'ecrire! je saurais... mais jusqua de-

main matin je ne saurai rien. Les lettres sont dans la cliambre de mtn pere... En drsant ces derniers mots, Manette leva les yeux au plafond.— Je ne connaitrai done jamais ee qu'ils font dans cette chambre?

Dans eette arriere-boutique s'acerochaient au hasard, s'entassaient pele-mele, les ustensiles de la maison : les chaudrons, les fourneaux, les caisses, les vieux sacs, les tonneaux. Les regards de Manette, lances sans direction, toraberent sur une double echelle placee dans un angle sous la triple protection de plusieurs planches, d'un voile forme par les toiles d'araignees et d une obscurite parfaite. Sa curiosite prit tout a coup les proportions d\m immense (lesir; elle quitta sa place et alia sans bruit vers Tangle tenebreux ou etait la double echelle. D'un coup d'ceil ellc concut son projet et en calcula les difficultes. Aussit^t, avec une delicatesse de voleur, une prudence d'evadee, une attention qui ne se compare a rien, elle transporla sans bruit les planches a un autre end roit, etvint placer la double echelle au milieu de Tarriere-boutique. Que d'au- Ires mouvements n'executa-t-elle pas en re-

tenant son pied, son haleine, sa vie, pour ainsi dire, avant d'en arriver a ce premier resultat!

Apres avoir eteint sa lampe, elle ouvril la double echelle, et la disposa de mani^re a ce que le sommet repondit a Touverture du judas. Elle en franchit ensuite les echelons inferieurs, mais avec hesitation, avec crainte, sachant et s'avouant que son action etait blamable. Aussi ses petits pieds tremblaient, poses par la pointe sur les echelons, et plus d'ime fois elle faillit se laisser tomber. Son esprit en ee moment etait trop preoccupe pour ecouter la voix de la froide prudence; elle revint sans doute plusieurs fois sursa determination; mais enfin, apres tous ces combats et oes reculs, elle se trouva en haul de Techelle, la t6te a unefai-

b]e distance du plafond, la main sous l6 judas. Elleretenait son haleine. Ici le fremissement de la crainte fut plus vif encore ; elle touchail au terme de son audace, au point le plus perilleux. Comment soulever sans bruit cette petite planche? Le moindre bruit... On tremble d y penser. Manette pose pourtantsous le judas sa main ouverte en calice, et, concentrant toute son habilete dans Textremite de ses doigts, elle pousse legerement, souleve pen a peu, enfin ouvre le judas, et instantanement la lumi^re de Tappartement frappe ses yeux. Manette sentit perler une goutte de sang glacee sur son coeur. Un instant son poignet, d^bordant le plancher de la pi^ce oil etait son pere, soutint en equilibre le petit carre de bois du judas. S'il fut tombe!... Manette, apres Tavoir tenu ainsi en Fair quelques secondes, le ramena sur le trou mtaxe, mais de facon a laisser decouverte une faible portion de cette ouverture, une fente par ou lancer le rayon visuel dans Tappartement. Rien ne la trahit. L'adresse fut celle d une souris. Mais de quelle foudroyante surprise Manette ne fut-elle pas at-

terree lorsque, par cette coulisse menagee a la lumiere, elle apercut son pere et sa mere assis pr^s d'une table sur laquelle s'elevaient une montagne de lettres et deux rechauds allumes! — Que font-ils?

que peuvent-ils faire? se dit-elle; etque veut dire? —

Manette n'eut pas longtemps a s'adresser les memes questions.

Ouvrant une boite en fer-blanc dans laquelle s'amassait la vapeur produite par Teau qui chauffait sur un des deux rechaudSj M. Leveneur y prit une certaine quantite de lettres, et les jeta toutes moites sur la table.

— Lis*moi cela, dit-il ensuite a sa femme.

Manette, effaree, avait peine a croire a ce qu'elle voyaii.

iStait-ce bien son pere qui ordonnait de lire les lettres des

autres, de les decacheter?

— Mais mon ami...

— Voyons, dep^che-toi.

— Je crains que quelque jour...

— Toujours la m6nie chanson !

— Songe que si Ton venait a savoir. .. Ge serait affreux, horrible !

— Assez!

— Puisque tu le veux...

— Oh ! c'est epouvantable ! se dil Nanette en cachant de honte son visage dans ses mains.

Docile a cette voix redoutee, madame Leveneur lut :

Monsieur le curi de Vermanton h madame la conOesse de

Monthorin.

((Ma chere dame, ((Votre grand age vous fait voir des fautes la.. . »

— Bon ! bon ! c'est une vieille devote qui a ecrit a son confesseuretalaquelleson confesseurrepond. A une autre ! Qu'est-ce que cela nous fait?

Appuyant le pouce sur la place du cachet, Leveneur scella de nouveau la lettre, qui alia joindre un monceau d'autres lettres deja visitees de la m6me maniere, car Toperation a laquelle il se livrait etait commencce depuis longtemps.

Madame Leveneur lut encofe :

<(Mon cher frero,

((No faiies pas assurer votre manufacture par cette so- « ciete anglaise dont vous m'avez parle; j'ai pris des ren-

« seignements secrets, mais certains; elle est a la veille de « faire.banqueroute, qiioique les actions soient en hausse. »

— Diable I s'ecria Leveneur, moi qui ai pour dix mille francs d'actions de cettecompag^ie! Je vendrai demain... Note cela.

Madame Leveneur prit note, son mari recacheta, line troisi^me lettre fut ouverte.

((Madame,

((Vos infidelitesme sont connues maintenant ; voire con- ((duite m'est devoilee... »

— Assez ! dit Leveneur ; nous avons du malheur ce soir : sur trois lettres, nous en ouvrons toujours deux oil il est question d'amour.

— Oh ! mon Dieu ! se dit Manette, qui n'y avait pas encore pense, si la lettre d'Engelbert est ici, mon pere la lira... Non, sans-doute; il n'y trouverait aucun interfit pour lui.

— Poursuis, dit Leveneur a sa femme; il se fait tard.

« Ma eh^re cousine,

((Je vous envoie les cinq mille francs que vous m'avez « demandes pour payer vos fermages et vos achats de bes- « tiaux. Ainsi que vous I'avez desire, cette somme est en « billets de la banque de Rouen ; vous en trouverez done « vingt-cinq de deux cents francs enfermes dans cette let- « tre. Si vous avez besoin des cinq mille francs que je vous u dois encore, dites-le-moi, je vous les adresserai imme- ((diatement.))

— ¥ en a-t-il bien vingt-cinq? dit Leveneur; voyons.

— Que va faire mon p^re de ces billets de banque? reflechit-Manette, de plus en plus terrifiee ; je tremble !

— Oui, le compte y est.

— Mais, mon ami, lui dit doucement sa femme, vous ne r^mettez pas ces billets dans cette lettre.

— Je les remettrai dans quinze jours; la lettre aura ete ^garee.

— Vous disposez done de ces cinq mille francs?

— Pour quinze jours seulement, vous dis-je; c'est une mis^re. Mais, en ce moment, Pargent est tres-rare, les eaux sont basses; ce sera toujours une centaine de francs d'inter6ts, m^me mieux.

— Mais ces gens-la attendent cette somme pour...

— lis ne perdront rien pour attendre, repliqua Leveneur avec une affreuse ironie, puisque je leur enverrai leurs cinq mille francs dans quinze jours int^gralement. Me prendriez-vous, par hasard, pour un voleur?

— Oh! je ne dis pas cela, repondit ms^dame Leveneur.

— Oh 1 mon Dieu ! mon Dieu ! se dit Manette, les l^vres blanches de paleur, les yeux hagards , je m'expUque maintenant comment il s'est fait que les deux mille francs envoyes par le pauvre Engelbert a sa mere pour qu'elle lui achetat un remplagant ne lui sont parvenus qu'un an apr^s leur envoi. Mon p^re les avait... Je n'ose pas le dire... s'interrompit Manette ; mais c'est lui, c'est mon pere cpii est cause qu'Engelbert est en fuite, qu'il mourra..., que je mourrai, dit-elle plus has en allongeant la jambe pour descendre, car la douleur, la honte et Tindignation pesaient sur elie comme une meule ; elle chancelait, elle allait tomber. Tout a coup, elle s'arr^te, remonte Techelon : elle a entendu sa m^re qui lit cette adresse :

a Mademotselle Clarisse Trilard, »

C'estsoiis ce noip suppose qu'Engelbertdevaitlui^rire.

— C'est sa lettre, se dit-elle ; je suis perdue ! Sa pensee s'accrocha a cette branche de salut :

— Ce n'est pas mon nom; comment saurait-pn que cette lettre est pour moi?

— Faut-il lire aussi celle-la? demanda madame Leveneur.

— Nous aliens voir ; decach^te d'abord.

Madame Leveneur decachela la lettre et la deploya.

La tSte de Timprudente Manette etait presque dans Tappartement ; eomme le cosur lui battait !

— Lisez done 1

« Ch^re aimee,

« Hier, en vous quittant, je suis alld dire au concierge « de la manufacture, ainsi que je vous en avais pr^venu, « de me porter toutes vos lettres a I'endroit ou j'ai trouve « un refuge, et ou j'esp^re que la police ne parviendra pas « a me decouvrir. »

— Ah ! ah ! fit Leveneur, ceci commence fort bien .

— Continuerai-je? demanda madame Leveneur.

— Tres-certainement I Je suis curieux de connaitre le personnage qui se cache si pr^ d'ici ; car la lettre a ete mise au bureau de poste de Saint-Michel-hor&-les-Bois, je crois?

— Oui, repondit madame Leveneur.

— Si mon pere allait maintenant le denoncer ! Madame Leveneur continua :

« Elle ne me decouvrira pas sans doute oCi je suis. ma is

ISO MANBTTE.

a je ne pourrai pas toujours demeurer dans cet endroit « cache; il faudra dans qnelques jours que j'en sorte; et a pour aller ou? au regiment*! Jamais! jamais! »

— C'est done un deserteur? interrompit Leveneur.

« Je ne veux pas servir; non, je ne veux pas pendant « huit ans livrer mon corps avide d'indepenaiice, raon ((ame d^artiste, a la baguette d'un imbecile nomme cart poral ou sergent-major. D'ailleurs, le temps c'est la ((vie, et ma vie est a la peinture, aux arts, a vous, Cla- « risse! »

— Ce n'est pas un deserteur, c'est un refractaire amoureux, ajouta Leveneur. Mais quelle est done cette Clarissa a laquelle il ecrit? Vois done Tendroit ou cette lettre est adressee.

— A Semeuil.

— Si pr^s d'ici ! Connais-tu une Clarisse Trelard, a Serneuil?

— Non.

— Ni moi non plus. Continue.

Madame Leveneur, qui, comme toutes les femmes, avait un cote faible pour les romans, ne se fit pas prior pour reprendre :

« La reflexion, cbere aimee, m'est venue avec le calme, tf et le calme dans la solitude. Ne desesperons pas encore; « disons-nous d'abord que, n'eusse-je pas ete dans la posi- « tion mauvaise ou je suis, j'aurais toujours ete dans Tim- « possibilite d'obtenir votre main du consentement de vo- ((tre pere, qui est sans doute un honnete homme, mais ((qui a Tesprit obscurci par le commerce, le cceur plein « des affaires d'int^r^t, les goCits necessairement tres-vul-

((gaires. Enfin^ jamais un Spicier ne donnera volontaire- « me&l ga filLe a un artiste. On a vii des miracles; eelui-l& a ne se verra jamais. »

. — Tiens, dit Leveneur, c'est fort drole ; il parait que le p6re de cette Clarisse est un epicier comme moi. Connaistu, k Semeuil, un Spicier qui se nomme Trelard ?

— Non.

— C'est sans doute quelque epicier retire. Mais voyons la suite de cette histoire.

— Quel supplice ! murmura Manette, dont le front suait la glace.

Madame Leveneur lut encore :

« Cependant, si le mepris de votre pere pour les gens die tf mon espece n'est pas douteux, il ne lui donne pas pour n cela le droit de forcer sa fllle a epouser un valet d'ecu- « rie... »

— Ciel ! dit Manelte, tout va ^tre decouvert...

— Pourquoi t'arrt^tes - tu ? denianda Leveneur a sa femme.

— Pour rien.

— Va done !

Leveneur ne comprit pas la seconde analogic apr^s avoir senti la premiere. Sa femme s'y arr^tait un instant comme pure singularite.

« Ainsi, croyez-moi, ch^re, reprit madame Leveneur, « ne nous laissons pas vaincre tout d'abord par la mau- « vaise desti-

nee. Vous avez quelques jours devant vous ; a mettons-les a profit pour preparer un projet qui reussira « infailliblement si vous m'aimcz comme je vous aime, et <(je le crois. Ce projet. jo vous le dirai, je vous en soumet-

« trai les details, mais dans ma prochaine lettre, car il faut, « avant que je ne vous fasse cette confidence, que vous ayez <(repondu a celle-ci ; il faut que je sois sCir qu'elle vous « est parvenue. Repondez-moi done et esperez. A Dieu et « a vous.

((JerSne Deryieux. »

— Ce Jer6me Dervieux doit 6tre quelque employe a nos manufactures de chales de la prairie; je m'en informerai.

— Que dil-il ? pensa Manette. Mais il finirait par savoir que c'est Engelbert.

— Pourquoi vous en informer? dit fort sensemeni madame Leveneur, puisque vous savez son nom et ce qu'il est?

— C'est juste, madame Leveneur, c'est juste. Pliez et recachetez cette lettre ; n'en privons pas mademoiselle Clarisse.

— Ma m^re nous sauve d'un grand danger, dit Nanette en emboitant le judas a sa place.

II etait temps, Leveneur se levait. II passa juste a Tendroit du plancher que sa fille venait de quitter ; son talon s'appuya sur le judas.

Mais Manette etait deja au pied de Techelle ; elle la plia sans bruit, et alia a tatons, dans Tobscurite, la porter au coin qu'elle occupait, ayant soin de la cacher derri^re le chaos de meubles et

d^ustensiles qui la masquaient auparavant. Manette gagna ensuite sa chambre, et elle ne dormit pas.

Longtemps avant Thcure accoutumee, Manette descendit au bureau pour mettre les lettres dans les divers sacs de cuir affectes au service de chaque commune. Son premier soin, on le suppose, fut de prendre celle d'Engel-

bert et de la cacher dans la poche de son tablier. On salt au prix de quelW emotion elle en avail appris d'avance le contenu.

Pendant la nuit de fi^vre et d'insomnie qu'elle venait de passer, nuit de feu, nuit navrante oijL la mauvaise action de 3on p^re I'avait tourmentee jusqu'a lui donner le delire, elle avait discut^ avec elle-m^me tous les moyens de faire savoir a cehii qu'elle aimait le danger auquel il s'exposait et Texposait elle-m6me en lui ecrivant. II fallait lui dire ce danger sans eveiller en lui d'autres soupgons, sans ^veiller ceux de son p^re, sans dire formellement a Engelbert : Vos lettres sont decachetees et lues. Car c'^tait pareillement dire a son p^re : Vous decachetez mes lettres, vous les lisez. Songer a faire parvenir sa lettre par une autre voie que la poste etait une folie, tenue dtroitement comme elle I'etait.

A quel moyen adroit, subtil, ing^ieux recourir? Manette n*en prit aucun, et ceci est le comble du genie dans la cireonstance.

Elle se boma a deguiser un peu son ecriture et a dire a son amant ce que la lettre qui va suivre devait forcdment apprendre a M. et a madame Leveneur par une indiscretion semblable a celle de la veille.

L'aventure du pauvre Janton, pour le dire en passant, ayant ete connue de tout le village et des environs, le malheureux clerc tomba dangereusement malade: raais on blama generalement Leveneur, qui, de jour en jour, allail se faire moins aimer.

La journee se serait passee pour Manette, comme toutes les autres, a vendre du sucre, k peser du cafe, k timbrer en rouge ou en noir les lettres affranchies, a voler sans cesse de brancbe en branche sur Tarbre immense de Tepicerie, sans une cireonstance qui r^lame ici sa place.

Deux gendarmes du canton etaient entres pour boire deux petits veires d'eau^de-vie, car on debiftih detout dans la bienheureuse boutique de Leveneur. Selon Tusage, celui-ci avait aussitot lie conversation avec eux.

— Que dit-on de nouveau ? ¥ a-t-il toujours des malfaiteurg dans le3 environs? A-t-on arr^teles assassin* de la marquise de Lascars^

Enfin, il les provoqua tant, que les gendarmes lui repondirent:

— En attendant d'arr^ter ceux qui ont pille le chateau de madame la marquise de Lascars, nous avons de la besogne toute taillee : nous traquons depuis trois jours un refractaire cache tout pr^ d'ici ; il nous est avis que nous ne le pincerons pas sans peine : le refractaire est un gibier difficile. ^

— Voulez-vous le pincer tout de suite ? leur dit I^eveneur.

Manette poussa un cri.

— Qu'avez-vous? lui demanda un des deux gendarmes.

— Rien... rien... di^elle; je viens de me prendre le doigt en fermant trop ^tourdiment ce tiroir.

— C'est mauvais, cela, mademoiselle; mettez a la bl^ sure un peu de toile d'araignee, ou du marc de cafe, ou de I'encre, ou un peu d'huile d'olive, ou m^me un peu de farine, lui recommanda le gendarme, qui se tournant ensuite vers Leveneur, lui dit :

— Comment nous le feriez-vous pincer, ce refractaire?

— D'abord, que me donnerez-vous, si je vous le livre? repartit Leveneur.

Hanette regardait toujours son p^re avec un sentiment d'indignation et de pitie.

— Me donnerez-vous un billet de banque ? continua4-il avec le mSme sourire.

— De la banque de Rouen I

Le mot partit comme une balle des Wvres de Manette, et ce mot fit tressaillir Leveneur. U balbutia, se coupa, et finit par dire :

— C'est une plaisanterie ; est-ce que je sais ou se (5ache ce refractaire ? A votre bonne sante ! dit-il aux deux gendarmes ruraux en leur versant, en mani^re de conge, deux nouveaux petits verres d'eau-de-vie.

D6s qu'ils furent sortis de la boutique, Leveneur courut vers sa fille comme pour I'ecraser ; il s'arr^ta cependant avec la meme promptitude, se contint, et lui dit m6me avec une certaine indifference :

— Et d'ou connais-tu, toi, les billets de la banque de Rouen?

— Tant6t j'en ai vu un sur votre chemin^e...

— Ce n'est que cela, pensa Leveneur... heureusement ! Aliens! elle ne sait rien. N'importel ii ne faudrait pas que ces effrois se renouvelassent souvent, j'en mourrais.

Leveneur monta dans sa chambre.

Seule, Manette sortit la petite croix d'or cachee dans sa poitrine, et la porta pieusement a ses levres. Lesoir venu, son pdre et sa mere etant montes dans la chambre niysterieuse, Manette souffla sur sa lampe, et posa de nouveau Techelle au milieu de Tarriere-boutique; elle se placa sous le judas; elle le souleva, et le disposa ainsi qu'cUe Tavait deja fait. Manette vit alors passer le cortege d'enor^ mites dont elle avait cte frappee la precedentc soiree : le coeur brise de honte, elle attendit que le tour de sa lettro arrival.

Enfin, madame Leveneur lut a haute voixcettesuseription :

((A monsieur Jirome Dervieux, h la manufaclure de chdles de monsieur Commandeur, k Saint-Michel-horS' leS'Bois, »

— Est-ce que ce serait la notre refractaire? dit Leveneur, ramant de mademoiselle Clarisse Trelard? Voyons sa r^ponse.

— Mais je le crois... Mais oui, repondit madame Leveneiir en ouvrant la lettre.

Qu'on juge si Manette pr6tait une oreille et une ame attentives !

Madame Leveneur commenca :

« Mon cher Jerome,

({ Dieu soil beni pour vous avoir conduit sans peril au ((lieu de votre retralte ! qu'il soit beni miile fois I U aura « exauce mes voeux. Ne vous fiez pas trop, cependant, a la ((demi-securite dont vous jouissez en ce moment. Vous « avez raison, vous ne pouvez pas, et moi j'ajoute que vous « ne devez pas demeurer toujours cache. On vous decou- « vrirait assurement, car on soupconne deja votre retraite. « Qui? comment? me demande-rez-vous, puisque vous n'a- « vez encore ecrit qu'a moi, a moi seule, et une seule « lettre. C'est que cette lettre a ete par hasard decachetee « par mon p^re, et lue par consequent par lui. Oui ! par « mon pere. »

Leveneur frappa de ses deux mains ouvertes sur la table, en riant de toutes ses forces. La toux se joignit au rire pour le prolonger.

— Parbleu ! voila qui se rencontre a merveille : le pere de cette demoiselle Clarisse ouvre les lettres de sa fille,

qui, par consequent, les recoit decachetees deux fois, — par son p^re et par nous. Voila une discrete correspondance amoureuse ! Qu'en dites-vous, madame Leveneur?

— C'est un vrai roman, r^pondit madame Leveneur, qui, pour la premiere fois depuis qu'elle aidait par force son mari a commettre tant d'epouvantables sacrileges, goutait quelque plaisir dans sa triste complicite.

— Oh ! oui, c'est bien drole I Mais continue, dit Leveneur a sa femme, qui obeit.

« Vous me dites de ne pas nous desesperer, parce que « vous avez con^u un projet qui reussira si je vous aime. <(Alors, comment voulez-vous queje doute du succes, mon « ami.))

— Voyez-vous cela? voyez-vous les jeunes filles de ce temps-ci? interrompit Leveneur. Heureusement, Manette est froide comme le temps d'aujourd'hui...

— Ne vous y fiez pas, Leveneur...

— Quand bien meme elleserait comme les autres, est-ce qu'elle oserait jamais, reprit celui-ci, dire a un homme qu'elle Taime^

— Peut-^tre.

, — Aliens done ! D'ailleurs, son affaire est faite. Lanisette lui mettra du plomb dans les idees en Tepousant... Mais voyons ce qui suit...

((Voulez-vous que je vous le disc, votre projet? car je I'ai ((devine, etcelaassez facilement; car, a mon sens, il n'en « est qu'un de possible. Vous songez a m'enlever, et a dire « ensuite a mon pere : A present, decidez-vous! Consentez- ((vous ou non a m'accorder ce qui est ddja a moi? Et mon « pere dira oui, parce qu'en pareil cas les peres disent tou- (jours oui. »

iA

iSS maNettc.

— Et moi, sacrebleu ! a la place de ce p^re, je dirais non.Rapportez-la-moi, fille ou femme, je la reprendrai!... Une fille qui me jouerait ce tour-la... tenez, madam e Leveneur, vous n'auriez plus de fille...

L'echelle trembia comme un jonc.

— Voyons, calmez-vous, Leveneur!...

— Vous avez raison, ceci ne nous regarde pas... Celto enfant n'est pas a nous... S'ils Tavaient elevee comme j'ai eleve la n6tre, a grands coups de verges et de houssines, ses parents n'en seraient pas la. Mais voyons, reprit-il avec le calme d'un simple lecteur de feuilletons, ce que repond la demoiselle a ce beau projet qu'elle prete a son amant.

« Je goute votre idee, j'approuve votre resolution. Dites- « moi ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai. Indiquez-moi ((Tendroit ou vous m'attendrez, Theure de la nuit ou je « devrai sortir, et vous verrez si je suis exacte. »

— Elle est compilete, s'ecria Leveneur en se croisant les bras. Si j'avais le temps, j'irais, a I'heure indiquee, a Tendroitde Tenlevement.**

((Mais tout ceci, » dit madame Leveneur, reprenaut la lecture de la lettte, « a une condition expresse : c'est que. « si nion pere, centre toute attente, refusait son consentc- « menl apres que vous m'aurez enlevee, vous me laisserez ((disposer de ma vie comme je Tentendrai. »

— Ces chers enfants, dit d'une voix emue madame Leveneur, pourquoi ne pas les marier?

— Pourquoi ne pas les etrangler, plutot? repartit Levtineur. Vous etes folle. Vous ne vous souvenez done pas de ce que vous lisez? Ce jeune homme est un artiste, un peintre! Mais sachons la fin du chapitre.

MANETTE. im

— La voici .

« J'attendrai voire reponse, el je suis prele a loul ce que « vous voudrez, mon ami; mais, puisquc raon p6re, par « un meme liasard, peut encore lire voire procliaine letlre, « ainsi qu'il a lu la derniere, employez ce moyen pour « Ten emp^cher : sur les Irois premieres pages, dites que « vous renoncez a moi, que ^ ous etes froisse de mes refus, « el, sur la qualrieme, ecrivez avec du jus de cilron les « quelques lignes qui m'apprendronl si c'esl bien un en- ((levement que vous avez projele, et loutes les circonslan- « ces necessaires pour qu'il reussisse. Mon pere n'y verra ((rien. Quelques jels de flamme me reveleront toul.

((Comme vous dites si bien,

((A Dieu, el a vous,

« Clarisse Trelard. »

— II rae saule a Tinslant une idee au cerveau, dit le ruse levrier du comle de Meursanne; c'esl qu'il n'existe pas plus de Jerome Dervieux que de Clarisse Trelard, fille d'un epicier de Semeuil.

— Que dites-vous? qui vous fail croire?. . .

— Je gagerais que ces noms en cachenl d'aulres.

— Quelle idee!

— Elle esl jusle.

— Mais pourquoi?

— Parce que les filles d'epiciers, excepte la voire peul- ^tre, n'ecrivent pas de cetle maniere-la. C'esl trop genlil, Irop dore.

— Cependanl...

— Savez-vous qui vous dira cela au juste?

— Qui done?

— Manette. Je vais I'appeler. Vous allez voir... - — Nanette est couch^e.

— Mais non, il n'est pas minuit.

Apres avoir entendu cela, Manette, sans savoir comment, se tronva au bas de Techelle, ou elle resta muette, accroupie, presque morte.

Leveneur court au judas, Touvre...

— Tiens! dit-il, il n'y a pas de lumi^re la-bas. II appelle :

— Manette! Manette!

— Mon pere! mon p^re! me voila !

— Vous dormiez?

— Non, mon pdre, la lampe s'est eteinte...

— Montez ici un instant...

— Mais...

— On ne vous grondera pas; montez.

Quand Manette fut montee par I'escalier de la maison jusqu'a I'etage ou etait la chambre de son pere, celui-ci alia vers elle sur le palier, et lui dit :

— Connais-tu cette ecriture?

— Attendez... Mats je crois me souvenir... oui... c'esl celle...

— De qui?

— C'est celle d'une de mes camarades de pension.

— Qu'on nomme?

— Clarisse Trelard.

— Tr^-bien. C'est tout ce que je desirais savoir. Manette, congediee aussitdt, redescendit et alia remettre

la double echelle en place.

Ainsi, sans efforts, avec les liimieres de son coeur et du simple bon sens, Manette avail cree, pour sortir d'embarras, et d'un embarras peut-6tre sans exemple, pour correspon-

dre avec son amant sous les yeux de sa famille, un moyen qui, la mtoe intrigue etant transportee surla sc^ne, n'aurait pas moins demande que le genie de Moli^re combine avec celui de Beaumarchais.

Trois jours pleins s'ecoulerent, et aucune reponse n'etait encore parvenue a Manette, qui, bien qu'elle se demontrSt les embarras du jeune refractaire pour lui faire parvenir une lettre avec la promptitude et la ponctualite des temps ordinaires, n'etait pas moins agitee par le doute et la crainte.

Pendant ces trois jours d'attente, deux evenements memorables eurent lieu.

Lanisette envoya a sa fiancee une oie farcie de marrons qui pesait quarante-cinq livres, et Janton, le clerc de notaire si cruellement bafoue par Leveneur, mourut des suites de la terrible mystification dont il avait ete la victime.

I'out le bourg alia a son convoi. Au retour de la ceremonie funebre, on lanca des pierres dans la boutique de Leveneur.

Le soir, la jeunesse de Saint-Fareol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-les-Bois attacheremt a sa porte un ecriteau ou on lisait : Si dans six mois tu n'as pas mane ta fiUe, malheur a tot I

Les tnrbulents durent 6tre satisfaits, car le lendemain, qui etait un dimanche, on annonga au pr6ne le manage de mademoiselle Manette Leveneur avec M. Fromenthal Lanisette.

Ghaque soir, il n'est pas besoin de le dire, Manette avait place Techelle a Tendroit accoutumd et y etait montee dans Tespoir, toujours de§u, d'entendre la lecture de la lettre si impatiemment attendue.

Le quatritoe jour, sa douleur s'etait accrue de la peine que lui avait causee la mort du clerc de notaire et la pro-

clamatioji de son mariage au pr6ne en pleine eglise ; — son mariage avec Lanisette !

II etait prfe de minuit, elle allait redescendre de son observatoire aussi tristement que la veille et les jours precedents, lorsque

Leveneur dit en retirant de la boite a vapeur deux derni^res lettres qui y etait encore restees :

— II me semble que celle-ci est de notre amoureux... Vois done, madame Leveneur.

— Tout juste.

— Ah! ah! nous aliens done savoir ce qu'on dit sur ia page blanche, si on s'enl^vera ou si Ton ne s'enlevera pas.

— G'est ma vie ou ma mort, se dit Manette.

— Mais, mon ami, dit madame Leveneur a son mari, nous avons oublie, vous et moi, de faire une reflexion bien importante cependant.

— Et quelle est cette reflexion ?

— C'est que, si nous passons au-dessus de la flamme cette page blanche que voici, nous aliens voir paraitre aussitot les caracteres traces avec Tacide.

— Que voulons-nous autre chose?

— Sans doute. Mais vous ne songez pas que la jeune fille, en conseillant ce moyen a son amant, comptait qu'elle seule ferait Toperation que nous aliens faire, aiin qu'elle seule et non son pere put lire les mots mis en relief par la chaleur. Que pensera-t-ellc quand, en ouvrant sa lettre, elle verra ces mots que son pt^re aura necessairemont lus avant elle?

— Elle pensera ce qu'elle voudra.

— Mais mon ami...

— Nous rendrons service a son pere, qui sera prevonu d'un enlevement...

— Je ne dis pas ; mais cette fois ne violons pas ce secret; nous en savons deja assez.

— Mais e'est le meilleur moreeau du secret... Y renoncer!

Leveneur approchait deja la lettre du sommet de la flamme.

— Mais nous n'avons pas lu, — dit madame Leveneur, qui voulait toujours gagner du temps dans Tespoir de faire changer d'idee a son mari, — nous n'avons pas lu ce qui est en caract^res visibles.

— C'est inutile! puisque nous savons que c'est une commie arrangee d'avance entre les deux amants! Assurezvous-en...

Madame Leveneur lut alors :

« Mademoiselle,

« Puisque vos honorables parents, ainsi que vous me le « dites, s'opposent a notre union, nous n'avons qu'a leur « obeir en silence. »

— Vous voyez? interrompit Leveneur; tout le reste est ainsi; c'est perdre du temps. Passonsdonc a la pdge blanche.

— Auparavant vous feriez peut-^tre bien, mon ami, de vous debarrasser de cette derni^re lettre, si vous tenez toulefois a la decacheter. . .

— Mais oui, en effet, nous aurons plus de temps a nous. . . C'etait encore un delai obtenu par madame Leveneur,

qui a tout prix aurait voulu ne pas desesperer le coeur d'une pauvre jeune fille, la rendre folle presque k c^up s(ir en lui envoyant une lettre oii ello trouverait ecrite une page qu'a moins de Tintdrvention dii demon elle aurait du recevoir enti^rement blanche.

Ge repit fut encore accorde a madame Leveneur : son

mari laissa un instant reposer la lettre d'amour pour ouvrir Tautre lettre.

— Tiens ! qu'est-ce done? s'ecria Leveneur en Touvranl. Pourquoi a-t-on dessine cet arbre qui couvre presque toute la premiere page? Eclaircissez-moi vite cela madame Le- •/eneur... c'estetrange...

— C'est en effet tres-etrange, reprit madame Leveneur, apr^s avoir jete un coup d'oeil sur les cinq ou six lignes d'ecriture tracees entre Textremile de ce dessin et le has de la page.

— Eh hien ! tu ne commences pas?.. . on dirait que tu es troublee.

— J'ai peur... oui...

— Qu'est-ce done?

— Vous allez voir.

Madame Leveneur lut :

« C'est au pied de ce chfine, dont je t'envoie le dessin n pour que tu le reconnaisses plus facilement quand tu se- ((ras dans la

forfit de Gortavel, qu'a ete enfouie la cassette « de madame la marquise de Lascars... »

— Madame la marquise de Lascars ! s'ecria Leveneur, eelle qui a ete assassinee, dont on a pille le chateau il y a six semaines. Sa cassette dont on a tant parl^ ! sa cassette ! repeta Leveneur emu, hors de lui ; mais lis, lis done ! Oh ! pourquoi ne sais-je pas lire? je saurais deja...

— Mais c'estvous qui m'interrompez toujours...

— Qu'ont-ils? se disait Manette.

— Soit ; mais lis.

Madame Leveneur reprit en tremblant :

«(Cette cassette renferme tons les bijoux que nous avons

MANETTE. ie&

« voles a madame la marquise de Lascars, — pour en- « viron quatre cent mille francs. »

— Mai§ qui done ose ecrire cela?

— Tu ne comprends pas, repliqua Leveneur, que c'est quelque voleur arrete pour ce vol ou depuis ce vol, qui invite un autre voleur a mettre cette cassette a Tabri. Que dit-il encore ? mais voyons !

i(Je suis condamne a mort, parfaitement condamne ; plus « d'espoir pour nioi do jouir de ces richesses : profites-en « done... »

— Que disais-je? cette cassette esta moi, se dit Leveneur, dont Tambition prit tout a coup les proportions d'un ocean. Quatre cent mille francs 1 j'achete du coup le chateau de Meursanne. A qui cette lettre est-elle adressee?

a A Monsieur Pignatel, poste restante^ h Chdteauroux. »

— Pignatel est un nom de guerre; oil a un faux passeport, et Ton va k la poste retirer sa lettre. Est-ce qull n'y a plusrien d'ecrit?

— Pardon...

Ah! je craignais... Vous tremblez toujours... Maislisez! Madame Leveneur acheva :

« La for^t de Cortavel, il faut que je te Tapprenne, est « a trois lieues de Saint-Fareol-dans-les-Bois. Une fois dans a la fordt, tu suivras le grand chemin des Buites, — un tf poteau porte ce nom. Ce chemin se termine au rond-point « du Mouton noir, ou tu verras six routes : entre dans (•; celle du Pied coupe, C'est une ruelle etroite et qui n'a « pas plus de cinquante pas; au milieu, c'est-a-dire a vingt-

((cinq pas des deux bouts, se trouve le ch^ne en question. ((II domine de beaucQup tous les autres. Du cote du che- « min ses racines noires sortent de terre comme des ser- ((penis. Derriere le tronc, la terre est unie et rougeatre. ((Creuse dix-huit pouces environ, et tu rencontreras la ({ cassette. Prends tes precautions; la cassette est lourde, ((tres-lourde.

« Autre renseignement. Ne fais pas le coup avant minuit; « tu pourrais 6tre vu par les gens qui r6dent aulour du ((chateau depuis que nous Tavons nettoye. »

— Quelle heure est-il? demanda tout has Leveneur.

Ce simple mot versa Tepouvante dans le sang de madame Leveneur; Manette ne put Tentendre.

— Pourquoi faire? repondit madame Leveneur, qui se hata d'ajouter : il est minuit el demi.

— Pour aller nous coucher, dit Leveneur, qui en effet se deshabilla sans plu^ songer a Tautre lettre, qui ainsi ne subit pas Tepreuve de la flamme.

A peine etait-il jour, que Manette descendil au bureau pour s'emparer de cette lettre^ qui, quoi qu'elle contint, etait toute sa vie : elle remonta aussitot dans sa chambre. La elle alluma une bougie, promena eii tremblant la page blanche au-dessus de la flamme, et cette page se couvrit immediatement de caracteres couleur de rouille. Elle put lire ceci ;

« Vous avez devine ma pensee parce que vous 6tes dans ((toutes mes perisees. Oui, mon projet est de vous delivrer « de la prison oii vous etouffez depuis votre naissance, en ((vous enlevant et en forcant ensuite votre p6re a vous don- « ner a moi. II faut vouloir cela ou rien. II consentira a ft notre manage, et ce mariage sera votre liberie et la

ff mienne, mon bonheur et je crois aussi le v6tre. Yous « exigez de moi que je consente a vous laisser disposer de ((votre vie, au cas oA votre p6re ne consentirait pas a noi(tre mariage. Est-ce qu'il pent ne pas consentir? Je vous <{ dis, je vous affirnie qu'il consentira, Voulez-vous que je ((vous le jure? Je vous le jure.

« Venons a Texecution. Soyez a neuf heures, pas plus K tard, la nuit procliaine, pres de votre croisee qui ouvre <» sur la cam-

pagne. Je frapperai deux coups au carreau. « Vous ouvrirez, vous descendrez; il y aura unc ochelle. « Nous ferons a pied un quart de lieue environ. Un cabrio- « let nous attendra, nous v monterons tous les deux... Dieu « fera le reste. »

G'est merveilleux de voir tout cc qui se fait de serieux, de terrible, de criminel, dans la vie privee, sous les apparences les plus communes, avec les allures les plus banales. On a caracterise trop poetiquement lo contraste en disant : C'est un volcan sous des tteurs ; car ces fleurs, il faut bien le dire, ne sont souvent que des couches de salade et des planches de radis. Ceux qui passaient et repassaient devant la boutique de M. Leveneur, qui entraient chez lui ou en sortaient, comme de couturae, avec une boutoille d'huile, une livre de sel, un paquet d'allumettes, ne se doutaient guere que, sur ces trois personnes de la maison. Tune devait 6tre enleveedans la nuit, Fautreerreryu milieu d'une for^t pour derober, a la faVeur d une correspondance surprise en tre deux voleurs, une cassette de dia* mants de la valeur de quatre cent mille francs.

Enfin la nuit vint, et elle Vint tres-vite, car on etait en j)lein hiver; mais la soiree fut pesante a trainer pour la famille Leveneur. Manette regardait a chaque instant la pendule a la derobee, et, lorsqu'elle ramenait ses yeux sur

elle-m6me, elle retenait des larraes. Son pere s'occupait aussi beaucoup de rheure ; mais, pour abreger le temps, il se levait, montait a sa chambre, ou on Tentendait ouvrir des tiroirs et comme essayer les ressorts d'une paire de pistolets. Madame Leveneur ne se doutait que trop du but de tons ces preparatifs; elle

en etait epouvantee. Jamais, mettant a profit ses criminelles indiscretions, son mari n'avait tente un couppareil a celui qu'il allait faire ; et plus il etait hardi, daugereux, sinistre, moins elle osait s'y opposer. Elle entrevoyait la fin certaine, infaillible, de tous ces mefaits. Parfois elle voulait aller tout avouer a son confesseur ; mais la peur la retenait encore. Ses terreurs n'avaient jamais ete plus grandes que pendant cette nuit. Se confier a sa fille? mais elle ne Tavait pas habituee a ces epanchements qui, dans la famille, previ^nnent tant de malheurs, adoucissent tant de peines ! Leveneur avait contribue a produire cet eloignement parce qu'il savait que tout rapprochement entre la m6re et la fille se ferait centre lui.

Quand il fut redescendu, il affecta de la gaiete, une certaine bonte meme pour sa fille.

A neuf heures moins quelques minutes, Manette ayant quitte sa place et s'etant dirigee, plus morte que vive, vers Tescalier, sa mere lui dit :

— Ou vas-tu? Tu sais que ton pere ne veut pas que tu quittes ainsi ton travail...

— Laisse-la done aller ou il lui plaira, cette chere enfant, lui dit Leveneur.

— Mon Dieu! je ne m'y oppose que pour vous; je craignais...

Ce mot de chere enfant, donnd pour la premiere fois par M. Leveneur a Manette, toucha si profondement celle-ci, qu elle fut sur le point de se retourner, de se jeter au cou

de son pere et de lui tout avouer, tant Dieu a mis de force daRsTainour filial. Mais ce n'etait qu'une parole, le sentiment n y

etait pas. Hie produisit cequ'elle pent produire, une intention, un geste. L'injustice paternelle devait irrevocablement s'expier.

II n'etait que neuf heures quand Leveneur quitta sa boutique pour se rendre, a trois lieues de chez lui, dans la for^t de Cortaivel. On touchaita la fin de decembre; la nuit etait teme et froide ; il bruinait, les chemins se cachaient sous une lame de verglas. Pour un homme endurcicomme Leveneur, le froid et les mauvaises routes n'etaient pas un serieux obstacle. II fit bravement ses trois lieues en deux heures et demie, en sorte qu'il se trouva a Tentree de la for^t de Cortavel a onze heures et demie. II calcula qu'il lui fallait au moins une heure pour arriver jusqu'a la ruelle du Pied-Coupe, ou se trouvait le ch^ne sous lequel etait enfouie la cassette de la marquise de Lascars.

Mais, d^s qu'ilse fut un peu avance dans la for^t, il s\abaissa sur lui un brouillard si epais, que Thabitude qu'il avait de la foret de Cortavel lui suffit a peine pour se conduire. Quoique le ehemin des Buttes fut assez large, il s'en ecartait souvent, et il avait alors toutes les peines du monde a se retrouver. II eprouva plus d une fois une commotion nerveuse en se sentant coudoyer par quelque tronc d'arbre, ou froler le visage par une branche morte. II s'arr^ta un moment pour porter vivement les mains a ses pistolets en voyant ou en croyant voir passer devant ses yeux une lueur ecarlate comme celle qui jaillirait d une lanterne portee dans le brouillard.

Enfin il arriva au rond-point du Mouton noir, et il enfila Tetroite nielle du Pied cowpi, celle ou les assassins de la marquise de Lascars, selon Taveu de Tun d eux, avaient cache la cassette. L'obscurite etait complete; elle faisait

voute sur sa t^te. En ce moment son Anergic 1 abandonna tout a fait, at il eut ce frisson d'acier qui trompe rarement quand il penetre dans le coeur de ceux dont la peur n'est pas Tetat ordinaire; il se sentit dans Timpossibilite complete de faire usage de ses armes en cas d'attaque. Ce ne fut qu'un instant; le lion rentra dans sa peau. Leveneur frappa du pied le sol en homme non-seulement decide a braver le danger, mais a le provoquer, a Taspirer par tous ses pores. Ses narines s'enflerent, il respira fortement, et il se dit : Nous y voici ! II etait en effet au pied du chene si exactement designe dans la lettre de Tassassin. Accroupi dans la brume, il commence a creuser avec la petite beche qu'il avait apportee; en moins de dix minutes il a fait un trou de plus de deux pieds de profondeur. — Que signifie? se demande-t-il avec etonnement en s'essuyant le front, je ne vois rien. Le voleur a dit de creuser dix-huit pouces; en voila plus de trente, et rien! pas de cassette; toujours ^e la terre! — II recommence; il b^he, il elargit le trou, il fouille encore... m^me deception. Une troisieme fois il se dispose a re^rendre son ioeuvre lorsque la lueur rouge qu'il a deja aper^ue a une lieue de la Teclaire par derriere, s'epanouit, Tinonde, et projette son ombre gigantesque sur le chemin. Leveneur empoigne ses pistolets... se retoume pour faire feu... sa fille et Engelbert sontdevantlui. tt recule, laisse tomber ses pistolets; il veut parler, il eftouffe, il recule et s'adosse contre le ch^ne.

— Le tresor n'existe pas, lui dit froidement Engelbert; il n'y a pas de cassette. C'est moi qui ai ecritcette lettre qui vous a trompe, parce que je n'ignorais pas que vous les ouvriez totites.

— C'est faux! comment sauriez-vous?...

— Je sais que vous les decacbete^, parce qUe j'ai soup- 9onne d'abord que vous aviez ouvert la lettre que j'ecrivais

a ma mere, et parce que j'ai ete convaincu ces jours derniers que vous aviez pareillement ouvert celles que nous nous ecrivions votre fille et moi.

— Ma fille et vous !

— Votre fille et moi; je suis le refractaire qui lui ecrivait, celui qu'elle aime, celui qui Ta enlevee cette nuit. Vous voyez que je sais bien que vous decachetez les lettres.

— Silence ! ou je suis mortl

— Vous devinez a quel prix je garderai le silence? repondit ^ngelbert en montrant Manette.

— Je le devine, mon geadre, repliqua Leveneur en posant sa large main sur Tepaule d'Engelbert.

Leveneur a vendu son bureau de poste.

A dix heures, le colonel de Lostains s'eveilla, et il fut etonne, apres la semonce qu'll avail faite la veille a son valet de chambre, de ne pas le voir pres de lui. Depuis plus de quinze jours il avait a se plaindre de Poliveau, qui Teveillait toujours trop tard, negligeait de lui apporter la potion de tisane am^re recommandee par le docteur, et manquait enfin aux ^evoirs dont il avait eu jusqu'alors rhabitude de s'acquitter avec ponctualite. — II est pourtant dix heures, pensa le peu endurant colonel; ou done ce malheureux Poliveau est-il alle? Je ne me souviens pas de lui avoir donne hier soir, en rentrant, des commissions a faire. Peut-fitre est-il dans la pi^ce a cote? — Le colonel sonna legerement, puis

plus fort, puis tr^s-fort; — aucun mouvement dans la pi^ce a cote. 11 attendit, esperant qu a defaul de son valet de chambre les gens de Thdtel accourraient pr^s de lui. Personne ne vint. — Allons, se dit-il, c'est encore une demi-heure a patienter. Poliveau ne peut Hre alle bien loin, s'il est sorti... Dormons. — Le colonel posa sa tSte sur Toreiller, et chercha a se rendormir ; mais, moins docile que ses soldats, le sommeil s'obstina a ne pas

obeir a ses ordres. Onze heures sonn^rent a la pendule sans que le moindre bruit trahit le retour du paresseux valet de cbambre. — Ceci passe la plaisanterie ! s'ecria M. de Lostains, lasse d'attendre. Si jene me 16ve pas, comment aurai-je le temps de dejeuner et d'aller au minist^re de rinterieur, oii j'ai audience a midi et demi pour parler au cbarge des beaux-arts decelte representation a beneiioe que j'ai promis a Praline d'obtenir pour ellel^ Praline ne me le pardonnerait pas. Elle me dira encore que je la berce de fausses promesses, que je ne m'occupe pas d'elle, et mille choses desagreables dont elle salt me mitrailler sans avoir Fair de m'en vouloir.. Abominable Poliveau! Bientdtonze heures et demie, et il ne parait pas!... — Autre douleur du colonel de Lostains, c'est que sans Poliveau il ne ponvait se livrer a certains details de toilette commandes par ses pretentions exagerees a une eternelle jeunesse, malgre ses cinquante-sept ans. Et Praline ne manquerait pas de venir pour connaitre le resultat de la demarche faite pour elle aupres de radministration des beaux-arts... Le dernier coup de sonnette du colonel fut si violent, que la main arracha le cordon, le cordon le fer auquel il etait fixe, et que le fer tomba sur son front, qu'il contusionna d'une facon assez desagrdable. De rage, il sauta sur Tun des sabres croises en faisceau au chevet de son lit, et il en tira la lame en proferant un ter-

rible juron a Tadresse de Poliveau. Si Poliveau edi ete la!... Mais qui sait ou etait Poliveau?

Profitant de la circonstance vehemente qui Tavait fait sauter a bas de son lit, M. de Lostains passa une robe de cbambre, et courul sur le palier de son appartement pour parler de plus pr^s a Toreille de ses gens, puisquela sonnette n'avait pas eu la puissance d'eveiller leur attention. — Vautier! c^ia-^i^ d'une voix de tonnerre, Vautier! — Vautier

etait le cuisinier de Thdlel. -^Mais Vautier ne repondit pas plus que Poliveau. D'une fagon encore plus foudroyante, le colonel appela Jamblhi, son cocher. Pas de Jamblin. — Stephen ! Stephen ! — Le jeune groom, le maudit Stephen, qui ne s'absentait jamais sans la permission expresse du (5olonel, fut sourd a Tappel. — Toi, je te ferai manger par tes chevaux, s'ecria le colonel en secouant de ses mains crispees par la colere la rampe de Tescalier, Mademoiselle Marguerite! mademoiselle Marguerite! — C'est a la lectrice de sa tante, une vieille demoiselle de quarante-<;inq ans, que M. de Lostains adressa son dernier appel et son dernier juron. — II se retira ensuite dans sa chambre; il entendit sonner midi. — Midi ! dit-il en grin§ant les dents. Je n'arriverai jamais a temps au ministere de Tinterieur. Praline ne me le pardonnera pas... Infame Poliveau!

Enfin, Poliveau parut : il avait le visage humble, timide, mais assez calme cependant pour qu on put croire a la purete de sa conscience.

Le colonel lui dit :

— Approche!... Si tu n'avais pas ete militaire, cette cravache...

Le colonel Tavait saisi par le bout de Toreille. Poliveau poussa un cri de douleur.

— Regarde Theure, miserable! Plus de midi!,.. J'ai attendu deux heures !

— Colonel, je vais vous dire...

— Je te chasse !

— Mais ecoutez-moi...

— Rien! Combien t'est-il dA?

— Mais, mon colonel, c'est madame votre tante...

— Comment ! ma tante. . , Qu'a-t-elle a voir en tout ceci .' •— Si vous ne me laissez pas vous ex))liquer. . .

— Parle... Voyons...

— Madame votre tante, qui est trte-pieuse, comme voUs |p savez...

— Je n'en savais pien.

— Elle est tr^s-pieuse, au fond ; inais, comme elle ne VOUS suppose pas de votre c6te tres-porte.pour la religion, elle cache son jeu avec votis. A son age, quatre-vingtrtrois ans, c'est assez nature!.. . Madame votre tante, done, a voulu ce matin aller entendre pr^cher M. de Ravignan...

— Et c'est l^ ton excuse?

— Sans doute, puisque madame deLostains a desire que je Taccompagne. Son rhumatisme Toblige a s'appuyer sur lebras de quelqu'un pour marcher, descendre de voiture...

line impatience raal contenue alterait le visage de M. de Lostains.

— Mais tu n'es pas le domestique de ma tante !

— C'est vrai, mon colonel ; mais je n'ai pas ose lui desobeir.

— En verite, murmura le colonel, ma tante devient tout a coup d'une exigence incroyable... insupportable...

— Vous comprenez, mon colonel?

— Eh bien ! fallait-il pour cela toe quatre heures absent?

— Mais, mon colonel, le sermon a dure pr^s de quatre heures.

— Quatre heures au sermon!... Je ne savais pas ma tante si devote, malgre sa conversation si legere. .. ses principes si faciles... Elle me trompait peut-toe... ou plutot, pour ne pas me contrarier, elle affectait, comme tu le dis, cette morale indulgente... plus qu'indulgente... Ah! elle a jete le masque! Quatre heures au sermon !

— Ah! monsieur le colonel, c'est que le predicateur a dit un tas de choses bien belles... Je n'y ai rien compris. ie me disais pourtant : Le colonel doit rager dans sa peau.

Mais que faire? Trois fois je me suis permis de prevenir madame votre tante que vous m'attendiez, et elle m'a toujours repoiidu : Le salut avant tout!... Mon neveu patientera... II faut d'ailleurs qu'il s'y habitue. Demain, tu m'accompagner^s encore, a-t-elle ajoute.

— Demain!... elle est done devenue folle?

— Oui, mon colonel; et apres-demain, et pendant huit jours. II parait qu'il y a en ce moment a Paris des predicateursen masse...

En se disposant pour que Poliveau lui fit la barbe, le colonel dit a demi-voix :

— Je dirai deux mots a ma tante^.. Je ne veux pas que mes gens soient constamment dehors pour elle... Cela me contrarie... me g^ne... Eh! mon Dieu! que ne restait-elle a Poitiers?... Ell^ a sa maniere de vivre, moi la mienne... Mille tonnerres! midi un quart... et je ne suis pas pr^t...

— Vous voila rase, colonel... Maintenant, aux cheveux... Les passerons-nous a la teinture, aujourd'hui?

— C'est indispensable.

— Oui, mon colonel... Les noirs ont, depuis huit jours, battu furieusement en retraite... les blancs en ont profite pour gagner du terrain. Opererons-nous aussi sur la moustache et lesfavoris?

— Ne veux-tu pas que j'aie les cheveux noirs et le resle blanc? Mais hate-toi... ..

— Oui, mon colonel.,

Et Poliveau passa une premiere couche sur les cheveux deH. de Lostains, qui, de blancs qu'ils etaient, devinrent d'abord rouges. La seconde operation etait destinee a les rendrebleus; la troisieme et demi^re couche, noirs comme du jais.

Pendant ce travail, le colonel rongeait le frein, voyant

s'ecouler les minutes et approcher Theure de son rendezvous au ministere...

— Vous avez dh furieusement pester centre moi, men colonel, si vous avez pris la peine de sonner?...

— Comment! si j'ai pris la peine de sonner...

— Tiens ! vous avez une bosse au front. . . Vous seriez tombe?...

— C'est parce que j'ai trop sonne... brigand I

Le valet d6 chambre ne comprit pas trop le sens de cette reponse, i\ devina seulement que Torage avait dft Hve epouvantable dans Tappartement pendant son absence... II se tut un instant, mais pour reprendre en ne cessant pas d'oindre la barbe du colonel :

— Si vous avez appele Yautier, vous avez id aussi 5tre etonne de ne pas le voir...

— J'ai appele aussi Vautier, repondit M. de Lostains... Ou etaitdonc cet infame cuisinier?... 11 ne sort jamais de si bonne heure, ajouta-t-il, les yeux toujours fixes sur la pendule et pendant qu'il achevait de s'habiller.

— Vautier etait a confesse...

— Mon cuisinier k confesse ! Et qui lui a permis de se confessor?

— Madame votre tante le lui a ordonne bier.

— Encore ma tante!... murmura le colonel en appliquant a Toeillet de sa boutonni^re la longue brochette de croix dont il

etait chevalier, officier et commandeur.

— Elle veut que desormais nous nous confessions, tous les premiers du mois.

— Ah ! c'est trop fort ! . . , Et toi aussi ?. . ,

— Oh ! moi, mon colonel, je suisvoltairien.

— Imbecile!...

— le me confesserai si vous Texigez. . .

ns LE VALET DE CHAMBRE POLIVEAU.

— J'exige que tu he t'absentes plus dHSormais sans ma permission, entends-tu?...

— Etsi madame votretante?...

— Tu m'entends?...

— Out, mon colonel.

-^ Mon cuisinier... jusqu a mon cuisinier dont elle dispose ! . . . Elle ^tait si bien a Poitiers ! . . .

— Madame voire. tanleaurait dd peul-^tre remettre a domain la communion de Stephen et de Jamblin.

Le colonel faillit dechirer en deux Tliabit noir qu'il passait, en apprenant que son cocher et son groom n'avaienl pas repondu quand il les avait appeles, parce que sa tante, madame de Lostains, leur avait enjoint d'aller communier.

— Mais riiotel, s'ecria-t-il, devient decidement une sacristie. Ma tante abuse de la permission que je lui at donnee d'employer

mes gens a son service...

— Madame voire tante ne se g^ne pas pour dire qu elle a besoin de sanctifier cette maison... ajouta Poliveau, sous la main habile duquel la chevelure blanche, puis rougefeu du colonel, avait acquis un beau bleu lustre... et quant a mademoiselle Marguerite...

— Je Tai aussi traitee selon ses meriles, celle-la, dit le colonel... sois tranquille.

— Monsieur le colonel Ta peut-6tre appelee?...

— A ebranlerla maison... pas davantage.

— Elle n'est plus dans la maison...

— Comment cela?

— Madame voire tante Ta renvoyce hier.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle a trouve dans sa chambre un ouvrage impie, libertin, que sais-je? Mademoiselle Marguerite a eu beau dire qu'elle ignorait comment ce livr6 etait entre dans rhotel. madame votn' tante lui a donne son conge.

— Une si bonne, une si honnSte fille I

— Un si joli livre !

— Et quel est ce livre?

— Les Amours du chevalier de Faublas^ repondit Poliveau en passant la troisieme couche sur les cheveux blancs du colonel, afin de les rendre noirs.

— L'ouvrage est leger, reprit M. de Lostains : mais une fille de quarante-cinq ans...

— Et qui n'a jamais ete mariee...

— 11 n'est pas possible qu'elle Tait renvoyee sur un motif aussi ridicule?

— Je vous le jure, mon colonel .

— EIIq la reprendra.

— Oh! mon colonel, vous ne connaissez pas m^dame votre tante, repliqua Poliveau, qui allait commencer a pratiquer sur la moustache et les favoris de son mattre le second travail chimique qui, de la nuance blanche, devait les faire passer successivement a la nuance rouge, bleue et noire.

— Elle me connaitra aussi I... Mille et mille maledictions d'enfer ! une heure I ... II me faudra un quart d'heure pour me rendre au ministere de Tinterieur... Trois quarts d'heure de retard ! Et Praline qui sera ici a deux heures pour connaitre la reponse du charge des beaux-arts!... Mon chapeau!... vite, monchapeau... mesgants...

— Mais, mon colonel, dit Poliveau au milieu des mouvements desordonnes de son maitre, ce qui fit que celui-ci ne s'arrSta pas a la remarque, mon colonel, votre moustache n'a que deux couches, et vos favoris n'en ontqu'une.

— Mon chapeau ! wes gants ! te dis-je... A-t-on attele?

— Oui, mon colonel; mais vos favoris?... repeta Poliveau d'une facon encore nioins distincte, ct plutot pour s'acquitter d'un devoir dont Toubli luieiit coutecher que

ieo LE VALET DE CHAMBRB POLIVEAU.

pour appeler rattention du colonel sur une fatale negligence de toilette.

Sourd a cette observation, et Poliveau ne voulait pas autre chose, le colonel dit a son valet de chambre, en posant son chapeau, en mettant ses gants, en cherchant sa canne et son lorgnon :

— Si Praline vient, qu'elle attende.

— Je ne manquerai pas de le lui dire; niais...

— Mais quoi?...

— 11 y a une petite difficulte...

— Une difficulte quand j'ordonue ! C'est nouveau.

— Vous savez que madame votre tante...

— Encore ma tante?... Au diable I... Je suis presse; au retour, tu me diras ce qu'elle veut, ma tante.

— C'est bien simple, ce qu'elle veut. Elle veut que mademoiselle Praline... Mais vos favoris, mon colonel...

Cette fois, la voix de Poliveau, en ramenant Tattention du colonel sur ses favoris, qui n'avaient subi qu'imparfaitement Fonction du cosmetique, fut si confuse, que le colonel, tout enlier a ce

qui regardait Praline, ne se preoccupa que d'elle. Se retournant brusquement :

— Ah ca! est-ce que ma tante se mele aussi de?...

— Elle s'en m^le si bien, qu'elle m'a ordonne de ne plus faire monter mademoiselle Praline chez vous que par Tescalier de service, celui par oCi Ton mont^ les provisions, le hois, Teau.

— Je te le defends bien !

— Pourtant, si madame votre tante?...

— Paix! Praline montera par le grand escalier.

— Aujourd'bui ?

— Toujours !

— C'estbien. mon colonel.

Et, de mani^re a n'dtre presque pas entendu, PoUveau ajouta :

^- Et vos favoris?... et voire moustache?..-, ne craignezvous pas?...

Le colonel de Lostains ne pouvait plus entendre la voix de son domestique. II avait descendu Tescalier avee ses jambes de vingt ans, s'etait elance dans sa voiture, et courait dejii, de tpute la vitesse elegante de ses chevaux anglais, a la rue de Crenelle, a Thdtel du ministere de Tinterieur.

Depuis sept ans quePoliveau servait le colonel, il s'etait minutieusement etudie a connaltre son caract^re violent, ses goCits de vieille coquette et ses mani^res de ci-devant jeune bomme, dans

le but, chaque jour plus rapproche, de se rendre indispensable. D'annee eh annee, par des moyens sourds et couverts, il s'etait de plus en plus empare de son esprit, en supportant d'abord ses coups, ensuite ses coleres, enfm ses mauvaises bumeurs. Done d'une penetration diabblique, il prevoyait le moment ou la vieijiesse, jointe aux infirmites, lui livrerait son maitre. Mais que d'obstacles de tout genre a vaincre sans bruit ! II fallait detacher le colonel de Taffection de ses amis, de la surveillance de ses parents, representes par une vieille tanle, femme aussi charmante de caract^re que respectable par son lige, et qu'il avait depeinte au colonel sous les plus fausses couleurs du monde pour la lui faire detester, et emp^cher, par la, un projet dont il avait connaissance, lui Poliveau, qui Tavait vue avec horreur s'implanter a Thotel depuis trois jours; il fallait le detacher de sa maitresse, la danseuse Praline, qu'adprait le colonel, et dont ellc epongeait la bourse avec Tbabilete commune a celles d^e son esp^e. Bien d'autres difficultes entravaient encore les plans de rastucieux valet de chambre. Poliveau ne savait ni lire

ni ecrire : il fallait qii'il devinat tout avec Tinstinct de son ambition. Elle etait prodigieuse. il est vrai; Poliveau, instruit, ne, eleve dans la classe bourgeoise, serait devenu un homme capable, un komme peut-^tre extraordinaire, ou un habile general, ou un excellent ministre. 11 tenait d'une nature genereuse les qualites tares et difiiciles qui font presque toujours reussir; le d^ir.actif, inquiety> incessant, la connaissance innee de rhumanite. la patience du martyr, la finesse oblique de la femme; mais le hasard. cet impitoyable brouillon, lui avait attache un tablier autour des reins et mis un plumeau de valet de chambre a la main. U n'eut pas ete plus moqueur en faisant de Philippe II un tapissier, et du cardinal de Ximen^s un tailleur.

Au lieu d'avoir a conquerir un tr6ne sur la volonte d'un peuple, Poliveau avait a soumettre a sa domination le maitre que le sort lui avait donne.

Par une faiblesse commune aux militaires, le colonel de Lostains avait voulu avoir pour valet de chambre un ancien soldat. II fondait cette preference sur certaines habitudes d'ordre, de discipline, de proprete, qui se rencolitrent souvent chez ceux qui ont passe une partie de leuf vie sous le joug de fer de Tarme^. Le colonel avait raisoti au fond; maisle choix repondait-il au principe? Poliveau avait-il servi dans toute la rigueur du mot ? D'abord remplacant, c'est-a-dire mercenaire et mauvais soldat, il avait deserte pour passer aux Antilles, ou, faute de mieux, Poliveaii s'etait engage dans un regiment colonial, sans devenir un meilleur sujet. Trois mois apres un nouvel enrdlement, il desertait encore, mais, cette fois, pour se faire pirate a travers les lies du Vent. Pendant plusieurs annees, il avait ecume les mers sous les feux d un soleil meurtrier et la menace de la iievre jaune. Ayant peu gagne d'argent a ce metier, il revint en Europe, on le hasard, son protecteur.

le jeta devant les bottefe du colonel, qui, ignorant les antecedents de Poliveau, le prit pour son domestique. G'estau milieu de Tatifnosph^re riche et tranquille ou Tancien flibustier se trouva tout a coup transporte que se developpa en liii le genie de la cupidite, arme de tous les moyens de Texercer centre son maitre. Commencer trop tot a TappUquer, c'eiit ete tout compromettre, tout perdre. II attehdit, il attendait encore; seulement, il agissait maintenant a petit bruit, ecartant les broussailles, regardant ou il posait le pied, et ne perdant pas de vue le but qu'il voulait saisir au itioment opportun.

Assis dans le fauteuil de son maitre, au milieu d'un charmant boudoir, Poliveau plongeait le regard dans toute Tetendue des vastes pieces dont les portes etaient restees ouvertes par la sortie tempetueuse du Colonel. — Ah! si ceci etait a moi, disait-il, ces meubles en palissandre, ces rideaux de damas, ces tapis, ces pendules de quatre mille francs la piece, et parbleu ! cet h6tel aussi !... oui... mais comment?... Qui dit trois fois comment, s'ecria Poliveau, est un imbecile... et je ne le suis pas, Dieu merci ! Et en se levant pour se verser du madere dans une delicieuse coupe de cristal, qu'il osa prendre sur la table de son maitre, sorti sans dejeuner, Poliveau se dit encore : Victoire viendra aujourd'hui a trois heures rapporter le linge fin du colonel... Elle a un beau nom, et qui repond bien a mes esperances. Dc jour en jour le colonel la trouvant plus jolie, j'ai ete presque force de la faire passer pour ma soeur. Il n'etait pas decent que je devinsse dans un temps plus pu moins prochain le rival demon maitre... Le colonel la croitdonc ma soeur. . . Et, quand Praline le tourmente, quand il est las d'elle, il ne manque jamais de me dire : Poliveau, il me semble que ta soeur n'est pas venue depuis longtemps. . . Serait-elle malade? C'est une fort gentille enifant. . .

— Ouijjnon colonel. — Quel age a-t-elle?...— Seize ans et demi... — C'est bien jeune... Et le brave colonel dV jouter : J'ai la un tas de gilets, de cravates et de mouchoirs qu'elle neglige de venir chercber... Comme si je ne voyais pas que son linge est aussi blanc que lorsque Yictoire le lui porte... II fait semblant de le salir, i'l le froisse... Doucement pourtant, mon cher moi-m^me ! nous voulons bien une passion ardente, aveugle, mais pas d'amourette... Nous avons nos projets... Aliens! encore un second

verre de madere... Non! pas de second verre... Le vin est un traitre... Poliveau retira sa main, qui effleurait le bouchon de la vieille bouteille... D'ailleurs, on avait sonne. Serait-ce deja la maitresse du colonel ?

C'etait sa tante, la comtesse de Lostains.

Poliveau prit aussitot un air humble, et s'inclina jusqu a terre.

— Comment t'appelles-tu, mon ami? demanda d'un ton guilleret la vieille comtesse de Lostains en se jetant, la bequille entre les jambes, dans le fauteuil en damas cerise de son neveu.

— Je m'appelle Poliveau, pour vous servir, madame la comtesse.

— Baliveau?... Quel dr61e de nom pour un valet!

— Poliveau, madame la comtesse.

— Quel ridicule nom tu as, mon pauvre SoUveau ! Dans mon temps, heureux temps ! nos valets s'appelaient Frontin, Bourguignon, Poitevin, Lorrain, Gomtois, mais jamais Godiveau.

— Poliveau, madame la comtesse.

— Soit. Eh bien! mon pauvre Poliveau, je crois que la tSte de mon neveu dem^nage. Quelle folic est done la sienne ! quelle fantaisie enragee le possMe pour donner dans la devotion a ce point...

LE VALET m GHAMBRE POUVEAU. 183

— Hon maitre a toujours ^ tr^s-pieux, madame la comtesse.

— Pieux tant qu'on voudra, mais cagot comme un rat de sacristie... AUons done! il est le premier de sa race a s'enfariner ainsi de momeries... Vouloir, pour Tobliger, que j'otdonne en son nom a son cuisinier d'aller a confesse!... Je vous demande un peu Tamelioration que cela apportera aux ragoiHts qu'il nous fait... A son cocber et a son groom d'aller communier!... Vouloir encore que je ehasse mademoiselle Marguerite parce qu'on a trouve le Chevalier de Faublas dans sa chambre. Helas ! ce n'etait que le roman, et non le cbevalier !... Vouloir mdme que j'aille de bonne heure, avant mon choeolat, entendre pr^cher a Notre-Dame, en compagnie d'un chenapan comme toi... C'est de la folic la mieux caract^risee...

— Madame la comtesse, je, ne suis pas un chenapan, mais...

— C'estbon, c'est bon! monsieur Joliveau...

— Poliveau... madame la comtesse.

^ — Je venais voir mon tr^s-pieux neveu pour lui dire. . . ce que tu lui diras toi-meme, puisque je ne puis jamais le rencontrer, puisqu'il est toujours aux offices... quele genre de vie qu'on mene ici n'est point du tout mon fait. On salt qu'il faut aimer Dieu pour obtenir la vie eternelle, infiniment eternelle, j'en ai peur; aimer aussi son prochain, quoiqu'en general il soit fort peu aimable; mais cet amour a des bomes... chez moi surtout... Tu lui diras done que, s'il ne veut pas me laisser vivre a ma guise, me laisser damner tout a mon aise^ car, a ses yeux, ce doit 6tre peche mortel que d'aimer Dieu tranquillement et en g^ns bien nes, je partirai demain pour Poitiers, ne voulant pas donner plus longtemps a sa maison le scandale de ma presence.

iW LE VALET DE CHAMBBE POLIVEAU.

Un sourire de jubilation courut sur la face de Poliveau, a cette nouvelle du prochain depart de madame de Lostains.

— Madame la comtesse, je repeterai vos paroles a M. le colonel.

— Colonel de benitier, murmura la vieille comtesse de Lostains avant de reprendre ain^ : Tu lui diras que je ne remp^cherai nullement, s'il consent a ma proposition, dialler du matin au soir a Teglise, de faire maigre six.fois par semaine, et de se donner la discipline au milieu de la nuit... Mon pauvre fr^re ! quel joli neveu vous m'avez menage pour les delices de mes vieux jours ! Enfin ! tu as compris, Maniveau?

— Oui, madame la ccmitesse... Mais j'osersfi dire a madame, avec tout le respect qui lui est it...

— Voyons, qu as-tu a me dire?...

— Je crains...

— Apres?

-«— J'ai peur...

— Tu crains... tu as peur... parle done.

— Que M. votre neveu, quoique vous aimant et vous venerant beaucoup, ne veuille... ne puisse consentir a ce que vous desirez delui... Mon maitre est profondement voue aux pratiques religieuses depuis plusieurs anuses, tout en affectant d'aimer le monde et ses distractions...

— Vas-tu longtemps pr^cher ainsi? Que veux-tu diret Que mon neveu ne me permettra pas de manger du veau le samedi si

j'en ai I'envie?...

— Je le crains, madame la comtesse.

— Et qui le porte a croire cela?

— II s'est deja exprime sur votre compte d'une mani^re si franche...

— Enverite?...

— Oui, madame la comtesse.

— Et a qui, s'il vous plait?

— A son directeur de conscience, qui vient quelquefois dejeuner en tdte a XHe ici avec lui...

— Jules a un directeur de conscience?

— II en a deux, madame la comtesse.

— C'est trop fort ! Ainsi, tu crois que nous ne nous entendrions pas, mon neveu et moi, si je pretendais jouir chez lui d'une liberted' opinion complete c6mme eelle que je lui accorde?

-*- Vous ne vous entendriez pas, madame la comtesse.,, et le colonel, quoique devot, est violent...

— II ne me rilanquerait plus que d'etre exposee aux violences de man neveu... Me voila tout a fait edifice sur son caractere... Je m'etais trompee... Mes projets sur lui sont coules a fond . . . Sottenveau, mon ami ...

— Poliveau, madame la comtesse, si cela vousetait egal.

— Cela m'est parfaitement egal. Poliveau... je ne me ferai jamais a cet horrible nom... tu iras commander des chevaux pour ce soir... non, pouf quatre heures... le plus t6t sera le mieux... Ah !... ecoute encore... Donne-moi du papier, une plume. .. Je veux ecrire deux mots a ton maitre.

— Si madame la comtesse veut a Her jusqu'a ce secret taire, elle trouvera toutce qu'il faut pour ecrire...

En quittant le fauteuil ou elle s'etait assise, la comtesse promena le regard autour d'elle, et jeta ensuite un cri d etonnement. Elle passa ses mains sur ses yeux, afin de s'assurer qu'ils ne la trompaient pas; mais sa surprise ne fit qu'augmenter.

Poliveau s'arma interieurement contre le danger qu'annoncait cette stupefaction de la comtesse deLostains.

— Ce que je vois me confond. Quoi ! mon neveu, qui

est si porte aux choses saintes, cet homme umt en Dieu, a cbez lui, dans son cabinet, je devrais dire dans son boudoir, car ceci est un veritable boudoir, des tableaux pareilsl... ^

La comtesse avait place ses lunettes sur le nez, et s'etait approchee d'un mur garni des peintures les.plus profanes.

— Je ne me trompe pas : une Nymphe emtormie, peinte par Boucher, des fleurs sur son sein de lis et de rose, des tourterelles se becquetant sur sa tdte, des amours couches a ses pieds... Tr^s-bien... c'estcharmant... Que vois-je encore? Un Watteau... les Amours d'ite, des nudites pour Vingt mille francs... UnLancret! le Baiser (fadieii, un bijou de ce peintre libertin. Partout des sujets licencieux! des statuettes d'une hardiesse!... Et qu'y a-t-il derriere ces rideaux, au fond de cette alcdve?... Ah ! grand Dieuf... mon

neveu !... mon neveu!!! vous gardez de pareils tableaux pres de votre chevet ! . . . Ah ! j 'en rougis. . . Caniveau ! Caniveau !

— Madame la comtesse...

— T'es-tu apercu de quelque derangement serieux dans Tesprit de ton maitre? *

— Jamais, madam e la comtesse...

— Que signifie pourtant cette contradition ? Tu m'assures que mon neveu passe sa vie a m^diter sur Dieu, et je n'apercois ici que des tableaux qui feraient baisser les yeux a un garde-francaise !

— Je vais vous dire, madame la comtesse... Mon maitre a voulu s'entour6r de ces peintures pour s'eprouver... pour resister a la tentation...

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que tu es b6te ou que mon neveu est fou4 s'eeria la comtesse en tombant a la renverse sur un divan pour rire tout k son aise.

Largilli^re, ce peintre du bon temps des fines marquises

et des hautes duchesses, aurait saisi une excellente etude dans Tattitude de cette ironique vieille feinme, dupe de la profonde hypocrisie du valet Poliveau et se p^mant de bonheur, reventail d une main, sa bequille de Tautre, a la pensee que son neveu, un colonel, avait d^pense pour cent mille francs au moins de peintures erotiques dans Tunique but de mettreses passions a Tepreuve de la tentation, comme un nouveau saint Antoine, lequel, apr^ tout, Tavaitsubie, raais non provoquee.

Quand elle eut assez ri, la comtesse se pla^a devant le secretaire du colonel, et elle ecrivit le billet suivant, et en si gros caract^res, presque moulds, que le subtil valet de cbambre aurait pu la lire sans effort tout en faisant semblant de mettre de Tordre dans le boudoir; mais Poliveau ne 'savait pas lire : c'etait le cdte faible de cet ambitieux, si'toutefois il ne devait pas a cette infirmite morale une ardeur plus inquiete et plus devorante de reussir. Que d'hommes ont remplace Torthographe par le genie!

De M^ la comtesse de Lostains h M. de Lostains,

son neveu.

ff Hon cher neveu,

« Convaincue bien a regret que vous ne convenez pas a « la personne que je vous destinais en manage, ou, si vous tf Taimez mieux, que la femme sur laquelle j'avais jete les a yeux pour vous ne vous conviendrait nullement, a cause a de votre caract^re dont je ne m'dtais pas fait une idee « assez juste, je renonce a servir d'iotermediaire a cette « union. Ceci arrSte, ma presence devient parfaitement inu- « tile a Paris et chez vous. En consequence, je vous quit- « terai ce soir, me recommandant a vos prieres, qui ne pen-

m LE VALET DE CHAMBRE POLIVEAU.

« vent manquer d'etre exauc^es, pieux oomme vous T^tes «f a tous egards.

((Votre affectionnee tante,

((LuqiLE DE LOSTAINS.)>

— Ceci a votre maitre, monsieur de Marivaux, dit la eofntesse en se relevant et en hochant la t^tOj qu'elle tournait de temps en temps du c6te de la galerie de tableaux de son neveu.

— Je n'aurai garde d'y manquer, dit Poliveau quand il fut seul, et ce soir je serai debarrassd de toi qui pretendais marier mon maitre pour me donner une maitresse ; je Tesp^re du moins... Un beau mariagepourtant... trop beau... Une femme de trente-cinq ans est une jeunesse pour le colonel qui marehe au pas accelere sur soixante, et deux millions de dot!... Ne nou^ flattens pas encore d'avoir reussi, ajouta Poliveau, qui etaitdeja parvenu pourtant a faire croire a la tante que son neveu etait un pilier d'eglise, et au neveu que sa tante etait si bigote, qu'elle envoyait les cuisiniers a confesse et les cochers communier. -

Poliveau s'arr^ta dansces reflexions; la voiture de son maitre ren trait.

Jamais le colonel n'avait si rapidement franchi Tesca- Her; il entre, ouvre ayec fracas, laisse ouvertes derriere lui toutes les portes, et pen^tre comme un ouragan dans son boudoir, ou Tattendait Poliveau, qui, enapercevantson maitre, se dit :

— Ah! grand Dieu ! €e que j'avais pr^vu est arrive...

— Cela ne se passera pas ainsi! s'^cria le colonel en fracassant du jet violent de son chapeau centre)a glace un vase de Chine de mille franco. Sa caniie, lancee dans une autre direction, alia fendre une psyche...

Poliveau chancela surses jambes.

— Mon colonel... a ete contrarie sans doute^...

— Oui... mais jeles contrarierai aussi...^

— Vous ferez bien, mon colonel.

Poliveau avait toutes les peines du monde a garder son serieux en regardant le visage du colonel.

— Ah! je vous ferai rire d'une autre mani^re, tas de faquinsl... Tu iras porter ma carte a deux ou trois de ces' petits commis... je n'en avais pas sur moi; Se figure-t-on cela?... Peut-on le croire?... Je me presente poliment a Tun d6s bureaux du mjinist^re de TinterieuF, et je dis : Mademoiselle Praline compte donner samedi une repr^sen* tation a son benefice. Je desirerais que M. le ministre accordat aux principaux chanteurs de TOpera-Comique la permission de jotier a cette representation deux actesde la Dame blanche, Qu'y a-t-il d'etrange... de ridicule dans ced paroles?

— * Rien, mon colonel.

Poliveau macba son mouchoir poiir comprimer une ex-* plosion de rire.

— Eb bien ! le chef de bureau, au lieu de me repolidre oui ou non, se met a rire insolemment a ma barbe.c. Je renouvelle ma demande ; la m^me impertinence Taccueille. « i II faut aimer ube femme, pour souffrir a cause d'elle une insulte pareille;^. Enfin, il me dit que cela n'est pas impos^ble, -^ il riait toujours, — mais que j'aie la bonte d'adresser ma demande par ecrit. Sans <;esser de rire, il tn'accompagne jusqu'a la porte, que je ferme de manidre a iui faire comprendre le prix que j 'attache a sa politesso;

On rirait a moins, pensait Poliveau a Taspect du bizarre visage de son maitre; et moi-mtoe je vais eclater s'il me totce a 1 ecouter plus longtemps.

Le colonel reprit le fil de ^n indignation :

— J'entre dans un second bureau pour m'informer si les princes daigneront assister a cette representation au benefice de mademoiselle Praline ; mais^ peine ai-je dit deux mots, que trois employes se Invent, et s'en vont en riant, et que le chef ne se donne pas m^me la peine de garder quelque gravite dans sa reponse... Je ne {'attends pas, sa reponse... Je renverse sa table, je Tecrase sous ses cartons en lui lan^ant une mitraillade d'injures... et je sors.

— Voila qui esttr^bien, mon colonel; c'estune charge a fond de train.

— Trds-bien... trfe-bien... Mais* que devient maintenant la representation de Praline?... Hille et mille tonnerresl... Gomprend-on que tout un minist^re se donne insolemment le mot pour se moquer d'un homme comme moi... un colonel de cavalerie!... Je les pilerai sous les pieds, je les broierai... Y aurait-il quelque chose de politique dans ce guet-apens?

A cette derniere supposition, qui etait du plus beau burlesque pour Poliveau, qui trouvait que la figure de son maitre suffisait et au dela pour mettre en gaiete, surtout des gens de bureau, le valet, qui n'y tenait plus, se retouma brusquement, et courut vers la porte.

Heureusement, on sonnait.

— C'est Praline! s'ecria le colonel...

Et il ajouta :

— Ma foi ! elle s'arrangera comme elle voudra.. . J'ai fait ce que j'ai pu pour elle... Tant pis!...

Accompagnees de Taccent que leur donna le colonel, ces paroles n'offraient pas Tenergie et la deliberation qu'elles exprimaient.

Praline, coiffee d'un joli chapeau bleu tendre, frais comme une fleur, habiilee d'une robe de soie, rayee verte et blanche, chaussee avec une elegance exquise, traverse

les deux salons qui precedaient le boudoir d'un pas tnomphal et en personne suire du bonheur qu'ellevient cher* cher.

Poliveau profita de la circonstance pour s'eloigner. II aurait bien voulu se retirer tout a fait, mais il n'osa pas; le colonel n'avait encore qu'a Tappeler.. . Malheur a lui, cette fois, s'il n'eut pas ele la pour repondre.

— Ah 1 mon Dieu ! . . . que vois-je ! . . • s'ecria Praline. . .

— Que voyez-vous done? lui demanda le colonel... Que signifie ce cri de surprise?. .. Est-ce que cette odieuse farce va recommencer, pensa le colonel...

Trop fine pour ne pas dominer ses emotions, surtout dans une occasion ou une maladresse pouvait compromettre ses inter^ts, Praline reprit ainsi :

— Deja trois heures!... Je suis en retard d'une heure, mai qui avais promis d'etre iei a deux heures!... Je vous aurai fait attendre?... Cette impolitesse, mon ami, vaut bien une surprise.

— Vous 6tes trop bonne... Asseyez-vous.

— Comme je ne doute pas, dit Praline, evitant de regarder le colonel au visage, que vous ayez obtenu du ministere ce que vous 6tes alle y demander pour moi, je me borne a vous remercier, et a vous dire tout de suite, de peur de Toublier, qu il faut voir les joumalistes avant samedi, jour de la representation.

— Tai vu les prineipaux d'entre eux.

— Mais ils sont tons prineipaux.

— Eh bien ! je verrai les autres., .

— Et les bouquets?

— Si la representation a lieu, il sera toujours temps de songer aux bouquets.

— Comment, si ellea lieu?... Que dites-vous la? Le colonel begaya dans son trouble :

m LE VALET DE CtfAMBRB POLIVEAU

— Je veux dire que, s'il y a des bouquets le jour de la representation. . . si Ton en trouve chez les ileuristes. . . vous en aurez.

— Ma parole d'honneur!... vous divaguez, colonel... vous devenez marechal de France. .. Dans cette saison il n'y aurait pas de fleurs?... Passons a autre chose... Avez-vous vu le chef de claque?

— Tout est convenu avec lui. Vous serez redemandee.

— Ainsi, nous n'avons plus qu a attendre avec calme le jour de la representation. Vous avez obtenu du minist^re que les chanteurs'de rOpera-Comique viendraient jouer a I'Opera.

— Pas precisement... ma chere amie.

— Plaisantez-vous?

— Non... La demande devant ^tre fatte par eorit...

— Allons! autre embarras. Ehbien! avez-vous ecrit? Songez que nous sommes k jeudi, que c'est apr^s-demain la representation... Quel ennui! quel ennui! Mettez-vous la, et faites cette demande.

Le colonel hesita.

— Dansun instant, ma cb^re amie.

' *- Toutde suite...

Ce eri partit involontairement des levres du colonel :

— Impossible...

— Ah ! c'est impossible, et pourquoi cela, monsieur? Praline rapprocha d'un seul mouvement sec son fauteuil

du fauteuil du colonel.

— Parce que, ma ch^re amie, je suis en delicatesse avet* un des chefs de division.

— Vous ne m'aviez pas dit cela..; Et quand eerirez-vous a ce chef de division?. i.

— Je ne lui ecriraipas, Sacrebleu! s'ecria le colonel, dont la colore bouillonnait enfin et couvrait les bords ; un

homme comme lui!... un bomme commemoi!... II me faut des excuses. . . il me faut une satisfaction. . .

— Vous 6tes fou ! interrompit Praline. Que vous a done fait cet homme-la?. . .

— 11 m'a fait. . . Ah ! -ce qu'il m'a fait?

N'osant pas dire qu'on s'etait moqud de lui, le colonel balbutia :

— Mes opinions et cellos de eet employe sont antipathiques... Je suisl^gitimiste....on le sait...

— Vous^teslegittmiste?

— Je dois r^tre.

— Enverite?...

*— Lui, par plusieurs raisons, est ministeriel... Nous nous sommes mutuellement froisses dans la conversation^ qui a pris une telle tournure, qu'il m'a ete impossible de lui demander ensuite la favour que j'allais solliciter pour vous.

— Ah ! vous 6tes legitimiste ! murmura sans desserrer les dents Praline, qui rugissait de colere dans sa poitrine, et, grace a ce beau pretexte, ma representation a benefice n'aura pas lieu?... Ah! vous etes legitimiste... Ehbien! moi, ajouta la terrible danseuse, j'affirme que vous ^tes tricolore.

— Comment, tricolore?

— Oui, tricolore, mon vieux, repliqua Praline, dans la bouche de laquelle le mot vieux allait prendre une signification venimeuse et mortelle. Oui, vous 6tes tricolore!... D abord, vous avez les ch^veux noirs... du moins aujourd'hui... je nesaispas comment ils seront domain. Ensuite, vous avez les favoris rouges.

— Rouges ! s'ecria le colonel en se levant pour courir se voir dans la glace.

— Oui, continua impitoyablement la cruelle Praline,

IM LE VALBT DE CUAM1iK£ POLIYEAU.

vous avez les favoris rouges et les moustaches bleu-de-ciel. Done, vous 6tes bien tricolore...

Le colonel se tenait, fremissant de rage et pale de confusion, debout devant la glace. Praline, la vindicative Praline, riait dans son fauteuil ; elle riait comme avaient ri les employes du ministere en voyant la figure du colonel.

Poliveau, cache derri^re la porte du second salon, d'ou il avait tout entendu, s'etait accroupi, affaisse sur luiip^me, les bras ramasses, les deux mains sur sa bouche, afin d^etouffer Thilarite dont il etait trop plein.

Quand le colonel se fut repu de sa honte... et il lui fallut toute sa force d'ame pour ne pas mourir sur le coup... il passa la main sur ses yeux... il alia ensuite vers Praline, dont le rire moqueur n'avait pas encore cesse. . . et il lui dit :

— A combien estimez-vous le benefice de votre representation?

' — Quinze mille francs au moins.

— Et au plus?

— Vingt mille.

— Je ferai porter chez vous, avant ce soir, trente mille francs.

La generosity du colonel etait grande; la noblesse de son accent etait plus grande encore en parlant a Praline, qui ne riait plus.

Le colonel reprit :

— Et vous oublierez la perte de cette representation?

— Oh! tout a fait... Mais que veut dire?

— Rien... Vous oublierez aussi de parler dans le monde, de vous moquer et de rire de ma chevelure tricolore?

— Je vous le promets... Hais dites-moi pourquoi...

— Comme ce silence si heroique, ajouta le colonel, sera parfois un peu p^nible pour vous, et que toute peine roe-

rite salaire, vaus me pennettr^z de vous faire one petite pension de six mille francs.

— Une pension!... mon ami...

— Non pas par contrat et par-devant notaire.

— Ah ! et comment?

— La pension durera autant que le silence.

— Je comprends... comme les ministres pensionnent les deputes.

— Est-ce bien eonvenu ?

— C'est parfaitement eonvenu. Mais, decidement, nous rompons done? . . . car. . .

— Pour toujours.

— Vous prenez done Aglae, Themire, Julie?...

— Je prends femme ... je me marie .. .

— Mes respects a madame, dit alors Praline en tirant d'un air grave et comique sa plus longue reverence au colonel, qui,, en homme bien eleve, en gentilhomme du bon temps, accompagna Tactrice jusqu'a la demi^re porte, ou 11 lui baisa respectueusement la main sous le gant avant de la quitter.

— Ah ! tu vas te marier ! se dit Poliveau, qui avait enteMu la phrase de son maitre... vite, la parade... ou nous sommes perdu !

II se montra.

— Tu etais la, Poliveau?

- — Mon colonel, je rentrais...

— Que tiens-tu a la main?

— Une lettre que madame la comtesse votre tante ma charge de vous donner.

— QuVt-elle a m'ecrire?... C'est bien, donne.

— Mon colonel n'a pas besoin de mes services?

— Non, Poliveau.

Le colonel rappela aussitot son valet de chambre.

— Tu prevoyais done ce qui est arrive, lui dit-il, que tu mecriais sans cesse ce matin : Yos favorisl... vos moustaches ! . . .

— Est-ce qu'il vous serait arrive quelque chose? demanda effrontement ce serpent de Poliveau.

— Non pas precisement, mais...

^— Ce serait, en effet, bien extraordinaire,., on ne s'apercoit presque pas du leger contraste des couleurs, mon colonel...

— Crois-tu, Poliveau?

— Ma foi ! colonel... il faudrait y mettre une singuliere bortne volonte pour distinguer... Voulez-vous maintenant que je donne les dernieres couches du cosmetique, celles sans lesquelles vous avez voulu partir ce matin?

— Oh! non... garde-t'en bien! Nous aliens, au coniraire, laver tout cela a grandes eaux.

— Mais, mon colonel, vous redeviendrez tout blanc.

— A dater d'aujourd'hui, Poliveau, je porterai mes cheveux comme ils poussent, j'aurai les cheveux, la moustache et les favoris blancs.

M. de Lostains ne put retenir un soupir gros de resignation.

— C'est different, mon colonel, puisque c'est la votre intention... A tout prendre, vousserez beaucoupmieux... D'abord, vous paraitrez infmiment plusjeune...

Le colonel interrompit soudainement Poliveau.

— Quel est ce bruit de chevaux k cette heure dans la cour? on dirait une chaise de poste qui part...

— Ah! j'avais oublie de vous le dire, mon colonel, c'esi madame votre tante qui s'en va...

— Ma tante s'en va en chaise de poste? Et ou va-t-elle?

— EUe retourne a Poitiers, mon colonel.

— A Poitiers?... san^ me prevenir... sans me faire ses adieux. C'est impossible!

— Lisez, mon colonel, la lettre qu'elle m'a laissee tantot entre les mains pour vous, et que je viens de vous remettre.

Le colonel decachetala lettre de sa tante, et, apres Favoir lue, il s'ecria:

— Ce manage aurait pourtant fait mon bonheur, surtout dans ce moment-ci . . . Manque ! II n'y faut plus songer ; ma tante me trouve trop libertin, comme die me le dit fort ironiquement en m'accusant d*^tre beaucoup trop pieux pour elleet pour la personne qu'elle m'avait choisie. Laissemoi, dit ensuite le colonel a Poliveau en s'affaissant plein de tristesse, d'humeui", de melancolie et de decouragement, sur un canape.

— Tout marche a souhait, murmura Poliveau.

Le valet de charabre se retirait, le colonel lui cria :

— Je n'y suis pour personne jusqu'a domain... Pour personne, entends-tu?

— Oui, mon colonel... Cependant, vousdescendrez pour diner?

— Je prendrai mon repas ici .

Poliveau laissa son maitre livre au cours de ses pensees, qui n'avaient jamais ete plus noires; elle prirent mtoe un caractere sinistre vers la fin du jour. Tout cet ediafaudage de fausse jeunesse qu'il avait eu tant de peine a elever autour de lui : maitresses, projets de mariage, chevelure noire, societe de danseuse, s'efcroulait et le laissait etourdi et moulu au milieu des debris.

Poliveau profita du quart d'heure de liberte que lui offrait Tamer d^sappointement de son maitre pour aller au faubourg Saint-Antoine, dans une de cesvieilles maisons qui contiennent des populations entieres, vingt corps de

metiers, des myriades de Mtiments lies entre eux par des ponts, des galeries decouvertes. II monta aun sixidme etage, place au niveau de la colonne de luillet et des piliers de la barri^re du Trone. II frappe, on tire un loquet, on ouvre; il baisse la tSte afin d'entrer dans la mansarde sans toucher au linge suspendu a des cordes. Poliveau est cbez la gentiHe Victoire, la jeune blanchisseuse du colonel.

— Ma cherie, lui dit d'abord Poliveau, m'aimes-tu bien?

— Quelle demande!

^— Elle n'est pas si etrange qu'elle en a Tair, -^ Vous faut-il des preuves de cfette affection, monsieur Poliveau?

— Une seule.

— Autrefois j'aurais dit c'est beaucoup.

— Et aujourd'hui?

— Je ne dis rien; j'attends que vous me disiez la preuve qu'il vous faut.

— Cette preuve est un sacrifice.

, — Un sacrifice! Vous exigez de moi un sacrifice?

L'etonnement de la jolie blanchisseuse fut si grand, qu'elle tint leve en Tair, pendant quelques minutes, son fer a repasser. Poliveau la surprenait au dela de toute expression. Elle etait charmante et digne d'etre peinte par un nouveau Greuze dans son attitude renversee, qui faisait Hotter en arri^re les deux bandes de mousseline formant les mentonni^res de son bonnet a la Charlotte Gorday. Ses yeux bleus questionnaient, sa bouche fine et pincee, bridge aux coins, comme ses yeux, comme son nez, respiraient en ce moment Tinquietude de la plus vive curiosite.

— Comment, un sacrifice! repeta-t-elle.

— Victoire! dit gravement Poliveau.

— Monsieur Poliveau ! repondit Victoire avec la m6me solennit^.

— Vietoire, vous aurez bientot dix-neuf ans, quoique j'aie dit au colonel que vous n'en aviez que seize et demi; il faat songer au serieux.

— Voyons, 6tes-vous foul

— Ou bien il faut que le serieux songe a vous; il y a songe. Vous 6tes jolie, tres-jolie, infmiment jolie; mais personne ne le salt. Voulez-vous que tout Paris le sache?

— Je n'y vois pas de honte, repondit la blanchisseuse avec un sourire d'incredulite.

— Vous avez la plus charraante taille qu'on ait jamais \Tie : qui vous I'a jamais dit si ce n'est votre miroir ou moi?

Poliveau exagerait. Bien d'autres I'avaient dit a Vietoire, qui se permit de sourire une seconde fois.

— Ne seriez-vous pas fiere, reprit-il, que tout le monde vous le dit?

— Mais oui... je ne le cache pas... Pourquoi toutes ces tentations?... vous m'empSchez de repasser, vous me montez la tSte... Laissez-moi en repos...

— Votre naissance, Vietoir^, laisse beaucoup a desirer ; il ne tiendrait qu a vous d'etre grande dame, et peut-Stre. . . mais chut!... vous habitez le faubourg Saint- Antoine et au sixi^me etage ; ne prefereriez-vous pas le faubourg du Roule et un bel hotel avec jardin, ecurie et cheyaux?

— Poliveau, vous avez bu aujourd'hui.

— Est-ce que je sens le vin?

— Vous sentez le mensonge.

— Vous 6tes la servante de chacun par votre etat de blanchisseuse; balanceriez-vous si Ton vous laissait entrevoir la possibilite d'avoir bient6t domestiques, cocher, groom, etc.?...

La blanchisseuse se mit a chanter d'une voix moqueuse :

Le joli r^vo que j'ai fait, Mooseigneur, je vaU vous le dire, etc.

Si VOUS n'^tes devenu fou, ajouia Victoire, vous fttes devenu riche, car vous ne pouvez me promettre ces beaux avantages qu'en m'epousant.

^- Ici, Yictoire, commence le sacrifice dont je vous parlais.

— Je le suppose, reprit Victoire en s'accoudant sur sa table a repasser afm de mieux ecouter Poliveau, qui poursuivit ainsi :

— Je suis assez bien de ma personne, c'est vrai...

— Ou voulez-vous en venir ?

— De voire cote, vous 6tes adorable, Victoire,

— Passons.

— Vous 6tes jeune, je le suis encore...

— Vous mettez ma curiosite furieusement en appetit...

— Eh bien ! Victoire, nous ne pouvons nous con venir... A ces mots, Victoire bondit, franchit d'un saut la table a

repasser, et regardant Poliveau :

— Ainsi, monstre, tout ee que vous m'avez dit, c'etait pour m'annoncer une separation?

— Pour vous annoncer une couronne.

— Allez done !

— D'abord, silence aux petites passions, ma chere Victoire ; n'en aydns qu une, la grande. Vous me regrettez, c'est bien ! Vous m'avez donne une larme, c'est mieux ! Maintenant il s'agit de travailler a mon elevation en consentant a la votre.

— A quoi me destinez-vous, grand Dieu?

— A faire votre bonheur et le mien

— Et comments

LE VALET DE GHAMBBE POLIVEAU: dOS

— fiabillez-vbus.

— Quelle reponse me faites-vous la?

— Habillez-vous et soyez gentille, irresistible, ce que vous Stes toujours, du reste. Ayez Toeil yif, le cou onduleux, la taille cambree, le pied leste, le sourire agacant...

— Pourallerou?

— Pour venir avec moi.

— Vous me rassurez. Mettrai-je un chapeau ou un bonnet? demanda Victoire, qui ne comprenait pas encore, il s'en faut, toutes les intentions de celui qui lui parlait.

— Un chapeau! gardez-vous-en bien. Mettez votre bonnet de tons les jours : mais posez-le d'une maniere renversante. Mettez votre fichu de tous les jours, votre tablier de tons les jours ; puis prenez votre panier d'osier, et venez ainsi avec votre linge blanc et repasse a Thotel du colonel, ou je vous attends.

— C'est done chez le colonel?

— Mais sansdoute...

— Justement le hasard fait que j'ai des cravates a lui rapporter...

— Le htfsard nem'importe guere; il y a longtemps que je lui ai mis le pied sur la gorge. Mais, puisqu'il vous seconde, tant mieux pour lui ; cela lui fait honfteur. le vais done vous attendre a Thotel.

Poliveau s'arr^ta, le poing campe sur les hanches, au milieu de la chambrette de Victoire.

— Victoire, repondez-moi. Si vous trouviez cent billets de banque de mille francs dans la poche d*un de ces nombreux gilets que vous repassez, qu'en feriez-vous?

— Je les rendrais tout de suite au maitre du gilet;

— Mais si, par hasard, vous ne saviez pas a qui appartient le gilet, si vous etiez dans Timpossibilite de les restituer, qu'en feriez-vous dans ce cas?

— Je vous les donnerais. '

— C'est trop ; vous les partageriez avec moi. Mieux encore : si, au lieu de cent mille francs, que vous viendriez a trouver, je vous en procurais, moi, quinze ou vingt fois autant, m'admettriez-vous toujours au partage?

— En doutez-vous?

— Victoire, souvenez-vous toujours de ces paroles. Poliveau revint sur ses pas.

— Ayez soin de placer un joli bouquet de violettes bien frais au milieu de voire fichu . . et n'ayez pas de gants surtout...

-^ Vous ne m'embrassez pas, ingrat?

Poliveau se decouvrit, appuya un genou h terre, et dil :

— Puisquc madame veut le permetlre...

II baisa ensuitc la main de Victoire, et dil en se relevant :

— Laisse a tes mains cette petite odeur de savon bianc... Adieu, madame, adieu!

II retourna une seconde fois aupres de Victoire.

— J'oubliais Tessentiel, dit-il.

Poliveau n'avait rien oublie; il jouait la comedic dans le grenier de. Victoire, qu'il avait voulu eprouver, commc il la jouait dans les salons de son maitre.

— Connaissez-vous ceci? demanda-t-il a la jolie blanchisseuse en lui montrantun billet de banque deplie.

— C est uri billet de cinq cents francs, repondit-elle en soupirant.

— Prenez-le et glissez-le dans la poche d'un des gilets blancs que vous allez reporter a M. de Lostains.

— II n\ a pas de bon sens dans votre idee.

— II y a votre fortune et la mienne.

— Mais...

— Silence!.,. Je cours a rh6tel, venez-y tout de suite. Plusun mot!...

Poliveau disparut.

Asixheures, lem^mejour, Victoireet Poliveau causaient dans b piece qui precedait la salle ou le' colonel se livrait de plus en plus aux sombres acces de sa melancolie. lis etaient censes parler tres-bas; mais ils se conformaient si peu a leur intention, que le bourdonnement de leur conversation arrivait fort distinctement aux oreilles de M. de Lpstains. II avait reconnu la voix fraiche de la blanchisseuse; elle lui parut d'abord une heureuse distraction a son humeur noire; il Tecouta ; enfin il se l^ve, entr'ouvre la porte, et dit :

— Qui est la?

— Mon colonel, repond Poliveau, c'est Victoire qui apporte le linge...

— Ah ! c'est Victoire?

— Oui, monsieur le colonel, c'est moi...

Un joli museau rose se montra entre les deux portes.

— Pourquoi n'entrez-vous pas ici ?

Le joli museau rose s'entr'ouvrit pour repondre :

— C'est que je n'ai plus rien a faire. . . je m'en vais. . . Victoire passa le bras sous Tanse de son panier a linge.

— C'est que j'ai des reproches a vous adresser...

— A moi ! monsieur le colonel ?

Victoire avait fait quelques petits pas en avam ; le colonel, de son c6te, s'etait un peu avance; quant a Poliveau, il n'etait plus la.

— Vous me faites souvent attendre mes cravates, mon enfant...

— Oh ! jamais, monsieur le colonel, jamais !

— Comment! un dementia mes vieilles moustaches! EstH5e qu'elles ne vous font pas peur?...

206 LE VALET BE GflAMBRE POLIVEAU.

<r- Ah! pardon, monsieur le colonel... Mais vous ^tes si bon... si aimable...

— Qui vous a dit cela?

— Mon frere Poliveau d'abord, et puis tout le monde.

— Gagnez-vous beaueoup dans votre etat?

— Si I'on nous payait ce qu'on nous doit... il n'y aurait pas trop de quoi se plaindre...

Le colonel, qui voyait que Victoire cherchait toujour^ a gagner la porte, voulait le plus possible prolonger le fil de la conversation.

— N'auriez-vous pas plus de profit, par exemple, a 4tre femme de chambre dans quelque bonne maison?

— Sans doute... Mais moi, j'aimema liberte, dit la gracieuse blanchisseuse en relevant fi^rement la t^te, ce qui lui donna Toccasion de montrer au colonel la finesse de son cou plein d'anneaux voluptueux, la souplesse de sa taille et tout ce qu'elle avait de jeune et de charmant dans les yeux.

Les impressions tristes de M. de Lostains s'effacaient peu a peu de son esprit a ramusement de cette conversation inatten-

due, simple, gentille.

Poliveau apporta deux flambeaux.

— Le butor ! murmura le colonel.

Cette diversion calculee rappela a la rusee blanchisseuse un des points convenus entre elle et Poliveau.

— Bi^^ir, monsieur le colonel, dit-elle en faisant mine de s'en aller^

— Maisnon;.. nepartez pas encore... j'ai du lingea Vousdonner...

— G'est qu'il est tard... On m'attend pour diner.;;

— Restez ici... vous dinerez avec Poliveau.. i

— Impossible;

— Pourquoi cela?

LE VALET Dfi GHAHBBE POLIVEAU. Wl

— J'ai du linge a rendre loin dUci.

— Eh ! vous ne le rendrez pas... le grand mal !

— Monsietir dinera ici? interrompit Poliveau.

— Oiii, mon garcon.

— Faut-il servir tout de suited

— Oui, mon gargon.

Jamais le colonel n'avait employ^ iin mot aussi aimable en repondant a Poliveau.

— Et qu'arriverait-il si vous ne rendiez pas ce soir le linge que vous avez dans votre panier?

Victoire repondit :

— eiel ! . . . mais je perdrais une de mes meilleures pratiques...

— Et combien vous rapporte cette pratique?

— Trois cents francs au moins par an.

— Je vous les donne... Restez, Victoire.

— Monsieur le colonel plaisaiite.. .

— Je ne fus jamais plus sincere.

— Je ne le crois pas.

— Deux dementis valent un baiser.

Le colonel s'^tait leve ; mais Victoire avait gagne aussitdt la porte en courant. > ,

— Mais quelle est ma pensee, croyez-vous?

— Jene sais...

— Vous allez le savoir sur-le-champ, belle timoree.

Le colonel avait d^j^ ouvert son secretaire, et prenait de Tor dans un sac.

Victoire ne posait plus que sur un pied.

— Voila, dit-il ensuite a Victoire, trois ans des profits que vous comptlez retirer de la pratique que je vous fais perdre... Prenez.

— Monsieur le colonel, je suis une honnSte fllle... Une larme tomba des yeux celestes de Victoire et viftt.

en s'arrondissant en perle, s'arr^ter a Tangle emu de ses levres.

— Qu^elle est belle! pensa le colonel m remettant Tor dans son secretaire.

Ge n'est pas une danseuse de TOpera, mademoiselle Praline^ qui atirait refuse... Femmes v^ales!

— Croyez bien, mon enfant, que je n'ai pas voulu vous offenser en vous offrant cet or, qui n'est, apr^ tout, qu'un juste dedommagement de la perte a laqtielle je vous expose... Mais, puisque vous le refusez, n'en parlons plus. Je sais de quelle autre mani^re je vous indemniserai...

— Vousne voulez done pas me laisser partir?...

— Non. . . Gependant je ne vous fais pas violence. . . Mais, voyez, il est deja bien tard...

— Mon Dieu! oui...

-^ Et vous n'avez pas dine?...

— J'en dejeunerai mieux domain.

— Beau raisonnement... pour detruirela iSante; et c'est la sante qui vous fait si belle.

Sur ces entrefaites la porte s'ouvrit, et Poliveau poussa sur ses roulettes une table couverte d^un ambigu exquis, comme il avait Thabitude de le servir quand Praline soupait en t^te a t6te avec le colonel. — Les pieces froides, les entrees posees sur des rechauds d'argent etaient flanquees de deux bouteilles de bordeaux et de deux bouteilles de vin de Ghampagne, assises dans leur seau de glace.

— Et moi qui ai mis deux converts I s'^cria rbypocrite Poliveau. Quelle distraction!

II se disposait a en retirer un ; le colonel lui prit le bras. Poliveau pla^a imm^diatement une chaise devant le convert, qu'il laissa sur la table. II avait compris.

— Eh bien ! dit le colonel a Victoire, vous ne vous asseyez pas?

LE VALET DE CHAMBRK POLh'EAd. «N»

— Moit.,.

— Avez-vous deja change d'avis? Ne venes-vous pas de dire que vous dineriez avec moi?

— Puisque monsieur le colonel t'invite...

— Mais je n'ai rien dit du tout.

— Prendrez'Vous un potage au lait ou un potage gras?.. .

— Mais... je ne me souviens pas...

— Ce n'est pas la question. H. le colonel te demande si tu aimes le potage au gras?...

— Voila du bordeaux. Si vous aimez mieux le vin de Beaune, mon enfant...

Poliveau tenait d'une main le potage, et de Tautre il poursuivait avec un siege la blanchisseuse, qui finit par sasseoir et par setrouverenfacedesonassiette. Elleetait bien et dument attablee. . .

— Tr^bien ! lui dit tout has Poliveau en lui versant a boire... Mais prends garde au champagne... e'est un brigand.

— C'est bien bon,.. pourtant.

— A qui le dis-tu?... Mais evite sa frequentation.

Par son ravissement, moitie reel, moitie feint, Victoire charma le diner du colonel ; elle defila tout un coUiar de surprises plus naives les unes que les autres. Ah ! que c'est bon!... Ah ! c'est que c'est fort!... Ah! que c'est doux!... Cela me pique la langue... Avec.quoi foit-on cela? Mais ce sont des truffes... je sais bien; mais avec quoi les fait^on?

— Donne-lui-en encore, Poliveau, et laisse^la deviner.

— Oui, mon colonel, r^pondit Poliveau, qui remplit de truffes I'assiette de Victoire.

— Verse-lui du la Rose.

— Oui, mon colonel ; je verse.

— Eh bien ! avec quoi fait-on les truffes, ma belle enfant?

— Avec de I'argent, repondit Victoire.

— Pas si b^te! s'^cria le colonel.

— Trop spirituel! muTmura Poliveau.

— Je reponds de cfette maniere, parce- qu'on m'a dit qu'elles coCltaient bien cher; est-cevrai?

— Demandez a Poliveau.

VictoiriB se retouma brusquement du cdte du valet de chambre et lui dit.

— Est-ce que ce legume-la eoftte plus de vingt sous la livre?

— Quarante-ciriq Irancs la livre cette*annee.

— Quarante-cinq francs! s'ecria Victbire en arr^tarit entre ses jolies dents de souris la truffe d'assez belle grosseur qu'elie allait croquer.

Cette extase, dont le milieu ^tait occupe par une truffe, faisait un tableau charmant. Et Victoire, dans ce moment, malgre sa prudence toujours teriue eh haleine par la prudence et les apartesde Poliveau, flamboyait de gSiieteet dV nimation. Ses yeux, ouverts de surprise et pleins d'eclairs, donnaienl a son visage Taspect d'une figure de bacchante qui veut a la fois faire rire et faire aimer, amuser le vieux Sil^ne et Tenivrer de desirs. 11 ne lui nianquait que la grappe dans la main et le pampre vert au front.

Jamais le colonel n'avait trouve que son vin lui portait tant a la tSte. '

— Ne remuez pas! s'ecria -t-il a Victoire, restez^ ainsi encore un instant, je vous en conjure, je vous en supplie!!!

I! avait les bras leves d'admiration devant cette jolie bouche ouverte autour de cette truffe noire comme une bille d'eb^ne.

— Qa chauffe ! dit Poliveau a Victoireen se baissant pour ramasser la serviette qu'il avait laisse tomber de son bras. Attention!

— Ma ch^re Victoire, poursuivit le colonel, qui roulait

dans le fleuve du Tendre sans pouvoir s'accrocher aux bords ; ma ch^re Victoire, si vous permettez que je prenne aveclebout de ma fourchette cette iruffe que.retienhent vos dents, et que je la mange pour vous,]e vous donne tous les meubles qui sont ici : ce beau lit de chdne, cette jolie pendttle Louis XY, ces tapis, ces tableaux, cette garniture dechemin^, tout, excepte moi, dont vous ne voudriez pas, parce que je suis trop vieux. Aliens, consehtez ! Quelle jolie chambre de mariee ne ferez-vous pas avec ce que je vous offre pour avoir cette truffe que vos l^vres ont touchee !

Quelle terrible tentation pourVictoire!

Poliveau contemplaittout avec des battementsde coeur...

— C'est tout ou rieh, pensa-t-il ; Austerlitz ou Waterloo.

— Que d^cident vos jolies dents, ma tigresse? demanda le colonel au comble impatient de ses desirs, et tendant d^j a la fourchette pour piquer la truffe enchfissee dans le chaton rose et fremissant des plus jolies l^vres que jamais Muller ait peintes.

Victoire fut Romaine : elle avala la truffe.

Le colonel pSlit.

— C'est bien, dit tout bas Poliveau k Victoire; mais il fallait la mSicher. Trop de vertu, c'est trop. Irritons Tage miir, mais ne le decourageons pas. Maintenant, l^ve-toi et pars, il n'est que temps.

Victoire se leva.

— Dix heures, mons^ieur le colonel.

— Wja...

Le colonel tendit une main passionn^e et melancolique a la rus^e Victoire, qui n'avait pas ete assez rusee, toutefois, pour ne pas goiiter imprudemment k tous les vins, a tous les fruits confits a Teau-de-vie; a toutes les liqueurs. Mais Poliveau, qui n'avait pas perdu un de ses mouvements, avait d^route les projets de M. de Lostains, projets qu'on

devine sans peine, en sonnant la retraite au moment oi!^ le succ^ devenait sinon tr^possible au colonel, du moinsassez probable.

— Adieu, monsieur le colonel.

^- Pas de monsieur... belle Victoire...

— Eh bien ! alors, adieu, mon colonel. .

— Pas non plus de mon colonel... adieu, cher colonel.

— Ne reponds pas, et file, souffla Poliveau dans Toreille un peu echauffee de Victoire... il n'est pas encore assez cuit a point pour le manger... il te.mangerait.

Le premier soin de Poliveau, le lendemain dece premier succe§, medite depuis des annees, fut de faire partir Victoire. II lui inventa une tante malade qui la reclamait aupr^s d'elle ; en sorte que pendant plusieurs jours le colonel, moitie sous le coup de la perte de Praline, moitie sous rinfluence de sa nouvelle passion, passa du regret a Tespoir, de ce qui n'etait plus a ce qui

pourrait 6tre, avec une invariable agonie d'esprit. II eprouva ees heureuses douleurs de la jeunesse, si terribles a rheure ou elles atteignent le coeur, si charmantes au souvenir ; pourpres au moment mSme, cendres blanches et douces au toucher plus tard.

Ajoutez a ces tourments la nouvelle tactique de Poliveau, qui Tavait deja completement isole de sa tante, vous avez vu comment ; de sa maitresse, vous savez par quel moyen, pour \e river a la chaine d'un amour qu'il avait pour ainsi dire cree lui-m^me.

Sa tactique fut celle-ci : un vieil ami avait Thabitude d'ecrire une fois par semaine au colonel du fond de la Bretagne ; cette correspondance lui etait d'aiitant plus chdre, que M. de Marsange, cet ami, avait fait avec lui les rudes campagnes d'Allemagne et de Russie, avait ete blesse le mdnie jour que lui et decor^ la m^me annee. G'etait, dans Th^roique et belle acception du mot, le fr^re d'armes. Po-

liveau eut la cruelle adressa, lui qui avait toutes le$ subtilites, de gupprimer les lettres de cet ami, et un soup^on d'ingratitude entra alors dans le coeur deja si malade du colonel. Comme ses favoris, sa melancolie passa du bleu au noir . —V Les amis ne vaudraient-ils pas mieux que les amies ? pensa-t-iL

A quelques jours de la, un beau cheval de selle gu'il affectionnait beaucoup, un pur sang, arabe du plus grand prix, mourut tout a coup sans maladie. G'etait celui qu'il montait tous les jours, depuis quatreans, dans ses promenades au bois de Boulogne ; e'etait un autre ami qu'il perdait.

Poliveau aurait pu dire de quelle maladie etait mort le cheval de H. de Lostains.

Habile a proeurer de grandes douleurs, Poliveau ne le fut pas moins a en inventor de petites, de tous les instants, de celles qui sont a Thomme ce que les moucherons sent au lion. Elles piquent, elles exasperent, rendeni enrage oelui qu'elles persecutent.

Sachant les suites qu'auraient les reponses qu'il faisait a tous les amis du colonel venus pour le voir, il leur disait: M. de Lostains est alle a son chateau en Auvergne passer Tautomne. Et, si on rencontrait le colonel quelques jours apr^ dans les rues de Paris, on s'ecriait : Je vous croyais parti!... et par reflexion on ajoutait : II ne veut pas sans doute qu^on le croie a Paris. Alors abondaient les conseils compatissants : II faut se distraire... Une femme perdue, dix de retrouvees... C'etaient autant de coups de poignard qu^on lui donnait au coeur en voulant le consoler de la perte de Praline.

Pour comble d'ennui, il avait beau demander des nouvelles de Victoire, Poliveau repondait toujours : — Elle est aupr^ de sa tante.

' La maison avait fini par peser de tout son poids sur la t^te du malhenreux colonel, qui n avait plus pour se distraire que la conversation de Poliveau, parce que lui seul ne lui pariait jamais de Praline, et parce qu*il ^tait le seul avec lequel il put parler de Victoire, charmante enfant dont le souvenir frais et riant passait sur son front comme un souffle d'air pur phsse et vivifte IMte au milieu des ardours aceablantes du jour.

— Qsi va bien, se disait Poliveau, ca va bien... dependant, tout n'est pas fini... Hier au soir, le portier a remis a M. de Lostains une lettre de sa tante de Poitiers... Le colonel s'est moins promene que de coutume dans sa chambre... Si j'avai^ pu detonmer cette lettre... Impossible!... n aurait fallu mettre le portier dans la confidence... Nous sommes d^j^ trop de deux... Victoire, toute fine qu'elle est, aurait, sans mes precautions, fait la noce avant le mariage, et alors adieu... Mais cette lettre dela tante de Poitiers!...

La crainte de Poliveau reposait sur ces vagues apprehensions qui viennent assaillir Tesprit de Thomme au moment de toute grande epreuve decisive ; son pressentiment fut justifie d'une facon foudroyante quelques heures apr^.

A peine jour, le colonel sonna son valet de chambre, auquel il dit, en froissant dans ses mains la lettre de Poitiers :

— Commence par fermer cette porte.

— La partie est perdue, pensa Poliveau dans le mouvement d'obeissance et de peur qu*il ex^cuta. Me voici dans la sourici^re. Je connais mon^naitre, et je prevois bien des choses.

— Tu te souviens de ma tante de Poitiers^

— Oui, mon colonel ; une bien excellente personne.

— Cette lettre est d'elle.

— EUe se porte bien ? . . .

LE VALET D£ €HAMBRE POLIVEAU. %\n

Le colonel lan^a en plein vi^ge, a Poliveau, un regard qui ne voulait pas preeisement dire : A merveille !

— Lis 5a !

— Je ne sais pas lire, mon colonel.

— Eh bien ! je vais lire cette Jettre pour toL

tf Hon cher neveu,

((Je vous dois une eclatanle reparation, d'autant plus « indispensable, que, sans un coup du hasard, je pouvais « fort bien mourir avant de vous I'avoir accordee. VoicL la ff part qu'a ce bienheureux hasard dans la conjoncture preff sente. J'avais mechamment renvoye une de mes plus an- « ciennes demoiselles de compagnie, mademoiselle Margue- «r rite, uniquement parce que vous aviez paru le desirer ff lorsque j'etais chez vous. Le pretexte de son renvoi me « revoltait : mettre hors de chez moi une fille de quarante- « cinq ans, et pourquoi ? pour avoir lu le Chevalier de Fau^ « bias I Mais vous Texigiez, j'etais chez vous, on vous avait ((depeint a moi, comme un homme excessivement pieux; « je donnai cette satisfaction a vos principes, me reservant 9 de revenir sur cette decision ridicule et brutale d^ mon « atrivee a Poitiers, et je n'aieu garde d'y maAquer. J ai « repris mademoiselle Marguerite, qui m'a affirme sur ir rhonneur, et je la crois bien sincere, ^puisque je lui ai « dit, de mon c6te, que je ne lui faisais pas un crime d aff voir lu Faublas, qu'elle n'avait jamais porte dans sa f chambre ce livre, dont elle ignorait m6me l&xistence. « De ce fait, qui n'aVait pas ete imagine pour rien, puisque < rinventeur avait du prevoir les suites qu^il aurait, je me « Buis elevee jusqu'a la supposition d'abord tr^-hardie, f et ensuite parfaitement justifiee, qu'on vous avait trompe <r sur mon compte, comme on m'avait pareillement trom-

H pee sur ie v6tre a rendroit de nos caract^es et de nos « principes, tranchons le mot, de notre devotion. VoUssa- « vez que je vais tres-loin^ malgre ma b^quille et mes qua- ((tre-vingts ans passes, quand je tiens a sayoir quelque « chose. Je n'al pas tout su, mais je tiens la queue de la « bdte: tirons tous lesdeux, et nous verrons bien arriver «t un loup ou un renard, car il y a renard ou loup attache a « cette queue. Qui done m'a dit que vous exigiez le renvoi € de mademoiselle Marguerite ?. . . C'est votre valet de cham- « bre Louveteau... Qui done ma dit encore que vous teniez « par-dessus tout a ce que j'allasse reguli^rement prendre ((des crampes d'estomac pendant quatre heures aux ser- « mons de Notre-Dame? C'est votre gueut de valet de cham- « bre Soliveau... Qui done enfin m^a assure que vous com* H muniez unefois par semaine, que vous aviez deux direc- « teurs de conscience, que vous vous donniez la nuit la H discipline?... Toujours voire croquant de valet de ehania hte, lequel, pour nous achever de peindre tous les deux, H vous a sans doute dit aussi que j'etais devote comme une « beguine. Maintenant, dans quel but ce miserable a-t-il <(avance des faits si notoirement faux, comme je Tai su par (f des rapports recueillis a mon intention depuis mon re- (ftour a Poitiers? Voila ce que f ignore... Quel interet (r avait-il a nous brouiller, a me faire partir de votre mai- « son? Je cherche, et je ne trouve rien de sattsfaisant a « me r^pondre. Quoi qu'il en soit, ce malheureux depart <c de votre maison a rompu le mariage que jeprojetais pour « vous. Apr^s Tavoir declare impossible a la famille dont <(j'etais la mandataire aupr^ de vous, je ne puis plus re- « venir detruire ma premiere opinion ; j'en suis tres-fort « desolee, mais telle est Toeuvre de votre valet dechambre ff Jamivaux. Vous voila edifie sur son compte : agissez ((comme il vous plaira, rouez-le de coups ou envoyez-lese

« faire pendre ailleurs ; toujours est-il que vous ifites averti. « Adieu, mon neveu cher et alfectionne.

C LUCILE DE LOSTAINS.))

— Qu'as*tu a repondre a cela? demanda ensuite le co* lonel de Lostains en frisant la pointe de sa moustache grise avec la main gauche, tandis que de la droite il allait prendre au-dessus de s^ tSte le jonc a t^te plombee qu*il emportait avec lui quand il servait de temoin dans quelque affaire d'bonneur : un joncsuperbe, de toute longueur, dur comme le fer, flexible comme une epee de Tolede.

De son cdte, Poliveau jeta les yeux, dans son premier mouvement, sur un cangiar qui bfillait au milieu de la panoplie du colonel.

— S'il ne m'abat pas du premier coup, se dit-il, je Teventre comme un chien.

Le colonel et le soldat etaient en ce moment k deux de jeu. Voil^ Favantage qu'il y a a ^tre servi par de vieux militaires. Gependant Poliveau fit eette reflexion presque aussi soudaine :

— S'il me donne le temps de parler, je sauve encore ma t^te !

— Qu'as-tu a repondre? dit une seconde fois le colonel de cette voix cuivree qui se faisait entendre d'un bout a Tautre de la plaine de Crenelle les jours de grande revue.

— J'ai a dire...

Le colonel passait sa main fremissante sur Tardte lustree et savonneuse du terrible jonc malais.

— J'ai k dire, mon colonel, que tout ce que madame vo* tre iante de Poitiers vous ecrit est vrai... G'est moi qui ai gUsse le volume de Faubtas dans la chambre de mademoiselle Marguerite...

— Dans quel but, vil gredin?

— C'est moi qui ai mystifie madame votre tante en lui faisant croire que voUs vouliez la forcer a aller au sermon...

— Dans quel but? Me TappremdraS'tu, abominable gueux?...

— C'est encore moi qui lui ai dit que vous avie? achete tons ces tableaux de nudite pour eprouver vos sens.>. que vous etiez plus devot qu'un marguillier . . .

— Mais me diras-tu enfin dans quel but, scelerat? s-ecria le colonel en abaissaat comme un tranchant de hache le jonc malais sur la joue de Poliveau.

Le coupfut terrible, mais mat dirige; il ne fitqu'effleurer Toreille et les favoris du valet de chambre, qui y vit blanc et rouge cependant.

Machinalement, par Tinstinct feroce de la colore, il se precipita sur le faisceau d armes accroche sur la tdtedu colonel. Celui-ci Tarr^ta par le cou, et lui dit :

— Ou vas-tu ?

-^ G'est pour vous dire de plus pres, mon colonel, dans quel but j'ai fait tons ces mensonges. J'ai peur qu'on ne nous entende de la pi^ voisine, et les rideaux de votre lit etouffent la voix.

— Dans quel but? demanda une quatri^me fois le colo^ nel sansllcher Poliveau, dont il serrait les muscles du cou.

— Pour vous'emp^cher, mon colonel, de vous marier avec la fempie que votre tante venait vous proposer d'epouser ; et j'ai reussi...

— Et poui'quoi as^tu empeche ce mariage?

— Pour que vous ne cessassiez pas d'etre Tamant de mademoiselle Praline...

— C'estdoncPralinequi t'a conseille toutce quetu as fait? Un silence affirmatif fut la reponse dePoliveati, toujours tenu par la gol^ge^

— Que t'a-t-elle donn^ pour cela?

— Rifen, mon colonel... Mais elle ma fait comprendre que si vous vous mariiez..« si vous deveniez un homme d'ordre... si votre maison enfin n'etait plus au pillage... n'aurais plus rien a gagner ici.

— Tu me pilles done?... tu Tavoues?

— Oui, mon colonel.

-^ Tu ne m'as pas entendu I Je te demande si tu me pilles?

— Oui, mon colonel, je vous pille, mais je vous aime.

— Tu ne seras done jamais qu'un corsaire, un pirate?. . . ajouta le colonel en souriant dej^ un peu et en secouant moins fort Poliveau, qui n'avait jamais plus ouvertement menti de sa vie, car il n'avait jamais rien vole au colonel.

— Lui aussi me trompe... ibFayoue du moins... Ma maison ouverte au pillage ! . . . Mais c'est a ne pas y tenir ! . . . Ah ! les vieux gardens ! les vieux gardens ! . . . Va-t'en ! . . .

— Monsieur ne pent s'habiller sans moi. . .

— Ah ! tu crois ga ?w . . Je me passerai de toi . . . Donne-moi seulement ma ceinture de velours.

— Oui, mon colonel.

— Va-t'en maintenant, coquin !

— Qui vous la bouclera autour du ventre?

— Allons, boucle-la... G'estfait!... Ote-toi demesyeux.

— Je vais cherchfer votre pantalon ...

— J'irai moi-mtoe... Va-t'en !

— Savez-vous oii sent places vos pantalons?

— Non...

— J'lrai vous choisir celui qui vous convient, car la matinee est fraiche.

— Va, et fiche ton camp ensuite; que je ne te revoie plus !

— Et quel gilet ntettrez-vous ?

— Le pique vert.

^ G'est impossible, mon colonel. «. Vous dtes trop pale ce matin . . . Le vert tuerait votre tein t . . . ' — Til trouves?...

— Vous ne pouvez mettre que le piqu^ bleu.

, — L& pique bleu, soit... Mais sors de la maison ensuite, et n'y remets plus les pieds, entends-tu ?

— Irai-je vous chercher un barbier pour me remplacer?

— Un barbier ! .% . une main etrang^re sur mon visage?. . .

— Vous vous raserez done vous-m^me, mon colonel?... Mais vous ne savez pas vous raser...

— Rase-moi encore aujourd'hui... Demain je verrat.

— Oui, mon colonel. . . Je ne m*en irai done que demain?

— Habille-moi, grommela le colonel, furieux, exaspere de ne pouvoir se passer du valet de chambre qu'il renvoyait pour n'^tre pas reduit a Tassommer de coups.

Jamais Poliveau nesemontra plus lesteetplus adroit dans son service de valet de chambre. Quand le colonel fut pare, attife, brillant, il se touma vers Poliveau, et lui dit :

— Ou est ma montre?

— Mon colonel, j'allais vous la donner...

En glissant la montre dans la poehe de son gilet, M. de Lostainssentqu'elle est arr6tee par un obstacle.. ^Qu'est-ce done? se demanda-t-il. II sort la montre, fouille dans la pocbe, et il en retire un papier de soie qu'il deplie lentement. . .

— Un billet de banque! Mais ce gilet revient de la blanchisseuse !

— Oui, mon colonel, et vous ne Tavez pas encore mis depuis que Victoire Ta rapporte. C'etait le jour du petit souper...

— Comment ce billet de banque se trouve-t-il dans la poche de ce gilet?... Je m'y perds... Enfin... il est beureux

que eeux qui metteut ma maison au pillage ne Taient pas vu... Tas de voleurs qui ont Taudace d'avouer qu'ils me d^valisent parce queje ne suis pas marie, qui m'empSchent de me marier uniquement pour me devaliser... Tiensl... dit le colonel en revenant sur ses pas et en prenant une seconde fois Poliveau au collet... tu es heureux d'etre le fr^re de... Sans cela, le proeureur du roi... Qu'a mon retour je ne te trouve pas ici ! . . .

On sonna...

Profitant de la circonstance, Poliveau se degagea de Tetreinte du colonel, et courut ouvrir... C'etait VictoireJ... Poliveau n'eut que le temps de lui dire :

— AVaterloo; mais tu peux tuer les Prussiens ! Marchelui sur le eoenr...

Jamais Yictoire n'avait ete si jolie, siappetissante, si delirante. Le pr^texte du sejour a la campagne, oijl elle n'etait pasallee, Tavait autorisee a prendre le bonnet rond a petits plis, coiffure adorable sur la tete de celles qui ne savent pas la porter. Ses cheveux sortaient de la-dessous en coques soyeuses^ comme un oeillet double ou lafleur du cotonnier sort avec grace de son enveloppe trop etroite. Trop de cheveux pour trop pen de bonnet, chose charmante ! G'etait Glycere deguisee en paysanne de Montmorency. Et quelles jolies epaules dans une robe coUante, ouverte, et laissant voir un jabot de mousseline, guirlande de neige, qui la faisait pale au menton, rose aux joues! Deux cerises anglaises

pour l^vres... Richelieu eiit donne cent pistoles pour lui poser, avec quelque lenteur, une mouche au coin de Toeil. Le colonel fut renverse... il perdit la t^te... il la perdit encore plus quand Yictoire lui offrit un bouquet qu'elle degagea des plis de soie de son iichu et des plis de mousseline de son jabot. A ne savait que dire... II halbutiaii«.. il souriait...

n^ LE VALET DE CIIAMBRE POLIVEAD.

Le.coeur revint a Poliveau... Les Prussiens reculent, se dit-il, ne faisons pas la faute de Grouchy.

— Victoire, dit-il, pourrais-tu noiis expliquer comment il se fait que H. le colonel ait trouve un billet de banque de cinq cents francs dans la poche de ce gilet?

Victoire sourit, et sa reponse fut :

— Mais c'est parce que je Tavais trouve dans cette poehe en lavantle gilet; et que]e Vy ai remis en rendant le linge.

— C'est admirable! s'ecria le colonel, c'est sublime de probity !... Oh! Victoire! Victoire!... Vousme reconeiliez avec rhumanite.

^ Oh ! monsieur le colonel, est-ce que je pouvais le garder? en avais-jo le droit?. .. Vous me louez d'avoir fait mon devoir...

— Mais qui done., mon enfant, fait son devoir en ce monde? Vous... et moi. Vous venez de remplir le vdtre, je vais m'acquitter du. mien. Victoire, dans hnit jours voulezvous etre ma femme?

Victoire ne put s'emp^her, eomme Perrette du Poi an lait, de sauter de joie. Seulement, elk ne cassa rien en tombant.

— Mais que ferai-je de toi? ajouta le colonel en regardant Poliveau ; faut-il te faire pendre?... Je te nomme intendant de mon chliteau et de mes biens en Auvergne, et tu ne reviendras plus a Paris...

Poliveau, interieurement, fit cette reponse : « Je n'y reviendrai pas tant que vous vivrez, » suivie de cette reflexion '.((Avecun vieux colonel aihoureux d'une jeune fille, c'est cinq ans a attendre.))

Ensuite, il dit a Victoire : .

— Aime-le bieu.

TRENTE-QUATRE ANS APRES LA BATAILLE

Cinq lieues au moios separent la plaine de Waterloo de la ville de Bruxelles, peu riche, malgre ses faux airs de capitale, en moyens de locomotion rurale. Bruxelles n'a pas, comme Paris, qu'il faut bien lui opposer, puisqu'elle cite toujours Paris, des escadrons volants de diligences et d'omnibus pr6ts a toute heure du jour etde la nuit a vous conduire dans tous les sens possibles jusqu'aux confins du departement; II faut negocier une journee emigre a Bruxelles pour se procurer a un prix assez elev^ la voiture convenablement solide et legere qui vous conduira a Waterloo. Ajoutez a cette journde perdue celle qu'exige presque entierement votre p^lerinage, et Texcursion vous aura pris un temps qui suffirait pour aller deux fois de Bruxelles a Cologne. Le touriste fait ce calcul, regarde sa bourse, exhale un soupir de regret

mele de resignation, et il ne va pas a Waterloo. Les Anglais, les poetes et les commis-voyageurs savent seuls se mettre au-dessus de ces considerations de temps, d'argent et d'espace. A celui qui sVtonnerait de

voirles commis-voyageurs figurer ici d'une mani^re si honorable, nous repondrions qu'iIs«sont depuis plus d'unsi^ cle, sans que Ton paraisse s'en douter, les missionnaires les plus ardents et les plus actifs de la civilisation francaise. Ala faveur de leurs vins, de leurs soieries^, de leurs draps, de leurs bijouteries, ils repandent nos idees, font dominer nos goiits, prevaloir notre laugue, qu'ils forest partout a parler. II n'est pas de ville, de bourg, de hameau en Espagne, en Italie, en Belgiqu^, en Hollande, en Allemagne, et m6me en Russie, ou le commis-voyageur ne passe une fois par semaine. 11 a remplac^ le livre francais que la censure etrang^re proscrit, il tient lieii du journal qu*on briile a la frontiere. II sait tout, il dit tout sans danger. Lui-mdme profite de cette education qu'il donne k ^sob insu, et revient avec des connaissances tres-etendues.

Enfm je parvins, non sans peine, a reunir les parties essentielles d'un equipage f chevaux, Voiture et cocher; mon cocher savait m^me un pen le frangais. J'insiste sur ee dernier avantage, car c'est une erreur assez commune en France de croire qu en Belgique tout le monde parle couramment notre langue. On se trompe : les Beiges, et je n'excepte pas les habitants de Bruxelles, ne parlent frangais que pour prouver qu'ils ne le savent pas. Je suis loin de les bl^mer de cette ignorance ; je voudrais. au contraire, qu'elle fdt complete, ma ferme opinioil etant que leur decadence dans les arts date du jour ou ils ont renonce a parler et a ecrire le flamand pour adopter une langue qui n'est pas faite

pour eux. Les Beiges, quelle que soit la classe a laquelle ils appartiennent, ne parlent entre eux que le flamand, qui n'est sans doute pas une langue tr^ harmonieuse, mais enfin qui est une langue. G'est par affectation, par imitation, que dans le monde ils parlent francais; mais, a la longue, cette contrainte a tue leur

intelligence. Le Beige ne s'exprime en fran^ais qa*a la faveur d'une traduction meQtale qu'il rumine sans cesse. II pense en flamand, il parte en frangais, et, comme je viens de le dire, cet effort violent qu'il exerce sur lui-mdme depuis sa naissance jusqu'a sa mort lui 6Xe sa verve, eteint sa personnalite, Fenerve, eten fait une nation decoloree, un peuple dont on ne voit que Tenvers et jamais I'endroit. La Belgique entiSre n'est qu'une vaste traduction. Le bas peuple seul est rest^ flamand ; aussi n'entend-ilpas du tout le francais, et la municipalite de Malines, comme celles d'AnvOTS, de Louvain et de Bruxelles, a soin d'^crire, a rintention des habitants, a edte du nom francais de chaque rue, le m^me nom en pur flamand. On m'a rapporte un mot charmant de la reine des Beiges qui vient k Tappui de mon opinion sur la fausse position grammaticale de ses sujets. Un depute lui disait un jour a Laken, en lui faisant hommage d'un discours qu il avail prononce je ne sais plus a quelle occasion : n Yotre Majesty daignera excuser les fautes qui ont pu m'echapper en ecrivant ce morceau... — Donnez, monsieur, donnez-moi votre discours, interrompit la reine, jele ferai traduire. »

En quittant Bruxelles, nous primes le faubourg Ziouue, nouveau quartier qui sera digne un jour du nom royal qu'il porte, celui de la reine des Beiges. Les constructions de ce faubourg aristocratique deploient les proportions superbes de nos hdtels de la

rue de la Paix. Elles auraient la mdme majeste sans le vernis beaucoup trop chatoyant dont on les farde. L'eclatante blancheur du stuc qui les recouvre leur 6te en splendeur ce qu'elle leur dqnne, il est vrai, en proprete. La singuli^re habitude qu'ont les Beiges de blanchir a vif, d'etamer, pour ainsi dire, leurs maisons, imprime a la ville entiere le caract^re estimable, mais peu monumental, d'une salle k manger. Le sable qu'ils

s^ment sur le pave des rues rend encore plud juste la comparaison.

A Textremite de ce riehe faubourg, on effleure, en passant ^ les rameaux d'un pare immense dont Tombre et la fraicheur viennent tout a coup vous envelopper, dont les parfums resineux vous aceompagnent longtemps sur la route. Ce pare, que courpnne comme une aigrette un kiosque Elegant, entoure la propriety noblement acquise d*im artiste deux fois cel^bre, M. Beriot, le mari de madame Malibran. Halibran ! ce nom va riemuer la tristesse au fond du coeur, surtout quand on le prononce a Tentree de cette voie de longue melancolie ou Ton est sur le point de penetrer. En m oloignant de cette masse de verdure et d'oiubre pour me rapprocher de la for^t de Soigne, je r^petais ces vers Merits par M. de Lamartine au pied ^e la statue qui a 4x6 ^levee a la sublime cantatric^ dans le joli cimeti^re de Laken (1), ot elle est enterree :

Beauti, gSnie, amouri furent son nom de femme, ficrii dans son regard, dans son coear, dans^ voix; Sous trois formes au ciel apparienait celte dme : Plenrez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois !

— Monsieur, me dit mon cocher, m'arrachant bnisquement k ma reverie... Monsieur!

— Eh bien! qu'y a-t-il?

-— Vous me pardonnerez, monsieur, si je votts derange ; mais, avant d*arriver a Mont-Saint-Jean, je dois vous engager k vous tenir en garde centre une industrie dont vous n'avez peut-dtre pas entendu parler a Paris.

(1) On sait que Laken est un chdtean ro^al situ^ a trois milles de Bruxelles. Le roi des Beiges en fait sa residence babitueUe. G'est a Laken que Napoleon arr^ta le plan de la campagne de Roane.

— Une Industrie inconnue a Paris I c'est fort. .* Enfin ! . . voyons quelle est cette Industrie ?

— Vous suppY)sez aisement, poursuivit le eocher, qu'apr^s la bataille de Waterloo il resta sur le terrain beaucoup de balles, beaucoup tie boutons, beaucoup de petites aigles en cuivre,. des tron^ons d'epee, de baionnette, des poignees de sabre, etc.

— Sansdoute.

— Eh bien ! depuis trente-quatre ans, les gens du pays vendent aux etrangers ces debris rouiil^, terreux, rong^s, a demi detruits par Tpxyde.

— II me semble pourtant, mon ami, qu'il ne doit plus yen avoir beaucoup depuis trente-quatre ans qu-on en debite.

— Non, monsieur, et voila precis^ment ou git Tindustrie dont je voulais vous parler. Geux dont le metier est de vendre de ces choses-la s^ment une fois Tan, a frais communs, sur un espace

de plusieurs lieues, des boisseaux d^aigles imp^riales, des milliers de boutons de cuivreet des charret^es de balles. lis laissent ensuite reposer cette semaille jusqu'a Tdte, car Thiver les etrangers ne visitent pas Waterloo! mais, Tete venu, ils deterrent leurs plombs et leurs cuivres, auxquels un sejour de huit mois dans un sol humide a donne une couleur de vieillesse qui trompe les plus fins et fait Tadmiration des partisans du grand empereur.

— Mais c'est un affreux mensonga!

— Que voulez-vous, monsieur, le pays est tres-pauvre. .1 Ensuite, a qui ^la fait-il du mal?

Le cocher tolerant ajouta :

— Cette annee, la r^colte des aigles n'a pas ete Irop mauvaise.

Nous entrions dans la forSt de Soigne par une allee

etroite et couverte, mais qui, devait nous laisser voir bien- ^6t, sur ses deux flancs pFofondement creuses, des vciites et encore desvodtes de feuillages a etonner le regard. Les peupliers, les ormes, les platanes, semblent se defier a qui mpntera le plus haut vers le ciel, vers le cid qu'on ne decouvre pas. Ge sont autant de colonnes dont Tecorce grise et sayonneuse imite le poli de la pierre ; on dirait un temple de druides ou les rayons du soleil ne percent jamais. Le sol etale au pied des arbres les feuilles amoncelees de plusieurs annees; elles sont toutes la par jonchees et par couches, les seches sur les pourries, les jaunes sur les vertes, les pales sur les pourprees ; une chemise de mousse rude et verdatre emprisonne la tronc des arbres a une hauteur de plusieurs metres, comme pour les garantir du froid, qui doit ^tre excessif dans cette for^t, si j'en juge par celui que j'eprouvais moi-mlme,

quoique nous fussions au 18 juin. Halgre mes y^tements de drap et un manteau, je frissonnais, je croyais etre en plein decembre. 11 etait neuf heures du matin, et les vapours de la auit n'etaient pas encore dissipees. Derriere leur voile bleu qui pendait, dechirci des hautes branches comme des toiles d'araignee du plafond d une vieille cathedrale gothique, je voyais scintiller des points lumineux qui s'agrandissaient, qui s'eteignaient{)arfois subitement : c'etaient des fours a charbon, dont les derni^res flammes expiraient. Une "particularite me frappa vivement au milieu de cette nature fougueuse et sauvage : je n'entendais pas le moindre bruit, la plus faible palpitation dans Fair. Pendant une course de deux heures sous ces galeries d'arbres, aucun cri d oiseau n eveilla mon attention, n allegea Taccablement de plomb qui descendait peu a pen de mes paupieres sur mon coeur. Une for^t sans oiseaux! on dirait que, depuis la formidable joumee de Waterloo, ils sont tons partis, au bruit

de la canonnade, pour, ne plus revenir. Oh ! qu'eiie est triste, qu'elle est triste cette belle for^t de Soigne ! Je ne croirai jamais que la Providence ne Tavait pas choisie pour les grandes choses qu elle a vues, et dont elle a garde les sinistres mystdres dans le pli deses feailles^ dans la profondeur de ses ombres. Dien fait le theatre pour les actions. line arm^, cent mille hommes, devaient mourir la. G'etait ^rit !

— Vraiinent! dis-je au cocher pour detoumer le cours de mes idees, croyez-vous qu'il y ait des gens assez fripons pour speculer ainsisurla curiosite des personnes qui se rendent a Waterloo?

— Ah ! monsieur, me repondit-il, je ne vous ai pas dit tous les tours qu'ils jouent aux pauvres dtrbngers credules. Dabord, il serait difficile de les dire tous; si vous permettiez... en voici un dont

je fus temoin un jour que je ramenais de Waterloo a Bruxelles un peintre francais et un Prussien. Le Prussien tenait soigneusement sur ses genoux un objet cache dans un mouchoir. Gomme nous etions a mi-chemin, il dit au Francais : « — Rapportezvous quelque souvenir de votre p^lerinage a Waterloo? — Ma fofi non, repliqua celui-ci; pourtant j'ai ete sur le point de faire une acquisition assez originale, mais on me demandait trop cher... cent francs... Ensuite Fembarras d'emporter cette bizarre emplette... C'etaitfortcurieux!... — Qu'etait-ce done? — Vous ne vous fScherez pas si je vous le dis, repondit le peintre francais : c'etait le crane d un colonel prussien, un crane magniflque, admirable, d'autant plus admirable qu'il etait perce de trois trous faits par les balles, les balles de Waterloo ! un au milieu du front, les deux autres aux tempos. Je n'aurais pas ete fache, je Tavoue, de me faire monter une lampe avec le cr^ne d'un colonel prussien tue par les Francais. Je me passerai de ce luxe. Et vous, monsieur?... eontinua*t-il.

m WAtERLOO.

— Hoi, repondit le Prussien avec une certaine inquietude et eu soulevant le paquet pose sur ses genoux, moi. .. Hais, s'interrompit-il aussit6t, je suis ^tonne, tres-etonne de la prodigieuse ressemblance de ce tpii vous est arrive avec ce quimarrive... — Ahlbahi... — Oui. — Parlez! — Oh! oui, mon etonnement*.. e'est bien etrange en effet... J'ai achete ce matin le crSne d'un colonel fran^ais tUie pareillement a Waterloo. — Yous aussi? — Oui, moi aussi,])albutia le Prussien, et je comptais le faire monter en coupe et m'en servir pour boire a la sante de Bliicber a chaque anniversaire de notre victoire. — Et ce crane est perce de trois trous*? demanda le Frangais. — Je ne sais . pas au juste... mais il

me semble*.. — Voyons, voyons, » dit vivement le Francais. Et, devinant que Tobjet que le Prussien avait sur ses genoux etait le crane dont il etait question, il le prit, le d^gagea du mouehoir quiTenveloppait et Texamina* Le crane avait pareillement trois trous faits par les balles, ou par autre chose. La confusion du Prussien fut grande, la gaiete du Francais ne le fut pas moins. C'etait la mSme t^te, celle qu'on avait voulu lui faire acheter; le m^me crane, qui etait francais quand on le proposait a un Anglais ou a un Prussien, et qui devenait prussien ou anglais quand on Toffrait en vente a un Francais. Geci, vous eii conviendrez, est bien plus fort; ajouta mon cocher, que de vendre de faux boutons aux aigles de TEmpire : faire le commerce des crimes de faux colonels tues a Waterloo!

Cependant, a force de discourir, nous laissions derriSre nous de notables portions de la for^t, et le moment arriva ou elle se d^garnit tout a coup comme par un effet de theatre. Le soleil eclata par une br^che dans les arbres, un vent frais ine frappa en plein au visage, et la campagne se d^roulaa notre droite. — Voila la monlagmdu lAon^ la

voila ! la voiW ! cria mon conducteur avec une joie dont il doit, je suppose, renouveler Texpression a chaque voyage qu^il fait. II semblait, comme moi, la decouvrir pour Ja premiere fois, avec cette difference, toute a son avantage, qu'il voyait et que je ne voyais pas encore. Je fus oblige de faire arr^ter les chevaux et de lui demander la plus grande nettet^ dans ses indications, car je n'apercevais rien a Tborizon. Enftn il mit tant de pr^ision dani§ ses paroles et dans ses gestes, que je finis par ^idtinguer, mais avec beaucoup de peine, la montagne factice, et le lion de m^tal qu'elle soul^ve dans les airs. Qu'on juge si nous en ^tions encore

loin. II est vrai que la brume du matin salissait Fatmosph^re. Peu a peu mes yeux s'babitu^rent k ce grand developpement d'air dont j'etais prive depui^ deux beures que nous voyagions dans la demi-obscurite de la fordt d^ Soigne, et alors je vis distinctemi^nt ce monument colossal eleve par nos ennemis a la m^moire de nos glorieux desastres. Je Tavoue, ma premiere impression fut si poignante, qu'il me fut impossible, dans Tetat de faiblesse oii une recente maladie m'avait laisse, de garder la position verticale que j'avais prise pour mieux voir. Mes jambes trembl^rent, mon coeur se crispa, je me sentis palir jusqu'aux l^vres : je tombai aneanti sur les coussins de la vohure. Que ceux qui croient que le patriotisme est un prejuge viennent affronter ce spectacle, etapfes jecroirai a leur scepticisme.

— II me semble, dis--je au moment ou nous gagnions la route pavee, que la forSt est ici beaucoup moins large qu'elle ne devrait T^tre; Taurait-on rognee?

— Ah ! monsieur, considerablement rognee. Elle appartient a plusieurs proprietaires, et chacun d'euxtire de son lot le meilleur parti possible. L'un coupe les bautes futaies et faitsemer du colza, le colza est d un bon rapport; I'autre

prefere un ehamp de lin a dix mille pieds d'ormes (i).

— Ainsi, dans vihgt ou trente ans, pensais*je, il n'existera plus de forSt de Soigne. II etx ete beau cependant de conserver... je parle del conserver en 1849! HIitons-nous, hatons-nous d'aller voir les derniers vestiges de Watwloo, s'il n'est deja trop tard.

Je ne rappellerai a personne que le 18 juin est Taimiversaire de la cel^bre bataiile. J'avaischoisi expr^sce jour nefaste pour faire ma promenade historique a Mont-Saint- Jean, dans Tespoir

de rencontrer sur la route beaucoup de veterans de la grande armee, pieusement curieux comme qioi de voir le vaste ossuaire. Elle a ete si grande, cette armee, qu'il me semble qu'il en restera des debris jusqu'a la consommation des siecles. La route atait deserte, — cette route maudite par oii les Atiglais, le 18 juin 1815, s'enfuirent deux fois pour se refugier a Bruxelles, et par ou, le mfimejour, ils repass^rent avec Tetonnement de lavictoire, — personne sur cette route I Seulement, bien loin devant nous, une voiture courait dans la direction de

— Je gage que c'est un Anglais, dit mon cocher.

— Je gage que c'est un Francais, repliquai-je par patriotisme.

— Monsieur veut-il parier du faro a discretion?

— Je tiens le pari.

Aiguillonnes par Tamour-propre de leur maitre, les chevaux allerent plus vite; bientdt je revis le lion, mais cette fois un pieu plus gros qu'une souris, et je distinguai plus nettement le ddme lugubre et rougeatre de Teglise de Waterloo. Nous galopions vers le but mobile dont nous

(1] En recompense de sa victoire, le due de Wellington re9ul en don une partie de h Tordt de Soigne.

avions fait aotre point de mire, lorsque tout a coup des cris sauvages par.tirent des deux cotes de la route, dans Tepaisseur de la for^t. line volee de grues, affam^es par un long jeiine d'hiver, n'auraient pas pousse sur la neige des cris pareils. Bientdt les grues se montr^renl : c'etait une vingtaine d'enfants presque nus; leur unique v^tement, leur chemise, donnaitun indecent dementi aux gens qui croient au bon marche de la toile en Belgique.

lis s'elanc^rent devant les chevaux et presque sous les roues, en demandant la charite d'une fagon assourdissante et vorace. Ces pauvres petits enfants, que leurs parents dressent sans doute a ce perilleux metier, out adopte une formule de pri^re polyglotte propre a ^tre comprise des gens de toute nation qui viennenta Waterloo. Ilsdisent en psalmodiant, en pleurant, en riant aussi parfois (la mendicite m^me est un amusement a leur age) : Chariti! charitas! charitSI ckaritasl en ajoutant dans leur baragouin flamand : GtU reiset (bon voyage) ! lis sont charmants avec leurs cheveux blonds, presque blancs, leurs figures bronzees par le soleil, leurs yeux verts comme desr yeux de couleuvre, et leurs agiles jambes de faune; mais ils sont terriblement importuns. Rien ne pent les eloigner. Vous doublez, vous triplez le pas des chevaux, la poussiere s'eUve, elle s'abat, ils sont encore a vos c6tes; vous les menacez, ces enfants de loup, ils rient; on leur cingle des coups de fouet sur leurs epaules nues, ils n'en caracolent que plus lestement devant les chevaux; enfin, on leur jette despoignees de centimes, et... ils ne s'en vont pas. Pendant une lieue, malgre les coups, les maledictions, malgre Targent, ils vous accompagnent de leur lamentable complain te, de leurs regards fauveS et de leurs cris, plus fatigants que des piqdres d'abeilles. Ileureusement, la mendicity e&t interdite dans le royaume de Belgique !

Nous ne tard^mea pas k rejoindre la voiture, ou, selon moTL cocher^ devait 6tre un Anglais^ oil, selon moi^ se trouvait un voyageur fran^is. A la rigueur, nous avions perdu tons les deux. II n'y avait dans cet equipage qu*une femme; mais, cette femme etant une Anglaise, je consentis a considerer le pari comme p^rdu pour moi. EUe voyageait seule, et cet isolement paraissait Teni^uyer beaucoup, a en juger par Tempressement qu'elle mit a

lier connaissance et a entrer eh conversation. EUe parlait peu le fran^is, mais elle le comprenait a merveille ; je parlefort mal Tanglais, mais, avec quelque effort d'attention, je le devine. Cfaacun de nous, a Taide de cette demi-faculte, put eomprendre Tautre sans sortir de sa langue^.

— Monsieur, vous allez a Waterloo?

— Ou aller, madame, dans ce pays perdu, sinon a Waterloo?

— Croyez-vous, monsieur, que je trouverai a dejeuner a Mont-Saint-Jean?

— .Fen suis coijvainCu, madame, parce que je suis convaincu qu'on trouve a dejeuner partout, a diner partout, et du vin de Champagne partout, pourvu qu'on n'insiste pas sur la qualite.

— Vous me rassurez.

Ma nouvelle compagne de voyage exhala ensuite un long soupir en jetant les yeux autour d'elle. Nous entrions dans rimmense perimetre oii la grande bataille s'etait concentree le 18 juin, et ou elle avait fini par se decider.

— Monsieur, vous venez aussi pleurer sur quelque perte personnelle dont le souvenir?...-

— Non, madame, je n'ai ni cette douleur ni cette gloire.

— Mon pauvre William! ditelle en portant un mouchoir a ses yeux.

— William etait sans doute le pere ou le mari de cette

respectable dame, me disais-je. Ce be pouvait dtre que Tun ou 1 autre; ear, si elle etait d'un &ge a avoir des fils propres a dtre

tues, il n*etait gu^re possible de supposer qu'ils Tavdient ete k Waterloo.

— Ainsi, monsieur, reprit-elle, vous pensez que nous trouverons du th^, du lait, du beurre, a Waterloo?

— Tr^s-eertainement, madame, et m^e des oeufs sur le plat.

II s'ecoula quelques minutes, au bout desquelles nouveau soupirde TAnglaise, suivi de cette (exclamation qu'ac- . compagna encore le mttichoir :

— Mon pauvre James \

— Je me trompais, me dis-je une seconde fois. Ce ne pent 6tre son p^re qu'elle vient pleurer ici : elle n'a pas eu deux p^res... et elle estd'agea avoir eu sans invraisemblanee deux maris... Qui, mais deux maris tu^s a Waterloo le mdme jour?... Autre impossibilite.

— JViThabitude, poursuivit mon enigmatique Anglaise, de prendre quelque chose de plus substantiel que des OBufs le matin.

^— Des beefsteaks, par exemple?

— Precisement, monsieur.

— Eh bien ! nous aurons des beefsteaks.

Nous touchions a la chanss^e qui va du Honjt-Saint-Jean k Waterloo lorsque ma touriste poussa un troisi^me soupir en disant :

— Mon pauvre Tom !

— Ah 9a ! madame, m'ecriai-je avec une petulance qui allait recevoir immediatement sa le^^on, vous avez done perdu trois?...

— J'ai perdu huit freres a Waterloo.

— Huit freres !

— Le mtoe jour et presque a la m^me heure.., Cela

vous etonne, vous, d'un pays ou Ton n'aura bientdt plus d'enfants; apprenez done (}u6 les families anglaises qui out perdu huit enfants a Waterloo sont tr^s-comrauBes, et qu'il y en a en Irlande qui ont eu a pleurer la perte de douze fils, morts ici, a celte place.

— Je vous demande gr^ce, madame, pour mon etonnement; je partage votre douleur. Vous accomplissez un devoir honorable...

— Et force, ajouta-t-elle.

— Comment! forcd?

^— Je n'ai herit^ de tous les biens patrimoniaux que j W rais partages avec mes huit frSres, sHls eussent vecu, qu'a la condition, imposee par mon p^re dans son testament, que je yiendrais chaque annee pleurer ici sur leur tombe.

— Vous savez done ou est leur tombe?

— Non, monsieur; aussi je pleure un pen partout. Nous foulions enfin la route de Gennape, nous rouUons

sur la voie pavee, et tr6s-mal pavee, qui lie Waterloo a Mont-Saint;Jean. Quoique places sous Tautorite d'un seul bourgmestre, celui de Waterloo, ces deux hameaux sont encore a une

assez grande distance Tun de Tautre. lis ne se distingueraient gu6re de nos plus chetifs villages de France sans Tadmirable proprete de leurs maisons. L'eglise de Waterloo affecte cependant quelque caraet^re, mais un caract^re qu'on pourrait appeler audessus de sa position. EUea une espece de fronton, une esp^ce de d6me ou de ballon de pierre, une espece de portique dont s'honorerait une population de trois mille limes, ce que Hont-Saint-Jean et Waterloo reunis sont fort loin d'avoir. Au fronton de cette eglise, on lit une inscription qui vous apprend que le marquis de Gastanaga, gouvemeur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne Charles K, en posa la premiere pierre Tan 1690. La bataille que les Anglais ont appeleedu nom dece

village, Waterloo, porta pendant assez longtemps, ehez nous; celui de bataille de Mont-Saint-Jean, tandis que 1^ Ppussiens la notapient la bataille de la Belle-Alliance. Ces trois qualifications sontfondees : les Francais oceupdient le revers de Mont'Saint-Jean, les Anglais couvraient leversant oppose, et s'adossaient, par consequent, a Waterloo, et les Ftussiiens, vers 4a fin du combat, rabattirent sur la fenne dela Belle- Alliance, ou Bltieher et Wellington se rencontrerent apr^s la victoire. Si le village de Mont-Saint-Jean n a pas d'eglise, il a les principales ^uberges, celles ou d'habitude les etrangers viennent se reposer, et prendre dans un dejeuner frugal des forces nouvelles pour mesurer la vaste ar^ne dont chaque place m^rite ua souvenir, et gravir la montagne du Lion. Sans Targent qu'ils y kissem, les deux villages seraient moins que rien. Grace au tribut perpetuel que verse la puriosite du monde entier, Mont- Saint-Jean et Waterloo sesontagrandis; il serait plus exact de dire qu'ils se sont allonges du double depuis

1815, car ils ne se composent, Tun et Tautre, que d'une seule riie, coupee dans son milieu par une lacune de deux kilometres. C'est dans le prolongement de cetterue — qui n'est autre chose, comme nous Tavons deja dit, que la route de Gennape — que viennent se placer et se ranger a la file, par un jeu ironique de la destinee, les noms les plus retentissants, les plus grandioses de Thistoire moderne. Ces noms, qui^ il y a quarante ans, w designaient que de pauyres fermes perdues dans les bois et dans la boue des champs, sont aujourd'hui des noms imperissables. Waterloo, Mont-Saint-Jean, la Belle-Alliance, Quatre-Bras, la. ferme du Caillou, ces fermes ou Ton faisait du beurre, ont remplace Babylone, Tyr, Memphis, Carthage, dans les honneurs de la memoire. Le lait est devenu du sang : voila la gloire! "

A peine est-on entre dans Waterloo, qu'on est assailli par les guides. En general, ce sont des hommes sees, robustes, h Toeii chaud et clair, a la tournure militaire, d'une parole facile, mais trop habitui^ a rep^ter le m4me rdle pour ^mouvoir leur atiditeur. Us recitent : ee sont des professeurs expliquant la poesie; pauvre po^ie! II y a •trois classes de guides : le guide frangais, le guide anglais, le guide allemand. D^s qu'un Stranger se montre, sa nationalite est aussit6t constatee, et le guide de la mdme nation se Tapproprie sans contestation de la part des deux autres. Les guides anglais gagnent beaucoup plus que les guides frangais, dont les profits sont sup^rieurs cependant k ceux des guides allemands, par la raison que les Francis vont moins a Waterloo que les Anglais, et que les Allemands nY vont presque pas du tout. Autrefois, ces guides coiitaient dix francs ; aujoUrd'hui, its se contentent de cinq francs, et mdme de trois francs. La plupart se souviennent de la bataille de Waterloo, k laquelle ils ont pris part, non pas comme soldats, mais comme fossoyeurs. De gre ou

de force, eux, leurs p^res, leurs m^res, leurs fr^es et leurs sceurs creus^rent, pendant plus de huit jours, les fosses oik ils precipit^rent quatre-vingt-dix mille cadavres. C*etait un peu avant la moisson : les bles furent perdue ; r^tasuivant, ils furent magnifiques.

Nous mimes pied a terre k Th^tel du Mont-Saini-Jean, un des plus considerables du pays, et nous filmes Introduits dans un appartement au rez-de-chaussee, compose de deux pieces. Par une conduite dont la diplomatic n'echappa ni a la voyageuse anglaise ni k moi, Thdte du Mtml'Saint'Jean a ornd les murs de son salon de portraits oti toutes les opinions trouvent leur compte. Si le Francis s'indigne un moment a T^spect d'un tableau qui represente lord Wellington a cheval, tenant k la main un verre

Waterloo. isd

de vin de Champagne qu'ii $e dispose a vider en Thonneur de sa vietoire, il s'apaise aussitot a la vue d'une gravure ou Napoleon est repr^sent^ vainqueur k Ulm. Si, en voyant cette image, TAllemand sent la rage lui monter au C(Bnr,.un profil de Bliicher et un portrait au piastel du prince d'Orange, places tout pr^ de la, lui rendent le calme, et Napoleon, a son tour, est respecte derriere la vitre de son cadre. Enfm, si le the que vous allez boire vous est servi dans une theii^re d^ree d'aigles d'or volant sur un champ d'azur, le f<Hid du plateau qui porte cette th^idre provocatrice montre, dans toute sa gr^ce britannique, le portrait de la reine Victoria.

Un des supplices de Tesprit, lorsqu'on lit des r^cits de batailles, c'est de ne pouvoir se former une idee exacte de Faction et du theatre ou elle s'est deroulee. Les historiens modemeS; pour-

vu qu'ils se comprennent, regardent leur tacbe comme acoomplie. lis ignorent qu'il n'est pas une seule de leurs peintures de batailles que le lecteur ne laisse de C6te. Les prefaces causent moins d'horreur. Je ne sais pas si moi-mi§me, elev^ au martyre de Tennui par ma profession litteraire, je n'aimerais pas mieux m'^tre trouvc au plus fort du carnage de Waterloo que de recommencer les recits que j'ai lus de cette bataille, une des plus fadies cependant a retracer, tant etait simple la disposition des combattants. Heureusement je n'ai pas a produire ici un exemple de cette clarte et de cet ordre que je refuse aux autres. L'affaire du Mont-Saint-Jean, — et raon insuffisance s'en felicite, — n'est plus a raconter ; il n'y a pas lieu surtout a la raconter ici. Je me bornerai a dire que Thotel du Mont-Samt-Jean^ d'une construction bien anterieure a 1815, occupe un terrain que les boulets et la mitraille sillonnerent a toutes les hauteurs et sans reUche pendant toute la duree de Tengagement. Le hasard le

plsrga entre rarmee francaise et Tarmee ennemie, qui en firent un pont de feu par oA ne passa qu'un >5eul voyageur du lever au coucher du soleil, la Mortl

Voici rimage et les expressions d un vieil habitant du pays, introduit depuis quelques minutes dans notre salle et assis pres de notre table. Je Favais questionne sur la terrible journee du 48 juin qu'il n'avait que trop vue; un eclat de mitraille Tavait eborgne a la lucarne d'une grange oii il etait montd pour contempler la njelee.

— Monsieur, il y avait tant de ferraille dans I'air, savez-V0U8? qu'une mouche atirait ete infailliblement ecrasee entre deux boulets, si elle etlt ose traverser le village, sais'iu? (SaveZ'-Vous, sais-tu, sont deux locutions parasites dont les Beiges se

servent a chaque instant dans la conversation.) Pour lors, comme il ne faisait pas bon dans la grange ou je m'etais juche, continua mon vieux laboureur beige, je vins me refugier ici, croyant trouver des amis. Ah ! oui, desa^is... Bonsoir ! tons partis : les vieux et les jeunes, pour aller a Nivelles, a Frischermont, dans les champs, je ne sais ou. Enfin, il n'y avait plus personne, savez-vous? Ah! si fait, reprit-i], il y avait ici una femme, une belle jeunesse, vetue comme une dame, saig-tuHe me demande par quel trou d'aiguille elle etait passee pour venir. Elle etait la, elle resta la toute la journee, la t^te baissee comme un poirier qui a recu un coup de vent, el les bras en croix sur la poitrine. C'est bien extraordinaire, savez-vous?

— Et que disait-elle?

— Rien; puis jenesais pas Tanglais, et elle ne savait que Tanglais. De temps en temps, elle se levait roide comme un revenant et allait a la crois^ pour voir si ca finissait. ^a ne iinissait pas du tout, sais-tu? II pleuvait sans diseontinuer; il faisait noiret rouge : le noir, c'etaitle

temps, savez-vous? le rouge, c'etait le feu et la flamme des canons, sais-tu? Le bon Dieu et le diable jouaient une partie a faire trembler. Le bon Dieu voulait eteindre le feu avec Teau, le diable ne le voulait pas. Vers quatre heures, les rouges, les Anglais, pass^rent devant la porte en criant que tout etait perdu. Jc ne les comprenais pas, mais ^a se voyait, savez-vous? Trente pieces de canon les frappaient en plein dans le dos et les poussaient comme des moutons effrayes dans la for6t de Soigne. lis tombaient par centaines a chaque pas; ceux qui venaient derri^re eux passaientpar-dessuslesmorts; ceux-la etaienttues aussi, et on montait sur eux. J'ai vu jusqu*a six rangs de cadavres, et en

moinsde temps que je bois ce verre de faro, sais-tu? Le marechal Ney et trois gen^raux sous ses ordres en t^te de trois colonnes, les poursuivaient depuis la Haye-Sainte. II n'y eut qu'un Anglais qui ne remua pas, qui ne changed pas de position, qui resta tout le temps au pied d'un arbre dont votre guide vous montrera tout a Theure la place. C*est lord Wellington. II etait la le matin, il etait la a midi, il fut la le soir. A la m^me place, il vit deux fois la defaite et enfm la victoire de son armee sans plus s'emouvoir que Tarbre contre lequel il etait adosse. Toute son armee s'en allait en hurlant de terreur vers Bruxelles, ou M. le bourgmestre avait deja prepare le plat d 'argent pour offrir les clefs de la ville a Tempereur Napol^n^ Hais ne sortons pas de Mont-Saint- Jean, ou il y avait assez de besogne. Dans leur debacle, les Anglais avaient jete tant qu'ils avaient pu des morts et. des blesses dans cette salle par ces deux croisees dont il n'y avait plus pn petit morceau de bois qui tint. Y en avait-il de ces fracasses parmi les rouges ^tendus la ou nous sommes! Croiriezvous que cette femme les retoumait sur le dos et qu'elle les regardail entre les deux yeux, et qu'elle les retouma

et qu'elle les devisagea ainsi tpus taut qu'ils dtaient ! Puis elle ful forcee de s'^loigner pour eviter Teau et le sang qui gagnaient ses genoux. Pour lors, elle entra dans ceUe pi^ce, qui n'etait pas une cuisine comme aujourd'hui, et ^Ue s'appuya centre cette cheminee. Elle etait bien pSle. Les blesses criaient beaucoup, puis ils cnaient moins, puis ils ne criaient plus du tout. On recommengait k entendre la pluie, qui se confondait avec la mitraille. Deux heures apr^, ces satan^ rouges revinrent en disant que non, que tout n'^tait pas perdu. lis repassi^rent par Mont-Saint- Jean, devant cette maison, en marchant sur leurs morts avec leurs canons et leurs chevaux. La femme s'approcha encore

de la crois^e, mais ^core bien plus pSile, pour les voir passer; et, quand ils furent passes, elle s'assit sur ce rebord et avan^ la tSte comme poiir voir si quelqu'un venait. U ne venait que des bouffees de mitraille et un de^ luge d'eau. « Mademoiselle, je lui dis, vous a\lez voils faire tuer, si vous restez U, savez-vous? » Elle me dit : « No! no I no I r> Je finis par croire qu'elle attendait quelqu'un. A la nuit, le bruit cessa. Pour lors, un tout blond petit officier des rouges parut, entra, et ils s'^mbrasserent pendant un quart d'heure. Le jeune homme, qui etait bien content, lui parlait beaucoup, mais elle ne parlait pas, quoiqu'elle fttt ^ussi bien contente, savez-vous? Eh bien! pendant les deux jours qu'ils resterent a Mont-Saint-Jean, elle n*a jamais plus parle. Les medecins du regiment des rouges disaient, a ce que j'ai appris en enterrant les autres, ils disaient comme 9a qu'elle avait eu trop d'emotion le jour de la bataille, qu'elle ne rattrapei:ait sa voix que si elle avait un enfant, sais-tu?

— Mais je connais cette histoire, interrompit TAnglaise aux huit fr^res tu^s a Waterloo, c'est celle de lady Pool, qui avait suivi, par ameur, son cousin, lieutenant dans le

corps d'armee du g^n^ral Picton. Elle s'edt mariee avec lui apr^s la campagne; ils ont eu des enfants, mais ^elle n'a jamais recouvre la parole.

L'ABglaise ajouta, changeant de ton et aprds avoir regarde rheure a samontre: — U est temps d'aller pleurer sur mes fr^res.

Elle se leva pour partir. Je me leva! axissi^ meis je ne jugeai pas convenable de lui proposer' de voir ensemble 1^ spectacle que nous^ dtions yenus* chercher tous les deux. Sur le terrain oil

nous appelait la mdme curiosity, nous n'apportions pas la mSme maniSre de sentir. II etit fallu recourir k rhypocrisie de la politesse, et cette hypocrisie est quelquefois impossible. Mon instinct personnel devinait et pratiquait en petit ce qui se passe tous les jours parmi les voyageiirs d'origine differente attires a Waterloo. Tous oomprennent, quelle que soit leur intimite dans le mond^, la necessite et presque le devoir d'aller chacun de son cdtd quand ils touchent le seuil de ce temple, lei la nationalite parle bjiut, elle se revile avec force et prend le nom de religion; la separation des cultes s^op^re naturellement : ceux-ci vont celebrer des vainqueurs, ceux-la evoquer des martyrs. D'ailleurs, les guides eux-m^mes ne consentent qu'avec repugnance a servir simultanement de cicerone a un Francais et a un Anglais; ils sont gdn^, et cette contrainte paralyse leur debit oratoire.

A la porte de Thdtel du Hont-Saint^Jean nous attendaient, outre nos guides, les mendiants du pays, les vendeurs d'aigles et de fausses reliques. Mon Education etait faite. Je saluai les aigles avec un profond respect et n^en achetai pas. Precede de mon guide, je pris la direction de la montagne du Lion par la seule et unique voie qui y m^ne, rue et grand chemin tout ensemble. A Fextrdmite de cette rue, on voit la ferme du Mont-Saint-Jean, gros

Mtimeni rustique dont les Anglais fiFent un h6pital durant la bataille. Madame Roland, du haut de Techafaud, s^ecria, en regardant une statue de la Liberte elevee sur la place de la Revolution : « liherte, que de crimes on cornmet en ton nom I » Au souvenir de ces belles paroles, je murmurai devant la ferme du Hont-Saint-Jean, ou, d^apres le rapport du major Awket, furent

coupes^en une seule joumee plus de douze cents jambes et de quinze cents bras : a gloire ! que de membres on coupe en ton nom ! »

Des rares maisons placees a droite et a gauche de la longue rue de Nont-Saint-Jean, sortent a chaque instant de jeunes femmes qui accourent^ tr^s-coquettement parees, pour vous offrir des albums renfermant avec texte les principales vues, les plus remarquables sites, illustres par les hauts faits de la Grande Joumee. iSi vous 6tes Francis, ce sont les ouvrages francais, bien entendu, qui vous seront offerts. Ces vendeuses sont partout : sur chaque tertre, au fond de chaque ravin, au pied des deux monuments funeraires que vous apercevez deja, et m^me au sommet de la montagne du Lion. Rude metier! II n'y a pour elles abri ni contre la pluie ni contre la poussidre et le soleil. Elles vous remercient avec beaueoup ds courtoisie, que vous achetiez ou non leurs petites notices.

Nous voici parvenus a Textremite du village de Mont- Saint-Jean et. bientdt a Tendroit ou la bataille fut le plus chaudement engagee. A cette place, deux monuments sans faste ont ete eleves a droite et a gauche de la chaussee par les armees coalisees a la memoire de ceux qui travaillerent valeureusement au succes de la joumee et n'en jouirent pas. Le 18 juin, une formidable barricade allait d'un cote a Tautre du chemin. Le premier monument, celui qui est a droite, a ete erige a sir Alexandre Gordon, aide de camp de lord Wellington. C'est un torn-

beau fort simple en pierre bleue, surmonte d'une eolonne caAnelee; une grille en fei^ de lances Tentoure carrement. L'autre monument, celui de gauche, a plus de grandeur, sans sorlir de TausliUle qui convient a ces sortes de constructions beroiques.

Sa forme est celle d'une pyramide k large base. II a ete dedie par les officiers des legions allemandes a leurs freres d'armes- du Hanovre, tombes glorieusement le 18 }uin 1815. II porte sur trois feces les noms des officiers tues et sur la quatri^me cette inscription anglaise dont nous venous de donner le sens :

TO THE MEMOfir

LEGION GERMAN

Ces deux monuments funeraires, par leur position isol^e et comme suspendue, indiquent les changements qu'a subis depuis 1815 le terrain ou la bataille de Waterloo fut livr^. II est si peu ce qu'il etait alors, que lord Wellington, en le revoyant il y a quelques annees, a pu dire : « lis m'ont gat^ mon Waterloo. » A partir de la Haye- Sainte jusqu'a Mbnt-Saint-Jean, ce terrain formait un double escarpement traverse par la route de Charleroy. Pour construire la montagne du Lion, on a pris la terre des deux monticules; lesol, diminu^ dans son epaisseur, a dA descendre considerablement, et les deux monuments restes a leur place de chaque cote de la route marquent Tancien niveau. Ainsi Tendroit ou la lutte s'est deployee dans toute sa fureur, ou le canon a porte ses coups les plus surs et les plus decisifs, ou lo sang a le plus coule, ou

la mort a le plus largement fauche, ou la victoire et la defaite ont laisse leur plus vive empreinte, oette ardne memorable a disparu. On Ta enlevee a plusieurs pieds, et on Ta ensuite roulee dans la forme d'un entonnoir de deux cent cinq pieds de haut et de mille six cent quatre-vingts pieds de circonference! On peut

dire sans exageration, de cette construction fantasque et monstrueuse, qu'elle est faite d'ossements et petrie avecdu sang humain de la base au sommet. EUe fait peur aux hommes, horreur aux Fran^ais et pitie aux artistes.

Au-dessous du tombeau de sir Alexandre Gordon, et k Tangle ro^me de Tescarpement dont j'ai rappele les vicissitudes geologiques, on voyait encore, il y a quelques annees, Tarbre sous lequel le g^n^ral Wellington resta tout le temps de la bataille. II etait impossible d'etre plus expose. Deux fois, dans cette terrible joumee du 18 juin, separe de son etat-major, il se trouva seul au milieu de la cavalerie fran^aise et foudroy^ des quatre c6tes au pied de cet arbre, qui meritait bien le sort glorieux qu'il a eu. Des speculateurs anglais Tachet^rent, et, apres Tavoir emporte k Londres, ils en vendirent les morceaux sous la forme de obaises, de fauteuils et de tabati^res. 11 est probable qu'on en tire encore aujourd'hui une foule de meubles, et qu*il aura le sort de la canne de Voltaire et de la plume qui signa Tabdication de Fontainebleau ; il n'aura pas de fin. On a assez souvent d^nie aux Anglais la victoire de Waterloo pour qu'on ne soit pas suspect en rendant justice a la bravoure froide de leurs soldats et au courage de leur general. Ils ont perdu la bataille de Waterloo, c'est vrai; ilsTavaient du m^ins completement perdue et sans ressource avant Tarrivee de Bliicher, mais ils ont ete admirables d'energie et de patience heroique en face des Fran^ais, qui manquerent de cette patience parce qu'ils

eurent trop de courage. A Waterloo, il y eut deux vaincus : les Anglais et les Frangais, les Anglais d'abord. Le vainqueur, ce fut le hasard et les Prussiens, auxquels les Anglais devraient laisser le leger benefice d'une pareille vietoire, car les Prussiens se prd-

senterent vierges de toute fatigue, quand les Fran^ais aviaient ^puise leur sang et leurs forces depuis douze heures:et je ne dis rien encore de celui qui s'en alia la veille de la bataille, et de celui qui ne vint pas le jour oii elle fut donn^e. Passons en silence entre ces deux mar^chaux: Dieu les a jug^s.

La distance entre les deux monuments dont nous a^ons parle et la mdntagne du Lion est faible ; on la franchit tantdt en suivant un ravin oi!i les Anglais et les Fran^ais rouMrent plus d'une fois p61e-m61e, eux et leurs chevaux, tantdt en marchant dans la campagne. L'hiver, ce chemin doit ^tre impraticable. L'esp^ce de majeste que rev^t de loin la grosse motte de terre decoree du nom de montagne s'evanouit peu a peu k mesure qu'on approche de sa base. Le gigantesque davient du grotesque. On ne voit bientdt plus qu une montagne de fabrique beige, une contrefa^n de la nature. Sans le beau inanteau de gSizon qui a pousseautour de ce c6ne difforme, Toeil n'en supporterait pas un instant le spectacle : cette vegetation en adoucit les contours, et le regard se repose, si le go(it et le bon senssont revoltes. Du courage! ATfron tons les deux cent vingt-deux marches creusees dans le flanc de la montagne : vainqueurs et vaincus sent egaux devant cette ^chelle roide et mena^ante tendue eomme celle d'un mat de vaisseau. Un seul appui vous est offert pour la parcourir : c'est une corde mal assujettie a Textremite de quelques pieux chancelants. Elle flotte sans cesse, et s'en va de la main, tandis que les pieds se posent de travers sur des marches rompijtes et disloqudesi souvent absentes. II faut monter

tout d'un trait, sous peine d^avoir le vertige en s'arr^tant sur un plan incline a faire peur. La rapidite de Tascension en neutralise en partie le danger. On arri^ eniin essouffle, brise, au som-

met de la montagne, plate-forme irreguli^re beaucoup trop etroite pour la quantity de visiteurs qu'elle ' devrait contenir, et qu'etle ne contient pas. A peine y a-t-il une marge de deux pas entre le socle du monument et le bord m^me de la montagne. Par le vent impetueux qui souffle presque constamment sur cette hauteur, on est fort expose a dtre precipite. Les gens nerveux feront sagement de renoncer a ce voyage aerien. Le socle qui porte le lion est forme de cette eternelle pierre bleue si commune en Belgique ; il a trois marches hautes chacune de trois pieds. Ces Gourdes assises supportent le bloc carre de dix-huit a vingt pieds d'elevation, ou on lit cette simple inscription : xviii juih mdgccxv, et au sommet duquel rheroique animal est fix^. Ces diverses pieces superposees Televent si haut, qu'il est difficile de le voir a son aise des divers points de la plate-forme oil Ton se place, quoiqu'il ait quatorze pieds : on ne distingue bien qu'une partie de sa tdte et de sa queue. II n'est pas en bronze, ainsi que quelques voyageurs Tont ecrit, mais en fer « bronze; sa patte s'appuie sur une grosse boule du mSme metal. II a ete fondu a Seraing, dans un des ateliers du cetebre Cockerill. Ce morceau nc merite aucune mention comme oeuvre d'art, et c'est une faute. Quand on croit avoir gagne la bataille de Waterloo, quand on appelle de tons les points cardinaux la curiosite des peuples sur une place unique dans Tunivers, on doit un autre monument a rhistoire et a la posterite. II est un pen trop sans hcom de commander a un industriel beige, comme on lui aurait commands une locomotive, un lion destine a resumer la plus grande bataille des temps modernes. Pourquoi de fer?

pourquoi DEi^me en bronze? pourquoi pas en argent ou en or? Est-ce par economie qu on Ta eoule en fer? Je le crains. Decidement ce lion en fer battu, en metal de marmite, n'est qu'un ri-

dicule joujou obtenu au meiUeur marche possible. En general, les Beiges ne sont pas heureux dans Texecution monumentale des lions, qu'ils affectionnent beaucoup, je ne sais trop pourquoi, a moins que ce ne soit en souvenir de la domination batave. Partout on voit des lions en Belgique, et partout ils sont ridicules comme des bourgmestres de village, lis sont affreux, ils ressemblent a des hommes. Je ne passais jamais sans douleur devant le palais du prince d'Orange, et je n'entrais jamais sans une profonde melancolie dans le Pare, a Bruxelle^, tant les lions que j'apercevais me navraient par leur laideur, leur perruque de eonseiller et leurs epouvantables grimaces. II n'est pas genereux d'insult^r ainsi le roi des animaux avec cette unanimite hostile.

C'est du haut de la plate-forme que les guides s'acquittent de Facte le plus essentiel de leurs fonptions. La main tendue vers Thorizon, ils indiquent fes* points occupes par les differents corps d'armde presents a la bataille, les terrains ou les plus sanglants episodes de la journee se sont passes, et les fermes, les ravins, les hameaux, les haies, les monticules pris et repris tantot par les Frangais, tantdt par les soldats des armees coalisees. II y a ceci de singulier, que les scenes qu'ils racontent ont en general pour point de rappel, sur le terrain de revocation, des objets sans analogie aujourd'hui avec ces tragiques peripeties. A leur insu, ils suivent cette bonne nature etalee devant eux; elle a convert tons ces meurtressous le manteau vert de la campagne. « Ecoutez, disentails, ici, daps ce bouquet d'arbres tomba mortellement frappe le general Ponsonby; en face, ou le vent agite ces bles, Picton, /lutre general anglais.

fut tue en commandant une charge qui fit le plus grand mal aux Fraticais. La-bas» la-bas, de Tautre c6i6 du chemin, ou vous

voyez s'elever cette petite fumee blanche, la garde imperiale fut repoussee ; le prince d'Orange fut bless6 au versant de ce ravin; entre ces faucheurs qui dorment et ce troupeau de moutons qui descend la chaussde, le due de Wellington, desespere, croyant, pour la troisi^me ou la quatri^me fois, la bataille perdue, se renferma dans un bataillon carre. Plus loin, entre la route de Nivelles et la route de Gennape, apercevez-vous un groupe de petits jardins qui ondulent et s'el^vent en pyramides? G'est la que Napoleon avaitdresse son observatoire,^ et c'est par ce grand hois, au dela de la Haye, que les Prussiens, sous les ordres du general Bulow, attaquerent les Fran^ais, commandes par le comte de Lobau. » Souvent, ces explications, qui, presque toutes, on le voit, s'^tayent siir les points les plus pacifiques et se feraient ecouter de Gessner lui-mdme, sont donnees par des guides distincts en trois langues differentes, ici a des Fran^ais, la k des Anglais, la a des Allemands. On a remarque, et Tobservation a son prix, que les sujets des nations qui ne prirent aucune part effective a la bataille de Waterloo se distinguent et se classent par des sympathies invariables! car il est impossible de ne pas se prononcer ou pour ou contre les Francais, en ^coutant le grand fait d'armes. Ainsi, les Russes se rangent, k quelques exceptions prte, du c6t^ des Anglais et des AUemands, tandis que les Danois, les Suddois, les Espagnols, les Italiens, les Portugais et les peuples des deux Am^riques, se prononcent ouvertement pour les Francais. On voit que nous Temportons debeaucoup dans la balance. Les nations meridionales sont surtout d'une petulance incroyable dans leurs demonstrations en favour de Napol^n. J'ai vu une jeune Americaine d'unebeaute remarquable se hausser sur

ses petits pieds fremissants, crach^^r aussi haut que possible dans la direction du malheureux lion de M. Cockerill, et monter

ensuite sur la troisieme assise, ou elle dit plusieurs fois en espagnol en agitant soil mouchoir : ((Au nom de la Havane, ma pa trie cherie, vive Napoleon ! j>

J'aurais voulu ^tre temoin d'un autre fait, dont les guides confirmeraientrauthenticite; le voici tel qu'il m'a etd rjacoate. Un yoyageur anglais et un voyageur americain des Etats-Unisavaientgravi ensemble la mon:tagne duLion, afin de jouir du vaste panorama de la bataille. Le m^me guide etait charge de les renseigner tous les deux. II commence son recit, on Tecoute ; il y apportait toute Timpartialite possible : cependant, un moment vint ou il ne put se'dispenser de dire ; a Ici, les Francais pli^rent devant le choc impetueux des Anglais. » Aussitdt, 1' Americain murmure : Ce n'est pas vrail L'Anglais le regarde ; le guide continue. Une seconde fois, il est forc^ de dire dans le cpurs de sa narration : a La-bas, dans ce ravin que j'indique a vos seigneuries, les Francais furent culbutes par la cavalerie anglaise. » Ce n'est pas vrail repete Tobstine Americain. L' Anglais le regarde encore et relive tranquillement ses manchettes; de son cote, TAmericain en fait autant. line troisieme fois, le guide, dont les precautions oratoires redoublaient cependant, enonce un f^it un peu moinsglorieux pour les Francais que pour les Anglais; une troisieme fois, FAmericain riposte froidement au nez de TAnglais : Ce n'est pas vrail A la huititoe fois, par consequent au huitieme dem^ati, TAnglais s'elance sur TAme^ ricain, qui avait prevu Tagression ; il la repousse, TAnglais revient; les poings se ferment, ils box^t dans le plus profond silence, ils boxent, grand Dieu ! sur une surface de deux pas d'etendue et sur un abime presque perpendiculaire de plus de cent quarante pieds de profondeur. Leur

ragpe B'aceroU par les coups qu'ils se portent; ils s'accrocbent: ils vont. Tun trainant I'autre, jusqu'au bord de la ihontagne; ils glissent, ils chancellent, ils tombent, ils roulent, ils roulent ensemble:.. Ils n'etaient ni morts ni blesses. L'Americain, en se relevant, dit a TAnglais : Norij monsieur, ce nest pas vrai I

Quand I'armee franicaise, allant au siege d'Anvers, passa au pied de la montagne du Lion, elle eprouva un si V\{ sentiment de douleur et d orgueil blesse, qu'elle resolut de Jeter bas ce lion insolent. Le fils sp trouvaiten presence de Toutrage fait au pere. En uri clin d'ocil, des echelles furent appuyees contre le piedestal par les soldats du genie, et Toeuvre de demolition allait commencer. Toute notre jeune armee applaudissait du coeur, de la voix et des mains. Malheureusement (la raison veut qu'on dise heureusement) le marechal Gerard fut prevenu a temps, et il s'opposa a cet acte de patriotique vivacite. Lui seul, dont la conduite fut si noble et si belle a Waterloo, avait le droit de se faire ec6uter des braves soldats places sous ses ordres; de desarmer leur colere. Ils obeirent ; mais, avant de lever le siege, ils souffleterent le lion.de plusieurs coups de fusil, dont les marques sont encore empreintes^ sous sa gueule, et, pour mieux Tavilir dans la posterite, ils lui coup^rent un morceau de la queue.

A la base de la montagne, dans une cabane ouverte a tons les vents, un gardien se presente a ceux qui sont descendus un registre ou ils sont invites a ecrire leur nom, leur pays leur profession. II leuroffre ensuitedu genievre, de Teau-de-vie et de la biere. J'ai vu avec plaisir qu'il ne se donnait ni pour un vainqueur ni pour un vaincu de Waterloo. Cependant il profite de Foccasion pour vous dire qu'il entretient la corde de Tescalier de la mon-

tagne. II Tentretient si mal, et a dessein, qu'il est oblige luimSme,

lorsqu'on descend, de venir se placer devant vous, afin de faire obstacle a une chute^ tr^s-possible, attention dont il ne refuse pas la recompense.

En quittant la montagne du Lion, je~ voulais voir d'autres lieux non moins cel^bres dans les fastes de la formidable joumee; je pris le chemin de la Haye-Sainte et du chateau d'Hougoumont, qui ne sent ni Tun ni Tautre fort eloignes de la. En 1815, la ferme et le chateau etaient lies et entoures par un petit bois qui n'existe plus. Ce terrain, assez vaste, a ete defriche, et Ton y a seme du ble, de Tavoine et du lin. En regardant ces jolis champs converts d'une vegetation luturiante, j'avais besoin de Taffirmation de mes lectures pour me persuader que cet espace, qui va du chateau a la ferme, a ete Tendroit de la terre ou il est mort le plus d'hommes. La, pendant plus de quatre heures, les boulets et les balles tuerent sans relache et a bout portant des Frangais et des Anglais; ensuite, pour couronner la f^te, Tincendie consuma le chateau, et les blesses anglais et francais, les vainqueurs et les vaincus, perirent dans les flammes. II plut la-dessus; dans Tapres-midi, on ne voyait plus qu'une fumee noire au ciel, une tache sanglante sur la terre,et la charpente osseuse du chateau, s'elevant entre ces deux points comme un grand squelette. La Haye-Sainte a ete reparee et probablement plusieurs fois depuis 1815. G'est une ferme dans toute la simplicite du mot, et une ferme qu'il ne faudrait pas comparer aux notres, si riches en dependances. Quand j'y penetrai, des canards nagaient avec bonheur dans une mare, un enfant blend tout nu agacaitun gros chien noir avec une baguette d'osier. Ma presence dans cette ha-

bitation solitaire eveilla Fatten tion du chien. II se mit a aboyer; sescris attirerent a la fois un valet sur le seuil de la porte de Tecurie, une jeune femme qui se montra a celle de la laiterie dans un

encadrement de feuillage, et, sous la voiite d'un hangar, un homme fart age, avec un bonnet de coton sur la t^te, une pipe a la bouche, et aiguisant une faux avec une pierre. Apr^ les saluts d'usage, je dis d'abord au valet d'ecurie :

— Hon brave homme, ceci est bien la ferme de la Haye-Sainte?

— Oui, monsieur.

— C'est ici qu'on s'est battu7

-^ Oui, Tan dernier, pour la kermesse.

— Je vous parle de Waterloo.

— Waterloo jest la-bas, la-bas...

— Je le sais. .. mais je vous parle de la batatlle.

— L'an dernier pour la kermesse.

— De la bataille de Waterloo!

— Apr^ Mont-Saint-Jean, vous trouvCTez Waterloo ! Voyant que je ne le comprenais pas, et renon^ant a se

faire comprendre d'un etre aussi peu inlelligent que moi, le valet m'indiqua la jeune femme arr^tee pres de la laiterie. Je m'approchai d'elle.

— Madame, quoique vous ne fussiez pas encore nee a Tepoque de la bataille de Waterloo, vous avez dh. entendre parler des

massacres qui se sont commis ici, dans cette ferme?

— Oui, monsieur, j'en ai oui parler par mon pere, que vous voyez la-bas aiguisant sa faux.

— Vous ne pourriez pas me dire la position qu'occupaient les Anglais dans la ferme ?

— Non, monsieur; mais mon pere...

— Je vous remercie, madame.

La fermiere me rappela. — Monsieur! monsieur! mon pere est tres-sourd, il pourrait ne pas vous entendre...

— Monsieur ! criai-je de manidre a prouver que je pro-

fitais de ravertissement... monsieur! que savez-vous du combat si meurtrier qui s'est livre ici?

— Ici?

— Oui, ici.

— Dans quel temps?

— En 1815.

^ — En 1815?... Non, ce n'est pas «n 1815.

— Comment, non?...

— Je vous dis qu'en 1815 je n'etais pas ici, j'etais dans la Frise.

— Mais vous ne savez rien ?. . .

— Sur la Frise?

— Non, sur la Haye-Sainte, ou nous sommes, ou je vous parle en ce moment. Voyons, rappelez vos souvenirs.

Le vieux paysan, me regardant d'un oeil clair et d'un air heb^te, me dit :

— Auriez-vous appris quelque chose de nouveau ladessus?

Je saluai cet honndte vieillard, lui souhaitant, a la maniere de Fenelon, la continuation de cette existence calme qui lui laissait igborer jusqu'aux cruautes exercees par la guerre a la place ou il fumait paisiblement sa pipe et aiguisait sa faux. II ne restait plus pour m'instruire que Tenfant et le chien. Je n'osai pas les interroger : ils auraient pu me repondre un peu mieux que ces ^tres intelligents. Voila ou en sont deja les souvenirs de Waterloo en 1849!

Je dois pourtant ajouter ceci : mon guide m'affirma que les gens interroges par moi n'etaient pas les maltres de la Haye-Sainte. C'etait, me dit-il, une famille de faneurs, comme on en voit beaucoup en Belgique, se louant a la quinzaine pour le temps de la fauchaison, et retournam ensuite dans leur pays.

Le chateau d'Hougoumont, oil j'allai directementen sor-

tant de la Haye-Sainte, allonge de loin dans les airs ses mines desolees. II est reste a peu pr^ tel qu'il etait apr^ rincendie. 11 n'a jamais dil ^tre fort remarquable, malgre le titre ambitieux de chateau dont il se decorait. On donne facilement ce titre en Belgique a d'epaisses maisons blanches, baties a Textremite d'une pelouse, et laissant s'arrondir sur leurs ilancs les arbres d nn pare. Moins maltraitee que le chateau, la ferme d'Hougoumont est redevenue habitable, quoiqu'il n'y eHx pas beaucoup d'habi-

tants quand je m'y introduisis. Le mur exterieur, qui relie le chateau et la ferme, n^a recu aucune reparation depuis la bataille de Waterloo, depuis la sombre matinee ou cette enceinte, (Fabord muette et inoffensive en apparence, devint tout a coup une galerie de meurtri^res homicides. Ces meurtrieres existent encore. Dans ces trous qui vomissaient une gr^le de balles et tuaient des Frangais a tout coup, j'ai vu, vivant dans une securite profonde, de jolis lezards, couches entre du lichen, des liserons et des mousses roses et arg^tees. On sait que Napoleon, s'etant enfin s^per^u que ce combat accessoire paralysait une partie de ses forces, dont il avait besoin ailleurs, s'ecria: « Quelques canons, huit obusiers, et que cela finisse ! Voici le point (il Tindiqua sur une carte) par oii il faut attaquer. » On obeit, et a rinstant tout fut fini. Le chateau croula dans les flammes aux cris lamentables des blesses des deux nations. A la guerre, c'est une maniere d'en finir.

II etait environ trois heures : j'entrai dans cette propriete si tragiquement historique. Personne dans la premiere cour pour me repondre. Les gens de la ferme sent aux champs, pensai-je ; je m'avancai pourtant vers d'autres corps de batiments oonstruits a la droite du chateau, f entendis alors un murmure de voix; j'avangai encore, et je tinis par me trouver devant un immense magasin a four

rage dont on avait laisse k dessein les portes a demi buvertes, afin d'attirer de Tombre et de Ja fraicheur a I'interieur, car]a chaleur devenait excessive. On se disputait terriblement dans cette espece de halle. Comment cela n'e(it-il pas ete? C'etaient des Flamands, parlant, criant, s'injuriant en flamand avec leurs grandes benches torses, leur nez grotescpie, leur teint de biere, signes caracteris-^ tiques qui n'ont pas varie depuis Teniers et

Van Ostade. J'etais tomb^ an milieu d'un tableau de Tecole hollandaise de grandeur naturelle. Rien n'y manquait, ni la pipe ecourtee, ni les verresa c6tes, ni les pots de bidre dcom^s, ni le bonnet tombant sur le front pour se relever sur Toreille, et ees accessoires contribuaient merveilleusement a renforcer la couleur locale, completee par le sujet mdme de la querelle. Je ne le saisis pas bien d'abord ; mais, les efforts de Tattention aidant, je finis pas le deviner. Deux cages etaient posees en face Tune de I'autre sur une poutre elevee a hauteur d'appui. Dans chacune de ces cages etaient deux gentils serins des Canaries, d'une assez ^elle esp^, au corsage dlanc^, au plumage jaune plile, mais plus maigres que ne le sent d'ordinaire ces jolis oiseaux d'un autre climat. Chacun sait que la passion pour les tulipes ne r^gne pas sans partage dans les Pays-Bas; la passion pour les serins des Canaries est pou^see jusqu'au fanatisme, jusqu'au delire, chez les Beiges, qui la tiennent en droite ligne des HoUandais. lis portent dans T^ducation Ijnrique de ces dociles oiseaux une habilete prodigieuse, trop prodigieuse a moiit sens, car les malheureux serins, au lieu de chanter les airs du bon Dieu qu'ils savent en naissant, chantent en Belgique des airs de romance, des airs de chanson et mdme des airs d'opera. Plus its chantent d airs, plus ils ont du prix. Un amateur qu'on m'a fait connaitre k Bruxelles possMe un serin eleve.

parses soins, qui chante^ jusqu'a sept cents airs! JeTai prie avec instance de ne pas me le montrer. C'est sur Tadmirable place de rH6tel-de-Ville de Bruxelles^que tons les dimanches, de huit heures a midi, se tient le marche aux serins des Canaries, marche des plus suivis, des plus curieux qui soient au monde. Je me serais etontie de la quantite de serins qu'on voit dans un pays si eloigne de leur climat si je n'avais deja appris par experience

qu'il y a plus de perroquets a Paris qu'au Bresil; mais revenons aux debats acharnes de nos Flainands. jls se querellaient pour savoir quel dtait, des deux infortunes oiseaux, celui qui possedait le plus d^airs dans sa memoire. La solution du probleme dependait de Tattention soutenue quechaque parti devait appot^er a ecouter et a compter les airs de chacun des oiseaux a imesure qu'il les chantait : elle etait toute la; mais cette operation, fort simple en realite, etait devenye tout a fait impossible p^r la passion, la colere et la partialite, qui avaient change cette joute en combat. Tanlot, a en croire un c6te des parieurs, le serin de leur bord avait chante trois airs de plus que Tautre; tantdt, a s'en rapporter a Topinion des parieurs opposes, Tautre serin en avait modul(3 qiiatre de plus que son rival. Que de cris, de menaces, et m^me de coups ! On faisait recommencer les serins; mais, fatigues, ^puises de recommencer dix fois, vingt fdis, les malheureux ne le voulaient plus, ne le pouvaient plus. Alors ces impitoyables Flamands, pour les forcer a chanter, sifflaient a les etourdir aux oreilles de ces petits dtres si delicats, les secouaient videmment dans leur cage, les piquaient sous le bee avec des baguettes aigues. Figurez-vous Duprez oblige de chanter son grand air de la Favorite vingt fois de suite sous la menace des bmonnettesi Ces pauvfes canaris tremblaient d'effroi; ils fourraient le beo sous leurs ailes ; leurs petites plumes fre-

missaient, et leur voix ne sortait plus du gosier. L'un des deux, brise par ces tortures, tomba dans les convulsions en roucoulant une polka!... Deslarmes s'echapperent de mes yeux. Je ne pus supporter plus longtemps cet odieux spectacle : je sortis. J'en ai

honte et je m'en accuse; mais voila sur quoi j'ai pleure k Waterloo!

II se faisait tard, ta nuit venait a grands pas. Je me h§tai de me rendre a Mont-Saint-Jean en tracant toutefois un long circuit dans les terres, afin de passer devant la ferme de ta Betle-Altiance. De lourds nuages pesaient sur Tatmosph^re, le temps tournait a Forage; je commencais a craindre que le 18 juin 1849 n'imitat un peu trop le 18 juin 1815. J*atteignis pourtant sans accident notable un monticule voisin da la ferme de k Belle-Alliance, et je m'arrStai siir cette hauteur pendant quelques minutes, afin de me peindre Timmense mouvement de Tarmee anglaise et de Tarmee prussienne, au moment ou elles Vinrent Tune vers Tautre apres la bataille, a cette heure fatale oil nous venions de la perdre. Quelle sombre majeste dans ces deux armees qui avaient perdu plus de cinquante mille hommes pour operier cette fusion si sitople et si formidable, se rapprochant, marchant front contre front, mais mutil^, hachees, sanglantes, convenes de boue, les tambours crev^s, lesbanni^resdechirees, grandes, plus-grandes que jamais puisqu'elles avaient vaincu la grande armee !

Le soleil s'abimait comme aujourd'hui dans des nuages orageux. Napoleon, courbe sur son cheval, s'abimait aussi dans sa gloire.

Le due de Wellington et Bliicher tomberent dans les bras Tun de Tautre au milieu d'une des salles de la ferme de la Belle-Alliance.

— A Mont-Saint-Jean! a Mont-Saint-Jean! criai-je a mon guide.

— Monsieur ne veal done pas entrer dans la fenne?

— Non.

J^arriTai a Thotel du Mont-Saint-Jean extenud de fetigue et d emotions. Dix minutes apres, je courais versBruxelles.

Et TAnglaise? j oubliai de demander ce qu^elle etait devenue.

Rien n^^tait gracieux, rose et sain comme Lucy : petite bouche, petits yeux d'email bleu clair, petjt nez au vent, rondes petites joues, blonde cheyelure bouelee; un de ces enfants moitie fruit, moitie chair, que, selon Theureuse expression crdee pour eux, il faut manger de caresses. Lawrence, ce Raphael des enfants, en a point avec un rare bonheur. L'Angleterre seule les produit comme pour se consoler de n'avoir pas de p^ches. G'est aussi le pays ou Ton vole le plus d^enfants. Lucy avait quatre ans. Elle adorait les poup^es de Java. Ge sont des poupdes noires inconnues en France. Mais Lucy preferait les gateaux d'amandes aux poup^es noires, et Rog aux poup^es noires et aux amandes.

Rog etait un chien-loup : je ne sais de quelle esp^ce ; de la plus laide, je presume ; un croisement de loup et de renard; jeune, mais promettant pen sous son poil sale et ses oreiltes informes, auxquelles il imprimait d^j^ un mau-

RD

vais pli : qnand il ^levait la droite, la gauche s'abaissait ; signe phrenologique des chiens voleurs.

Gependant, malgre son poll gris, rude et sale, ^es pattes mal attachees, sa queue avalde et en pineeau, ou plutdt tordue en

croe de boucher.; matgre ses yeux temes, cach^ sous un taillis de crin ; malgre une esp6ce de barbiche, dont un artiste modeme n'etit pas voulu, Rog plaisait comme plait tout ce qui est jeune, comme les petits lezards et les petits serpents.

G'etaient des cris d^ joie de i'enfant m^les a de petits aboiements de Rog lorsqu'ils se prenaient corps a corps sur le sofa, Lucy enfon^ant ses doigts roses et sans ongles dans le ventre rose de Rog, Rog enroulant la cuisse nue de Tenfant de ses pattt^s sans griffes, essayant ses dents sans morsures dans Tepaule de lait de Lucy. Puis ils glissaient ainsi comme une pelote de coton et de crin du sofa au tapis, du tapis a Taicdve, sous laquelle ils s'engouffraient pour reparaitre en boule,.envelopp^s de «irconvolution en circonvolution de chMes, de peaux de tigre, et du tapis. Et, quand ils etaient fatigues de leur jeu, ils s'endormaient sous ce rouleau agite par leur chaude et bruyante respiration. On les retirait endormis de la-dessous.

Mistress Philipps etait une bonne m^re, quoique riche. Excellente m^rel se levant la nuit pour voir si sa iille etait bien couverte, si la fi6vre ne faisait pas remuer ses petites Idvres, si la lumi^re de la lampe ne tombait pas trop sur ses yeUx. Au fond ces craintes n'etaient que d'ingenieux pretextes pour baiser le soufOe de Lucy, et emporter toute chaude dans les siennes Fempreinte de deux petites mains. Sarah, la gouvemante, ne laissait rien a faire a sa soUicitude matemelle. Ges deux femmes Etaient obligees de s'epier mutuellement dans leur envie de se lever la nuit pour courir au berceau de Lucy. Le docteur avait d^fendu a Tune

et a Tautre ces ediappees^ : a la m^re, qu'une maladie, venue a la suite de son accouchement, avait affectee d un refroidisse-

ment a la jambe gauche ; a la gouvemante, menacee d'un rhumatisme aigu. Sous le coup de cette surveillance reciproque, si, dans leurs prtoiutions mal prises, elles se rencontraient face a face la nuit au bord du her* ceau, elles se disaient avec une sorte de colore : — Que venez-votis faire la, madame? Yotre refroidissement! Yous savez bien? — Et vous, Sarah, pourquoi 6tes vous ici? Avezvous oubli^ votre rhumatisme? — J*ai entendu Tenfant qui pleurait, madame. — G'est faux, Sarah ! je suis eveil- 1^ depuis deux heures, Lucy n'a pas remue. — Alors, madame, pourquoi vous trouve-je ici?Etleur reproche s'^teignait dans une commune contemplation de leur.enfant, rayonnant de sueur comme un Hessie; ear les enfants vont au ciel — quand ils dorment ; s'ils ne nous Tont jamais dit, c^est quHIsTontoubli^.

Vous connaissez Sarah mieux que je ne la depeindrais. Elle a quarante-quatre ans, il y en a vingt qu'elle vous Bert. G'est elle qui vous a promen^ sur son bras dans la grande all^e des Tuileries, et qui sentait son coeur battre quand, derridre elle, de belles dames disaient i — MonDieuy le bel enfant ! ^ Nourrice, a qui est cet enfant? Comment appelez-vous cet enfant? Nous avons tons ete si beaux I Un jour vous avez brise une pendule; od vous dtes-vous refugie? — Vous connaissez Sarah* — Une fois, deja grand gargon, vous avez pleur^ pour jene sais quel amour, aujourd'hui deja bien vieux dans votre coeur. — Qui vous a console? Vous avez eu des prix au college; rappelez-vous celle qui, en descendant la rue Saint-Jacques, montrait avec fierte la serviette blanche d'ou d^bordaient des feuilles de couronnes et des angles de livres. — Au retour de votre voyage, apr^ avoir embrasse tout le monde, qui

avez-voits.apercu, aupr^ de la porte prSt a vous dire : He voiU aussi ! je^ ne suis pas morte. — N'est-ce pas Sarah?

L'interieur de mistress Philipps respirait cette belle independance de fortune, type de la bourgeoisie anglaise et detoutes les bourgeoisies europeennes,, fiUesdela liberie et du commerce. Rien de trop. Veritable milieu entre la noblesse et le peuple. Peu d'eclat, beaucoup d'ordre. Point de meubles fastueux; mais de Targenterie et du linge a profusion. Yertu du protestantisme, de la proprete partout; une politesse exquise dans les domestiques ; des lits faits a neuf heures; des chats angoras endormis au fond des fauteuils; un perroquet, respectable par son grand age, sommeitlantf depuis la decouverte de TAmerique, sur une seule patte ; centre te mur, des tableaux dont les sujets sent tires de VAncien Testament: les personnages portent perruque parlementaire et boucles a la chaussure. Enfin, des moeurs a voix basses, et, reunis sous un memo toit, le silence d'un temple methodiste et la belle tenue d'un comptoir hoUandais.

Mistress Philipps ne recevait chez elle, depuis le depart de son mari, que son vieux docteur, persqnnage gros, replet, ne lai$sant qu une place sur un canape de trois places iorsqu'il occupait le coin, n'en laissant point quand il s'asseyait au milieu. II s'appelait Young, sans avoir pour cela le moindre rapport avec son melancotique homonyme. II avait ete le medecin de mistress Philipps lorsqu'elle etait demoiselle, et celui de sa m^re autrefois: ce qui lui donnait une autorite d'aieul dans la maison. Confident des in* lirmites du corps, il etait arrive, sans indiscretion, par Ic seul ascendant de sa position, a ta connaissance des ennuis de Tame. Ami de la mere de mistress Philipps, c'est lui qui avait fait marier

celle-ci, avait conseille un sage emploi a sa fortune; et c'est lui encore qui, maintenant, la

consolait de rineonduite et de Tabandon de son mari. Sa participation a une union malheureuse lui imposait leMevoir d'enadoucirles suites penibles; tache qu'il remplissait avec le devouement d'un p^re condamne a reparer Terreur dont il a charge I'avenir de son enfant. Et, quand les forces de sa protegee cedaient au poids des chagrins, quand rirritation du moral passait dans le sang et se changeait en une langueur fievreuse, le docteur Young etait encore la pour Gombattre la maladie avec Farme de la science, comme il avait combattu la tristesse par la consolation. C'etait presque toujours en lui montrant Lucy, charmante enfant qui promettait d'etre si feconde en graces et en beaute, qu'il parvenait a faire eclore un long sourire d*espoir sur les l^vres palies de mistress Philipps. II sauvait chaque jour la femme par la mere, comme parfois on guerit un membre en soignant Tautre.

Inconcevable facuUe de sa noble profession, le docteur Young exergait egalement cette touchante patemite de la science dans vingt maisons differentes, sans ^tre epuisd de paroles affectueuses et bonnes. A-t-on bien senti (je crois que non, et j'en ai peUr pour Tingratitude des hommes) le sacrifice de cet homme, qui, lorsque vous songez, vous, a votre fortune, a vos plaisirs, songe, lui, a votre vie, que vous lui rapportez souvent en lambeaux des combats du monde et des passions; — il y a de la joie pour vous; — il n'y en a pas pour lui. — Une operation a precede son repas; une operation attend son reveil : 11 ne fautpasque sa main tremble. — Sa boisson enivrante. c'est de I'eau. Vous riez ! — il pense; — dansez au son des instruments et a la clarte des bougies— lui, recoitdans ses bras la jeune spouse dont les dou-

leurs d'enfantement ont ete provoquees par le bal; et il passera huit heures de la nuit, debout, a lui dire : Patience I madame : vous allez vous relever mere.

M HOC

Cela fait, il sort. Mais un homme, un falot a la main, I*attend an seijil de la porte. II faut qu'il le suive. Ou va-t-il? L'apoplexiea frappeun vieillard. Le voila aupres du vieillard. II vient de donner la vie, il via sauver de la mort. II ranime le vieillard au milieu d*une famille tombee a ses pieds pour lui avoir rendu un p^re. Son existence, c'est cela : un combat a entrance avec la destruction; c'est de voir rhumanite toujours souffrante, toujours en peril, pSile et agonisante. Et, quand Tenfant est sauve, quand le vieillard, grice a lui, revoit le ciel, quand la jeune fille doit a sa science les roses qui ont refleuri Sur son front, on jettetrois francs par visite k oet ange de la resurrection, qui ramasse et se tait. Vous avez compte ses visites? — Avez-vous copipte'ses cheveux Wanes et ses rides? trois francs!

J'ai ditqu il n'avait pas de joies; j'ai calomnie son ame. H en a une que vous n'eprouverez jamais ; cette joie est celle de vous prendre bien bas dans votre lit, de raffermir vos os amollis par le mal, d'eteiidre sur ces os une premiere coucbe de vie, de mettre d'abord le blanc de la convalescence sur le jaune de la maladie, puis de colorer vos levres de la fraicheur de la sante revenue; de vous faire faire un pas dans Tappartiement, appuye sur son ^paule, ensuite deux, puis de vous laisset seul, confiantdans vos forces; et sa plus pure joie, sa derni^re, c'est, et vous ne vous en

doutez pas, c'est de vous voir sain, empofte, fougueux, traverser, en coufant a cheval, iine allee du bois de Boulogne, tandis que lui, meditatif, mais deux t*ayons savants dans les yeux, vous suit a pied el du regard dans la contreallee. II vous aime comme une expedience teussie et cotnme un fits qui lui est ne.

Quand leS longues soirees d'hivet etaient revenues, le cercle de la chemin^ n'^tait pas agrandi; Une table a the,

placee entre le docteur Young et mislres Pfailipps, remplissait riatervaUe de deux buteuils; Sarah, aussi, etait assise dans un fauteuil, mais en dehors du cercle, pour 6tre mieux a portee de faire te service, d*apporter le lait ou le rhum au doeteur ; Rog el Lucy jouaient devant le garden feu.

— Docteur, dit un soir mistress Philipps en se versant du the, je voudrais assurer le sort de Lucy.

— Mais, madame,. le sort de Lucy est tout assure; elie heritera de vos biens apr^ votre mort; Dieu veuille leloigner le plus possible !

— Sans doute; mais vous n'ignorez pas que je ne suis point mariee sous le regime de la communaute ; ma dot m'appartient en propre.

— Voudriez-vous en disposer? A quoi bon? puisque, sans recourir a ces ressourees forcees, il vous est si facile de puiser k vos revenus.

— C'est vrai ; mais aussi n'est-ce point Theure presente qui me preoccupe.

— Et quoi done?

— On pent mourir; cela se voit tousles jours. Sarah fit, de Tepaule, un mouvement d'impatience.

— Voila encore, repartit le docteur, vos idees sinistres revenues avec le brouillard ; je m'y attendais. Voyons, ou soulfrez-vous ?

Sarah posa un doigt isole sur son front, sans dtre vue de sa maitresse.

— Je ne sbuffre pas, repliqua, avec un sourire qui exprimait le contraire, mistress Philipps; mais il y a si loin d'ici a la majorite de Lucy! onze ans encore.

— Eh bienl qu'est-ee que onze ans? vous vivrez et je serai mort ; c'est tout.

fee R06.

— G'6St bien moi qui serai moite, reprit Sarah du ton avec lequel elle aurait demande une chose due.

— Excellent monsieur Young, votre objection est plus affligeante eiicore que ma crainte. Votre mort ou la mienne, ne serait-ce pas une m^me calamite pour Lucy, a qui il ne resterait plus que son p^re? etson p^re!...

— Eh bien ! madame, je ne mourrai pas, foi de docteur Young ; mais brisons 1^-dessus.

— Encore un mot, docteur; vous qui ^tes partisan dela medecine preventive, pourquoi seriez-vous I'ennemi de la prudence, qui est aussi une medecine morale preventive? — Sarah, ne m'interrompez pas; je ne vous ai pas demande du the.

Sarah se replia vers le dos ^e son fauteuil, indiquant, par un plissement de front, au docteur Young, qu'elle ne savait plus aucun moyen d'empScher sa maitresse de parler, celui-la n'ayant pas reussi.

— Faites-moi la grace de m'ecouter. Ma dot, dont je parlais tout a Theur^, est considerable ; elle appartiendra a Lucy. Mais, si je meurs avant sa majorite, son p6re en aura la jouissance jusqu'a cette epoque d'emancipation ; la loi luidefere ce droit. Imaginez comment il exercera ce droit, j'en fremis. Ce sont six ans, dix an^ peut-^tre, de privations, de malheur, de mis^re, pour Lucy. Pauvre Lucy ! ajouta-t-elle ; et, passant melancoliquement la main sous la chevelure ondoyante de sa fille, mistress Philipps affecta de boire une longue tasse de the.

— AUons, Lucy, interrompit le docteur, n'irritez pas toujours ce chien ; il vous niordra, k la fin.

Lucy n'agacait pas le chien; mais le docteur avaitbesoin de donner le change a Texpression de ses traits.

Sarah ne remarqua pas qu'elle sucrait, pour la troisieme fois, la tasse du docteur.

ROG. too

— Dans cet etat de choses, docteur, il faudrait vendre les proprietes dont se compose ma dot, en confier la valeur numeraire a la probite d*un ami qui, moi etant morte, la restituerait sous main a ma fiUe, ou la ferait fructifier jusqu'a sa majority. Par la nous ecarterions la fatale tutelle de son pere, et Lucy, ma bonne Lucy, serait sauvee. Cet ami est-il bien difficile a trouver? ajouta-

t-elle en prenant sa fille et en la deposant dans les bras du docteur.

— Mais cela est-il si pressant, mistress Philipps? votre imagination trop vive vous abuse, croyez-moi. Yotre sante est meilleure que votre opinion sur elle.

— Soit; que perdrons-nous a ces precautions? fen dormirai mieux, et je dors si pen, docteur.

L'argument de la sante fut coneluant.

— J'ach^te done vos proprietes, ma foi ! Je n'en aurai jamais autant possede de ma vie.

— Prenez note au crayon, monsieur Young.

« Trois fermes dans le Westmoreland, mes p^turages du Lincolnshire, une mine dans le Gomouailles, mes m^tairies dans le Midlesex. Bums, mon notaire, vous soumettra le cahier des charges. Je vous attendrai demain a diner, monsieur Toung. »

Sous Taffectation d'indifferenee avec laquelle mistress Philipps disposait de ses biens, le docteur n'apercevait que trop le deperissement rapide de cette bonne et attentive m^re. II n'osait plus tant la bl^mer sur ses funestes previsions quand il voyait cette jeune femme, de vingt huit ans a peine, s'eteindre, pMir de jour en jour, et ses dents prendre Teclat extraordinaire que n'avaient plus ses yeux. Habitue, par lobservation, aux signes d*une decadence prochaine, il gemissait de voir la sensibility nerveuse de mistress Philipps se developper d'une mani^re effrayante. Au moindre bruit elle s*eveillait en sursaut, Fodeur la plus

douce la faisait tomber en defaillance* et ses larmes coulaient, malgre elle, en sillons silencieux . le long de ses joues, d^ que les sons de la musique arrivaient a ses oreilles. Son nez, mince et transparent, ses doigts, clairs et effiles, p^les comme la cire, se contractaient si un nuage, eharge d'electricite, voilait le jour* Ces organisations ont la viedes fleurs; elles suivent, de leur coroUe odorante^ la marche du soleil ; elles meurent au cr^puscule.

Lucy s'etait endormie dans les bras du docteur, qui, apr^ Tavoir portee dans son berceau, prit cordialement la main de samere, etlui dit :

— Couchez-vous aussi, mistress Pbilipps ; vous 6tes agitee, tr^s-agitee; vous avez la peau brOilante. — Sarah, preparez un lait de poule a madamo, Dieu vous donne una bonne nuit.

Le docteur se retira.

Mistress Pbilipps retomba aufond de son fauteuil, devani les derniers eclats du feu de la soiree.

Le matfaeur domestique de mistress Pbilipps avait son origine banale dans , un mariage d'orgueil, impose par la stupide ambition de son p^re, riche marchand de fer de la Cite. Un pair d'Angleterre ruine avait offert de troquer ses parcbemins et son fils centre la belle, Tinteressante et la fraiche Anne Wilkins. Imaginant qu'un titre ^tait le plus beau chilfre pour clore une fortune que le commerce ne pouvait plus agrandir, le marchand de fer Wilkins crut devoir speculer sur sa fiUe, et la maria au eomptant. La boutique rit autant que le salon de cette union mal assortie. Elle fut en effet malheureuse. Mistress Pbilipps, devenue grande dame, cessa par convenaaee de frequenter ses amies, filles de marchands, et les grandes dames, par convenance aussi, ne vou-

lurent pas accueillir parmi elles Yh6' ritidre de celui qui avait foumi a leurs chiteaux des espa-

ROQ. Wi

gnolettes et ie& serrure^. 11 en resulta, autour de la triste Anne WUkins, une solitude ou ne vint pas mdme la consoler son mari, jour et nuit occupe a introduire dans le monde les ecus roturiers du marchand de fer son beau-p^re. Lord Philipps joua a la bourse, Industrie de ceux qui n'en ont pas. II gagna; il perdit; mals, comme les evenements politiques, regulateurs de la hausse et de la baisse du credit de r£tat, n'amenaient pas toujours les chances desirees, le noble lord se fatigua d'en suivre les caprices, et, dans son audace, il falsifia les nouvelles publiques, en mit de controuvees en circulation, ce qui lui reussit la premiere fois, et lui valut, la seconde, la deportation. Quoique eloignee d'avoir de rattachement pour son mari, mistress Philipps ne fut pas moins affligee de la condamnation dont il avait ete frappe. Une partie de ce ddshonneur rejaillirait peut- Stre sur sa maison, sur sa fille Lucy, nee a cette triste epoque de sa vie: sa douleur ne fut .pas mtoe adoucie par la pensee que lord Philipps lui reviendrait de Texil corrige par rinfortune. Ses lettres, ecrites de Sidney dans la Nouvelle-Galles, etaient de perpetuelles demandes d'argent, formulees en menaces et en voeux inf^mes de voir mourir bientdt sa femme, pour avoir la gestion de ses biens jusqu'a la majorite de sa fille Lucy.

Gomprend-onmaintenantpourquoi mistress Philipps, qui eiit rougi de prendre le titre de lady, tenait tant a mettre sa dot a convert de la rapacite de son mari, en Tassurant a sa fille par le nioyen detourne qu*elle avait propose an docteur?

De lassitude elle s'endormit, les mains jointes sur son coeur, pu etait sa souffrance.

Rog sommeillait k ses pieds, le museau et les pattes dans les cendres chaudes.

Les derni^res lueurs rougeatres des charbons eelairf^ient

son collier decuivre, autour duquel se dessinaient, en noir, trois colombes, armes das Philipps, et ces mots : Tappartiem h la bonne petiie comtesse Lucy.

C'^tait a huit jours de la, vers Tapres-midi.

La porte de la maison de mistress Philipps dtait grande ouverte, les croisees aussi. G^etait sans exemple dans cette habitation d'ordre et de recueillement.

Egaree, mistress Philipps interrogeait Sarah, tout aussi surprise, pr^ipitant Tune et Tautre les paroles et les gestes.

Ellesetaient debout sur le seuil de la porte.

— Avez-vous bien vu partout? Ne m'effrayez pas, Sarah, avec eet air.

— Partout, madame, je vous le jure.

— Au jardin? dites.

— Au jardin, dans la cour, derri^re les portes, dans les armoires.

— Vous savez que Lucy se cachait parfois derri^re le paravent. EUe est peut-6tre derri^re le paravent.

— Je Tai renverse, madame.

•^ Dans la ruelle? Allez voir dans la ruelle.

— J'ai pousse le lit au milieu de Fappartement. Mistress Philipps frappa du pied.

— Vous voulez done qu'elle soit perdue? £tes-vous montee au grenier?

— L'enfant n'y allait jamais, madame.

— AUez-y! — C'est qu'elle est au grenier.

Sarah cria de la lucarne du grenier :

ROG. S

— Rien, madame.

— Sur les toits, Sarah? — II faut qu'elle y soit.

— Rien encore, madame.

— Descendez ; vous.. . vous ne savez rien trouver.

Au bruit de ce dialogue entre Sarah et sa maitresse, les voisins s*emeuvent, se mettent a la fenStre; les autres fenitres s^ouvrent, les autres etages suivent Texemple : la rue est sur pied.

— Betty ! Betty !

— Plait^il? Sarah, qu'y a-t-il? Avez-vous le feu au logis?

— Auriez-vous chez vous notre ch^re Lucy?

— Non. L'auriez-vous perdue?

— Perdue depuis deux heures.

— Affreux ! Je vais demander a Jenny, qui Taimait tant. Jenny, c'est la maison voisine.

Jenny n'a rien vu, mals elle s'adresse a Anne, la maison en face ; Anne a Margaret, la maison du coin ; Margaret k la blanchisseuse; la blanchisseuse a la couturiere; d'une maison a Tautre, Talarme court. Chacun dit now d'un ton diversement lamentable.

Ce non tombe d'etage en etage sur le coeur de la pauvre m^re, avide d'une reponse et tremblante sur le pas de la porte. Certitude horrible : Tenfant n'est deja plus dans le quartier.

— Sarah, mai^ donnez-moi done un conseil. Quand vous me regarderez ! Vous 6les la constem^e : voyez, moi, je ne perds pas courage.

Elle etait livide.

— Mais a present que j'y pense, vous ne pensez a rien, vous; vous 6tes la comme une morte. Elle est chez sa tante, avec sa petite amie, ou chez la vieille madame Bot, qui lui donne des gMeaux. .. h coup s(kr ! Allez-y done!

Mistress Philipps yetait deja allee elle-m^me) elle en etait revenue.

— Elle n'est nulle part d'ou je vieps, Sarah, dit mistress Philipps profondement alteree; et madame Botest morte.

— Morte! la bonne et digne femme!

-^Qu'est-ce que cela fious fait, Sarah? Mais oil pent 6tVe Lucy?

— Si je le savais, madame !

— II faut la trouver pourtant, ontendez-vous?

— Sans doute, madame.

— Du sang-froid, Sarah, ou nous allons devenir foUes. Calculous. Lucy a tourne Euston square, n'est-ce pas? Elle se sera trouvee alors dans Seymour street... Que disais-je, Sarah?

— Que la petite se sera trouvee dans Seymour street.

— De \k, elle sera allee a Drummond Crescent et a Clarendon square. A gauche de Clarendon square, il ya...* Je n'ai plus ma tfite : aidez-moi done, Sarah... Ah! il y a Union street, a droite Chalton street. Ces deux rues vont... Elles vont, mon Dieu ! je ne sais ou, partout. Mais c'est Londres : quarante mille maisons! dix-huit cent mille ames! Par ou est-elle passee? quel chemin prendre? Votre silence me fait mourir, Sarah.

— Mistress Philipps! cria une voix partie de Tetage superieur dela maison voi^ine, courez chez le street keeper; il mettra ses hommes en campagne sur les traces de votre enfant.

— Oh! merci, brave homme, merci! j'y cours... N'y avoir pas pense !

— Mais c'est du temps perdu, compere, que ton conseil, interrompit de plus loin une autre voix. U sera bientot nuit, et le constable et ses hommes ne sont pas des chats;

jamais ils ne trouverant cette pauvre petite amoiir, endormie peut-^tre au coin d'une borne sur des ordures.

— Oh! s'ecria mistress Philipps, ma fiUe!

— Pourquoi les constables? poursuivit I'lnterlocuteur, plutot les watchmen. Ils ont des crocs et des lantemes, a la bonne heure. C'est lear metier de ramasser. AUez done, madame, au bureau des watchmen.

— Gr^ce, mon brave hommel je m'y rends ; vous me le conseillez?

— Faites mieux, intervint d'une maison encore plus eloigttee un autre donneur d'avis; les watchmen, c'est bien ; mais les watchmen n'entrent en fonction qu'a onze heures dans cette saison. D'ici la', Fenfant a le temps de se noyer dix fois dans la Tamise.

— Noyer!

Mistress Philipps s'appuya centre le mur. .

— Comme ils parlent de mon enfant !

— Auparavant) presentez-vous au bureau du journal du S'Dir, et, par une insertion qui vous coCltera dix shillings, reclamez votre fille. Les journaux vont partout.

Mistress Philipps etait deja au bout de la rue pour se rendreau bureau du journal.

Une interpellation sortie du caveau d'un marchand de bi^re la fappela de nouveau.

— T6t ou tafd votre fille, mistress Philipps, vous sera rendue par les watchmen ou les agents du constable, je n'en doute pas, si elle est dans Londres ; espoir vain, si elle n'y est plus. A votre place, j'it-ais d'abord au plus perilleux. Les ramoneufs volent de petites fiUes qulls habillent en garden pour en faire des apprentis; — vous savez Thistoire de lord Melbourn : — quand les bohdmes ne s'en emparent pas, les paiens qu'ils sent, pour les habiller en danseuses de cordes.

— Dites*inoi done alors ou 11 faut que j'aille! s*ecria mistress Philipps, desesperee du choix qu'il fallait faire entre tous ces avis.

— Quand ce ne sent pas, reprit an marin qui passait, des Irlandais comme toi, marchand de biere a chevaux, qui les volent et les emportent en Italie pour en faire de petites mendiantes catholiques.

Le marchand de biere avait trahi sa nationalite abhorrec, par son accent; il repondit a Tapostrophe avinee du matelot :

— Quand ce ne sont pas des requins comme toi, poissoo gate, qui les volent et les embarquent avec eux pour Botany-Bay, ou Ton en fait Dieu sait quoi.

— Tais-toi, houblon!

— Tais-toi, culotte goudronnee!

Decidement la dispute etait d^generee en querelle de nationalite et de religion. Chacun y prit part. Irlandais et Anglais se montrerent les poings par la croisee. On ne pensait plus a Tenfant.

Et mistress Philipps avait les pieds sur du feu ; elle trepignait, devorait la distance d'un bout de la rue a Tautrc. Kile attendait,

elle suppliait que de cet orage forme sur sa t^te il en tombat une decision.

Apr^s une demi-heure de lutte entre les Irlandais et les Anglais du quartier, quand toutes les tStes dont les croisees s etaient montrees gamies se furent retirees, comme si le principal objet qui avait appele leur attention edi ete uniquement la dispute entre le matelot et le marchand de biere, celui-ci reprit :

— H'est avis done que madame aille au bureau de surveillance des etrangers et des vagabonds, et a Tamiraute, afin que Tenfant ne sorte pas de la ville par les barrieres ou par le fleuve, s'il n'est pas trop tard. Bonne chance, mistress Philipps!

— Sarah, ma bonne Sarah, s'ecria dans un jet d'inspU ration la mdredesol^e, nous avonsoublie le docteur Young; ne remuez pas de place, par Tame de votre mere !

— F6t-ce pour Tetemite, madanie.

— Restez ici pour la recevoir, si on la ramene. Donnez, ouvrez mon secretaire, donnez, Sarah, voila la clef : donnez mille livresa la personne qui Taccompagnera; plus, si elle veut plus ; tout, si elle veut tout.

£t mistress Philipps, comme pour reparer \e temps qu'elle a perdu, s'elanee dans New-Road, gagne Tavistock square, longe-Russel square, et, avec la precipitation d'une femme qui a le feu a sa robe, entre dans Oxford street.

Oxford street, un enfer pour le bruit et la foule. Notre rue Saint-Honore est, par comparaison, le sejour des bienbeureux aupr^ d'Oxfort street : c'est le detroit par ou tous les courants de la ville passent, pour aller dans d'autres raers, la pente d'une ca-

taracte. Large et bien fournie en trottoirs, elle est a la fois grande route, rue, promenade, bazar; la diligence, la chaise de poste, le tilbury, la charrette, s'y engrainent, et ferment un clavier de tumulte qui part du tonnerre et finit au tremblement. Les oreilles de Tetranger saignent. Le soir, cette ligne, faite d'une couche de boue et d'une couche de boutiques, slenflamme; et quand, a un signal donne, le gaz part en langues de feu de tous les bees, comme Tamorce de la culasse d'un mortier, et que le bruit renait plus formidable, on dirait un coup de canon ^ternel, une mini^re qui s'embrase.

Voila mistress Philipps dans Oxford street; elle n entend rien, ou plutot (son exaltation est si grande) elle n'entend que la petite voix de Lucy criant : MamanI sous les pieds des chevaux. Elle regarde sous chaque roue; puis, s'approchant des groupes d'enfants, qu'elle epouvante par son indiscretion, elle soul^ve leurs chapeaux pour exami-

HOG

nw leurs traits: enfants des autres, elle passe; elle les maudit presque. Hontee sur une borne, pour apercevoir de plus loin,, elle cherche sur cette ecume de chevaux et d'hommes, un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche. Qu'a-t-elle distingue? Elle court, evite deux moyeux de cabriolet entre lesquels ne passerait pas sa fille; mais les m^res qui cherchent leur fille n'ont pas d'epaisseur. Qu'a-t-elle distingu^? un chapeau rose; c^est bien cela, oe n'est que cela. Ge n'est pas m6me un enfant : porte par une modiste, ce chapeau a cause Tillusion de mistress Philipps.

Ge n'est pas la fatigue qui tue; c'est le decouragement : elle flecfait.

Son enfant est bien plutdt cette t^te blonde qui flotte ia-bas; mais Lucy avait un chapeau rose : elle Taura perdu, on le lui aura vole. Qu'importe? c'est Lucy; elle le veut.

Mistress Philipps n'a phis de forces pour marcher : elle court.

Voila que Tenfant court aussi.

— Oh ! c'est Lucy, elle me cherche; si j'atlais encore la perdre! — Lucy! Lucy! — Elle He m'entend pas! Hon Dieu ! faites taire ces voitures. Lucy ! — Faites-la tomber, dCkt-elle se briser un bras. Mon Dieu ! non, je ne Tatteindrai pas ! — Que je meure, mon Dieu, et que j 'arrive ! .

La poi trine de la pauvre m^re est brisee ; son haleine ne sort plus qu'avec un dechirement douloureux ; elle souffre horriblement au cdte.

L'enfant s'arrfite.

— Que voulez-vous de Lucy, madame, et comment savez-vous son nom?

Gette enfant d'un autre s'appelait Lucy, noin banal en Angleterre.

Mistress Philipps se demanda, dans cet instant d'hor-

rible d^ption , ee qu'elle avait fait' a Dieu pour ^tre ainsi joue^.

Ge coup I'dvait abattu^. Epuisee, elle tombe sur]e banc de pierre d^tine place. Avec Tetonneinent d'une somnambule qui a longtemps marche et qui s'^veille, elle »e trouva k Saint-Pancras-Fields, terrain vague, triste, sans arbres, ou ne croissent qu^nn cimeti^re et qu^une eglise. De petites filles, uniformement v^tues de blanc, etaient reunies et ne jouaient pas; une pensee serieuse les occupait.

— Qu'attendez-vous'la? demanda mistress Philipps a Tune d'elles.

-^ Seriez-vous, madame, la m^re de la petite fille noy^e dont nous attendons le corps pour l^accompagner au cimeti^e, toute la pension reunie?

Mistress Philipps chancela et cria d'uno voix qui epouvanta I'enfant :

— Noy^e! et depuis quaiid?

— Depuis bier, madame ; vous le savez bien, puisque vous 6tes sa m^re.

— Oh ! non, ma fille etait encore vivante ce matin. 11 y a done des meres plus malbeureuses que moi ! pensat-elle.

* — Est-ce que votre fille est morte ce matin, madame ?

— Elle n'est pas morte, elle a ete perdue dans Londres, et je la cherche.

— Ne pleurez pas ainsi, madame; j'ai ete perdue a Tage de quatre ans, moi aussi, par ma bonne, et Ton me ramena chez moi.

— On te ramena, et vivante?

L'enfant se mit a rire.

— Oui, on me ramena; car on m'avait appris k dire :

MO ROG

Je m'appelle Sophia Vemon, je suis logie Keppel street^

— Imprudente mdre! que ne lui ai-je appris cela?

— Votre fille en dira autant, et elle vous sera rendue. Mistress Philipps s'eloigna en pleurant.

La jeiine ecolidre la rappela^

. — Madame, quand vous aurez retrouvd votre fille, mettez-la en pension chez nous ; nous Taimercms bien« cette ch^re camarade.

Le desespoir a ses degres ; il ne nous tue pas d'un coup. Sans cela serait-il un mal? II nous laisse, nous reprend, varie ses forces ; 11 nous raille, il ment ; son nom m^me e$t un implacable mensonge. On esp^re beaucoup dans le plus violent desespoir.

La crise des larmes etait venue pour mistress Philipps. La naive insouciance de cette enfant avait remu^ son coeur. Soulev^ par la Tamise, dont elle n' etait pas loin, un vent frais avait d^tendu ses nerfs, amolli ses paupi^res; c'etait un baume divin pour elle de pleurer tout haut ^i marchant, de ne plus apercevoir qu a travers une pluie de larmes ces lignes de cristaux et de gaz. II etait nuit; tant mieux : on ne la verrait plus. Elle etait si fati-

guee d'importuner les autres de Taspect de son affliction I Le desespoir a sa pudeur. On Tentendrait, c^est tout; on la preqdrait pour une mendiante affamee. Que n'etait-elle une mendiante affamee tenant son enfant par la main!

— Jusqu'a present, pensa-t-elle, j*ai cherchd ma fille; mais je ne Tai pas demandee. Essayons : c'est bien plus simple.

— Monsieur, s'informa-t-elle d'un homme dont le pas rapide temoignait une longue course parcourue, auriezvous entendu dire qu'on eCit trouve une petite fille de quatre ans, charmante, ayant un chapeau rose, un tablier

vert, line robe blanche? Je suis sa m^re : une reponse, s'il vous plait, votis me rendrez service.

— Madame, repondit le passant, auriez-vous entendu dire qu'on etx t^ouve trois mille souverains que je viens de perdre dans une maison de jeu? lis sont neufs, frappes au coin du roi Guilkume. J'en etais le possesseur : une reponse, s'il vous plait; vous me rendrez service.

La patfvre m6re avail cm 3'adresser a un honime ; c'etait un joueur.

Cent pas plus loin, ce fut son tour d'etre abordee.

— Vous pleurez, madame?

— Et ne le voyez-vous pas, monsieur?

— Quelque grand malheur vous a-t-il frappee?

— J'ai perdu ma fille ; en connaissez-vous de plus grand?

— J'en sais un plus grand, celui d'avoir recoups a ce pretexte, et de n'en lirer aucun parti pour sa soiree. Gependant, quoique vous soyez la dixieme femme que j'aie rencontrde depuis une heure a qui pareil malheur est arrive, je ne vous refuserai pas mes affectueuses consolations. Voulez-vous que nous commencions par souper ?

Mistress Philipps ne put pas rougir, elle n'avait plus de sang; elle ne ptit pas pleurer pour un tel affront, elle pleurait dej^ avant de le recevoir. Elle salua le noble vieillard.

Arrivee sur une petite place entre le bord de la Tamise et lesrues qui y aboutissent, elle entendit le son d'une cloche. 11 y avait deja comme du r^ve dans sa t^te. Ensuite elle vit un enfant portant un flambeau dont la lueur jaune eclairait le visage maigre d'un homme tres- grand, rendu plus grand par un trioorne demesure, par une longue redingote bleue, boutonnee de haut en has, sur laquelle rabattait un collet de drap rouge; par des has

blancs chines de bleu et d'interminables souliers a boucles. Moitie homard, moitie bedeau, cet homme etait flanque d'un second enfant, qui faisait sonner la cloche, dont le bruit aVait attir^ Tattention de mistress Philipps.

Au milieu de la place, ThoAime maigre s'arr^ta ; le premier enfant eleva le flambeau ; le second agita rudement la cloche.

A cet appel, toutes les rues vomirent sur la 'place des pdcheurs, des matelots, des ecaill^res, des mousses, des nuees d'enfants, qui hurlaient ; Yoici le bell-man! lebellman I ecoutons le vieux bell-man !

Bell-man signifie homme a la cloche ; sa fonction, il va la dire.

Beux cents t^tes d'hommes par la forme et de harengs par I'o-deur encadraient la tdte osseuse du bell-man.

— Silence ! au nom du roi.

Mistress Philipps se faufila entre une marchande d^huitres et un batelier ; Tune sentait la mar^e, Tautre le goudron.

— « II a 6te perdu aujourd'hui, vers les quatre heures de Tapr^midi, une petite filla agee de quatre ans. »

— Volee ! affirma hautemdnt la marchande d'huitres. Et le bell-man :

— Par qui ? puisque vous le savez.

— Attrape !

La harang^re se tait; une autre reprend :

— Volee ou perdue, tant pis. Pourquoi laisse-t-on courir les enfants dans la rue ?

Et le bell-man : »

— Sibyl, vous avez laisse brftlar votre petit gar^on Thiver passe, taisez-vous!

— * Qa ne regarde personne : si je Tai brftle, je Tai hit. Et le bell-man :

— Je continue :

((Une petite fille agee de quatpe ans^ logee Euston square^ paroisse de SainV-Pancras. »

Mistress Philtpps s'etait avancee jusqu'au bord int^rieur du cercle ; sa bouche etait beaqte.

•^ <(Elle est costumee Gomme suit: robe blandie. »

— Allons! quelque fille ^e lady; ca en fait si peu, que ga a raison de les couver.

— Silence 1

Mistress Philipps aspirait les paroles du belUman, qui reprit:

— ((Robe blanche, tablier vert. »

— Ah ! elle etait gentille, du moins.

D'autres femmes du peuple s^essuyaient les yeux avec le coin de leur tablier.

La pauvre mere etait prSte a sauter au cou de toutes les m^res qui pleuraient.

— « Tablier vert et chapeau blane. Elle repond au nom de Lucy. Dix guinees a qui la rendra a sa mere. »

— Erreur, monsieur I erreur I Tenfant a un chapeau rose.

— G'est elle qui a vole Tenfant ; oui.

Ce furent mille cris, ce ne fut qu'un cri, cri accompagne de maledictions, de menaces, prefer^ aux oreilles de mistress Philipps.

— Voyez comme elle est af/reuse, comme elle est pale, la voleuse d'enfants! Voyez!

— Voyez ! ses habits ^n lambeaux, ses cheVeux epars : huzza la voleuse!

— Rends-nous Tony, vole Tete dernier ; c'est toi qui Tas emporte en Irknde ! Rends-nous James, rends-nous Peters! — Quefais-tu? les baptises-tu, les manges~tu?

Le bell-man criait au constable.

S84 ROG

L*enfant au flambeau tremblait. ^

L'enfant k la cloche sonnait.

Mistress Philipps repondait :

— Je ne Tai pas volee, puisque je suis sa mdre !

— Tu dis ca?

— Que voulez-vous que je dise?

— Tu es sa mere, toi, plilecomme une criminelle !

— Je suis sa mdre !

— Toi, avec ta robe dechir^ comme un vieux filet !

— Je suis sa m^re !

— Toi, avec tes cheveux pendants et boueux.

— Je suis sa m^re, je suissa m^re!

— Toi, miserable! toi sa mere! toi, effront^e, toi, infame.

— Je serai tout cela ; mais je suis sa m^re !

Se prdcipita tout a coup, portant un enfant dans ses bras, une femme effaree.

— Voila Tenfant ! dit-elle ; il est trouve ! — Ma recompense ! Dix guinees !

— Eh bien ! prends-le ! firent a mistress Philipps les autres femmes qui avaient les yeux fites sur elle.

— Ah! ce n'est pas 1^ ma fiUel Qu'en fefais-je? Mais voila de For pour Telever.

— Huzza ! huzza ! cri^rent les matelots et leurs femmes. Voila qui le prouve; c'est une brave m^re, c'est la veritable m^re, et non une voleuse d^enfants!

L'enfant rapporte n'etait visiblement qu'une ruse pour savotr si mistress Philipps avait perdu le sien, ou si elle etait celle qui, par metier, volait les enfants des autres.

On Favait insultee, on la plaignit.

On Tavait battue, on Tembrassa.

Le bell-man ouvrit la marche, et Ton quitta la place, flambeau allume, cloche en branle.

Et a chaque coin les matelots, dtant leur pipe de la bouche, soufHaient ces cris dans les profondeurs des rues sombres et endormies :

— « II a ete perdu nne enfant dunom deLucy, paroisse de Saint-Pancras, Euston square. Dix guinees a qui la ram^nera.))

Et les meres, qui s^eveillaient a ces hurlements, pressaient avec terreur leurs enfants centre elles.

Ainsi s'avanga le cortege jusqu'a Euston square. lA, il prit conge de mistress Philipps, et iui promit de cherchcr sa fille.

11 etait deux heures de la nuit, dix heures que mistress Philipps dtait absente.

Et dix heures aussi que, debout sur le pas de la porte, Sarah attendait. ainsi que sa maitresse le Iui avait ordonne, qu'on ramenat I'enfant. Une bougie qui touchait a sa fin brAlait aux pieds de Sarah. C'etait triste. La rue etait deserte; les indifferents dormaient.

Les deux femmes se comprirent. Sarah prit la bougie, et eclaira sa maitresse; puis elles fermerent la porte sur elles.

On etit dit une ceremonie funebre accomplie, un retour du cimeti^re. Tout etait consomme.

Puis les deux femmes s'assirent Tune yis-a-vis de I'autre aupres du foyer, sans remarquer qu'il etait dteint : le froid etait excessif pourtant.

Apr^ unedemi^heure de silence que ni Tune ni Tautre n'osait interrompre, mistress Philipps dit :

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas dine doivent avoir faim a cette heure?

— Madame, je n'ai pas song^ au diner aujourd'hui.

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de feu doivent avoir froid?

— Tons m'y faites songer, madame; je yais allumer du feu.

— Sarah, dit en se tordant les bras mistress Philipps et en elevant la votx, Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de lit, par la glace qui est dans les rues, doivent avoir un mauvab sommeil?

— Yous m'excuserez encore, madame; mais je n^ai pas pense a faire le lit : je vais le preparer.

— Sarah, Lucy n a pas dine, Lucy a froid* Lucy a aommeih

Apres ces paroles, s^hes comme le delire, la m^re se tut.

EUe se dirigea vers le lit de sa fille; sa place de la nuit V etait encore creusee ; Toreiller avait conserve la foulure de sa t^te. Elle baisa cette empreinte; et, quand elle se releva, par un mouvement d'habitude, elle borda le lit, comme si Lucy y etait encore : elle croyait avoir donne le baiser de la nuit a sa fille. Toujours aussi machinalement, elle tira les rideaux, et ce ne ftit^que lorsqu'elle porta les doigts au bouton de la lampe, pour en adoucir la clart^, qu'elle apercut Sarah, qui la regardait tristement faire, et de Tair de piti^ dont on suit les mouvements desordonnes d'un fou.

Elles tomb^rent dans les bras Tune de Tautre, et il se passa plus d*une heure sans qu'elles songeassent ^ se separer.

II etLt 6x6 difficile de dire quelle etait la m^re, k Vexpression de la douleur.

Dieu envoie de loin en loin aux families, comme aux peuples, une crise profonde pour retablir Tequilibre qu'ont rompu les pr^jug^, et T^galite se retrouVe dans les larmes.

Bien que mistress Philipps n'eC^t jamais et^ fiere, elle se sentit toute forte de Tappui de Sarah, et de ses rudes

mains pour serrer ies siennes, el de tQUte cette bonne creature, qui partageait Ies angoisses maternelles, sans avoir eu Torgueilleuse joie de poss^der un enfant. Sarah etait sur le point de remercier sa maitresse de s'apitoyer avec elle.

C'etait triste, cette douleur prolongee et sans cris, muette, saignante en dedans comme Ies blessuresmortelles; c'etait bien triste, cette lampe qui envoyait un rayon, tantot rouge, tantot jaune, sur un berceau sans enfant; de voir ce qui va s'eteindre passer sur ce qui a disparu; triste comme un nid d'hirondelles dont on a brise Ies ceufs, et qu'eclairent sur Ies bords Ies rayons du soleil cpuchant.

Le petit jour se faisait, jour terne, aube d'ardoise, aurore des villes. Les deux femmes etaient immobiles comme deux glagons.

Et comme deux gla^^ons tout a coup leurs corps se separent, et deux cris spontanes sortent de ieurs poitrines.

— Sarah!

— Madame!

Et l\ine coUe Toreille a la porte, Tautre Tapplique a la croisee.

— Entendez-vous? Non, je ne me trompe pas, Sarah.

— G'est lui ! madame.

— En 6tes-vou» bien sure?

•^ Madame, il est au bout de la rue.

Rien ne pent expjrimer Texaltation de leur ouie.

— Oh! oui. Silence! je crois ne plus Tentendre.

— Ne vous faites pas eel effroi, madame. Tenez, Tentendez-vous?

— Oh! c'estRog, Sarah.

— C'est Rog, madame. II approche. On dirait qu'il appelle.

— II me ramene ma fille!

— Notre lille, madame!

— Ah ! Dieu n'abandonne pas les pauvres m^res ! Sarah, je suis folle. Entendez-vous comtne il aboie! II n'a jamais aboye ainsi. Noble chien! noble b^te! Sarah, courons, courons vile! Oui, Rog, oui, mon fils!

— Oh I merei, Dieu! merci, Rog! merci, mon fils! Mistress Philipps etait tombee a genoux, n'ayant plus la

force d'aller ouvrir au chien, qui aboyait en effet d'une maniere etrange.

Sarah perdait la t^te; elle allait a la croisee, puis a la porte. Elle en revenait pour prendre la lampe, et fort inutilement, puisqu'il etait deja jour.

Enfin, elle ouvrit.

Rog aboyait et hurlait a la porte de la rue.

Mistress Philipps se traina a celle de la chambre, puis sur le pallier, collant son front aux barreaux de fer de I'escalier.

Rog aboyait et hurlait toujours.

Et a ses aboiements se joignaient maintenant les paroles animees d'un homme, de plusieurs hommes. Un evenement, a coup

sdr.

La porte de la rue ouverte, Rog s'elance dans Tappartement, sale, hideux, crotte jusqu'au museau.

— Ah! rinfame voleur! murmura un homme du has de I'escalier ; votre chien m*a vole un gigot, mais il me le pay era. A la premiere occasion, je lui couperai la queue au milieu des reins. Ceci, pour sa gouveme et la votre.

C'etait tout ce que rapportait Rog : Tos d un gigot qu*il avait vole et devore en se promenant dans les saes de Londres.

Rog fit deux tours sur le tapis, mit son os entre les pattes, sa t^te sur le gros bout de Fos, et s'endormit.

Comptez sur Tinstinct des animaux!

Dans ce meme salon ou nous ffimes temoins, au commencement de cette histoire, d'une scene d'interieiir, d'un tableau de famille si plein de mansuetude et de feHcito, nous retrouvons, mais bien changes depuis, nos mdmes personnages, le docteur Toung, mistress Philipps et Sarah.

Yainement voadraient-ils echanger des consolations; le courage leur manque.

Le visage cache dans un mouchoir dont ses doigts pales et crispes petrissent le tissu, brisee au fond d*un fauteuil, le bras droit mollement abandonne au docteur, mistress Philipps est aneantie. Aucune plainte ne s'echappe de ses levres, aucune larme de ses yeux. Toute energie est epuisee.

Le malheur vaut le temps : Sarah a vieilli de dix annees; elle semble devenue imbecile.

— Ne soyez point si contrariee, madame, continua le docteur apres une pause qui, selon les apparences, durait depuis quelques minutes, de n'^tre point venue chez moi dans votre fatale course ; vous ne m'auriez point rencontre, j'etais a la campagne.

— En effet,repondit mistress Philipps d'une voixeteinte et sans changer de position, vous deviez 6tre absent pour mes affaires. Oui, il me souvient de vous avoir prie de passer chez M. Burns, mon notaire, pour vendre mes proprieties et pour effectuer le placement que nous destinions a Lucy. Pardon, docteur, d'avoir oublie de vous remercier de cette peine.

Ne jugeant pas a propos d'insister sur ce point, le docteur se tut ; mais il retint le bras de mistress Philipps,

qu'une agitation nerveuse avait contracte. C'etait Un sujet de conversation qu'il convenait d 'eloigner a tout prix.

Mistress Philipps persista, et, d'un accent coupe par sa respiration haletante et courte, elle reprit :

— Peine bien inutile! — Que Viais-je faire de cet argent? G'est bien lourd.

Pour en flnir, le docteur s'empressa d'ajouter :

— Rien n'est fait, madame : les transactions legales ne se terminent pas en un jour. Les choses sont dans Te'tat ou elles etaient auparavant. Ne nous en occupons plus, je vous en prie.

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Young. A quoi bon se presser de mettre ordre a notre fortune, maintenant que

celle a qui nous la destinions a disparu de la terre? Vos paroles sont sensees.

— Vous leur pr^tez vraiment un sens desespere qu'elles n'ont pas, mistress Philipps. Je rie me laisse point abattre si vite, moi.

Pauvre fausse fermete du docteur !

— Ah ! vous esperez encore, vous?

Ce cri fut prononce avec un dedain triste, el toujours le visage cach^.

— Oui, j'espere, parce que je suis raisonnable et que je crois fermement dans Tefficacite d'une foule de moyens encore a tenter.

Un leger signe negatif de l^te fut toute la confiance qu'inspira Tassertion de M. Young*

— Oui, une foule de moyens. Tenez, raisonnons. Toujours sous le coup de la meme stupidite, Sarah se

rapprocha du docteur et fixa sur lui des regards avides.

Mistress Philipps ecarta un instant le mouchoir qui couvrait son visage, sans le detourner du cote de la cheminee.

Peut-^tre le bon docteur s'etait-il trop avance, el, dans

la position de ces avocats qui n'ont qu'un argument en poche, il allait faire trainer le sien le plus possible, si toutefois il en avait un.

— ^ On ne vole pas las enfants par amour des enfants, commen^a fort sensement le docteur ; on ne les prend non plus qi

pour les tuer ni pour les vendre; — contes de bonnes femmes que tout cela !

Sarah approuvait deja la pensee du docteur, qui n'a^ait peutr-^tre pas une pensee.

— Or, dans quel but les derobe-t-on?

Sarah posa, de plus en plus attentive, ses deux mains callouses sur les gros genoux du docteur.

Mistress Philipps n'etait nullement a la conversation.

— Avant tout, poursuivit-il, je suis convaincu que los enfants ne se perdent litteralement jamais dans les villes. lis sont toujours recueillis, ce qui me ramene a jna premiere question : Dans quel but les garde-t-on ?

Le pauvre docteur n'avait encore rien precise a travers tout cela. II suait.

— Ce but, le voici, selon moi : ce but est toujours un interdt; offrez un inter^t plus grand, et Tenfant est restitue.

Des genoux, Sarah eleva ses bras jusqu'aux epaules de M. Young. Elle buvait ses paroles au sortir de sa bouche.

Mistress PhiJipps fit un faible mouvement vers le docteur : elle ecoutait enfm.

— Et, comime ce sont a coup sur de pauvres gens, ceux qui les volent, je crois qu'avec de Fargent. . .

Le docteur n'acheva pas. Une exclamation rinterrompit; il avait touche a vif la verite.

— Oui, docteur, avecbeaucoup d'argent, mais beaucoup d'argent, Lucy est a nous.

— Sarah ! une plume, du papier, hatez-vous !

Mistress Philipps ecrivit, mais dte, convulsivement, a mots baches, illisibles, qu'elle effaca, cpi'elle recrivit. Sarah tenait un coin du papier, le docteur Young Tautre; la pauvre mere avait grand'peine a relenir son coeur de toute sa main gauche.

— Voila ! — et qu'on lise demain sur tous les murs de Londres, et sous trois jours dans toute TAngleterre, et dans pen par toute TEurope. . .

Ah! docteur, Dieu vous a envoye une bonne pensee, une pensee d'ange.

Prenez cela, portez cela a rimprimeur, Sarah, et que ce soit tire a un million d'exemplaires. Les exemplaires expedies partout. Et qu'on lise sur tous les murs... — Docteur, ne me soutenez pas, je ne souffre point dans ce moment.

Et qu'on lise :

<(Une mine dans le Gomouaille, rapportant annuellement cinquante mille guinees, plus deux cent mille livres sterling d'actions de la compagnie des Indes, k qui rendra a sa m^re desol^e une petite fille agee de quatre ans, du nom de Lucy, Euston-Square, paroisse de Saint- Pancras. Pour garantie de la recompense promise, le ddpot de tous les titres de propriete chez le notaire Burns, a Londres, et la parole d'une m^re devant Weu. »

— Allez, Sarah.

— Asseyez-vous, docteur ; ce n'est pas la moitie de ma fortune.

Et les forces de mistress Philipps se trouv^rent tellement epuis^es par le choc de cette esperance imprevue, qu'elle glissa sous elle du fond du fauteuil sur le tapis, ou elle resta. Mais sur sa face de morte un sourire voltigeait.

Le docteur la ranima, et, profitant de Tepuisement de son energie pour Tobliger a prendre un bouillon, il sonna.

Le domestique de pied qui panit dit tout has a M, Young que deux marchands demandaient a parler a madame.

Celui-ci ordonnait brusquement par signe de les rehvoyer, lorsque mistress Philipps, revenue a elle, insista pour qu'ils fussent introduits.

Un homme entra : c'etait un marchand d'babits.

A peine avait-il franchi le seuil, que Rog, en le voyant, bondit des pieds de sa maitresse, ou il dormait, a trois pieds du sol. Furieux, il tourna, le poil h^risse, tout autour de la chambre, pour en sortir. Quand il se vit traque, il se coucha a terre et gemit^

— Ab! te voila, mon petit loup. Bien! fais le gentil, pleure maintenant : j'ai ton affaire dans la poche.

Le marchand d'habits tira en effet de sa poche cinq ou six ^ales lambeaux de mousseline blanche, et, comme ils ne ressemblaient pas peu a de la corde emm^cbee en fouet, Rog, a cette vue, frertiit dans ses poils et s'aplatit. Son souffle courait le long du parquet.

— Figurez-vous, milord, et vous, milady, que ce diable d'animal est entre avant-hier dans ma boutique, crotte comme un poete, et qu'une fois dedans il a si bien joue des dents et des

griffes, qu'il a mis dans cet etat mes belles petites robes de mousseline blanche. Je suis vendeur d'habits, pour vous servir. Or, comme j'ai lu sur son collier, en voulant lui friser k froid le poil des oreilles, qu'il appartenait a la petite comtesse de Lucy, Eustonsquare, me voici avec la note des degats commis par lui, ne m'expliquant pas cependant pourquoi ce degoiitant animal, pardon de Texpression, a de preference lacere mes vieilles robes d'enfants, au lieu de mes superbes habits tout neufs de com^diens, un ancien costume, par exemple, de M. Kemble dans Otello ou celui de mistress Siddons dans Henri VIIL

Le docteur ne comprenait rien au diseours Atk marchand d'habits.

Mistrei^s Pbilipps^fort peu. Elle.ouvrit sa bourse et donna deux guinees au marchand, qu'elle cnit autant sur sa parole que d'apr^s Tattitude humiliee du chi^.

— Dieu vous garde, milord ; et vous, milady, acceptez mes remerciments avec mon regret de ce que les robes tt'etaient pas en meilleur etat. A i'avenir, nous en etalerons de neuves, et nous laisserons yotre chien broder tout a son aise, sans ie rouer de coups ni lui fausser la patte, ainsi que nous avons eu le tort de fairB.

En passant pr^s de Rog, le marchand d'habits voulut le earesser. Rog n'offrit pas de prise; il se glissacomme uno grenouille sous le fauteuil de sa maitresse.

— Brave b^te ! dit le marchand en partant^ ga fait du moins aller le commerce.

Une vieille femme entra. Son ceil, convexe, dur et brillant comme un.bouton d'acier, mais rouille sur les bords, avisa le chien sous le fauteuil ou il s'etait tapis. Ellc alia droit a lui, les doigts ecarquilles, le pin^a par Toreille, et, relevant comme un li^vre au-dessus de terre, elle le considera quelque temps. Rog tremblait. La vieille femmo, apres Tavoir ainsi suspendu et toise, lui souffla au musi^au, demiere injure que les vieilles femmes et les chats se permeltent envers les chiens.

— H est done a vous, ce beau quadrupede ?

— AUons, sorci^re, finissons-en, repondit le docteur, oui ; il est a nous, apres?

— Eh bien ! tant mieux ! vous devriez le faire empailler, le mignon. A quelle heure le couchez-vous?

— Madame, je vous ai deja dit d*en finir.

— On fmit. Mais alors, repliqua la vieille en tirant toujours Rog par les oreilles, Rog, tout racomi et Tceil per-

ROG. . aas

pendiculaire a cause du tiraillement qu'il subissait ; alors, donnez-moi sa peau^ ou payez-moi six chapeaux roses d'enfants qu'il a renverses dans la baue comme des quilles en brisant mon vitrage ; 11 y a de cela deux jours! Je ne vous demande que soixante schillings ou sa peau. ^

— Yoila soixante schillings.

Quand la vieille ^archande de chapeaux eut les soixante schillings dans sa main gauche, elle lacha de la droite le pauvre Rog,

qui, retombant de quatre fois sa hauteur sur sa patte foulee, poussa un cri dechirant.

Le docteur se leva et saisit sa canne.

Et la vieille courut vers la ppfte, d'ou elle cria :

— Est-ce que vous n'avez pas honte de mettre a un chien laid et vicieux un collier plus beau qu'a un Chretien? Ah I vous avez bien fait de graver a son cou a qui il appartient* II faut (^tre honn^te comnie nous pour ne; pas retenir le collier et chasser le chien a coups de balai. ^

Les domestiques jeterent cette femrae a la rue.

— Coraprenez-vous quelque chose a cela ? dit M. Young s'adressant aux domestiques ; — mais, pour pen que cela continue, tous les marchands de Londres vont venir presenter des memoires. La faute en est a vous. Ce chien est trop gate. Si vous le battiez quelquefois et ne le laissiez point sortir, vous ne vous exposeriez point a payer ses fredaines. A la place de mistress Philipps, je retiendrais sur vos gages le cout de ses degats.

— Qu'en pensez-vous, madame?

Le docteur fut abasourdi.

— Ah ! si vous le caressez, vous aussi, je n'ai plus rien a dire ; si c'est la sa punition, je me tais ; belle correction, ma foi ! — Faites, messieurs.

Les domestiques se retir^rent en souriant.

Rog est accroupi sur les genoux de mistress Philipps,

qui, toute preoccupy, tout emue, passe et pepasse doucement et avec tendresse la main sur son dos; froisse, avec la delicatesse qu'elle mettrait a toucher les feuilles veloutees d*une fleur, les oreilles de Rog, dont la tdte heurtee, mais intelligente, se relive, sous un angle attentif, pour croiser avec 1q regard humide de sa maitresse son regard magnetique et vert. L'instinct et lame se regardent, se r^flechissent, et le fluide universel les unit par le conducteur intime de la vue, pile voltaique de TStre. Et mistress Philipps dit k Rog, tout has, pr^ de son front, d'un souffle brise et persuasif, comme s'il pouvait les comprendre, des demi-mots d'amitie, de pri^re et de reconnaissance ; elle lui dit :

— Bon ami, toi, tu as aussi cherche Lucy, tu as couni apr6s ma fille.

Le chien regarde sa maitresse jusqu'au fond des yeux de ses deux emeraudes vivantes.

— Tu as cherche Lucy, et tu ne Fas pas trouvee.

A ce nom repete de Lucy, Rog pousse de petits aboiements comme lorsqu'il rSve. Son museau noir fremit et se dilate.

— Tu as marche comme moi toute la nuit dans la bouc et sous les pieds des chevaux en Tappdant.

Rog s'agite convulsivement sous Texaltation de son instinct.

— Oui, on t'a maltraite comme moi, Rog !

Les flancs de Rog se creusent le lon^ de son ^pine ; il est haletant, il souffre^ il cherche, il aspire; il veut une lime pour son ame, dirait-on, sous le regard dominateur, inflexible, inquiet, de sa maitresse.

— On t'a chasse comme moi, Rog I

Un esprit electrique jaillit de chaque poil de Rog, comme aux approches de Torage.

ROG. i97

— On t'a batfu, battu k la patte qu'ils t^ont brisee, les mechants !

Rog est plaint, il se plaint. Langue universelle, la douleur a un lien commun entre tons les 6tres. Puis mistress Pbilipps en eveille une reelle dans le chien. Elle soul^ve avec precaution la patte brisee, pendante et endolorie, de

Rog-

— On t'a battu comme moi. Rog !

Le chien replie sa patte sur le doigt de sa maitresse ; il exhale un gemissement.

Mistress Pbilipps porte aussitot cette patte k ses l^vres, et la rechauffe et la baise comme le bras d'un serviteur qui se Test casse en vous vengeant.

De reconnaissance, Rog laisse tomber sa t6te sur Tdpaule de sa maitresse.

— Aliens, s'ecrie le docteur, ce que vous faites la est un funeste exc^s de sensibility : qu'avez-vous tant pour ce chien ?

— Mais, docteur, repondit mistress Pbilipps avec la faiblesse d'un enfant qui pleure, c'est que Rog n'a dechir^ toutes ces robes blanches et ces chapeaux roses d'enfants que parce qu'il cher-

chait ma fille, que parce que ma fille, lorsqu'elle s'est perdue, avait un chapeaii rose et une robe blanche.

— Par ma foi ! c'est la v^rite, et je rends mon estime a Rog ; mais il a la patte cassee.

— Oui, docteur.

— Mais, c'est grave.

Le docteur dechira son mouchoir, et, d^isant Temotion de Thomme sous la preoccupation du medecin, il ne laissa pas voir, tout en bandant Tappareil qu'il appliquait a la patte du chien, la sensibility dont tous ses traits portaient Tempreinte.

Sarah ^tait de retour.

— C'est fail, madame, s ecria-t-elle en entrant, et tons les courriers, — je viens du bureau des postes, — se sont charges chacun de irois cents exemplaires de Tavis pour les villes ou ils se rendent. Ce soir, le paquebot en debarquera vingt mille sur le continent. II descend la Tamise.

— Embrasse-moi, Sarah, et que Dieii pour te recompenser;.. Mais comment te recompensera-t-il? Tu ne peux plus 6tre mdre.

— En me faisant assister au manage de votre fiUe retrouvee, madame.

— Que ta parole monte au cieji, sainte femme!

— Que sa parole monte au ciel ! repeta le pieux docteur. Et-tous trois, se tenant par la main, une pauvre m^re,

un vieillard la t^te decouverte, une servante infirme, se joignirent de cceur pour prier celui qui envoie par le vent, dans le

bee du petit piseau perdu loin de son nid, le grain de millet, et, par la pluie, la goulte d'oau celeste qui doit le desalterer.

Trois ans se sont ecoul^s.

Le vent et la pluie ont depuis longtemps dechire les afflches annoncant la recompense promise a qui rapporterait fenfant ; d'ailleurs, sur un milliard d'habitants, personne n'a peut-Stre lu cet avis. Lucy est perdue a jamais! Elle aurait pourtant sept ans aujourd'hui. Age charmant! Ses cheveux dores descendraient jusqu'a son coude, assez has pour en tresser deux nattes, terminees d'un noeud de rubans roses. Les m^res sont bien fibres de ces deux nattes. Elle aurait grapdi jusqu'au manteau de la cheminee. Au-

trefois elle disait : — C'est bien haut la pendule ! Sans tabouret elle se verrait maintenant dans la glace. El sa mere ! — Aucundeveloppement deLuey n'avait ete perdu pour elle. Comme si Lucy ne Teftt jamais quittee, elle savait les nuances plus foncces que, mois par mois, trois annees avaient donnees a ses cheveux. C'esl demain sa ftte ! disait-elle, et la maisons'emplissaitdefleurs. La chaise longuedeLucy elail toujours approchee de la table aux heures du repas ; son couveh mis. On attendait son retour de recole ; la nuit on placait la veilleuse allumee pres ie son lit; et quand sa m^reetait couchee, elle lui disait : — Dormez bien, Lucy, petite fille !

Elle dort deja! pensait-elle; les enfants ont Ie sommeil si prompt.

Ceci n'etait pas de la folie, puisqu'au fond une consolation reelle r^sidait. Mais mistress Philipps ne s'etait pas apercue que Ie mensonge dont elle s'etait nourrie Tavait minee graduelle-

ment. Elle avait depense tant d'exaltation pour croire au fahtome de sa fille, qu'elle etait semblable a ces m^res sans lait qui s'obstinent a nourrir leur enfant; Tenfant meurt la bouche au sein, la mere en Ie liii tetidant.

Disons en passant, car Tevenement ne vaut guere la peine qu'on s'y arr^te, que lord Philipps etait mort en duel a Sidney, dans la Nouvelle-Galle*.

Depuis six mois, mistress Philipps ne se levait plus de son lit, aupr^s duquel deux places ne restaient jamais vides, celle de Sarah, celle de M. Young, lui aussi devenu bien infirme, n'y voyant presque plus*

On ^tait alors dans Tele; un beau soleil rayonnait dans I'appartement — appartem^nt de malade, atmosphere d ether — des flacons debouches sur les tables, une galerie de cafeti^res pr6s du foyer; Ie foyer allume au mois d'aotit,

chose trisle ! — Une bouteille eliquetee est posee sur un pa-.pier; an milieu de la chambre fume une baignoire, et pr^ de la table est un jonc de medecin, aupres du jonc un chapeau; le jonc et le chapeau, c'est presque une consultation !

Le lit avait ete tourne au jour, qui eclairait en plein la face plus pale qu'amaigrie de la malade. Ses cheveux chatains luisaient sous une transpiration impossible a neutra- User par la chaleur qu'il faisait. Ses yeux bleus avaient perdu leur mobiliti^, tout en conservant quelque eclat, et ses paupi^res allongees decrivaient un orbe dont la teinte forte mettait en relief les ailes diaphanes de son nez.

On ^prouvait un horrible saisissement en voyant une mouche s'obstiner a se poser sur les levres decolorees de mistress Philipps.

Ses mains etaient croisees sur sa poitrine ; les draps dessinaient ses pieds; quelquefois pourtant elle laissait pendre un bras hors du lit.

Un berceau vide etait cdte a c6te du lit.

— Quel beau jour pour ceux qui sont a la campagne !

— C'est un bonheur que nous nous procurerons avant la tin de la belle saison, ma bonne dame Philipps.

— Je n'ai plus de jambes, docteur.

— Mon Dieu ! si j'etais aussi sAr de recouvrer des yeux comme je le suis de vous rendre vos jambes, je briserais sur-le-champ mes lunettes. Mais, patience, vous me conduirez, et je vous soutiendrai, nous realiserons Fapologue.

— Et qui me portera, moi, qui ne peux plus me remuer, graces a mon rhumatisme? interrompit Sarah en relevant Toreiller sous la tdte de sa maitresse. Est-ce ce malheureux Rog, devenu aveugle et si hargneux et si voleur, qu'il vole et qu'il mord toui le quartier, et qu'il aboietoute lanuit? Est-elle changee, la pauvre b^te !

BOG. 3(M

Et, si Foil s'etonne de ce que le nom de Lucy n'eut pas ete deja prononce entre ces trois personnes qui Tavaient toujours au bout des l^vres, c'est que, depuis un an, le docleur avait fait jurer a mistress Philipps, sous peine de ne plus le voir revenir chez elle, qu'elle ne nommerait plus son enfant ; car il suffisait de ce nom pour eyeiller des crises nerveuses sans fin, et des prostrations de force a mourir. La mere n'en pariait plus qu'a Dieu; celui qui ne se lasse jamais d'entendre les meres.

— Docteur, dit-elle, en affectant un air joyeux, j'ai une grace a vous demander.

Elle saisit sa bonne et grosse main.

Et celui-ei eut Foccasion de poser sans affectation son pouce sur I'artere de mistress Philipps.

— Si vous etiez une autre malade, je saurais, madame, ce que cela veut dire. Vous me demanderiez la permission, de manger une aile de poulet...

Sarah se levait deja pour descendre a Toffice.

— Mais Yous, quel desir pouvez-vous former, (jue je ne soispr^t a le remplir?

— Me promettez-vous d'accorder cette grace?

— Amen! parlez.

Et il fermait les yeux en ecoutant la malade. C'est Tartere qu'il ecoutait. Averti par d'etranges pulsations, il se pencha brusque-

ment sur le visage de mistress Philipps. • — Je ne serais pas f^chee de consulter un ami de la religion, notre excellent pasteur, par exemple, M. Burney. Ne me grondez pas, docteur.

— 11 est bien tard, pensa-t-il. Mais il repliqua :

— Moi, vousgronder! quelle idee! M'y opposer!

— Je sais que je ne suis pas tres-mal, je le sais; mais, je vous Tassure, ce n'est qu une simple precaution.

Et elle se sentait mourir ; elle voulait tromper le docteur.

S02 ROG

— Vous etes, madame, tres-bien, au contraire. Une larme grossissait dans Toeil terne du vieillard.

— Oui, parfaitement, docteur.

La main de la maiade se roidissait.

— Cependant, docteur, vous voulez bien que je fasse appeler M. Burney?

— Mais certainement, el j'y cours.

— Oh ! alors allez vite, docteur I

— Dans dix minutes je vous amene H. Burney.

— Encore une fois, monsieur Young, n allez pas croire que je sois au plus mal.

^ Et« si je mets tant d'empressement a vous obeir, ne prejugez rien de mon opinion sur votre etat.

— Oh I comme je Tai .bien joue, pensa-t-elle, une fois que le docteur fut parti : je ne me sens pas deux heures a vivre.

— Comme j'ai flatte son erreur ! murmurait le docteur en montant dans un cabriolet de place pourse rendre chez M. Bumev : dans deux heures elle aura cesse de souffrir.

— Sarah ! Sarah ! ouvrez vite cette armoire, vite ! et apportez-moi le petit coffre en bois de cedre.

Gt le soleil s'abaissait dej^ sur Londres, la ville tioire, la ville dont les toits d'ardoise exhalent des vapeurs le soir comme la terre. Heure indecise et tfiste : les bruits de la fiabel anglaise meure&t : les cloches tintent dans le loititain ; d'epaisses ombres montent de la riviere, et se fepandent fades et plombees dans les fues. Ge soleil qui se retire emporte avec lui utie portion de la vie de tons.

Mistress Philipps etait blatiche comme son oreiller. Elle po8a avec emotion ses mains sur le coffte de c^dre, puis elle I'ouvrit avec une petite clef qu'elle tira de son sein, ou elle Tavait toujours port^e. Les forces lui matiqudrent, et le

coffre se ferma. De nouveau elle Touvrit, et, avec une piete de sainte qui touche une relique, avec Tavidit^ ingenue d'une fiancee qui exan^ine un a un ies presents de noces, la malade en retira le trousseau de sa fiUe. Linges d'enfant encore parfum^s de la prairie ou ils ont seche, chemisettes brodees, bonnets toujours trop grands ou trop petits, et sous lesquels Tenfant est si gracieusement ridicule, qu'il en rit lui-mdme ; souliers qui se perdent

dans la poche de la nourrice, et avec lesquels il n'a jamais marche que dans la main de sa m^re; et des joujoux sans fin, des poupees roses et joufflues, soeurs de carton qui ont partage tousles baisers que la sceur vivante a recus. Mistress Philipps^reprenait ces baisers sur leurs joues. Ensuite elle elevait par chaque manche les petites chemises de Lucy, et elle imprimait au-dessus de Techancrure, a la place ou devait etre le cou, la t6te blonde de sa fille, un baiser dans le vide. Et en repliant les chemises, elle leur disait : Farewell! ce long adieu anglais si tendre et si dechirant. Elle prenait aussi les petites robes qu'elle fron^ait par la taille, jouait un instant avec son illusion, pliait les robes, les baisait, les deposait dans le coffre, et leur disait : Adieu ! — Puis elle d^ployait les petits has brodes oil son bras decharne simulait la jambe mignonne et ferme de sa fille, baisait les bas et leur disait : Adieu ! — Adieu aussi, et Toeil dt^ja a demi ferme, aux petits souliers avec lesquels Tenfant trottait, chancelait si bien ; adieu aux bonnets, adieu a tout; adieu aux poupees qui avaient chacune un nom : adieu, adieu ! elle n'y voyait plus qu'elle allait encore a tatons, effleurant ces soies, ces mousselines, ces rubans qu'elle portait a ses levres; maiselle ne trouvaitplus ses levres... Farewell!,,.

Et le couvercle retomba.

Ce coffre et ce lit !

On edit dit un petit tombeau sur un grand.

Sarah tira les rideaux, alluma une lampe et pria.

Le docteur Young etait mort dans le cabriolet de place, frappe d'apoplexie.

Toute la pairie anglaise suivit le convoi de mistress Phi- Hpps.

. Le roi y envoya ses equipages.

Derri^re les grands, derriere les nobles, derriere les riches, derri^re le peuple, derriere les pauvyes, qui pleuraient,

II y avail un ehien aveugle.

Dans les papiers de mistress Philipps, on trouva cette unique disposition testamentaire :

((Tous mes biens, sauf la maison oi!i je suis morte, que « je Idgue a Sarah, ma gouvernante, appartiendront ^ ce- « lui qui, par une permission de Dieu, mon sauveur et « mon maitre, retrouvera ma fille Lucy!

((Geux qui m'aiment me pardonneront de n^avoir pas « fait ce sacrifice pendant ma vie ; mon mari vivait, et je a ne pouvais disposer que de la moitie de mes biens. » .

Depuis huit ans, la vieille gouvernante ne bougeait plus de son grenier. Insouciante comme la tombe, Sarah laissait

moisirles meubles. Ses provisions ^taient deposees dans un panier qu'elle remontait de la rue au bout d'une corde. Quand le panier ne descendrait plus, Sarah serait morte ; rh6tel passerait aux hospices; car Sarah en est sortie. De rien elle retournera a rien. Tous les trois jours, un seul fitre la visitait. Rog, non le Rog d'autrefois, vif quoique laid, genereux quoique sale; mais Rog, hideux de vieillesse et de debauche, payant les egarements de sa jeunesse par une oreille laissee entre les dents des dogues de bouchers. II grattait, et on avait, tout en grondant, la faiblesse d

ouvrir. Et unevieille femme sourde, etun vieux chien aveugle, avaient quelque contentement a se trouver reunis.

Une brouilleassez grave avait pourtant compromis cet accord. Par respect pour la memoire de ses maitres, Sarah voulut un jour detacher du cou de Rog le collier de cuivre dont il trainait ignominieusement la marque et les armes dans la boue des ruisseaux. Rog se revolta, Sarah persista, le chien la mordit et s'enfuit avec le collier.

La vieille pleura, non de la douleur, mais de Tingratitude, — son seul ami !

Maintenant transportons-nous dans un de ces pares dont liondres est ombrage, reposons nos regards sur ces bouquets defamille qui fleurissent par un beau soleil. Por|ees dans les bras de leurs bonnes, de petites fiUes, jonquilles vivantes, se balancent au-dessus du champ despromeneurs. Et c'est un ravissement de voir, a hauteur d'epi, cette generation qui doit fouler celle qui la porte.

Quel accident a tout a coup trouble Teternelle tranquillite de ces parterres? Un enfant est-il tombe dans Tun des bassins en appelant les cygnes? La foule s^accumule sur un point, ce point grossit, il roule, il s ouvre, et il s'en echappe un chien tirant, tantot par la robe, tantot par les manches, mais ne lAchant jamais prise, une jeune personne

de quinze ans. Des coups de canne pleuvent sur le chien, il secoue, il traine sa proie. On Ten detache, il la reprend et recommence. Les cris de sa victime en lambeaux ne Teffrayent point. On se lasse de le battre, lui ne se lasse point d'etre battu, raalgre

sa tete en sang, ses yeux aveugles qui pleurent, ses derniers poils qui s envolent.

Un cri sort de la bouche de celle qu'il oblige a ramper avec elle. Elle a lu sur le collier du chien, Rog; — elle dit : Rog! — et Rog lliche aussitdt les vdtements qu'il dechirait, et, reconnu et appele, il trace en c^urant autour de eette voix un cercle rapide de bonds, d'aboiements, de fremissements, de caresses, et puis il marche devant, et on le suit; et il reprend sop cercle, et encore sa marcbe; a cliaque pas il retourne sa tdte aveugle.

Et la foule ne sait maintenant que penser de cette autorite du chien sur la personne qui le suit comme un enfant obei&sant suit son pdre.

A mesure qu'on avance, la jeune fiUe retrouve dans sa memoire des traces completQment effacees. let un mur blanc, 1(1 une enseigne, la un ruisseau ; puis sa rue, puis sa porte.

— Ah! ah! c'est Rog qui me revient, dit la vieille; mais c'est etrange, il aboie de la m^me maniSre que cette fatale nuit...

Elle tira le cordon.

— Ha bonne maitresse, vous n'etes done point morte? Venez-vous me chercher pour aller au ciel?

Sarah avait pris Lucy pour sa mdre, tant Lucy etait grande et belle.

Rogse jeta sur la moitie d'un poulet rAti et le mangea. Sarah courut lui chercher Tautre moitie.

ROG, SOT

Lucy avail ete enlevee par des agents de son [xVe, et conduite a Sidney, dans la Nouvello-Galles.

D'apr^ le testament de lady Philipps, tons ses biens devaiient appartenir a celui qui retrouverait sa iille Lucy. Qui Tavait retrouvee? Rog. — A Rog done tons les biens de mistress Pbilipps. Mais Rog pouvait-il heriter? Question grave que le tribunal seul devait decider, lour fut pris pour aller t^bez le juge.

Sarah a mis sa plus belle robe, elle a sa canne d'eb^ne, ses lunettes et son sac en pekin des Indes. Lucy est belle comme une Anglaise : port majestueux, regard tendre et bleu ouvert sous des cheveux blonds. Rog est peigne, lave, parfume ; son collier est nettoye, il luit : Rog n'est plus que laid. Mais, comme Rog est aveugle, un cordon de soie le Hera h la main de Lucv.

Avant de sortir, Sarah place le portrait de sa maltresse sur unef chaise, et semble lui adresser une eourte et fervente priere, afm d'obtenir un heureux resultat dans leurs demarches. Lucy s'agenouille, Rog attend.

Sarah se tourne ensuite tout en larmes vers le chien.

— Mon vieux Rog !

Rog aboie.

— Mon vieux compagnon ! voili Tenfant de notre excel-

lente maitresse! La laisserons-nous'inourir de faim, Rog?

On nous a pris, moi dans un hospice, toi dans la

rue, et Ton nous a donne ici, a toi du lait, a moi du pain,

Rog.

Rog aboie.

— Tu n'es qu'une creature sans bapt^me, c'est vrai; mais tu n'es pas mechant, quoique un pen voleur. Je te pardonne, mais il faut rendre tout a ta petite Lucy. Que ferais-tu de cet argent? Du pain, tu en auras toujours ; de Fabri pour ton hiver, toujours ; et on te laissera ton collier.

Rog aboie.

— Puis nous allons mourir. Tu as douze ans, Rog, j'en ai bientdt soixante-dix ; tu es aveugle, je suis sourde. Et cette enfant, c'est si jeune, si beau, Rog !

Lucy passait affectueusement la main sur la t^te de Rog, qui, a defaut des yeux, promenait son flair sur la peau douce de sa jeune maitresse.

— Et nous quitterons ce vilain grenier, nous descendrons au salon; Lucy reprendra le fauteuil de sa mere, moi mon fauteuil, toi entre nous deux; et cet hiver, frileux que tu es, mon vieux Rog, tu te fourras dans les cendres tant que tu voudras, et je ne te gronderai jamais. Entends-tu, Rog? Tu saliras tant que tu voudras les tapis.

Et Rog aboie chaque fois que Sarah prononce son noni.

— Viens, Rog, viens, partons, etsois gentil devant M. le juge.

Devant le juge, la question ne fut pas aussi compliquee que pour rintelligence de la pauvre Sarah.

Quand se present^rent devant lui Sarah, qui tendait le testament, et Lucy avec le ohien en laisse, le jugede Common's-court sourit sous son epaisse pemique, et en s'inclinant il dit :

— La loi civile veut que tout sujet soit apte a heriter. — Mais un chien n'est pas un sujet. — Le testament est nul. — Au nom du Roi, cassons le testament de lady Philipps, et reportons sur miss Lucy, conitesse Philipps, tons les biens de feu sa m^re. — Ajoutons, comme homme et non comme juge, que, par fidelite' a la chose ecrite, et par respect pour la volonte sacree de ceux qui ne sont plus, miss Lucy, comtesse Philipps, doit dtre obligee a de bons traitements envers ce chien.

UNE STATUE OUBLlfiE.

L*air du paradoxe est mortel. Que de gens pourtant ne peuvent vivre sans paradoxes ! Esprits obscurs, hommes celebres, grands et petits, jeunes et vieux, tout le monde en France, k peu d'exceptions pres, aime ou cherche a en faire. Et ceci est un fleau, une cause permanente de decadence parmi nous. Avec le paradoxe, tout est vrai, rien n'est vrai. Au dix-septi^me si^cle, Tatheisme etait appele un dangereux paradoxe ; au dix-huitieme, il fut une croyance; et 1795, il devint la religion de TEtat. II n'est pas besoin de dire ce qu'etait cet Etat. Paraitre a la cour en habit noir et en pantalon bleu fut aussi un paradoxe prodigieux au milieu des moeurs royales. Rien n'etait beau, elegant, digne, conve-

nable pour un pays monarchique, comrae Thabit brode, les manchettes a point d'Angleterre, les bas de soie, les souliers a boucles et la poudre ; rien

n'aurait dft paraitre plus disgracieux a la cour de Louis XVI que rhabit noir, ce deuil perpetuel, les manches s^ches, et les cheveux plats. II anriva cependant qu'on trouva fort spirituel de remplacer Tetoffe par le coton, Thabit brode par rhabit noir. Deux ans apr^s cette reforme, notez-le bien, on coupait la tSte a Louis XVL Otez runiforme a vos soldats, et demain vous n'avez plus d'armee; que les juges rendent la justice en habits marrons, sur des chaises de paille, et vous verrez dans peu ce qui arrivera.

Dire que, pour se conserver, tout doit demeurer immobile, serait une autre erreur, une erreur plus menstnieuse encore. Nous comprenons Taustdre uniforme du methodiste : il a un costume taill^ sur sa doctrine ; il a bien fait de Tadopter. Ce n'est pas le changement, ce n'est pas la simplicity qu'il faut craindre : les deux choses sont excellentes en elles-m6mes; maison doit redouter la nouveaute dans les opinions, lesquelles sont toujours les eclairs precurseurs des faits qui sont si souvent des tonnerres, lorsque ces opinions se produisent avec la vivacity et Teblouissement de Tantithese, ce champagne du raison* nement*

11 a ete trouve ing^nieux, dans ces demiers temps, de mettre en doute Topportunite, la convenance mdme de la translation des cendres de Napoleon, sollicitee, demandee a genoux pendant vingt-cinq ans. On Tobtient de la magnanimite d'un ministre adroit a flatter les bons instincts populaires, et tout a coup il s'el^ve des voix pour dire, et je pourrais en designer ici une des

plus eloquentes, pour dire avec des lannes combien il eut mieux valu, dans Tinter^t de la poesie, laisser a Sainte-Hel^ne, entre quatre saules, les restes de I'empereur. Que voulez-vous attendre d'une nation descendue a ce degre d'esprit et de coquelterie? Nous surpasserons bient6t, en fait de paradoxe, les

Grecs du Bas-Empire. II pourfait in^me se faire ceci : Waterloo, espece d'humeur froide dont rien, jusqu'ici, n'a pu nous guerir, nous attriste et nous rend publiquement honteux depuis un quart de si^cle. Que demain nous prenions notre revanche, je ne sais ou, a Tendroit m6me de cette glorieuse defaite, peut-§tre : eh bien ! il viendra de beaux diseurs pour regretter ces jours d'heraique melancolie ou nous avion^ un desastre a venger. La phrase sera mieux faite, mais la phrase, soyez-en sur, ne manquera pas a la circonstance. (f J'aimerais mieux la veuve de la gloire, ecrira quelque perroquet deM.de Chateaubriand, que Tepouse en secondes noces du succes. » Nous avons en France des mots pour rabaisser toutes nos splendours, comma pour caeher toutes nos miseres. La phrase regne et gouveme. II manquait, sur le passage des restes de Tempereur, a ses obseques, la statue d'un homme qui ne fut pas treshabile a tourner la phrase, et qui peut-^tre a ete oublie a cause de cette grave infirmite. Get homme n^etait pas un general d'armee, un marechal de France, comme on pourrait le supposer tout d'abord. Inutilement on chercherait son nom dans les Vicloires el Conqueles, quoique sans lui il y aurait eu infmiment moins de conquetes et de victoires. J'ai bien vu, de TArc de TEtoile a la porta des Invalides, des poses martiales, des coleres foudroyantes, des t6tes echevelees comme la grenade crachant la mitraille, mais je n'ai pas aper§u la t6te que je cherchais, une t6te fine et pensive, maigre et souffrante, inclinee sur une epaule deformee par la servitude du travail et de la

meditation. Au reste, pourquoi le regretter? Si elle eut ete la parmi les autres, et que j'eusse ainsi parle a rhomme du peuple : « Dites-moi, quel est celui-ci? » il m'eiit repondu : « Celui-ci est un brave; il a briile trois villes, coupe dix ponts, et fait douze mille prisonniers.

— Quel est celui-la? — Celui-la a coule douze vaisseaux, impose trois millions de contributions a une bourgade. — Tres-bien ! Maintenant, quel est cet homme? — Quoi? qui? Ce squelette en habit bourgeois, sans decorations, sans rubans, sans epaulettes? Je ne le connais pas. Pourquoi est-il la? que demande-t-il ? » — Je m'y serais attendu. Pauvre genie! Pas m6me Taumdne du souvenir !

Je ne sais pas si je me deciderai moi-meme a le nommer dans le cours de ces pages, tant j'ai peur de Tobscurite qui Tenveloppe. Au surplus, je ne dois pas dire son nom tout de suite : je Tecrirai quand je serai arrive aux evenements qui lui prSt^rent quelque importance.

Un jour, mon pauvre meconnu, bien jeune encore, parcourait, avec quelques amis de son age, les campagnes du Limousin pour en copier les sites sur les pages d'un album, lis s'assirent, apres quelques heures de marcbe, sur des rochers qui dominent, de leUrs assises verdoyantes, un vaste tapis de plaines. Les uns se mirent a cherc)ier des yeux des groupes de sapins d'un ricbe elancement; les autres, le coin de paysage le plus a leur gout. Tons s'occupaient, taillaient leurs crayons ou delayaient leur encre de Chine. Un des leurs avait disparu; son absence ne fut pas d'abord remarquee. Une heure se passa, trois heures s'ecoulerent, Tabsent ne reparaissait pas. Quel miraculeux point de vue avait-il decouvert? Enfin, qu^nd on Teut demande aux pics et

aux ravins, on apercut, fort loin et fort has dans la plaine. une tache mouvante; on appela dans cette direction : un cri repondit : c'etait lui. II avait choisi un singulier endroit pour dessiner, bien singulier; il est vrai qu'il ne dessinait pas. Quand ses amis furent dans la plaine, ils reconnurent que leur camarade leur avait prefere une etrange societe. A leur approche, une quarantaine de pourceaux s'enfiiirent devant eux.

-^ Que faisais-tu done la?

— J'etudiais.

— Beau sujet d' etude! Et qu'as-tu appris?

— Vous verrez plus tard, leur repondit-il en aehevant de remplir ses poches de tubereules terreux, restes du diner des pourceaux.

Plus tard, le jeune naturaliste vinta Paris, moins pour y voir par quelle pente rapide s'en allait la monarchie de Louis XIV, car on touchait aux derni^res annees du rdgne de Louis XVI, que pour obtenir de quelque riche geaereux un carre de terre. Dans ce carre de terre, il voulait tenter un essai. Les riches d'alors etai^nt le moule ou Ton a coule les riches d'aujourd'hui. «Un essai! lui dirent-ils, et quel essai? Est*ce pour obtenir de Tor? FAt-ce pour cela, nous ne vous donnerions pas un carre 4p terre grand comme un mouchoir. Nous avons eu, Dieu merci ! des essais de tout. Essai de rajeunir, essai de manger toujours, essai de ne jamais manger, a Tusage du petiple; essai de magnetisme, essai de banque, essai de tontine, essai de loterie, essai de drame en vers blancs, essai de ne jamais tnourir, e^sai de faire de Tor en donnant beaucoup de louis a H. Cagliostro, essai de ne plus faire d'essais. Restons-en a celui-la. »

— Cependant, se dit le jeune philanthrope, je ne puis planter mes tubereules sur les boulevards ou au milieu du Palais-Royal? Que faire? Que devenir? II ecrivit au roi. Ce roi etait Louis XVI, c'est-a-dire un des meilleurs rois que nous ayons eus; le plus humain, le plus edaire, le plus porte a accueillir les idees genereuses. Aussi Ta-t-on tue en plein joiir.

Quoique Louis XVI f6t assailli, a cette epoque d'effervescence, de gens a projets, d'economistes stupides comme le sont presque tons les economistes, de philanthropes tailles sur le modele de M. de Mirabeau le pere, lequel, lors-

qu'il s'ocGupait d'ameliorer le sort des esclaves de Saint-* Domingue, faisait macerer et pourrir M. son fils dans les cachots du chftteau d'lf, il lut avee une attention marquee la petition de notre obscur personnage, et il lui permit de planter ses tubercules dans toute Tetendue de la plaine des Sablons. Autant auraitvalu lui conceder le desert de Sahara. Les Sablons! Le nom vous peint Tendroilnl y ponsse du sable a plaisir. Cependant, il accepta la concession eommeun bienfaitduciel. — Mon tubereule vient partout, s'ecria-tr-il en se rendant dans la plaine des Sablons, dont il prit possession au nom du roi de France, comme si, nouveau Cabot, il avait decouvert le Canada.

Tandis qu'on s'occupait alors a Paris de philosophic et de politique, de la cour et de Versailles, lui allait k pied tous les matins, par la chaleur ou par la pluie, dans sa plaine des 'Sablons, pour voir s'il ne sortait pas quelques petites feuilles hors de terre. C'^iait presque attendre un miracle de cette ar^ne jaune, poudreuse et seche. Le miracle eut lieu pourtant; une petite feuille, un soupcon de verdure, parut. II se ddcouvrit, et baisa la terre. Le lendemain, tout le sol etait vert. Le Sahara avait germd. Quelle

suite d'emotions n'^prouva-t-il pas, en visitant chaque jour sa culture! Pen a peu, petit k petit, les herbes devinrentplantes, nouvelle)oie, nouvelle anxi^te, les plantes etaient tant6t jaunies par une joum^e trop ardente, tantot abattues sous Teffort d'un coup de vent. La nuit ^tait mauvaisa a passer. Quelquefois, des enfants, les descendants de ces autres enfants qui insultaient Tesclave de CamoSns, mendiant le soir pour son maitre sur les promenades de Lishonne, les p^res de ces autres enfants qui attachent aujourd'hui des morceaux de papier et des lambeaux de chiffdn a Thabit du dernier doge, a Venise, ces enfants-U avaient arrache, les cruels ! quelques beaux pieds touffiis.

ou jet^ des poignees de pierres dans les cait^. II dtait son habit, sa pernique, relevait ses mancheltes, et, une k une, il ramassait les pierres lancees par les enfants. C'etait souvent a recommencer la mdme t^che. Mais qui so d^urage n'a rien dans Tame. II y a des tortures en reserve pour chaque vocation; et Ton souffre a raison de ce qu'on doit produire. Qui dit vainqueur, dit martyr. Pas d'exceptions, pasune.

Au bout de quelques mois d'espoir,^ de crainte, de lassitude, de regret, de doute, de certitude, la n^colte s*annon^a par des signes qui firent battre le coBur de notre agriculteur. On peut dire que ce fut son premier amour, car il ne connut d'autres passions dans sa vie que celles de la recherche et de Tanalyse. Sa soeur, qu'il aima comme une plante utile, et dont il fut tendrement aime, occupa toute seule la place ou les autres hommes entassent tant de desirs et tant d'erreurs. Elle le logeait, le nourrissait, rbabillait, ainsi qu'on le ferait d'un enfant delicat. Elle soufflait sur sa lampe quand il veillait trop tard, elle fermait les volets afin qu'il ne se lev^t pas trop tdt. Presque tons les grands

hommes ont eu a leurs c6tes, pendant leur passage sur la terre, un de ces anges qu'on appelle du doux nom de soeur. Newton, Pascal, sont de glorieux exemples a citer. Enfin, Tceuvre d'esperance ^tait accomplie; I'oeuvre de peine allait commencer. Notre agriculteur degagea avec un soin paternel quelcpies-unes de ses plantes parvenues a maturit^, et les porta a Paris dans les mattes de terre qui renfermaient leurs fruits nutritifs. Les premiers a jouir de tout, les gens du monde, se moqu^rentde ces feuilles sans fleurs, de ces boules informes pendues aux raeines, parodie triviale de la truffe. Ce n'etait la ni une rose nouvelle ni une variete de la tulipe. Pour deux sous, pour moins, on avait beaucoup mieux au marche aux

Fleurs. Vint le tour des savants. « Belle decouverte! s'ecri^rent-ils; vous avez cultive la pomme de terredont se nourrissent les pourceaux. — Mais je Tai cultivee, repondit avec modestie lejeune agronome; et maintenant elle est mangeable. — Mangeable! repliquerent les savants; autant vaudrait manger de Tacomt ou de la eigne. An seizi^me siecle, vous Tignorez done? elle donnait la l^pre; vous avez decouvert la lepre : demandez une recompense. — Je crois que la lepre, leur repliqua^t-il, ne provenait que de Fimpurete ou Ton tenait le corps, de la malproprete des villes, de Textr^me mis^re des populations au seizi^me si^ele, et non de la nourriture de cette plante. Je Tai analysde, continua-t-il, commeon analyse la lumiere; j'ai separe, d(^fiui, essaye chacune de ses parties constitulives, et rien de veneneux n'en est sorti. G'est tin farineux. abondant, delicat, genereux, presque aussi nutritif que le ble, facile a la cuisson, susceptible de subir, sans perdre aucune de ses qualites savoureuses, les meta-

morphoses les plus varices. Voulez-vous qu'il soit assaisonnement : il coulera et s'amoncellera comme une neige autour de vos mets substantiels. Voulez-vous qu'il devienne du pain : petrisez-le, et exposez-le a la chaleur du four. Preferez-vous qu'il devienne du gateau pour vos desserts? dites a vos patissiers de Tetendre en pate ductile dans leurs monies, et de le dorer ensuite de sucre ou de miel. Voila pour les riches et pour les rois. Les pauvres ont-ils faim, — cela leur arrive quelquefois, — qu'ils le precipitent tel quel dans Feau bouillanteou le glissent sous la cendre chaude, et, au bout d'une heure et pour quelques menus liards, ils dineront, ils auront de la force, de la sante, de la vie, jusqu'au lendemain. 11 leur faut dix sous pour acheter un pain insuffisant, si leur famille est nombreuse; pour dix sous, ils auront deux bpisseaux de mes pommes, qui viennent partout,

sous toutes les latitudes, dans tous les climats, presque toute Tannee, sous la neige comme dans les sables, a fleur deterre comme dans les caves, et de Tune d'elles vous faites autant de germes qu'il vous convient, en la coupant et en bouvrant les moreeaux d'une couche de terre. 9

En parlant ainsi, et avec la simplicite de la conviction, le consciencieux savant tenait dans sa main Tune de ses plantes merveilleuses, de Tautre main' il ^'essuyait le front ; ear on sue li parler a des aeademiciens/a dHUustres ag^onomes qui el^vent des cMres dans des des a coudre et touehent vingt mille francs par an pour creer des violettes doubles. Encore, s'ils les creaient !

A cette simple et eloquente exposition des resultats d'une des plus belles decouvertes modernes, les savants repondirent par les

gros mots de poison, de nourrituredangereuse, de Idpre. Quelques-uns objecterent que le ble, avec lequel ii est assez d'usage de faire du pain, sufiisait a ralimentation de premiere necessite, dont le novateilr voulait changer la base en la transportant dans sa fecule de moins noble origine. Le novateur savait comme eux qu'avec la farine du ble on formait un pain plus leger, plus blanc, meilleur sans contredit que le pain obtenu par sa fecule ; et, bien qu*il ne voulut pas se prevaloir d'une impossible superiote, il aurait pu cependant repliquer ceci : II est d'une incontestable verite que Tobjet alimentaire dont Testomac de TEuropeen s'est cree un besoin de ohaque jour, de chaque repas, celui qu'il a choisi par gout et auquel il tient le plus par rhabitude, le pain, est de tous les aliments le plus luxueux, le plus difficile a tous les titres. Le pain se durcit vite, la farine se corrompt au bout de pen d'annees, le ble est souvent atteint par les vers avant mSmesa completi' maturity. Un mur humide detruit une reserve de plusteurs mois, u|) coup de vent couche la reeolte dhine oontrde en*

ti^re, et la r^lte ne se relive plus. 11 sufftt d'une annee de disette pour faire augmenter du double le prix du froment; deux annees inauvaiseB entrainent la mis^re publique; trois annees steriles, ce n'est que trop prouve, engendrent la famine. La disette de grains pendant la paix, e'est Temeute sur les marches et k la porte des boulangers ; la di< sette.de grains pendant la guerre, e'est la revoUe. Tandis qu avecune heure de travail par mois TAfricain recueille de la terrequ'il exploite assez de millet pour alimenter sa fnmille, — et le millet reduiten poudre^ connu sous differents noms, est Taliment quotidien, nourricier, le pain onfin des habitants defAfrique; — tandis que TAmericain apresque pour rien la farine de manioc, cet equivalent de notre

farine de froment, et qu'il n'est pas hors de TEurope un point du globe ou la nourriture principale de Tesp^ce humaine ne soit pour ainsi dire sous sa main, a la portee de ses levres, facile, eparsa et bonne conime Teau, comme Fair, comme la vie, dont Dieu n'a pas pretendu, faire un probleme : — eh bien! TEuropeen, lui, lui seul, est oblige, force de travailler presque uniquement pour avoir du pain, au milieu d'une foule d'autres necessites qu'il s'est imposees: Pour le bourgeois le pain est deja une sdrieuse depense; pour Touvrier avec deux enfants et une femme, c'est le sacrifice de la moitie tie son temps ; pour Touvrier qui a cinq enfants, c'est la valeur en travail de son temps tout entier. II ne lui reste plus rien pour ses autres depenses. Le pain enfin est une obligation de Texistence si perseverante, si dure, si horrible, qu'elle s*est formulee dans toutes langues de TEurope par de douloureuses et bien expressives facons de parlor : Gagner son pain , lamer du pain a ses enfants. Image triste ; c'est Thumanite qui a pose pour Timage.

J'ai dit Topinion des savants de Tepoque sur la bienfaisante racine soumiso a lour examen. II circula bientot parmi

le peuple, cet autre savant quand il s'y mejt, qu'un homme, d'apr^s les prdres du ministre, allait s'occuper d'essayer sur la sante des pauvres gens de la nourriture de$ pourceaux. On se tint en garde. Comprenait-on la sceleratasse de ce medocin, de ce charlatan, de ce chimiste? D'ou sortait-il? Plus d'une fois on menaca dans la rue cet ennemi du peuple. Lui commencait a douter. Puisqu'elle est venue a bien^ est-ce qu'on ne la mangera pas? disait-il en touchant a sa pulpe dedaignee. 11 s adressa aux gens de cour qui avaient abritd sous leur protection le mesmerisme et le magnetisme ; il fut bien regu. Ceux-ci, des marquis, des dues, des

princes, celles-la de grandes et illustres d^mes, goijiter au mets de ces animaux qu'on ne designait, comme lit plus tard Deliile, qu'a Taide d'une pudique periphrase ! Le singulier personnage ! Pour qui les prenah-il ?

Il demande une audience au roi, a Louis XVI, qui Tavait deja ecoute, accueilli, et lui avait pr6te la plaine des Sablons; Louis XVI la lui accorde sur-le-champ. C'etait un jour de reception, celui ou Tagronome fut admis a parler a Sa Majeste. Au moment d entrer dans le salon royal, il se souvint de la haine du peuple centre lui, de rindtfference des gens du monde pour sa decouverte, du dedain des savants, du mepris des personnes de cour, il trembla ; il se repentit, il recula un instant devant sa determination de parler au roi. Que n'etait-il reste a broyer des remedes dans le coin de son h6pital, obscur pharmacien qu'il etait, ou pourquoi n'etait-il pas maintenant aupr^s de sa bonne soeur, qui priait Dieu pour lui, le sachant devant un des plus puissants rois de la terre?

Les deux battants de porte s'ouvrent. Que d'or ! que de pierreries! quel fleuve de lumieres! Ce n'etait pas un roi qu'il voyait, mais mille rois debout devant lui ! 11 flechit le genou.

Ce fttt le roi lui-mtoe qui le releva avee bonte.

— Voyez, ihtmsieur, voyez, lui dit Louis XVI en lui montrant, passees a la boutonni^re de son habit deroi, des feuilles de la pomme de terre, ce sera aujourd'hui ma plus belle, ma seule decoration.

— Madame, dit ensuite le roi en montrant a lareine Thorticulteur eiiiu, je vous presente M. Parmentier.

Le bon roi le conduisit encore devant les ambassadeurs et les princes de sa cour, s'arr^tant a chaque pas pour dire : M. Parmentier, un des hommes les plus utiles de mon royaume, messieurs ! Le soir, il parut dans la loge du roi au spectacle; le lendemain, honneur rare et dont les plus illiistres tenaient compte, il alia a Versailles dans un des earrosses de la cour. La pomme de terre etait anoblie. C'etait deja de Thonneut et de la gloire; il fallait encore a la decouverte de Parmentier k popularity, la sainte sanction de la foule.

Parmentier, qu'un geste du roi avait fait sortir de I'obscurite, invita, a quelgue temps de la, a un grand diner qu'il donna aux Invalides, dont il etait devenu pharmacien en chef, les riotabilit^s de Tepoque : des philosophes, des moralistes, des litterateurs, des peintres, des savants. Ce repas offrit ce merveilleux phenom^ne, que la pomme de terre seule en fit les frais ; le potage, Taccessoire des entrees, les entremets, le dessert, les vins mousseux, les glaces, le caf^ et les liqueurs, tout avait ^te extrait du sue de la pomme de terre. Avant de toucher a ce diner, un des plus admirables efforts de la science, les convives se lev6rent tons avec respect pour ecouter la benediction que, t^te nue, les mains etendues, les yeux au ciel, pronon^a Tillustre et pieux Franklin. Au nom des deux mondes, il recueillit la reconnaissance des hommes, et la fit monter au ciel, pour le remercier d'un si grand bienfait. Parmentier,

un homme simple, inspire de Tamour de Thumanite, un pauvre pharmacien, venait de rendre la famiBe a tout jamais impossible sur la terre; il avait vaincu la Famine comma Jesus^hrist a tue la Mort.

Reduits au silence, comme ils Tont si sonvent 6t6, notamment par Galilee, par Golomb par Jenner, les savants roul^rent leurs rapports, et le peuple planta, cultiva et mangea, fians crainte de s'empoisonner, des parmentidres, premier nom donne an vegetal de Parmentier. A propos de ce nom, il est decourageant d'ecrire que le temps Fa efface pour le remplacer par celui si inexact et si ingrat de pomme de terre. Tel est le sort reserve a presque toutes les qualifications genereuses. Colomb n'a pas pu attaoher son nom a TAm^rique, Jenner h la vaccine, Montgolfier aux aerostats ; et cependant. Ton dit et Ton dira avec una inalterable persrstance une fusee a la Congr^ve, les mortiers Paixhans. Si Congreve avait fait une decouverte utile, il y a longtemps que son nomne seraitplusporte par elle; c'est la un des mille caprices do la posterity, qui a aussi son cote railleur. La post^rite est une vieille femme de lettres ; si elle laisse aux fusees incendiaires le nom de Congreve, elle condamne une antique famille, illustre par Tintelligence et par le courage, col smno e con la mano, a ne leguer son nom qu a des cdtelettes ; qui ne connait les cotelettes a la Soubise? Les noms ont une destinee; il vau* drait mieux qu'ils eussent une logique. Yersez de race en race votre sang ; pourquoi? pour arriver k immortaliser des cdtelettes.

Le roi avait fait son devoir; savez^vous de quelle manidre le gouvernement remplit le sien envers Tillustre agronome? 11 projeta de mettre un impdtsur les parmentidres, comme il en avait mis un sur le sel. Au fond, les deux imp6ts ^taient fr^res; il ne fallait pas crder de jalou-

sie en(re le mets et l^assaisonnement. J'ai toujours trouve les gouvernements malins comme des singes, quoiqu'ils Boient moins laids ; creusez-vous Tesprit, videz-vous la cervelle pour in-

venter une machine utile, cpii apporte aux masses un soulagement, une sensation heureuse de plus : le gouvernement, ce pacha a trois queues, livre au sommeil pendant la penible gestation de votre d^couverle, le gouveraement s'eveille tout a coup et dit : <(Vous venez d'ima^ giner la un objet qui vous fera beaucoup d'honneur et dont vous tirerez un grand profit ; gardez Thonneur, nous aliens partager le profit. — Mais vous dormiez dans votre vieille routine pendant que je passais des nuits k cr^er mon nouveau rouage ou ma nouvelle scie, mon vaisseau k vapeur 6u mon chemin de fer, et vous demandez k parta* ger les benefices ! — Je prends bien des droits avant tout le monde a la porte des th^tres, r^pond le gouvernement ; et, certes, je n'ai jamais compost aucune des pieces qu'on y joue. Ne faut-il pas que je vive? — C'est juste, je Tavais oublid. »

Le gouvernement n'eut pas le temps de realiser la genereuse pensee de frapper d'un imp6t la decouverte de Parmentier. 95 sonna, et il fallut faire la guerre au monde entier pendant vingt-deux ans.

La Republique reunit quatorze armees ; elle forgea des fusils, des sabres, des canons, elle petrit de la poudre pour rendre invincibles ces armees ; mais, sans Taliment dft au genie de Parmentier. elle n'aurait rien trouve pour secourir les populations de nos villes et de nos campagnes, privees de tout commerce, de toutes relations, de toute industrie.

A cette epoque, dont nous n'avons retenu que la gloire et les troubles civils, la faim desolait Paris, en atteignant partout les habitants — dans les hotels, il est vrai presque

deserts, aussi bien que dans les maisons du pauvre. Le pain devint rare, il manqua, il disparut enfin. Des privilegies en avaient seuls quelques bouchees ; quand ceux-la s'ihvitaient entre eux, il se priaient d'apporter leur pain. Heureusement la pomme de Parmentier vint suppleer le ble, et Paris ne mourut pas d'inanition. Parmentier seul courut le danger de perdre la vie cemme Tavait deja perdue Lavoisier et tant d'autres grands hommes, c'est-a-dire sur Techafaud. II fut poursuivi, il se cacha pendant deux ou troisans. De quoi raccusait-on? De vouloir affamer le peuple peut-etre. Lui! qui Favait nourri, qui le nourrissait, qui le nourrirait toujours! Un crime de plus ne fut pas commis ; Parmentier survecut aux annees tranchantes de la Republique, qui lui rendit tacitement rhommage, dont il se serait bien passe, de planter des pommes de terre d'un bout a Tautre du jardin des Tuileries. Le gout de Marat se revela par cette plantation excentrique detruite peu apres par Robespierre, qui restitua au jardin des Tuileries ses jolis parterres, ses carres de gazon, qui y fit m^me executer plusieurs embellissements auxquels les reactions et le temps n'ont apporte aucune alteration.

On sait a quel prix le pain s'eleva sous TEmpire au moment meme des plus beaux triomphes de Napoleon ; s'il ne manqua pas comme pendant la Republique, il etait cher et de si mauvaise qualite alors, que le peuple en poussa plus d une fois des clameurs significatives. Avec quoi vecurent presque uniquement toutes ces populations ou Napoleon plongeait chaque annee les deux mains pour en retirer des grappes de deux ou trois cent mille hommes? Avec des pommes de terre, dont on demandait jusqu'a deux recoltes a un sol genereux, car la France, cette belle France qui grise toutes les nations de ses vins et de ses eaux-de-vie, ne produit pas de grain pour se nourrir trois mois. Que nos

pourvu, que la Sicile nous ferme ses ports, et voila la disetle. Quel port nous etait ouvert a Tepoque de la guerre avec la Russie et TAngleterre? A peine pouvions-nous communiquer avec nos propres ports. Ainsi, sans Parmentier, qui put voir encore ces beaux resultats de son immense decouverte, tons ces generaux si fameux, ranges en bataille Fautre jour depuis la porte des Invalides jusqu'a la porte de TEtoile, n'auraient pas compte tant de generations de soldats tues a Tombre de leurs panaches.

Louis XIII, cet equivoque ami de Cinq-Mars, dont il fut] 'assassin, a une statue au milieu de la place Royale; Louis XV, cet Heliogabale, chef enerve d'une monarchie decrepite, a donne son nom a la plus belle place de Paris ; il y a dans les niches de Tlnstitut des bustes de savants dont Dieu lui-m^me a oublie Texistence, les travaux et le nom : dans la galerie du Theatre-Frangais, on se heurte les coudes a d'ingrates images qui ne valent certes pas le marbre et la terre cuite dont elles sont faites. On inflige aux rues que Ton perce les plus etranges noms, apres avoir applique anciennement jusqu'a douze fois le m^me nom de saint a autant de rues de Paris, ainsi de celui de saint Jean ; et Paris n'a pas une seule statue, un seul buste de rimmortel Parmentier ; pas une rue qui ait son nom, ni au fronton des vieilles, ni au fronton des modemes, depuis la barri^re du Trone jusqu'aux Champs-Elysees.

Les Ghamps-l^lysees me ramenent naturellement a ces statues au nombre desquelles j'ai ete etonne de ne pas voir celle de Parmentier, un des plus grands liommes de la France, s'il n'en est pasle plus grand dans Tofdre des homuies utiles. Ge n'est pas mSme de lui qu'on pent dire qu'il brillait splendidement par son absence aux obs^ues de Tempereur. Qui a remarque son absence? Moi seul. Un inconnu se souvenant d'un autre inconnu.

On aurait difficilement obtenu de voir les lettres en vertu desquelles Jerome Harbour, — que plus loin nous ne nommerons plus que Grenouille pour nous conformer aux traditions locales, — prenait ou se laissait donner le titrc dc capitaine. Sur les bords de la Manche, depuis Cherbourg jusqu'a Saint- Valery et fort au dela, personne n'a jamais connu Jer6me Harbour; et qui n'a pas entendu parler du capitaine Grenouille? Sononcle, honndte tisserand de Vannes, lui dit au moment de mourir : «r Je te l^gue vingt mille francs honorablement gagnes, mais a la condition que tu les emploieras ou dans le commerce des chanvres, ou dans celui des toiles, ou dans celui.*. » Le vieil oncle mourut avant d'a^voir pu achever la serie des clauses con* ditionnelles, en sorte que le neveu se crut en droit, sans leser sa conscience d'h^ritier, de fte s'arr^ter a aucune, et de donner aux vingt mille francs une destination plus a sa guise. Quoique Jer6me Harbour n'eAt alorsque vingtquatre ans, il ne comptait pas moins de quatorze annees de navigation. D'abord mousse, il avait ete ensuite matelot, puis... il etait reste matelot. 11 s'etait arrdte la, point ex-

tr^me, borne pre^que infranchissable pour les marins qui n'unissent pas la theorie ^ la pratique. 11 n'etait que matelot, c'est vrai, mais matelot de toute piece, accompli, ayant navigue sous toutes les latitudes etresiste aux varia> tions de tous les climats, supportant les fatigues et les privations d^ la mer avec insouciance, et tout aussi propre au dur service d'une p^cbe a la baleine dans les glaces du pdle que capable de s'elancer a Tabordage, la hache d'armes d'une main, le pistolet deTautre.

Quand nous disons qu'il etait un matelot accompli, nous n'entendons parler que de sa force pbysique, de ses eonnaissances

pratiques et de son courage; de graves defauts ternissaient ses quelques bonnes qualites. 11 jouait beaucoup, il buvait tout ce qu'il ne perdait pas au jeu et tout c^ qu il y gagnait, et il avait en outre le plus grand vice dont un marin puisse Stre affecte^ il detestait la discipline. La hierarchic lui faisait horreur. Le mot de capitaine lui dtebirait la bouche. Ce n' etait qu'en fremissant qu'il portait la main a son chapeau cir6 lorsque, enrole par force dans la marine militaire, il etait oblige de saluer ses chefs de tous les grades. Combien de fois n'avait-il pas ete mis aux fers pour leur avoir manque de respect ou pour cause de desobeissance ! Le marin, pour lui, c'etait le matelot. II etiX ete parfaitement inutile de lui faire observer que, sans rintelligence du capitaine, les voiles, les cordages, le gouvemail et Tancre fonctionneraient sans but comme sans utilite; il n'eiit pas ecoute, il n'aurait pas voulu comprendre.

A Tepoque ou il herita des vingt mille francs de son oncle le tisserand de Yannes, somme enorme en Bretagne et en Normandie, la France etait en guerre a pen pr^ avec tout le monde; c'etait en 1802 ou 1803. Le moment etait peu favorable au commerce. D'ailleurs notre personnage

ne raimait pas plus qu'il n'y etait propre. Quel ^coulement menagerait-il a ses vingt mille francs? Libere du service, il n'avait plus rien a dem61er avee la conscription ou la lev^ des matelots. Apr^s un an de sejour a terre, il commen^a pourtant a se lasser de la vie des desoeuvres. Ghaque jour d'ailleurs le nombre de ses compagnons d'oisivete diminuait autour de lui. Les uns allaient se fondre dans la grande armee et se battre avec les Autrichiens, les autres prenaient du service k bord des b^timents de guerre.

Gomme il habitait un petit port de mer, il entendait parler presque a tout'esles heures soit des nombreuses prises que les corsaires anglais faisait sur nous, soit des captures que ramenaietit les corsaires franca is dans les ports de la Manche. Tons ces recits enflammaient son imagination. Battre les Anglais! prendre sur eux d*infemales revanches, et couvrir la plage de marchandises precieuses conquises a coups de mousquet! quelle belle vie! se disait-il.

— Decidement, voila le metier qui me convient, se dit Jerdme Harbour, le metier de corsaire. En le preiiant, je n'irai pas centre la volonte de mon oncle, puisqu'il a ferme la bouche, le cher homme, avant d'avoir termine la liste des professions parmi lesquelles il desirait que je fisse un choix. Le choix est decide.

Pour exercer cette perilleuse industrie, il ne se mit en qu^te ni d'un beau navire ni d*un navire neuf . Aller comme le vent pour ceux qui vont vite, aller comme Teclair pour ceux qui vont comme le vent, telles ^taient les quality essentielles du navire qui remplirait ses vues. Jerdme en avisa und'une physionomie assez heureuse, pas trop vieux, assez pourtant pour affronter la mer avec quelque experience. G'^tait une goSlette demesurement longue, pointue comme la tdte d'un poisson, et que le pouce d'un enfant faisait ba> lancer rien qu'en s*appuyant un peu le long du bord. II

traita sans peine avec leproprietaire, pauvrearmateur mine par la guerre; il eutla goelette pour moins de quinze mille francs. Pendant qu'il s'ocenpait d'avoir une lettre de marque, c'est-a-dire le litre legal pour 6tre corsaire et non pirale, il fit raser la goelette, deja fort peu elevee au-dessus de Teau, descendre le pont d'un demi pied, et changer le syst^me de miture. La goelette, en.-

perdant un mlt et son niveau, devint un cutter, un vaisseau d'une coupe prodigieusement elancee, et bien nomm^ de Tanglais eulter, qui veut dire coupeur, Avec ces sortes de Mtiments, on coupe I'eau, c'est assez exprimer leur foudroyante vitesse.

Une si belle piece d architecture navale meritait a tous les litres le sumom dont la baptiserent les marins prudents : ils Tappel^rent, avec une ironie significative, la Grenoutlle! lis comptaient'que la Grenouille ne tarderait pas k descendre au fond de Teau.

— Soil ! je Tappellerai aussi la Grenouille^ s'^cria Jerome Harbour.

Et il fit ecrire a Tarriere du cutter, en grosses lettres blanches sur un fond noir : la Grenouille: au beaupre une grenouille fut sculptee et peinte en beau vert; lui-mdme, Jerdme Harbour, permit qu'on ne le nommSt plus que le capitaine Grenouille. Sa lettre de marque ^tait arrivee ; il s'occupa de recruter son equipage.

Jer6me Harbour, au courant des bons endroits, alia de taveme en taverne, remnant des pieces de six livres au fond de son chapeau goudronne.

— Qui veut venir avec moi en pelerinage? disait-il. La Grenouille appareille ce soir. Ou bien : — - Qui veut se marier avec la Grenouille? C'est une demoiselle fort gentille qui n'a rien, mais qui poss^de de jolis talents. Ou bien encore, entassant calembours sur calembours : — Le capitaine Grenouille offre de la grenouille a qui montera sur

la Grenouille. C'estun peu engageant ce que je vous dis la ! — Qu'es-tu, toi? disait-il tour a tour a ceux que le bruit des ecus allechait.

— Un pere de famille qui cherche du travail.

— Pas,de p^e de famille! je n*en veux pas. lis ont toujours peur de laisser des veuves, des orphelins. Reste au Iqgis. Et toi, Tautre?

— Les Anglais ont tue mon frere...

— Bien ! bien ! assez ! passe a Tarriere, tu es recu matelot de la Grenouille. Et toi, le pas manchot?

— Je suis en froid avec le gouvernement.

— Tu es un deserteur?

— Oui, capitaine Grenouille.

— Voila quarante francs, file a bord. Et toi qui as un empUtresurroeil?

— Capitaine, je crains un coup de serein de la police.

— Tu es un refractaire?

— Oui, capitaine.

— AUons ! mon agneau, passe a tribord et a babord de mes joues, et regois Taccolade. Tu as Tbonneur de faire partie de Tequipage de la Grenouille, Et toi, que sais-tu faire, la-bas, le serieux?

— J'etais coraptable a bord d'un navire de TEtat, lorsque les brigands m'ont accuse...

— Tu nous raconteras cela plus tard. Je te reint^gre dans tcs fonctions a bord de la Grenouille: mais, au premier z^ro auquel tu ajouteras une queue pour faire un neuf, moi je te couperai la t6te pour faire de toi un zero. Ah ! ceci n'est pas trop mal, j'esp^re.

Quand tons ces matelots, dont le plus doux n'eiit pas rassur^ un ours, furent a bord, il les fit ranger autour de lui, et il leur parla ainsi :

— Je vous ai donne de Targent, mais en bonne regie je

LE GAPITAINE 6UEUX. 3SM

ne vous devais rien. Yos gages sont vos parts de prise, vos prises sonl sous Fhorizon oii nous allons les agrafer. Cependant, eu egard a votre detresse si peu meritee, je vous ai gratifies de quelques piastres, C'est pour acheter du tabac, de Feau-de-vie et quelques objets de toilette sans lesquels il ^st de toute impossibilite a des gens comme vous de voyager. Vous ferez fortune ou vous vous ferez tuer ; cela, quand il plaira a Dieu; dans un mois peut-etre; demain, s'il le veut. Largue la brigantinel cria ensuite le capitaine Grenouille.

— Le cap a Touest ou a Touest-quart-d'ouest? demanda un gigantesque timonier.

— Le cap sur Tor! repondit le capitaine Grenouille. Comme il ventait fort au moment ou le cutter parut en

rade pour gagner le large, toute la population accourut sur la greve. La curiosite generale fut bien payee. Les habitants fremirent de terreur quand ils virent passer tout pres d'eux, a quelques pieds des rochers sur lesquels ils se tenaient debout, le

cutter qui prolongeait une demierc bordee, celle que les marins appellent la bonne. Tout etait submerge. On ne soup^onnait le pont, d'ailleurs incline a donner le vertigo, que par les jambes des marins qui s'y appuyaient. En etendant leurs mains sous le vent ils touchaient Teau dont Tecume avait mouille aux deux tiers la voile. Eux pourtant etaient calmes ; accroupis le long des sabords, le menton appuye sur la culasse des canons, ils fumaient ou causaient entre eux tranquillement.

Un vieux lieutenant de vaisseau, en voyant le cutter se jouer ainsi du vent, de Teau et des rochers', lui cria du fond de ses deux mains reunies en conque :

— Camarades!]e ne vous confierais pas mon chien pour une nuit.

Le lendemain au soir, ils rentraient au port au bruit du

canon et de la mousqueterie, remorquant apr^ eux un brick anglais charge de sucre et de tabac.

— Si votre chien avait ete a bord, dit le capitaine Grenouille au vieux lieutenant de vaisseau qui I'avait apostrophe la veille sur les rochers, il toucherait aujourd*hui mille francs pour sa part de prise.

Pendant trois ans, la Grenouilie reussit au del^ de toute prevision ; elle etait devenue la terreur des ennemis, dos Anglais surtout. Si elle sentait rimpossibilit^ de lutter de vitesse avec quelque frigate qui lui donnait la chasse, elle tachait de se mettre hors de la portee de ses canons pendant tout un jour, et le soir,

changeant de route, elle se perdait dans la brume ou se refugiait derri^re des rochers inabordables pour la frigate.

Comment dire la vie de Tequipage, quand il avait realist en bons ecus ou en pieces d'or sa part du butin? A leur tour, les pieces d'or se changeaient en vins de toutes sortes de pays; rien n^etait trop bon, rien n^^tait trop cher. Quand les corsaires, au retour d*une campagne heureuse, descendaient k terre, ils sMnstallaient dans quelque cabaret fameux, et ils juraient de n'en sortir que le jour ou il n'y aurait plusun jambon au grenier, piusune goutte de vin dans la cave. L' Anglais regalait, c'est tout dire.

De bon sang normand, le capitaine Grenouilie avait senti se developper en lui un certain amour de la propriete, a mesure qu'il s'^tait enrichi dans son commerce. II acheta d^abord un petit morceau de bien, comme disent ses compatriotes, puis un autre; a un champ de pommiers il ajouta un champ de bl^; il s'arrondit en proportion de ses succ^s. De la propriete k Pordre, il n'y a qu'un pas; il aima Tordre, mais en corsaire; un corsaire econome doit ^tre un terrible phenomena. Le capitaine Grenouilie etait oe phenom^ne.

II n'etait pas ecr'U que cette belle prospdrite suivrait un cours regulier jusqu'a la fin. Nous n*etions pas la seule nation qui arm^t des corsaires. Les Anglais en langaient beaucoup sur nos edtes. Parmi les corsaires anglais qui donnaient le plus de mauvaises nuits a nos negociants bre* tons, on en distinguait un dont le nom a m^rite de rester He dans les souvenirs contemporains a celui du capitaine Grenouille. Malheureusement ce nom n'est qu'un sobriquet comme celui de notre capitaine, dont le nom reel nous a et^ du moins revele. Le sobriquet du corsaire anglais cor-

respondait parfaitement au nom de la goelette qu'il commandait. Cetait la goelette la Farm {Hunger)^ capitaine Gueux.

II est etabli que tout Anglais est niarin, paradoxe auquel la Grande-Bretagne et FAmerique doivent Tavantage d'etre les deux nations qui comptent annuellement le plus de vaisseaux naufrages. Aussi, I'equipage d'un corsaire anglais secomposait decontrebandiers, devoleurs, de joueurs ruines, de banqueroutiers, m61es de quelques veritables marins. Le capitaine Gueux luim6me avait ete avocat; mais il est juste de dire qu'il avait quitte d'assez bonne heure cette profession pour qu'elle ne nuisit pas plus tard a sa condition de corsaire. Au contraire, le capitaine Gueux apportait souvent, grace a ses etudes du droit, une tr^sremarquable sagacite dans certaines difficult^s du metier, ainsi qu'on va le voir bient^t.

On imagine sans peine avec quelle soif de capture ces hommes, rejetes par tons les rangs de la societe anglaise, fouillaient les replis de la mer, afin d y decouvrir de Tor ou de quoi en faire. lis fondaientsur tout ce quMts voyaient flotter a sa surface, semblables aux requins qui mangent, qui avalent tout, le bois, les pierres, le fer. Us g^taient malheureusement les vices qu'ils avaieni en commun avec

les oorsaires des autres nations par leur goftt pour I'assassinat. L'equipage du capitaine Gueux surtout ne s'emparait jamais d'un vaisseau frangais sans y commettre quelque meurtre.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Gueux balangait seul sur la Manche la reputation du capitaine Grenouille, et ces deux hommes pourtant ne s'etaientpas encore vus. Ilsn'avaient, il est

vrai, aucune raison de se chercher, car, malgre le proverbe corsairet cantre corsatres, en se rencontrant, I'antipathte des deux nations devait se manifester chez eux par un combat terrible.

Puisque les deux personnages sont descendus du fond de la sc^ne jusqu'au bord du theatre, il est temps de donner quelques traits de leur physionomie. Grenouille etait un gros petit homme blond, aux bras courts, aux epaules rondes. II n'avait rien de commun avec les pirates si svel^ tes et si poetiques, trop poetiques, des romans modemes. A peine s'il pouvait voir ses pieds, perdus sous la rotondite de son ventre, quoiqu'il n'eut pas trente ans. Son petit nez, sa petite bouche, ses petits yeux bleus, se perdaient dans la largeur de son visage. Malgre le poidsde cet embonpoint precoce, le corps n'entrainait point chez lui les faculty de I'esprit. Son intelligence et sa volonte le faisaient le maitre de ses compagnons. Quand il commandait, il fallait obeir; et si, parmi ses matelots, il s'en trouvait un qui elevat la voix ou le bras, il Tappelait dans sa chambre, il lui versait un verre de rhum de sa plus vieille bouteille, et lui disait ensuite avec beaucoup d'amenite : « Je t'en prie, conduistoi mieux avec un camarade plein de bonnes intentions pour toi. Tu le vois, je suis sans colore, je n'ai pas de rancune, je t' excuse ; mais, mon cher ami, si tu recommences, je serai fwce, et tu ne m'y obligeras pas, n'est-ce pas, moB vieux? je serai force de te brdler la cervelle avec

ce pistolet. C'est entendu; encore un petit verre, et va reprendre Touvrage. » '

Sorti d'une dasse moitis obscure, le capitaine Giieux avait conserve de ses bonnes etudes, et c'etait tout, la maigreur scolastique des colleges, le dehanche osseux d'un sous-professeur d'Oxford, et particuH^remeht Thabit noir et la cravate noire de satin,

tordue en oorde autour du cou. 11 n'etait gu^re plus grand ni plus age que le capitaine Grenouille. Buvant sans cesse du vin quand il commandait le feu, de plus en plus pale a mesure que la boisson ardente descendait et fermentait dans sa poitrine, il n'etait plus, vers la fin du combat, qu'une colore figee, qu'une extase terrible, aux mains crispees, aux grands veux noirs ouverts. Mais ce fantome d^braiile avait tout fait. Son regard, sa main, son silence, son sang-froid, son ivresse observatrice, avaient conju, allume, remporte la victoire. Apr^s le combat, il s'affaissait aussitdt, et ce n'etait plus alors qu'un chiffon trempe dans Teau-de-vie. On le jetait dans un hamac, o^ il restait trois jours a se degriser.

La premiere fois que le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille se rencontr^rent dans les m^mes eaux, ce fut a la hauteur du cap de la Hogue, et par une circonstance fort singuli^re. Toutes voiles dehors, le corsaire anglais donnait depuis le matin la chasse a un brick francais, qui s'effor^ait de gagner avec une vitesse desesperee le port de Cherbourg. Ddja des coups de canon tires en ligne annoncaient la crise a laquelle le malheureux brick essayait de se soustraire. Tout a coup le cercle liquidfe ou les deux navires s'agitaient s'ouvrit a un autre point oppose de I'horizon, a un peu moins de trois lieues de distance, pour laisser passer denx autres b^timents dont les manoeuvres inquiet^rent beaucoup le capitaine Gueux. De ce double

point noir rapproche sans cesse partait aussi le bruit sourd du canon. A ne pas en douter, une des deux voiles courait sur Fautre dans des intentions hostiles, et dans ces parages deux voiles en hostilite signifiaienthautement la collision d'un navire anglais et d*un navire francais. Le capitaine Gueux ne continua pas moins

sa chasse contre le brick francais dans la direction du groupe apercu, lequel grossissait et se canonnait toujours. Au bout d'une heure, quatre navires furent en presence : le corsaire francais la (ircnouUie en train de decbiqueter un trois-mats anglais chlarge jusqu'aux sabords, et le corsaire la Faim traquant son brick a demi rendu. Qu'allait-il resulter maintenant de la rencontre des deux corsaires, surpris Tun et Tautre au moment de capturer, celui-ci un navire francais, celuila un trois-mats anglais.

Comme a un signal exactement obei, le feu des deux corsaires cessa. Le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille employ 6rent cette minute de trSve a une meditation d'une parfaite similitude. Ce que Tun se dit, Fautre se le dit, et voici ce que chacun des deux pensa :

— Si j'abandonne ma prise pour me battre avec le corsaire ennemi, la prise profitera de Toccasion et s'en ira. Le bitiment dont j'ai a soutenir le pavilion s'en ira egalement, je le sais; mais quoi! j'aurai risque de perdre mon navire pour en sauver un, — au cas toutefois ou je serai vainqueur, — qui ne couvrira pas nies frais d'avarie.

Raisonnement tres-juste et a la taille des corsaires, qui prefereront toujours prendre un batiment ennemi que d'eu sauver un de leur nation. Le mieux, retlechirent-ils, est de considerer le coup comme nul, et de n'avoir pas Fair de s'etre vus.

Afm de s'assurer que le capitaine Grenouille partageait son avis, le capitaine Gueux fit avec beaucoup de circon-

speetion Tessai d'line manoeuvre significative. U abandonna le travers du brick frangais, sa prise un instant auparavant assuree, et il tira au large; au moment m^me, voyant cela, le capitaine

Grenouille executa une manoeuvre semblable, en sorte que les deux corsaires s'eloign^rent d'uo commun roouvement de leur double capture, pour faire voile dans une direction contraire. De part et d'autre, il y avait jusque-Ia intelligence et bonne foi parfaites; mais, a un quart de lieue d'eloignement, T Anglais decrivit une courbe, dont la pointe, en se prolongeant, devait finir par passer dans le plan du corsaire francais. Gelui-<;i mit aussitdt en panne, d^couvrit ses batteries et attendit. II se re-^ pent, sedit-il. A tout pecheur misericorde.

— Canonniers, a vos pieces!

Quand les deux corsaires furent a portee de pistolet, la Faim mit a la mer une embarcation ou le capitaine Gueux descendit avec un seul matelot. — Ce n'est qu'unc simple explication, pensa le capitaine Grenouille; on ne sera pas en reste avec lui :

— La yole a la mer ! cria-t-il.

La yole et Tembarcation furent bientot bord a bord, et les deux capitaines parlement^rent.

— Je ne vous crains pas, dit d'abord TAnglais au Francais.

— Moi non plus, repondit le Francais.

— Si nous nous battens, ce sera long, capitaine Grenouille.

— Tres-long, capitaine Gueux.

— L'un de nous prendra Tautre, et les deux bailments marchands ne seront plus la. Si je suis vainqueur, que ferai-je, capitaine Grenouille, de votre canaille d'equipage? Cela ne vaut pas Irois livres sterling!

— Et moi, que ferai-je, capitaine Gueux, de vos bri-

LE GAPITAINE GUEUX.

gands de matelots, dont je ne donnerais pas deax sardines?

— Nous ne nous serons pas rencontres, voulez-vous?

— Soil!

— Voulez-vous mieux?

— Parlez, capitaine Gueux.

— J'ai quelque interSt a sauver de la griffe des vdtres, capitaine Grenouille, dix blitiments anglais attendus par ies boutiquiers de la Cite. Voici Tinter^t que j^y ai : cnaque proprietaire de ces navires m'a promis miHe livres sterling, vingt-cinq mille francs de votre monnaie, pour chaque vaisseau qui, escorte, d^endu ou sauve par moi, arrivera a bon port.

— Je vous ^coute, capitaine Gueux. ^

— Parmi Ies chances fatales, vous n'^tes pas la moins a craittdre. Si mes pauvres vaisseaux tombent sous votre grappin, j'ai peu d'espoir a la gratification. N'avez-vous pas de votre cdt^ quelques bSitiments fran^is a me recom-mandert I'aurais pour eux Ies mdmes attentions que vous auriez pour mes proteges.

— Mais c'est une afifaire^ dit le capitaine Grenouille. Je ne vois pas pourquoi Ies negocialits ft*an^ais ne m'assureraient pas Ies mSmes benefices sur leurs vaisseaux, sur dix de leurs vaisseaux dont je leur garantirais le retour au port?

— Une tr^-belle affaire ! ajouta le capitaine Gueux, et treS'facile surtout. Chaque fois que vous rencffbtrerez un des dix vais-

seaux anglais dont voici Ies noms sur cette liste, vous le laisserez passer sain et sauf ; et chaque fois que je rencontrerai un des dix b^timents frangais que vous allez me designer, j'userai des mdmes egards; Donnez->mot votre liste, capitaine Grenouille.

— G'est du pain assure pour mes vieux jours, dit le capitaine Grenouille en dictant au capitaine Gueux Ies

LE GAPITAINE 6UEUX. 350

noms des dix Mtiments francais compris dans ce traite conclu de bonne foi par-rdevantle ciel et Feau, en presence de rhorizon.

— Touchez la, capitaine Grenouille.

La main du capitaine Grenouille tomba dans celle du capitaine Gueux.

— Mais quant aux autres navires en dehors du traite?...

— Tlicliez de les pincer, capitaine Grenouille, c'est votre affaire.

— Je n'y manquerai pas.

— Sur tout ceei, capitaine Grenouille, le plus grand so* cret.

— Si je ne le gardais pas, je serais fusille.

— Et moi pendu, ajouta le capitaine Gueux. Gela suffit k deux hommes d'honneur.

Les deux embarcations s'eloign^rent, et les deux corsaires firent voile dans des directions opposes. Telle fut la premiere entrevue des deux chefs qui les commandaient.

De part et d'autre, les conventions furent fid^lement oIk serves pendant six mois : le capitaine Gueux reHicha quatre navires francais dont il aurait pu s^emparer, etde son cdt^, le capitaine Grenouille ne fit aucun mal a dix navires anglais qu'en d'autres circonstances il etlt traites avcc infiniment moins d*^gards. II etait en avance de six vaisseaux sur le capitaine Gueux, mais c'etait la un effet dtr hasard.

Sans vidler la lettre du traite tout commercial passe avec le capitaine Gueux, le capitaine Grenouille avait le droit de continuer, et il n* avait garde d*y manquer, ses courses heureuses centre les iiavires anglais non compris dans le eercle de la convention. Lui et son Equipage regorgeaient d'or ; mais, tandis que T^quipage jetait a poignee les pieces de vingt francs sur la table et souvent sous la table des cabarets, le capitaine ajoutait des biens-fonds a sa terre. Il

faisait Mtir, boiser deslerrains, exploiter des carrieres. Un vieux chateau d'emigre, situe dans les environs, lui plalsail beaucoup, mais la commune en tenait le prix bien haul. C'etaient cent mille francs a trouver. Je les trouverai dans la poche des Anglais, se dit-il; encore trois ou quatre bonnes courses dans le detroit, et le chateau m'appartiendra.

Les calculs du corsaire, on va le voir, ne se verifierent pas enti^rement. U partit de nouveau. U avait dej^ battu en tons sens quaranteou cinquantelieuesdecdtesansrien rencontrer qui valftt la peine d'etre pris, d'indignes vaisseaux charges de foin ou de planches, lorsqu'il apergut aux demieres lignes de Thorizon un navire d'honndtes dimensions et taille dans des proportions tout a fait inoffensives. Quelle est cette diligence? pensa-t-il. Ren-

drons-nous une visite de simple politesse a ce roulier? Allons! honoron»-le il'un abordage.

— Le cap sur cette maison bourgeoise! ordonna-t-il.

— Nous serious pourtant bien attrapes si c'etait un vaisseau de la compagnie des Indes, bourre de thd, — le the, ne plaisantons pas, se vend cent francs la livre en France.

— Mais je ne vois sur le pont qu^un chien et un matelot en bonnet de coton, s'ecria le capitaine Grenouille, quand il fut a un simple jet de pierre du batiment.

— Ohe ! cria Grenouille dans le fond de sa trompette marine; ohe! de vous deux, s'il vous plait, quel estle capitaine?

— C^est moi qui suis le capitaine, lui cria Thomme au bonnet de coton, moi, le capitaine Gueux. ,

Et huit pieces de canon et cent mousquets tirSrent h la fois sur le corsaire, dont le pont fut a Tinstant mdme ecuvert de sang et d'eclats de bois. Attaqu^ de si pr^s, a bout portant, toute resistance etait impossible. Ceux des mate-

lots qui n'etaieni pas morts etaient blesses, ceux qui n'etaient pas blesses avaient perdu toute presence d'esprit. line seconde decharge a raitraille fit raison de ces derniers. Le capitaine Grenouille n'eut pas la douleur de se rendre. Une balle de fer qui lui etait entree dans Toeil gauche Tavait etendu sans connaissance sur le pont.

II ne rouvrit Toeil droit que dans la prison de Plymouth. II etait prisonnier des Anglais. ^

Son premier mot, en posant d*une mani^re expressive im doigt de sa main droite sous le seul oeil qui lui restSt, fut celui-ci, prononce en bon normand :

— Je pardonne au marin, c'est un brave! mais Tassocie me le payera. Non, je ne lui pardonne point.

Parmi les prisonniers fran^ais devenus celebres par lours efforts, leur adresse, laur patience dans la recherche des moyens de sortir de leurs cachots, sejour veritablement horrible, le capitaine Grenouille reclame une place meritee. Nous ne citerons que deux faits relatifs h sa captivite a Plymouth. L'un et Fautre, par leur bizarre hardiesse, attestent a quel degre de cruaute s'elevait, le traitement reserve aux malheureux prisonniers de guerre.

Chaque semaine, un fonctionnaire special venait visiter la prison, afin devoir si les Francis etaient aussi inhumainement traitesque de coutume, si les lits etaient aussi durs, le pain aussi noir, les legumes aussi mauvais. Apr^s avoir constate Tinfection de Fair et le nombre des malades et des morts, il dressait son rapport et partait. Ce commissaire, membre sans doute de quelque societe philnntropique, se faisait toujours suivre, par luxe ou par humanite, de deux superbes levriers d'Ecosse, et de Tun de ces boule-dogues a i6ve ronde passee dans un collier herisse de pointes de fer. Rion de ce qui venait du dehors n'echappait au regard si pen distrait dos prisonniers. Avec quelle onvio ils

admiraient, peadant la visite du jgomiaissaire, c^s opulentes b^tes, ces chiens grands seigneurs, gras, lustres, libres, et mangeant si bien ! Tant de bonl^eur vers^ sur des creatures inintelligentes, tandis qu'eux, des bommes utiles et braves, des bommes,

enfin, n'assouvissaient jamais leur appetit ! La comparaison les indignait. Ces cbiens avaient fmi par les irriter a un point extraordinaire; ils les detestaient autant que le commissaire des prisons. Le capitaine Grenouille promit a la s^rie de prisonniers dont il faisail partie, la plupart pris avec lui sur le eutter, de tirer une vengeance prompte et adroite de la prosperite insultante des trois chiens. Les nombreuses cours de la prison de Plymoutb etaient separees par des murs bauts de cinq ou six pieds, larges d'autant, sur lesquels des senUnelles se promenaient et veillaient pendant les beures de recreation accordees le matin et Tapresmidi aux prisonniers. Ces murs etaient le chemin par ou passait le commissaire lorsqu'il voulait embrasser d'un coup d'oeil les masses de captifs repandus dans les differentes cours.

Le jour de visite attendu par les fauteurs de la conspi^ ration tramee centre les trois chiens arriva enlin. Cbacun se tint a son poste. Y^tu de son habit rouge, ceint de son echarpe noire a passements d^orj le commissaire parait a Textremite du mur d'inspection. Ses trois chiens le sui* vent, n atteint enfin le double carre du preau, que divise le mur, d'ou il examine lentement, tan^t a droite, tantot a gauche, les prisonniers. Derri^re lui, et tandis qu'il marche, une corde tres-fine, blanche, peu visible, est laacee d'un c6te a Tautre du mur. Le bouledogue en revolt un coup vif dans les pattes ; il trebuche, tombe , il roule en has du mur. Point de bruit, pas un aboiement. De nouveau la corde est tendue, et les deux levriers, qui vont par couple, en sont cinglf^s : ils roulent par couple. Une balle

elastiqne descend moins vite. Qui les re^it*^ Comment etouffe-t-on leurs cris? Enchantement familier aux prisonniers

de guerre, qui non-seulement ont la seconde vue, mais la troisi-Sme main, celle avec laquelle les voleurs, ces hommes de g^nie, ouvrent toutes les portes et tressent sans chanvre, sans laine, sans rien du tout, des cordes pour descendre du haui de ces tours qui ont cent pieds d'elevation,

Apr^s rinspeetion, le commissaire s^aper^ut de rabsence des trois chiens. II ordonna une perquisition generate dans les cachets. L^ plaisanterie n'etant pas de son goilt, il se facha, s'irrita, parla de punitioo, comme si une punition etait encore possible envers les prisonniers frangais ! Sa colore n'amena rien. Furieux de la perte de ses deux beaux levriers et de son bouledogue , il allait enfin parlir lorsqu'un des geoliers vint a lui, portant dans une main les colliers des trois chiens, et dans Tautre un ps^nier ou il y avait des os blancs con^me de Tivoire :

— Voila ce qui reste a Votre Seigneurie de ses trois chiens, lui dit tristement le geolier.

— lis les ont manges ! s'ecria le commissaire.

— Oui, monsieur le cammissaire, et a la broche.

En une heure, le capitaine Grenouille et ses compagnons avaient pris, tue, depouille, roti, mange les trois chiens de Tinspecteur des prisons.

On defendait sous des peines severes a tout prisonnier de se procurer des instruments tranchants, m^me des aiguilles. A cet egard, la rigueur allait jusqu'a la demence. On craignait de leur fournir des moyens de revoke, d*assassinat, d'evasion. Aussi etait-il presque impossible a un prisonnier de se procurer un clou.

Ce futdonc avec leurs mains quele capitaine Grenouille el dix de ses compagnons, rien que dix, car un plus grand

nombre pouvait cacher un espion ou un traitre, creuserent a coups d'ongles, dans leur cachot, un chemin large de quatre pieds, long de quatre-vingts! Ge chemin souteirain passait sous la prison, sous les fosses, et allait aboutir a vingt pieds de la sentinelle exterieure. Quand le gedlier entrait, on jetait vite une couverture, et Ton se couchait snr Torifice de ce puits, creuse en grande partie pendant la nuit.

he eapitaine Grenouille avait resolu une immense difficulteavant d'entreprendre cet admirable travail de creuseraent, une difficulte od etait venue s'emousser et mourir Tenergie de tons ceux qui, avant lui, avaient eu la pensee, d'ailleurs fort commune, de s'evader en tentant le percement d'une voie souterraine. La difficult^ etait celle-ci : comment se debarrasser de la terre enlevee en faisant un trou si grand : ou la mettre, cette terre?

Deux fois par jour les prisonniers se rendaient dans ce preau si fatal aux trois chiens de Tinspecteur des prisons ; deux fois par jour, avant de s'y rendre, le eapitaine Grenouille et ses dix complices versaient la terre dans leurs poches, et, lorsqu'ils etaient assis Tun pr^s de Tautre dans la cour, ils la laissaient coule^ peu a pen et la tassaient avec leurs mains. Us allaient ensuite plus loin et ils recommencaient leur distribution, evitant d'etre toujours ensemble.

Six mois de peine furent employes a ce travail, bien souvent sur le point d'etre decouvert. Enfm, une nuit d'hiver, n^buleuse et glacee, les onze prisonniers s'^vaderent de la prison de Ply-

mouth et atteignirent sans peril les bords de la mer ou les attendait un pdcbeur anglais qui les transporta sur les cotes de France. Apres leur evasion seulement, on remarqua que le terrain de la cour ou ils venaient chaque jour se promener deux fois sVtait exhausse

de trois pieds. Ces trois pieds d*elevation ^uient le total des poignees de terre vers^es par eux grain a grain lorsqu'ils creasaient leur trou.

Depuis trois ans, le capitaine Grenoiiille n'avait revu ses chers pommiers de Normandie qui avaient fleuri trois fois ; ses foins, ses bles I'attendaient aussi; on lui rendit des comptes exacts. II se trouva tr^s-riche, il anrait pu 6tre heureux avec les revenus amasses doint il entra en possession. Onle pressait de se marier, la fm la plus honndte que les braves gens et les corsaires doivent s*empresser de faire.

— Non ! dit-il, non! j'ai encore une toute petite affaire a regler avant de songer au repos.

II quitta done son village, ses moulins a cidre, ses amis, la famille dans laquelle il avait choisi une femme ; il r^gla enfin tons ses inter^ts d'argent et de coeur, deposa son testament chez le notaire de Tendroit, et il se rendit a Brest. On etait au commencement de Tannee 1814?. Le capitaine Grenouille n^etait plus maintenant le jeune homme indecis entreplusieursprojets; il alia droit au but. Un brick-goelette pris sur les Anglais par les corsaires bretons languissait desarme dans le port de Brest. Marche conclu avec le proprietaire, il I'equipia en pen de jours, en chan-

gea le nom, et le Due d'Yorck devint, h Taide de quelques coups de pinceau, la Crenotft//e(/e 1814.

L^mique pensee de notre capitaine Grenouille, et il la cacha soigneusement aux matelots qu'il enrola, n'^tait plus, comntie autrefois, de mettre a contribution les vaisseaux marchands de la Grande-Bretagne. II etait assez riche. Son esperancela plus ch^re, son ambition vivace, celle qui lui faisait risquer sa fortune, sa liberte, son repos, c'etait de d^couvrir, de provoquer, d'exterminer cp serpent de mer, Tinfemal capitaine Gueux, dut-il le poursuivre sans manger ni boire jusqu'aux limites du globe.

U battait des ailes en pensant qu'il n'irait pas si loin pour le rencontrer. II en avait des nouvelles. Des renseignements siirs lui avaient appris qu'il coatinuait ses croisi^ies dans les eaux de la Manche. L'avis lui suffisait.

Vers la fin de Janvier, la Grenouille de 1814 fut en etat de prendre la mer: il n'y avait pas un jour a perdre. A ceux qui montraient a notre capitaine la ciel devaste par des coups de vent terribles, la mer et les nuages ne formant qu'un soul nuage noir et glacd, il repondait en hissant son pavilion de corsaire. Pendant trpis jours, il perga de son beaupre aigu comme une vrille les couches de brouillard amoncel^es d'une porte a Tautre du detroit. Le temps ^tait vraiment sinistre. II bruinait noir. La mer etait fatigante a tenir. A peine la voixresonnait-elle, ^touff^e dans cet air spongieux. La quatri^me nuit, la ternp^te s'agrava : le corsaire courut k sec et vent arridre au milieu des tenebres : — le plus beau et le plus terrible spectacle qu'on puisse desirer de voir ! Les m&ts ploient, les eordes crient, sifflent, cassent; la

proue eperdue plonge dans I'eau, et lui fait un pont pour arriver en belles nappes vertes et ecumeuses jusqu'a Fautre bout du navire.

A deux heures apres minuit, il se fit un tremblement terrible dans le corsaire, qui recula, craqua et s'affaissa dans r^cume. Du choc, le mat de misaine tomba sur le beaupr^, I^ beaupre cassa, et Tun et Tautre refluerent, fouillis de eordes et de bois, au milieu du pont, qui fut defence ; le capitaine Grenouille bondit : il etait debout, il regardait, il croyait r^ver. II ne rSvait pas : son navire descendait, descendait, descendait dans Teau; il avait ei6 aborde par un autre b^timent, et si fort et si rudement, que les vergues de Tun et de Tautre navire se croisai^nt, et que leurs cordages s'etranglaient et se nouaient d'une fagon a ne se ddfaire que sous le tranchant de la hache. Peine inutile :

LE CAPlTArSE GUEUX. S4T

I'autre navire ccmlaitaussi; celui-d et oelui-la n'etaient plus qu'a deux pieds du niveau de la mer, qui avait deja etouffd, par une mvasiou sottdaine, les deux ^uipages endormis dans Tentre pont.

— La chaloupe a la mer ! cria le oapitaine Grenouille, ou nous buTons tous a la grande tasse !

Les huit roatelots de quart coup^rent les liens de la chaloupe, et s'y jet^rent a la hate, suivis de dix matelots et du oapitaine de Tautre navire submerge.

— Tout le monde y est-il? — demanda le capitaine Grenouille.

Et il s'elanga a son tour dans la chaloupe.

Les deux navires coul^rent ensemble, et si pen de temps apr^s Tembarquement des vingt naufrages, quMls faillirent 6tre entraines dans le trou ouvert par le grand deplacement d'eau. Tout le reste de la nuit, les naufrag^ des deux blitiments gard^rent le plus profond silence, ne s'occupant que du soin le plus pressant, celui d'^goutter sans cesse la chaloupe. Le capitaine Grenouille s'^tait couche dans le fond de la barque, rould dans son paletot; il jurait comme un pa'ien de ne plus 6tre en etat de consommer sa vengeance. Au petit jour, le froid le saisit; il se leva et regarda autour de lui; etait-il bien eveille? une voix lui dit :

— Bonjour, capitaine Grenouille!

C'etait le capitaine Gueux ! Le corsaire normand s' empare d9 la hache de Tun de ses matelots et veut fendre TAnglaift ; les dix marins de celui-ci se Invent : tous les bras sent en Tairi

La reflexion ramena bien vite le calme parmi ces hommes aussi interesses les uns que les autres a s'^pargner, a s'aider de leurs forces, a mettre en commun leur energie pour se tirer du pas perilleux ou its etaient engages. Chacun reprit sa place; le capitaine Gueux en offrit une au-

pres de lui au capitaine Grenouille; celui-ci la refusa scchenient et passa a Tautre bout de la chaloupc.

— Avez-vous du biscuit? lui deraanda quelques heures apr^ le capitaine Gueux.

-^ Nous n avons rien , lui repondit le csipitainc Grenouille.

— Je vous en offre autant, dit Tautre; mais je donnerais tout le biscuit de la terre, poursuivit-il, quoique j*aie faim, et tout le via de la Bourgogne, quoique je me meure de soif, pour une chique de tabac.

— II m'en reste deux, dit le capitaine Grenouille : une que je mets dans la bouche, pour paraitre devant le P^re eternel ; quant a Tautre, j*aime mieux la donner a un requin qu'a toi. Creve, chien.

II la jeta dans la mer. Le capitaine Gueux tira de sa poche une carotte entiere de tabac, et en coupa une belle tranche qu'il logea dans sa bouche.

— Le brigand I murmura le capitaine Grenouille; il en avait, et il vient de me faire jeter ma dernierc chique.

— Ah. ca! prenons conseil. dit ensuite le capitaine Gueux ; nous sommes entre Tile de Guernesey et Cherbourg, entre TAngleterre et la France, mais plus pres cependant de Guernesey que de Cherbourg; mon avis est de piquer dans Touest, et d'aborder cette ile anglaise. •

— Ton avis est done que je sois encore prisonnier dc TAngleterre? Vogue a Test! cria Grenouille; le cap sur la France !

— Ou je serai ton prisonnier, moi, n'est-ce pas? repliqua le capitaine Gueux.

— Je Tespere bien.

— A Touest !

— A rest !

— A Cherbourg 1

— AGuernesey!

— Non !

— J'ai deux matelots de plus que vous, fit observer le capitaine Gueux, et six d'entre eux ont leurs pistolets charges a la ceinture ; les v6tres n'ont que des haches ; la partie n'est pas egale.

— A moi, mes matelots ! cria le capitaine Grenouille, ot morta ces chiens, s'ils ne veulent pas voguer vers la France!

Les matelots anglais etaient passes a I'arriere de la chaloupe, les matelots francais a la prouc ; un choc terrible allait enfin trancher la question.

— Un instant ! dit le capitaine Gueux,

— . Derri^re ce gros nuage, j'apercois un navire ; tenez, il vient surnous.

Un coup de canon retentit.

— Ah! il nous a apercus, cria le capitaine Grenouille. C'est un navire francais : tu vas la danser, capitaine!

— C'est un batiment anglais, au contraire. Capitaine Grenouille, vous reprendrez, s'il vous plait, votre chambre a Plymouth.

Dans Taltemative, il y eut suspension d'armes ; amis et ennemis nequitterent plus des yeuxle navire, qui, les ayant vus en detresse, venait sur eux. A portee de pistolets, il mit en panne et deploya le pavilion de la HoUande. Ce n'etait ni un anglais, ni un francais.

La question de liberte et de salut ne devenait pas plus claire pour Tun que pour I'autre capitaine, car a cette epoque on ne connaissait pas trop les sympathies de la Hollande, comprise dans le systeme du blocus continental et recevant pourtant de tout^s mains les marchandises anglaises.

— Quel est celni do nous qui est prisonnier de I'autre?

demand^rent les deux audacieux capitaines en touchant le vaisseau hoUandais.

— Vous n'6tes prisonniers de personne, leur fut-il repondu : Napoleon a cesse de regner. La France a signe une paix perpetuelle avec TAngleterre.

— En voila une, dit le capitaine Grenouille, a laquelle j'etais loin de m'attendre.

— Entendez-vous? dit le capitaine Gueux, une paix perpetuelle I Votre main ?

— Perpetuelle! dit Grenouille en retirant la main... j'attendrai.

On les debarqua tous les deux a Dunkerque.

Un an apr^s, le capitaine Gueux envoyait au capitaine Grenouille, au nom de la societe des naufrages de Londres, une medaille d'or sur laquelle etait grav^ ceci :

Donnde au capitaine frangait Grenouille pour avoir iauvi dans sa chaloupe, malgri la guerre, le capitaine anglais sumommi le capitaine Gueux,

Et de Tautre cote de la medaille, on lisait :

Donnee au capitaine anglais Gueux pour avoir, malgri la guerre f ipargni la vie du capitaine frangais Grenouille.

Au cordon de la medaille, on lisait encore :

Amitii eternelle entre ces deux hommes comme enire leurs deux nations,

Le capitaine Grenouille est vieux, mais il a trois enfants au service de la marine. L'histoire pourrait bien ne pas 6tre Unie.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/deneufheuresmin00gozlgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.